

SOLSTICE D'HIVER 1996
600 BEF - 125 FRF

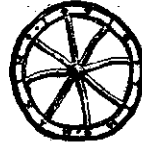
HINDUTVA II

ANNALES

11

REVUE FONDÉE PAR
MIRCEA ELIADE
ERNST JUNGHER

PERIODIQUE SEMESTRIEL - DECEMBRE 1996
BUREAU DE DEPOT 1050 BRUXELLES 5



Revue d'Études Polythéistes
 Revue semestrielle éditée par l'association ANTAIOS
 168 rue Washington bte 2, B 1050 Bruxelles, Belgique.
 Directeur et éditeur responsable : Christopher Gérard.
 Membre Organisation Mondiale de la Presse Périodique.

Tout article n'engage que son auteur.
 La reproduction de textes publiés par ANTAIOS est strictement interdite
 sauf accord écrit de la direction.
 © Antaios, Bruxelles. Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

Membre sympathisant : 1200 BEF/250 FF
 Membre de soutien : 2500 FB/500 FF
 Membre d'honneur : au bon plaisir.

Pour la Belgique, à verser sur le compte "Générale de Banque" d'ANTAIOS :
 210-0477993-29.

Pour la France, paiement en liquide ou par chèque à l'ordre de C. Gérard.
 Pour les autres pays : paiement en liquide ou par mandat postal adressé à C. Gérard.

OU SE PROCURER ANTAIOS ?

BRUXELLES

LIBRIS, 40/42 Avenue de la Toison d'Or, B-1060 Bruxelles
CHEVREUILLE-RENARD, 71 Rue des Eperonniers, B-1000 Bruxelles
PRESSES UNIVERSITAIRES DE BRUXELLES, 42 Avenue P. Héger, B-1050 Bruxelles
TROPISMES, 11 Galerie des Princes, B-1000 Bruxelles
FNAC City 2, B-1000 Bruxelles
MALPERTUIS, 18 rue des Eperonniers, B-1000 Bruxelles

PARIS

LA TABLE D'EMERAUDE, 21 Rue de la Huchette, F-75005 Paris
LIBRAIRIE DU GRAAL, 15 Rue Jean-Jacques Rousseau, F-75001 Paris
LIBRAIRIE COMPAGNIE, 58 Rue des Ecoles, F-75005 Paris
GALERIE CYBÈLE, 65bis Rue Galande, F-75005 Paris

ANTAIOS ne bénéficiant d'aucune subvention survit grâce à la générosité de ses abonnés.
 Pensez donc à vous abonner, à offrir un abonnement à vos amis. Vous contribuerez ainsi au
 développement d'une entreprise unique dans le domaine francophone.

De Reykjavik à Bénarès

Selon un antique chant romain de solstice d'hiver: *Sol revenit/Terra ridet/Per tenebras/Lucem videt*. En ce sombre hiver, en ces jours étroits - *angusti dies* -, la croissance continue d'Antaios est un motif d'espoir dans le retour du Soleil. Il y a déjà soixante ans, notre ami le peintre et poète surréaliste Marc. Eemans écrivait: "Du fond des siècles un mythe est venu jusqu'à nous, c'est le mythe d'Antaios qui recouvre l'antique concept de poésie: Antaios est figure symbolique du poète et il n'est rien s'il ne puise force et vigueur au sein de sa mère Gaïa-la-Terre. Sous l'emprise d'une civilisation à l'esprit dissocié, le mythe d'Antaios a perdu toute signification et ne relève plus que de l'affabulation des mythologies. Mais des signes avant-coureurs annoncent une renaissance et l'on se remet à méditer sur l'enseignement de ce mythe. Si les fruits de ces méditations ne se traduisent encore que par des tâtonnements malhabiles, une chose est cependant évidente, c'est que certains croient à la nécessité de ce que les Allemands appellent *der Heimkehr ins gebundene Leben*". Marc. Eemans dirigeait alors, en compagnie de son ami le poète René Baert, la très singulière revue *Hermès*, dont nous tirons cette citation (*Hermès* IV, mars 1935). Dans ce riche numéro, on retrouvait Jean Wahl, Denis de Rougemont, A. Rolland de Renéville, Franz Hellens et Jean de Bosschère. Bel exemple de voyance, dont Marc. Eemans est coutumier, et qu'il convient de saluer... avec l'artiste lui-même qui fêtera bientôt ses nonante printemps!

Dans cette onzième livraison d'Antaios, nous saluons aussi d'autres voyants: Nietzsche et Hölderlin, Daumal et Michaux, Alain Daniélou et Jünger... Et nous cédon à nouveau la parole (voir notre numéro 10) à des Hindous, Polythéistes convaincus. C'est que l'Inde constitue, depuis quarante siècles au moins, un conservatoire de traditions païennes. Ce pays qui comptera bientôt un milliard d'habitants, est l'une des grandes puissances de demain, comme la Chine. Or, ces deux cultures, malgré leurs oripeaux modernistes, sont foncièrement païennes.

Enfin, nous adressons un salut fraternel à Robert Jaulin, dont le retour au Soleil est passé inaperçu. A ma connaissance, un journaliste, Laurent Lemire, dans *La Croix*, est le seul à avoir consacré un article à l'un des grands noms de l'ethnologie française. Son dernier livre, "L'Univers des totalitarismes", a été publié par le très libre Loris Talmart. Tout un symbole: cet universitaire hors norme, défenseur des patries charnelles et des

Vient de paraître aux Editions Ousia (Bruxelles),
l'ouvrage exceptionnel

de l'Empereur Julien (dit l'Apostat)

CONTRE LES GALILEENS

Une imprécation contre le Christianisme

Introduction, traduction et commentaire de Christopher Gérard;
postface de Lambros Couloubaritsis.

Rédigé en 362, cet ouvrage, l'un des trois traités antichrétiens conservés, révèle les fondements du Polythéisme hellénique. Il se distingue des deux précédents (Celse, Porphyre) par son arrière-fond politique qui justifie la restauration païenne de l'empereur Julien. Livre maudit, brûlé par le pouvoir chrétien, ce pamphlet n'avait plus été intégralement traduit en français depuis Voltaire. Le «Contre les Galiléens» est aussi le premier traité antichrétien dû à la plume d'un renégat, philosophe de formation... et empereur de surcroît. Après la mort mystérieuse de l'autocrate, tué en Perse, ses écrits, et tout particulièrement ce livre sulfureux constituent le credo de la résistance païenne. Traduit au XVIIIème siècle par le marquis d'Argens, ami de Voltaire et Grand Chambellan de Frédéric II de Prusse, le «Contre les Galiléens» a été abondamment lu par les philosophes des Lumières. Livre polémique, il constitue un témoignage fondamental sur la réaction païenne et sur le phénomène religieux.

Christopher Gérard est licencié en Philologie classique de l'Université Libre de Bruxelles; il dirige la revue Antaios.

Lambros Couloubaritsis est professeur de philosophie ancienne à l'Université Libre de Bruxelles et directeur de l'Institut d'Etudes des Polythéismes antiques (Bruxelles).

L'ouvrage (170 pages) est vendu au prix de 650FB pour la Belgique, 120FF pour la France. Commandes à adresser à la revue accompagnées du règlement par chèque (à l'ordre de C. GERARD).

langues minoritaires, ce résistant acharné à toute forme d'ethnocide (voir son entretien dans Antaios 10) a vu son ultime bouteille à la mer publiée, dans l'indifférence générale, par un "amateur", qu'il convient également de saluer au passage. Robert Jaulin, dans "De l'Ethnocide" (coll. 10/18, Paris 1972), s'était élevé contre le rôle pernicieux des missions chrétiennes tant en Amérique du Sud qu'en Bretagne: "Ces missionnaires ne sont-ils pas ces anges macabres qui précédaient, hier encore, l'armée et l'appareil politique des colonialistes? Détruisant les sociétés existantes, déséquilibrant les structures, cette idéologie n'est que celle de la soumission. L'on découvre sainte Anne - déesse celtique Anna - reprise par l'Eglise catholique et sa fortune sera heureuse: elle devient notre protectrice... Culpabilisant le peuple, la religion le soumet, l'écrase. Grâce à cette religion, le peuple se soumettra. En ce monde, il souffrira pour la France, de la France. Mais il prie Dieu. le peuple breton se met à genoux... Il l'est encore". L'acculturation et le génocide culturel commis par les églises en Inde, en Amérique du Sud, les Européens les ont subis il y a des siècles; ils en paient aujourd'hui encore les conséquences. Retrouver nos racines païennes, redevenir les "indigènes" que nous sommes, telle est la condition indispensable à un nouveau départ, à un nouveau cycle.

A propos de mon "Julien", Robert Jaulin m'écrivait: "J'ai lu, sitôt l'avoir reçu, Julien - c'est un merveilleux livre; mais Julien a cependant un pied dans l'univers dont le monothéisme n'est qu'une retombée". Au lecteur attentif, au franc-tireur, au défenseur de la Bretagne authentique: Sit tibi terra levis!

Christopher Gérard

PS: La hausse des tarifs postaux, celle du prix du papier, nous obligent à augmenter le montant de l'abonnement. Si les nombreuses félicitations que nous recevons sont évidemment les bienvenues, rappelons que le soutien, tant qu'il reste platonique, ne garantit en rien la survie d'Antaios dans un monde où les revues d'idées indépendantes ont de moins en moins leur place. Abonnez-vous donc généreusement et abonnez chacun un ami (un étudiant par exemple).

Robert Jaulin: L'Univers des totalitarismes.

Essai d'ethnologie du "non-être", Préface de Jean-Toussaint Desanti
Les quatre monothéismes - juif, chrétien, musulman, laïco-scientiste - ont chacun la conviction de détenir la seule et unique vérité, fût-elle floue, informulable, et que cette vérité ne se peut partager qu'entre ceux qui s'y soumettent; ils ne sont pas pour autant offensifs; l'offensive se déploie à l'occasion de l'invention, de l'extension, de l'initiation ou de la réinitiation des structures politico-économiques qui donnent corps aux "théologies de la vérité".

Editions Loris Talmart - 22 rue du Cloître Saint-Merri Paris IV, 140FF.

Felix Temporum Reparatio

"Et maintenant plus que jamais, elle (l'Inde) pourrait servir de guide à notre esprit pour explorer ces régions mystérieuses qu'une éducation classique trop étroite semble avoir voulu nous interdire à jamais."

Jean Grenier, Sur l'Inde, 1930.

"Bénarès ne devrait pas nous paraître plus insolite que Delphes ou, mieux, puisque Delphes n'est plus qu'un site archéologique, la philosophie des Upanishads devrait nous être aussi familière que celle des Présocratiques."

Jean Varenne, L'Homme indo-européen et le sacré, 1995.

En 1941 déjà, une équipe composée de Français et d'Indiens publiait, dans un riche cahier, une somme de réflexions consacrées au recours à l'Inde. Dans la préface (Cahiers du Sud, "Message actuel de l'Inde", Marseille 1941), Jean Ballard précisait: "Nul ne songe à retirer leur encens aux Dieux grecs et à effacer leurs vestiges de notre amoureuse mémoire, mais le chemin de l'Inde ne passe-t-il pas par la Grèce?". Au milieu des embrasements suicidaires, au plus sombre de cette guerre civile qui fit couler à flot un sang si précieux, quelques cénacles, à Marseille avec les Cahiers du Sud, en Suisse chez Eranos, en Allemagne avec le groupe néopaïen de F. Hielscher ou d'un émigré de l'intérieur comme le professeur W.F. Otto, mènent une profonde réflexion, dont nous sommes aujourd'hui les héritiers.

Pourquoi recourir à l'Inde? Comme je l'ai déjà précisé dans *Hindutva* (Antaios 10), il ne s'agit, pour les Européens, ni d'une conversion servile ni d'une imitation naïve qui tournerait à l'orientalisme de bazar. Il ne s'agit pas non plus d'une fascination morbide pour un Hindouisme, "religion du néant" qui nierait le "dynamisme occidental". Toutes ces catégories mentales sont de trompeuses apparences. Nous devons certes rester fidèles au génie grec des origines, qui survit dans les oeuvres et dans notre mémoire. Mais le génie indien, lui, vit dans les hommes. Il nous fournit ce que nous avons perdu: le lien avec une tradition ininterrompue, authentique, sans rien de figé ni de dogmatique. Une

tradition vivante aussi, au sein de laquelle la croyance populaire et le plus haut savoir sont reliés, au contraire du Catholicisme, par exemple, où théologie abstraite et foi du charbonnier sont séparées par des abîmes d'incompréhension.

Lors de son initiation, l'écrivain français Alexandre Kalda reçut de son maître indien le nom d'Archaka: celui qui invoque la lumière. En effet, nous autres Païens, invoquons la lumière depuis les origines, sous tous ses noms: Hélios Anikètos, Surya, Venus Lucifera, Sol Invictus, Apollon Bélénos, c'est-à-dire le Brillant, qui nous apporte clarté et vérité. Archaka fut donc le surnom d'un Français devenu Hindou, Alexandre Kalda, dont les éditions Grasset publient le bouleversant témoignage. C'est un livre que tous les Païens doivent lire et méditer, tant le texte en est profondément lucide et émouvant. On y trouve en effet un rare équilibre entre intelligence et sensibilité. L'auteur prit le pseudonyme d'Alexandre Kalda à seize ans, au moment de signer son premier roman, publié chez Grasset. Le jeune prodige fut journaliste, hippie, critique d'art, avant de partir pour les Indes en 1975. Il y vivra vingt ans, à l'ashram d'Aurobindo. J'avoue avoir froncé un sourcil plutôt dubitatif à la lecture des premières pages: je pensais à la mode "baba cool", aux gourous-charlatans pour Européens fatigués, à une énième démission intellectuelle. Ma méfiance a rapidement été balayée par la hauteur de ton, l'intelligence lumineuse de ces "confessions" païennes, où le Tragique a toute sa place.

Car Archaka redevint ce qu'il était depuis des siècles: un Polythéiste rayonnant, un Païen serein. La sincérité de Kalda éclate à chaque page: cet homme, qui nous a quittés une semaine après avoir terminé son manuscrit, ne fut en rien la victime des modes. Bien au contraire, il a retrouvé là-bas les antiques intuitions païennes que l'on tente ici de brimer, par le décervelage, la propagande et le terrorisme intellectuel.

Sur l'Inde d'abord, souvent considérée comme un sous-continent misérable: il nous rappelle que ce pays est aujourd'hui le deuxième exportateur de logiciels informatiques, la logique non dualiste faisant très bon ménage avec l'intelligence artificielle. Ce simple exemple illustre à quel point notre vision de l'Inde est faussée par des préjugés encore très coloniaux. Voilà pour l'Inde temporelle. Pour l'intemporelle, qui occupe la plus grande part de l'essai, Archaka livre une somme de réflexions éclairantes sur la conception païenne du monde: "grâce aux rituels propitiatoires, les indigènes n'ont jamais cessé de vivre en harmonie avec leur milieu naturel, reconnaissant la présence de déités tutélaires dans les arbres et les champs, les fleuves et les pierres". Il a également bien vu que l'Indien, le Païen, s'il lui arrive de le pratiquer, ne claironne jamais son amour du prochain. Est-ce à dire que les Hindous préconiseraient je ne sais quel culte de la force brutale, quelle absence totale de compassion? Si l'Hindouisme n'est pas une religion "fraternelle" - on n'y tue jamais son voisin au nom du Dieu unique et des vrais Dogmes -, ce Polythéisme, parfois dur, conçoit la personnalité comme collective. Familles, clans, tribus constituent

par exemple des cadres organiques chargés de protéger l'individu et de lui permettre de remplir le rôle dévolu par le Destin. Ajoutons qu'à côté de cette structure globale (castes, sectes, régions), existe la possibilité de renoncer au monde et de se dédier à une vie toute intérieure. Je renvoie au beau livre d'Alain Daniélou sur les quatre sens de la vie (Rocher 1992). En Inde, l'amour se porte aux Dieux et aux Déeses: nul n'a la prétention de l'étendre au genre humain, ennemis compris. Vision plus saine, plus honnête, qui n'empêche nullement les preuves d'amour, toujours préférables aux grandes envolées abstraites sur la fraternité universelle, thème instrumentalisé par les missions chrétiennes dont le prosélytisme, en Inde comme ailleurs, aboutit au génocide culturel.

Ce que les Hindous appellent Sanatana Dharma, Loi éternelle, peut notamment s'illustrer ainsi: "tout a été donné autrefois et rien ne peut être ajouté à ce tout". Les Hindous ont gardé le contact avec leurs Dieux, qui les protègent de notre actuelle misère intérieure. Kalda comprend le voeu indien de pauvreté - l'Irlande semble, elle aussi, y rester fidèle - comme une preuve de lucidité, de refus de l'hypocrisie d'un système qui, par le truchement du libre-échange généralisé, compte bien instaurer une nouvelle féodalité planétaire. Et si le culte des Dieux immortels était, pour chaque peuple, la meilleure forme de résistance au règne hideux de Mammon, ou, pour parler comme un vrai Grec, de Ploutos Roi? Kalda nous fait bien comprendre en quoi consiste le "scandale" indien: "Si le monothéisme représente effectivement une étape supérieure à celle du polythéisme, dans le déchiffrement des pouvoirs de la conscience, et si l'Inde demeure adonnée à des rites, des images et des concepts polythéistes, la question qui se pose est beaucoup plus grave que celle de l'opium des peuples. Ce serait celle de l'évolution. Et le problème majeur de l'Inde ne serait pas sa misère, sa surpopulation, la sclérose de ses coutumes, ce serait ce retard évolutif sur le dépassement duquel, depuis trente-trois siècles, est fondé l'Occident". Vue intéressante, qui aurait mérité d'être développée. Ce problème est en fait celui de la conception du temps. Si celui-ci est linéaire, comme le postulent les théologies chrétienne et rationaliste, le Paganisme est impensable (son acte de décès ayant été signé depuis des siècles) et scandaleux (il va à l'encontre du sens de l'histoire, ce qui est un crime inexpiable). A la rigueur, de vagues nostalgies littéraires, un penchant coupable - mais avec la conscience nette du péché - pour tout ce qui est fané, sont acceptables. En revanche, si le temps est, comme nous le savons, cyclique, toute la perspective change. Le Paganisme n'est jamais mort, puisque, à l'instar de ses Dieux, il n'est jamais né. Si ses formes ont cédé la place à d'autres, les archétypes demeurent, sous le soleil d'un éternel présent. La roue de l'Etre tourne et tourne sans repos. On voit que cette conception du temps et du destin est fondamentale: si le Polythéisme est un stade archaïque, c'est-à-dire pour les Chrétiens et les rationalistes, à tout jamais dépassé, comment expliquer l'exception indienne? Comment expliquer le

réveil taoïste en Chine? Comment concevoir que deux des grandes puissances nucléaires du prochain siècle sont païennes, l'une sous un déguisement occidental, l'autre sous des oripeaux marxistes? Comment se comporter face à des gens qui n'ont point la foi, mais qui sont la foi, qui n'éprouvent aucune honte face à leurs Dieux, mais se réjouissent avec eux, qui ignorent le péché originel, le salut et autres carabistouilles? Voilà un mystère qui vaut bien l'Immaculée Conception ou l'Infaillibilité pontificale. Écoutons Archaka: "Toutes ces prosternations devant des idoles de pierre ou de bronze, de bois ou d'argile ne sont qu'indécentes et barbares aux yeux des races monothéistes. Ce qui explique la fureur dévastatrice des musulmans sans images et le missionnarisme outrancier des chrétiens brandissant leur symbole de la souffrance pour rabaisser la joie d'être".

Archaka nous convie à renouer l'antique lien organique entre les hommes et leurs Dieux ou Déeses, car le principe féminin, chez les Païens, ne peut être exclu du ciel et de la terre. Voilà la leçon des Indiens, qui, à la maîtrise du monde, préfèrent sa prêtrise: "protégés contre Dieu par les Dieux, ils déambulent dans les ténèbres, les bras chargés de guirlandes, de corbeilles de noix de coco, de bananes et de citrons, offrandes identiques à celles des millénaires passés. Les Dieux ont gagné". Suivons leur exemple et, qu'au prochain millénaire, nos descendants puissent proclamer la vieille devise romaine: *Felix Temporum Reparatio*. Heureux retour des Temps.

Christopher Gérard
Calendes de février 1997.

A. Kalda, Promenade en Inde, Grasset, Paris 1996, 139FF.



Penser le Paganisme

Entretien avec Alain de Benoist

Antaios: Qui êtes-vous? Comment vous définiriez-vous?

Il est malaisé de se définir soi-même, surtout quand on n'aime guère parler de soi. Une personnalité, en outre est toujours faite avant tout de contradictions, qu'elle intègre de manière plus ou moins heureuse. Je pense néanmoins qu'il y a dans mon itinéraire une certaine continuité. Né en décembre 1943 (Sagittaire, ascendant Cancer) dans une famille originaire de l'Ouest et du Nord de la France et plus lointainement de Belgique et des Pays-Bas, voici plus d'un tiers de siècle que mon activité essentielle consiste à lire, écrire et réfléchir. Intellectuel, je ne renie pas ma caste, même si, ayant toujours fui les modes et les mondanités, je n'en partage pas le mode de vie. Disons que je suis écrivain par vocation, journaliste par obligation. Quant au bilan, j'ai publié à ce jour une trentaine de livres et près de 4000 articles. Aucun d'entre eux ne me semble aussi important que ceux que je n'ai pas encore écrits. Du point de vue "moral", j'aime avant tout le sens des nuances, le don de soi, la générosité. Je n'exècre rien tant que l'étroitesse d'esprit, le ressentiment, la recherche de son propre intérêt. "La pauvreté mesurée aux besoins de notre nature est une grande richesse", disait Epicure. Je crois pour ma part (en tout cas, je l'espère) avoir toujours manifesté un esprit libre, une âme tragique, un cœur rebelle.

Quel fut votre itinéraire spirituel et intellectuel? Quelles furent les grandes lectures sur le plan philosophique? Les grandes rencontres?

Je ne pense pas avoir jamais été le disciple de quiconque. Je suis pour cela trop attaché aux pensées transversales. Mon itinéraire intellectuel et spirituel a d'abord été guidé par la curiosité. Dès l'enfance, j'ai lu les auteurs les plus différents, sans me laisser impressionner ou arrêter par les préjugés, les mises en garde ou les modes du moment. De ce point de vue, l'absence de curiosité de tant de nos contemporains y compris de ceux qui font profession de s'interroger sur le sens des choses et l'époque que nous vivons, est pour moi un sujet permanent de stupéfaction. Je crois en outre qu'il n'y a de lecture fructueuse qu'à deux conditions. La première est qu'elle intervienne au bon moment (qu'elle tombe dans un cœur préparé), la seconde qu'elle comporte un versant critique car seule une lecture critique peut contribuer à forger une pensée personnelle. En la matière, bien entendu, on procède toujours par étapes. Sur le plan philosophique, comme bien d'autres avant moi, la première étape a probablement consisté dans une lecture attentive, joyeuse et même libératrice, de l'oeuvre de Nietzsche. Adolescent, celui-ci m'apparaissait comme un horizon plus ou moins indépassable. Cependant, au tout

début des années soixante, j'ai fait la connaissance de Louis Rougier qui m'a parallèlement introduit dans un autre horizon de pensée. Homme d'un savoir considérable, et d'une extrême affabilité, Rougier représentait intellectuellement un cas un peu paradoxal. Politiquement classé à droite, il était détesté des milieux réactionnaires et cléricaux en raison de ses options critiques vis-à-vis du Christianisme (il avait, dans les années vingt, publié plusieurs ouvrages dévastateurs sur la Scolastique et dirigé une collection intitulée "Les maîtres de la pensée antichrétienne" (aux éditions A. Delpeuch, NDLR). Il était par ailleurs un admirateur inconditionnel de l'antiquité gréco-latine, professait dans ses ouvrages d'économie un libéralisme mesuré et, en philosophie, se réclamait de l'empirisme logique issu du Cercle de Vienne fondé par Moritz Schlick. Nietzsche et Rougier avaient comme point commun leur opposition déclarée au Christianisme, et c'est sans doute cette particularité qui dans un premier temps a le plus retenu mon attention. Mais leur antichristianisme n'était évidemment pas de la même nature. Pendant quelque temps, pourtant je me réclamaï de l'un comme de l'autre, c'est-à-dire aussi bien de la "philosophie de la vie" que d'un certain positivisme, qui me séduisait surtout par sa radicalité, par exemple quand il déclarait les propositions de la métaphysique "vides de sens". Parallèlement, je m'intéressais à des épistémologues qui me paraissaient se situer plus ou moins entre ces deux pôles, tel Ludwig von Bertalanffy, le père de la "théorie générale des systèmes". Mes vues ont commencé à évoluer au début des années soixante-dix. D'une part, la critique du libéralisme que j'ai commencé à développer à partir de cette époque m'a rapidement amené à en démonter les présupposés philosophiques, issus de cette pensée des Lumières dont Rougier était toute sa vie resté tributaire, et donc à répudier toute forme de positivisme ou de scientisme. D'autre part, la lecture de Heidegger devait par la suite me conduire à réévaluer fortement la pensée nietzschéenne, qui me paraît aujourd'hui toujours aussi puissante dans certains de ses aspects (la conception "sphérique" de l'histoire, la notion de "Grand Midi"), mais plus douteuse dans certains autres, le "Surhomme" et surtout la "Volonté de puissance", justement interprétée par Heidegger comme "volonté de volonté", c'est-à-dire comme relevant de cette métaphysique de la subjectivité qui est au fondement même de la modernité. J'ajoute que la lecture de Heidegger, en même temps qu'elle m'aidait à me défaire de toute tentation "prométhéiste", m'a aussi appris à ne plus confondre métaphysique et ontologie. Dès lors, le Paganisme pouvait pleinement m'apparaître comme une interrogation phénoménologique sur l'Être et sur ce qui relie profondément tout ce qui compose le monde. Ceci pour le fil essentiel. Pour le reste, je suis évidemment redevable de nombreuses inflexions de ma pensée à toute une série d'auteurs, dont il serait probablement pédant d'aligner les noms. Je dois par exemple à Arthur Koestler, qui m'a plusieurs fois reçu à Londres dans les dernières années de sa vie, de m'avoir introduit à

une critique rigoureuse de toutes les formes de réductionnisme. Stéphane Lupasco m'a fait entrer dans le domaine de la microphysique, au-delà de la logique du tiers exclu. Walter F. Otto, Mircea Eliade, Gilbert Durand, Claude Lévi-Strauss et Georges Dumézil ont été, chacun à sa façon, des guides dans l'univers des mythes et des religions. Mais il faudrait également citer les grands fondateurs de la sociologie allemande (Max Weber, Simmel, Tönnies, Sombart), certains théoriciens de la Révolution conservatrice, mais aussi des auteurs catholiques (Péguy, Bernanos, Mounier) ou d'origine juive (Hannah Arendt, Leo Strauss, Martin Buber). Ma dette est certaine, enfin, envers les "communautariens" américains (Charles Taylor, Michael Sandel) ou des chercheurs français contemporains comme Louis Dumont, Alain Caillé, Jean-Pierre Dupuy, Michel Maffesoli, etc.

Quinze ans ont passé depuis "Comment peut-on être païen?", qui fut, dans le domaine francophone, un livre historique en tant qu'affirmation de la renaissance d'un courant païen. Comment voyez-vous ce texte aujourd'hui?

Paru en 1981 chez Albin Michel, "Comment peut-on être païen?" a en effet correspondu à un tournant, non que ce livre ait été sans précédents (le Paganisme n'a, au fil des siècles, jamais cessé de "renaître"), mais parce qu'on n'assistait pas encore, à cette époque, à la floraison de groupes "néopaïens" que l'on observe aujourd'hui, et sans doute aussi parce qu'il y avait longtemps qu'un ouvrage aussi "affirmatif" en ce domaine n'était pas paru chez un grand éditeur parisien. Ce livre, pourtant, ne tenait qu'une partie de ses promesses. Son objectif en effet était moins de répondre à la question posée dans le titre que de faire apparaître clairement les points d'opposition essentiels entre le Paganisme et le Christianisme. Sur le fond, je pense que c'est un texte qui vaut toujours aujourd'hui. Les seules pages que je réécrirais différemment seraient celles que je trouve aujourd'hui rédigées dans une perspective un peu trop "nietzschéenne". L'ouvrage que j'ai publié cinq ans plus tard, en collaboration avec Thomas Molnar, aux éditions de la Table ronde "L'éclipse du sacré", me paraît de ce point de vue plus satisfaisant.

Mais, au fait, comment devient-on païen? Comment vivre quotidiennement le Paganisme?

Comme beaucoup de Français de ma génération, j'ai été élevé dans une famille qui était, disons, catholique sans excès -avec toutefois une grand-mère paternelle à la personnalité échevelée et talentueuse (elle avait été la secrétaire particulière de Gustave Le Bon), devenue sur le tard assez bigote. Comment me suis-je éloigné de ce Catholicisme que dans l'enfance j'avais plutôt tendance à prendre très au sérieux? Sans doute d'abord, justement, parce que je l'avais pris au sérieux et que les réponses que la théologie chrétienne donnait aux questions que je me posais (et qu'elle m'amenait à me poser) ne me

paraissaient pas satisfaisantes intellectuellement. Il y avait en outre dans la pensée chrétienne une coloration générale, je dirais presque un "paysage" auquel je me sentais instinctivement opposé. J'étais au contraire invinciblement attiré par l'univers spirituel des mythes et des légendes, qui me paraissait tirer l'imaginaire vers une autre forme d'invisible à mille lieux de toute l'économie chrétienne du salut, avec ses idées doloristes de faute originelle, de pénitence, de rédemption, de contemption pour les choses du "monde", etc. Enfant, contrairement aux camarades de mon âge, je ne lisais guère Alexandre Dumas, Jack London ou Jules Verne, mais faisais plutôt mon miel des contes de Grimm ou d'Andersen, de l'Illiade et de l'Odyssée. On peut supposer que cela me poussait dans la direction où je me suis engagé. Le reste a été le fait d'une série de lectures et, surtout, de réflexions.

Il n'est pas aisé de répondre à la question de savoir "comment vivre quotidiennement son Paganisme". Pour être franc, avec son côté "examen de conscience" je lui trouve même un certain relent de Christianisme. Il me semble que quiconque a des convictions fortes, quelles qu'elles soient, s'efforce d'y conformer sa façon de vivre, puisque ce sont elles qui donnent une raison de vivre. Mais je crois aussi qu'en ce domaine, il ne peut pas y avoir de modèle unifié. Chacun vit ses convictions selon son tempérament. Pour moi, qui voit dans le Paganisme, non une grille d'interprétation des choses (auquel cas il ne serait qu'une "vue-du-monde" parmi d'autres), mais un souci de reconnaissance de l'unité et de la poéticité du monde, cette mise en pratique est indissociable d'une volonté de rigueur intellectuelle et morale. Du point de vue intellectuel, il s'agit déjà de répondre avec précision à la question: "Qu'est-ce que le Paganisme?", question à laquelle, me semble-t-il, on ne répond trop souvent qu'avec des notions vagues ou des notions simplistes, ou encore en faisant appel à des concepts ambigus comme ceux de "nature" ou de "vie". Du point de vue moral, il s'agit de définir une attitude spirituelle et mentale, tant vis-à-vis des hommes que des choses, qui se traduit par des exigences éthiques (poser sur le monde un regard d'amicale connivence, cultiver les "vertus" et viser à l'excellence de soi), mais ne saurait se ramener à l'exaltation de tel ou tel trait de caractère, dont les Païens ne sauraient évidemment avoir le monopole. Je sais que pour d'autres, le "Paganisme vécu" exige plutôt des cérémonies et des rites. Cela donne lieu à des initiatives que je peux trouver sympathiques, sinon respectables, mais auxquelles je n'ai guère envie de participer. J'y vois trop de rituels inventés de toutes pièces, trop de déguisements, trop de Christianisme retourné. L'un des périls qui me paraissent le plus guetter le "néopaganisme" d'aujourd'hui est précisément le risque de verser dans la parodie. Esotérisme et "magie" de pacotille, dérives sectaires et gourous, "contre-Eglises" et "maçonneries blanches", moralisme de patronage ou niaiseries du New Age, cérémonies tenant à la fois de l'office protestant et du bal costumé, je crains que tout cela n'annonce

nullement la renaissance du Paganisme, mais se rattache plutôt à cette "religiosité seconde" que Spengler voyait, non sans raison, réapparaître à toutes les époques de déclin.

Quel regard lancez-vous sur le Christianisme aujourd'hui?

Je ne parlerai ici que de l'Europe occidentale. Le Christianisme s'y trouve dans une situation paradoxale. D'une part, le nombre des croyants (et surtout des pratiquants) ne cesse de diminuer. D'autre part, on enregistre un incontestable retour de flamme de la part d'un "noyau dur" correspondant, soit aux mouvements charismatiques, soit aux traditionalistes de diverses obédiences. Enfin, l'opposition déclarée au Christianisme n'est plus le fait que d'une minorité en voie de disparition. Cela signifie que les dogmes chrétiens ne constituent plus un enjeu ni pour la plupart des "Chrétiens" (qui tendent désormais à se faire une sorte de "religion à la carte"), ni pour les non-chrétiens, pour qui ces dogmes ne veulent plus rien dire, les uns et les autres se retrouvant à l'occasion unis pour déplorer les prises de position "réactionnaires" prises par le Pape en matière de morale. Le fait majeur, c'est que le Christianisme, rejeté dans la sphère privée par une idéologie dominante qui se veut neutre en matière de valeurs, n'a plus désormais que le statut d'une opinion parmi d'autres, ce qui le rend incapable d'organiser et d'informer la société ainsi qu'il a pu le faire dans le passé. On peut certes s'en féliciter, mais en même temps, on doit reconnaître que ce même matérialisme pratique qui s'est avéré, beaucoup plus que le rationalisme ou l'athéisme, être le principal agent de dissolution de la foi chrétienne, menace tout autant n'importe quelle autre forme de croyance ou de conviction, car il se traduit par un indifférentisme destructeur de tout sens. Le Christianisme a finalement recueilli les fruits des germes qu'il avait semés, à son corps défendant. Quand le monde était païen, l'activité humaine se déployait conformément à la physis, c'est-à-dire se comprenait à la fois, dans la vérité et la clarté du mythe, comme poïèsis et comme technè. A partir du moment où il a été interprété comme un être imparfait, oeuvre d'un Dieu créateur posé comme cause première extérieure à lui, cette activité humaine s'est à son tour comprise comme création. Le primat accordé à la raison, le glissement des valeurs chrétiennes dans la sphère profane (l'avenir remplaçant l'au-delà, et le bonheur le salut), enfin le déchaînement de la technique comme essence de la métaphysique réalisée, ont alors abouti à l'arraisonnement du monde et à la destruction de tout sens à l'existence humaine. C'est ce que constate Kostas Axelos quand il écrit: "La physis divine grecque est morte, tuée par le Dieu judéo-chrétien. Ce Dieu lui-même meurt, c'est-à-dire se retire et est tué par l'homme qui veut occuper la place restée vide et s'ériger en maître. L'homme lui-même, en tant que sujet triomphant, centre et sens de tout ce qui est, commence à mourir, se trouve décentré, n'a pas de fondement: la subjectivité a beau se socialiser, elle flotte en plein vide". Toute la question

est de savoir si le Paganisme peut renaître autrement que comme reprise plus ou moins théâtralisée de certaines de ses formes anciennes, c'est-à-dire s'il peut renouer avec sa source, pour échapper à ce vide. La pensée de Heidegger, à cet égard, me semble ouvrir à une réflexion "païenne" des perspectives autrement plus stimulantes que les simulacres qu'affectionnent les groupuscules sectaires. Mais je voudrais encore dire trois choses à propos du Christianisme. La première est qu'il convient de ne pas oublier qu'en tant que phénomène historique, il constitue un phénomène mixte: le Christianisme "pur" tel qu'on peut le saisir historiquement, ne correspond qu'à une période extrêmement courte de son devenir. Dès qu'il s'est implanté en Europe, le Christianisme a dû composer pour s'imposer. Il est à peine besoin de rappeler comment l'Eglise a "récupéré" d'anciens lieux de culte, comment le calendrier liturgique chrétien s'est calqué sur celui du Paganisme, ou comment le culte marial et le culte des saints ont, au sein même du Catholicisme, restitué une sorte de Polythéisme inavoué. Il est évident par ailleurs que les formes d'expression du Christianisme ont été infiniment variées, en sorte qu'il est parfois difficile de les faire rentrer dans le cadre d'un jugement unitaire. Quoi de commun entre le dissident de l'Essénisme que semble bien avoir été Ieschoua le Nazaréen (Jésus) et le Christ Pantocrator adoré dans l'empire byzantin? La morale de Torquemada n'est pas non plus la même que celle de François d'Assise. L'erreur serait cependant d'en tirer argument pour développer une sorte de syncrétisme. Une telle erreur est aussi bien le fait de ces Chrétiens selon qui le Christianisme a "repris tout ce qu'il y avait de meilleur dans le Paganisme" que de ces "Païens" qui, au vu de son héritage composite, hésitent à porter une condamnation globale du Christianisme. Elle repose, dans les deux cas, sur une même inaptitude à distinguer la lettre et l'esprit, c'est-à-dire finalement à saisir où résident et en quoi consistent les points d'affrontement décisifs. Or, il ne faut pas oublier non plus, et ce sera ma deuxième réflexion, qu'entre le Paganisme et le Christianisme, il y a quand même eu des flots de sang. Je ne dis pas cela par souci excessif de la commémoration, ni pour opposer des martyrs à d'autres martyrs. Je le dis seulement pour rappeler l'importance de l'enjeu que représentait pour le Christianisme l'éradication du monde païen. Que cette éradication ait été imparfaite, qu'elle n'ait été acquise qu'au prix d'une dénaturation relative de ce qu'était l'élan chrétien des origines, ne change rien au fond des choses. Mais en même temps, il faut aussi être conscient de ce que le Christianisme et le Paganisme, si opposés qu'ils puissent être, n'en forment pas pour autant un couple. Si le Christianisme ne peut rester fidèle à sa vocation qu'en cherchant à supprimer le Paganisme, ce dernier n'a pas pour but de supprimer une autre religion, fût-ce celle qui s'oppose le plus à lui. Face à l'intolérance chrétienne, il n'a pas à substituer une intolérance adverse. Et surtout il n'a pas à vouloir être le "contraire du Christianisme", au sens où Marx prétend énoncer le "contraire" de Hegel, ou Nietzsche le "contraire" de

Platon, car tout contraire reste par définition apparenté à ce qu'il prétend contredire. Ce point me paraît particulièrement important dans la mesure où les langues que nous employons et jusqu'à nos façons de penser restent à bien des égards imprégnées de Christianisme (au même titre que les sociétés globales où nous vivons, qui restent ordonnées à certaines valeurs "évangéliques" ou "bibliques" sécularisées alors même qu'elles ont perdu la foi). Le Paganisme n'est pas du "Christianisme en sens contraire". Il n'est pas constitutivement antichrétien, mais achrétien. L'essentiel pour un Païen n'est donc pas de penser "contre le Christianisme", ce qui deviendrait à se définir négativement par rapport à lui, et donc à rester encore chrétien en quelque façon, mais à penser en dehors de lui, en dehors des catégories qu'il a créées, catégories dont on est encore tributaire quand on se contente de les renverser.

Dans un livre récent, "L'Empire intérieur" (Fata Morgana, 1995), vous abordez le problème, fondamental pour tous les Européens, de l'Imperium. Peut-on parler d'un "Paganisme politique"?

Je n'ai pas beaucoup de sympathie pour cette expression de "Paganisme politique". Elle ne recouvre que trop souvent un extrémisme politique recouvert d'un badigeon "païen". Ce qui constitue en revanche un véritable problème, c'est la question de savoir si le Paganisme peut se borner à n'être que ce qu'il est aujourd'hui, lui aussi, par la force des choses, à savoir une opinion ou une option parmi d'autres. Là comme ailleurs, tout parallélisme entre Paganisme et Christianisme serait trompeur. Tout le système chrétien est sous-tendu par sa propension au dualisme entre l'être créé et l'être increé, entre Dieu et l'homme, entre l'homme et le reste du monde, entre l'âme et le corps, entre la chair et l'esprit. Dans une telle perspective, et même s'il n'en est pas toujours allé ainsi, temporel et spirituel peuvent parfaitement être dissociés. Ce n'est pas le cas dans le Paganisme qui, là où le Christianisme instaure des ruptures, tend au contraire à établir (ou recréer) autant de ponts. De même, le Christianisme, quoiqu'il vise bien entendu à organiser la société tout entière, reste porteur d'une conception fondamentalement individuelle de la croyance: l'homme a beau vivre en société, c'est isolément qu'il fait son salut. Dans le Paganisme, au contraire, le sort de l'individu, que ce soit dans la vie présente ou dans la mémoire collective, est indissociable de celui de la cité ou de la communauté à laquelle il appartient. Pour ces deux raisons, un Paganisme "des catacombes" qui se ramènerait à l'activité de petits groupes organisés en communautés privées, en cercles vivant par ailleurs dans un environnement spirituellement hostile, semble une aberration. Comment sortir alors de ce dilemme, sachant qu'au surplus le sacré se constate, mais ne se décrète pas? Dans son tout dernier entretien, en 1966, Heidegger parlait d'"un dieu qui seul peut nous sauver". Jünger, de son côté, annonce le "retour des Dieux" après le "temps des

Titans". André Malraux, lui, n'a jamais dit, contrairement à une légende tenace, que "le prochain siècle sera religieux ou ne sera pas", mais que "la tâche du prochain siècle, en face de la plus terrible menace qu'ait connue l'humanité, va être d'y réintégrer les dieux". Je ne peux aller au-delà.

Quel est votre mythe favori? Pourquoi?

Plutôt que de mythe, je parlerai de thème mythique. L'un des thèmes qui m'a toujours le plus fasciné est celui du labyrinthe. J'espère d'ailleurs, si j'en ai le temps, lui consacrer un jour un livre. C'est un thème dont il est difficile de préciser l'origine, mais dont l'expansion a été considérable, puisqu'on le retrouve, sous une forme ou sous une autre, aussi bien dans le monde méditerranéen que, dès l'Age du Bronze, sinon plus tôt, dans les pays nordiques. Le tracé du labyrinthe qui, dans les temps modernes, n'a jamais cessé d'inspirer les écrivains et les artistes, est en outre trop complexe pour s'être imposé d'une façon hasardeuse. Il renvoie de toute évidence à un héritage commun, en rapport probablement avec la religion cosmique de nos plus lointains ancêtres. Le cœur de ce mythe paraît être constitué par le retour du Soleil après une période d'obscurité (la "ténèbre hivernale"). Le thème de la délivrance d'une "fiancée solaire" par un héros venant à bout des forces de la Nuit est directement associé à ce thème. On en retrouve l'écho dans la geste de Siegfried et de Brünnhilde, dans le mythe de Thésée et d'Ariane, dans l'histoire de la Belle au Bois dormant, sans doute aussi dans le récit de la guerre de Troie (la délivrance de la belle Hélène, retenue dans une cité aux murailles labyrinthiques). De ce point de vue, le thème du labyrinthe m'apparaît comme véritablement exemplaire - à l'image même de ce que doit être une existence pleinement vécue. Sur le plan symbolique, on peut aussi opposer le labyrinthe à la pyramide: face aux hiérarchies univoques, toujours potentiellement totalitaires, il constitue un enchevêtrement de méandres, le modèle d'une démarche "tournoyante" qui n'atteint son but qu'après de longs détours.

Quel rôle la tradition hindoue peut-elle jouer dans une éventuelle renaissance spirituelle ?

Je ne suis pas spécialement familier de la tradition hindoue (ou indienne), mais je pense qu'elle présente un intérêt tout particulier dans la mesure où elle est à la fois l'une des plus anciennement attestées et l'une des plus conservatrices du point de vue de la cosmogonie, du formulaire et du rituel. La mise en rapport du domaine indien (indo-aryen) avec des domaines comme ceux de la Rome ou de l'Irlande anciennes a d'ailleurs, comme vous le savez, permis d'apporter des éclairages décisifs à la connaissance de la religion indo-européenne commune. De façon plus générale, je pense qu'il y a de riches enseignements à tirer de l'étude de la plupart des traditions "orientales", non seulement

de la religion des Védas par conséquent, mais aussi bien du Shintoïsme ou du Bouddhisme Zen. Toutes ont en commun d'avoir une approche de l'Être et du divin qui relève de la non-dualité, par opposition à ce dualisme de l'être créé et de l'être incréé qui est la marque distinctive des religions issues de la révélation abrahamique.

Quels furent vos rapports avec Mircea Eliade, et son influence sur vous?

Parler d'influence est un peu excessif. J'ai plusieurs fois rencontré Mircea Eliade lorsqu'il était de passage à Paris. Il avait un petit appartement près de Montmartre. Nos conversations portaient surtout sur l'histoire des religions, mais je n'en ai pas tiré immédiatement tout le profit que j'aurais pu en retirer. Eliade était un homme qui se livrait très peu. En dépit d'une multitude d'activités, il menait une vie essentiellement intérieure. Pour reconstruire et apprécier sa personnalité, il faut à la fois tenir compte de son milieu roumain d'origine comme de ses expériences existentielles (son séjour en Inde), et savoir lire en parallèle ses essais, ses mémoires et ses romans. On voit alors se reconstituer le puzzle. Je me souviens qu'il y a vingt ans, certains de mes proches le trouvaient trop "universaliste", parce qu'il s'occupait de toutes les religions de l'humanité. C'était un reproche bien partisan. Eliade avait en fait une approche plurielle, polyphonique, de l'homo religiosus: il recherchait les lignes de force en empruntant tous les chemins de traverse. D'autres lui ont reproché une axiématique "mystique", voire une "ontologie scandaleuse". C'est encore plus absurde. Ce qui est exact, c'est que derrière des considérations d'apparence souvent très académiques, Eliade ne s'est jamais défilé d'une profession de foi que l'on pourrait dire "païenne", bien qu'il n'ait jamais revendiqué ce terme. Il invoquait une transcendance immanente, consubstantielle aux forces vitales qui parcourent un monde qu'il identifiait à l'Être lui-même. Il me paraît aujourd'hui avoir été l'un de ceux qui ont le mieux vu et analysé la différence radicale qui existe entre les religions "cosmiques" traditionnelles et les religions "historiques" (que l'on peut aussi considérer comme les premières religions modernes), les premières fondées sur la notion de temps circulaire, les autres sur une conception linéaire de la temporalité, où la Révélation introduit une césure irréversible. La notion la plus essentielle chez lui est la distinction du sacré et du profane, schème de pensée fondateur à partir duquel l'homme bâtit toute sa cosmologie. Eliade n'envisageait pas le sacré sous un angle phénoménologique, à la façon d'un Rudolf Otto, mais comme une substance existant en soi et se manifestant par des hiérophanies. Il n'a cessé d'en montrer la cohérence et la stabilité. C'est ce qui lui permettrait d'écrire, dans "La Nostalgie des origines", que le mot "religion" peut "encore être un terme utile pourvu qu'on se rappelle qu'il n'implique pas nécessairement une croyance en Dieu, en des Dieux ou en des esprits, mais se réfère à l'expérience du sacré et, par conséquent, est lié aux idées d'être, de

signification et de vérité". Je lis toujours la revue *History of Religions*, qu'il avait lancée à l'Université de Chicago. Si la France, au lendemain de la dernière guerre, lui avait fait meilleur accueil, il n'aurait pas été contraint de s'exiler en Amérique.

Vous avez également connu Georges Dumézil, disparu il y a dix ans. Quel souvenir particulier vous laisse cet homme? Quel héritage nous a-t-il légué?

Le souvenir qu'il me laisse est celui d'un homme d'une gentillesse extrême. J'ai fait sa connaissance en 1969, époque à laquelle la revue *Nouvelle Ecole*, que je dirige, avait publié un entretien avec lui. A vingt-six ans, j'étais alors un néophyte en bien des domaines. Dumézil fit preuve à mon endroit d'une patience amicale, doublée d'une sympathie attentive pour la revue que j'avais lancée un an plus tôt. Nous sommes depuis lors restés en relation étroite; seule sa disparition y mit un terme. Dumézil n'était pas seulement un homme au savoir immense - un savoir presque inimaginable de nos jours -, c'était aussi un esprit malicieux et toujours en éveil. Rien ne lui plaisait plus que de répondre à ses contradicteurs, en les enfermant dans leurs contradictions. Non conformiste, il se tenait à l'écart des modes et restait indifférent aux honneurs. En même temps, il ne souhaitait pas avoir de disciples. Au début des années soixante-dix, me raccompagnant à la porte de son appartement de la rue Notre-Dame des Champs, il me disait: "Tout le monde veut faire de moi un structuraliste. Vous au moins, vous savez qu'il n'en est rien!". Quelques années plus tard, Jean Mistler, alors Secrétaire perpétuel de l'Académie française, m'avait demandé d'envoyer à tous les académiciens un exemplaire du numéro spécial que *Nouvelle Ecole* avait consacré à l'oeuvre de Dumézil (publié sous forme de livre aux éditions Copernic sous la direction du professeur Jean-Claude Rivière, NDLR). "Ils ne connaissent pratiquement rien de lui", m'avait-il dit. L'élection de Georges Dumézil à l'Académie française fut largement le fruit de cette "campagne" menée à la demande de Jean Mistler. Le jour de son entrée à l'Académie, Dumézil, qui m'avait convié avec ma femme à participer à la réception donnée à cette occasion quai Conti, me prit à part et me dit avec un petit sourire: "Je crois que je vais quand même m'ennuyer un peu ici". Après sa mort, ses adversaires crurent triompher et portèrent contre lui les accusations les plus sottes. Didier Eribon a fait justice de cette méchante cabale dans son livre, "Faut-il brûler Dumézil?" (Flammarion 1992). Quant à son héritage, qu'en dire? Il est évident que l'oeuvre de Georges Dumézil reste aujourd'hui un monument. Mais ce monument n'est qu'une partie de l'édifice. Je veux dire par là que les études indo-européennes sont évidemment appelées à se développer encore, y compris dans des directions que Dumézil, volontairement ou non, n'a guère explorées. Par exemple, il apparaît aujourd'hui assez nettement que l'idéologie tripartite, à laquelle Dumézil a consacré l'essentiel de sa recherche, ne représente qu'un aspect de la religion indo-

européenne, et qui plus est un aspect lié à une période assez limitée, celle des "sociétés héroïques" du deuxième millénaire avant notre ère. La religion des Indo-Européens au début du Néolithique, voire à la fin du Paléolithique, était sans doute assez différente. Jean Haudry, dans ses travaux sur la religion "cosmique" des Indo-Européens ("La religion cosmique des Indo-Européens", Archè 1987), me paraît de ce point de vue être allé plus loin que Dumézil. Le seul reproche que l'on pourrait faire à ce dernier serait d'ailleurs d'avoir eu une approche assez peu "historicisante" de l'univers des Indo-Européens. Il ne s'est pas soucié d'en saisir les différents états, liés aux profondes transformations sociales intervenues depuis les origines. De plus, ayant eu dans sa jeunesse à réagir contre le naturalisme excessif d'un Max Müller ou d'un James Frazer, il a toujours craint, excessivement à son tour, de tomber dans des interprétations "naturalistes", ce qui l'a amené à ne pas assez prendre en compte, à mon avis, tout ce qui dans la religion indo-européenne a pu être lié aux cultes solaires, à l'observation du ciel, aux divisions du temps, au cycle de l'année, etc. Enfin, ayant personnellement de grandes affinités avec le monde romain, il a sans doute sous-évalué l'importance de l'héritage indo-européen en Grèce.

L'un de vos derniers livres s'intitule "Famille et société" (Le Labyrinthe, 1996). Vous y étudiez la famille européenne, ses origines, ses mythes et son actualité. Quelle fut l'influence du Christianisme sur la famille européenne? Y a-t-il une version païenne de la famille?

Le Christianisme n'a exercé une influence de grande ampleur sur la famille européenne qu'à une date relativement tardive. Songez qu'il lui a fallu près d'un millénaire pour déterminer sa théologie du mariage et faire de celui-ci un sacrement! Lorsqu'elle a eu à réfléchir sur le mariage et la famille, l'Eglise s'est d'abord trouvée devant un relatif vide dogmatique. Dans les Evangiles, Jésus n'exprime aucune opinion positive sur la procréation et reste totalement muet sur ce que doit être la "famille idéale". Il se borne à condamner la répudiation, souligne avec netteté la prééminence de la communauté de foi sur les liens du sang et laisse entendre que la virginité et le célibat valent mieux que l'union conjugale. Après lui, saint Paul a encore infléchi l'enseignement de l'Eglise dans le sens d'un mépris de la chair: le mariage n'est pour lui qu'un pis-aller. L'abstinence sexuelle fut particulièrement à l'honneur dans l'Eglise primitive, soit sous la forme de la virginité et du célibat, soit sous celle de la continence à l'intérieur du mariage. Il suffit de lire Tertullien, Origène, Cyprien de Carthage, Ambroise de Milan ou Grégoire de Nysse, pour voir qu'à l'époque patristique, le mariage est avant tout conçu comme un remède à la fornication. A l'origine, l'idéal chrétien semble donc bien avoir été le renoncement définitif à toute activité sexuelle. Mais l'adoption d'un tel idéal aurait évidemment entraîné la fin de la Chrétienté. D'autre part, l'Eglise eut très tôt à réagir contre divers courants

rejetés dans l'hérésie, courants dits encratiques, qui en rajoutaient encore dans le même sens, en allant jusqu'à condamner toute relation sexuelle dans le mariage ou à prôner la castration. Pour répondre aux objections des hérétiques comme aux interrogations des fidèles, l'Eglise dut finalement arrêter sa ligne de conduite. La doctrine chrétienne du mariage se fixa progressivement, entre le IX^{ème} et le XII^{ème} siècles. On en connaît les grandes lignes. La virginité reste considérée comme un état supérieur à l'union conjugale, mais l'obligation n'en est imposée, théoriquement du moins, qu'aux prêtres et aux communautés monastiques. Parallèlement, le mariage est rendu "vertueux" par la réunion des trois biens énumérés par saint Augustin: la procréation d'enfants, la fidélité conjugale et la sacramentalité de l'union. Ce mariage chrétien eut le plus grand mal à s'imposer, parce qu'il contredisait en plusieurs points essentiels ce qu'était le modèle païen de la vie conjugale et familiale. Alors que le droit romain, le droit celtique et le droit germanique admettaient dans certains cas la séparation, la répudiation ou le divorce, notamment en cas d'infécondité de l'épouse, le mariage chrétien se veut d'abord indissoluble: la logique de couple prévaut sur celle de la lignée. Ce trait est encore accentué par l'importance que l'Eglise accorde à la liberté du consentement personnel des conjoints. Dans le contexte de l'époque, cette attitude revient, en instituant une nouvelle forme d'autonomie du sujet, à faire passer au second plan les intérêts des familles et des clans, c'est-à-dire la transmission de l'héritage. En institutionnalisant une conjugalité autonome au détriment de formes d'appartenance et de solidarité plus larges (communauté, lignage, famille, étendue), le mariage chrétien entame un long procès d'individualisation, qui trouvera son aboutissement dans le mariage d'amour moderne (aujourd'hui principale cause de divorce). D'autre part, durant tout le Moyen Age, l'Eglise est obsédée par la lutte contre l'"inceste": jusqu'en 1215, tous les cousins et cousines jusqu'au septième degré sont exclus de l'union conjugale! Or, depuis des temps immémoriaux, le système indo-européen de la parenté reposait sur un système endogamique d'alliances croisées entre cousins. La proscription du mariage entre apparentés, même lointains, non seulement élimine un nombre considérable d'épouses possibles, mais va directement à l'encontre d'une logique traditionnelle, caractéristique du mariage aristocratique, où l'exigence de maintien et de restructuration des patrimoines ou des fiefs va de pair avec la nécessité d'une alliance durable des lignées. Enfin, l'Eglise prescrit l'enfermement de toute activité sexuelle dans le seul cadre du mariage, cette activité étant en même temps assujettie à des limitations de toutes sortes. Ainsi se trouve interdite la pratique du concubinat, courante dans toute l'Antiquité, mais désormais considérée comme adultère, bigamie ou polygamie. L'union conjugale devient le seul lieu d'investissement érotique légitime, ce qui revient à ne plus pouvoir distinguer entre Vénus et Junon. C'est tout le contraire de la conception de Démosthène, qui disait: "Voilà ce qu'être marié veut dire: avoir des fils que l'on puisse

présenter à sa famille et aux voisins, et avoir des filles à soi que l'on puisse donner à des maris. Car nous avons des courtisanes pour le plaisir, des concubines pour satisfaire nos besoins physiques quotidiens, et des épouses pour porter nos enfants légitimes et pour être les fidèles gardiennes de nos foyers" (Contre Neaera, 122). Sur tous ces points, la doctrine chrétienne contredisait à angle droit la conception païenne du mariage et de la famille. C'est ce que Georges Duby a appelé le conflit entre la "morale des guerriers" et la "morale des prêtres". La seconde l'ayant emporté, l'Eglise a pu s'adjuger l'exclusivité de la compétence juridique en matière matrimoniale, extraordinaire moyen de pression sur les laïcs qui lui a finalement permis de réformer l'ensemble de la société et d'y asseoir son hégémonie.

Votre divinité tutélaire?

Je ne me suis jamais placé sous la protection d'un "saint patron". Un panthéon forme un tout. Pas plus qu'on ne peut opposer l'équanimité à la passion, on ne peut opposer, par exemple, Dionysos et Apollon. Ce sont, comme tous les Dieux, des figures complémentaires. Disons seulement que, dans la mythologie germanique, la Déesse Freyja, avec son char tiré par des chats, me semble parée de tous les charmes. Mais je ne suis pas sûr qu'il y ait quelque chose de fondamentalement religieux dans cette appréciation-là!

Paris, juin 1996.

Né en 1943, Alain de Benoist est écrivain et journaliste. Il a fondé deux revues d'excellente tenue: Nouvelle Ecole (1968) et Krisis (1988). Auteur prolifique, il a publié plusieurs ouvrages sur le Paganisme: "L'Europe païenne" (en collab., Seghers 1979), "Comment peut-on être païen" (Albin Michel 1981), "L'Eclipse du Sacré" (La Table ronde 1986), "La Mort" (avec P. Vial, Labyrinthe 1983), "Fêter Noël" (Pardès 1994). Il a aussi édité "Les Traditions d'Europe" (Labyrinthe 1996) et étudié les rapports entre Mythe, Imperium et Politique dans "L'Empire intérieur" (Fata Morgana 1995, traduction italienne). Homme au savoir encyclopédique, Alain de Benoist s'est surtout fait connaître comme l'un des chefs de file de la "Nouvelle Droite" française. Rarement étudié en profondeur, si ce n'est par Tomislav Sunic ("Against Democracy and Equality: The European New Right", Peter Lang, New York 1990) et Pierre-André Taguieff ("Sur la Nouvelle Droite. Jalons d'une analyse critique", Descartes et Cie, Paris 1994), ce courant de pensée a surtout été diabolisé, souvent par des adeptes de la vigilance sélective ("Je soupçonne, donc je suis"). Certes, bien des déclarations maladroitement sur "l'entrisme" et autres "stratégies" ont suscité, et suscitent encore, une prévisible méfiance. Pour ma part, je suis

foncièrement hostile au principe de l'épuration permanente, et, de manière générale, à tout vertuisme. Comme le rappelle fort opportunément Gilbert Comte, dans le Figaro littéraire du 12 septembre 1996 en parlant du dernier livre d'Alain de Benoist: "le terme "extrême droite" suffit à disqualifier n'importe qui ou n'importe quoi, sans souvent le début d'une démonstration rationnelle, quand le gauchisme parfois responsable lui aussi de déplorables excès - n'oublions pas qu'Action directe - dispose toujours d'une sorte de statut honorable". Alors que tant d'adeptes plus ou moins repentis de dictatures marxistes anonnent bruyamment leurs nouveaux dogmes, il me paraîtrait aberrant et peu courageux de censurer un auteur original et non dogmatique, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne. Par ailleurs, ce qui constitue à mes yeux l'intérêt de cette mouvance, malgré certaines ambiguïtés, ce sont précisément cette remise en question du Monothéisme et cette affirmation d'un nouveau Paganisme, toutes deux historiques. Le mythicien Gilbert Durand, dans le Bulletin de Liaison des Centres de Recherches sur l'Imaginaire (mai 1996, n°6) définit par ailleurs la pensée d'Alain de Benoist comme "une remarquable leçon de la fécondation de la vie la plus concrète, la vie quotidienne, "terre à terre" et politique, par les grandes rêveries de l'imaginaire". Nul doute que le fait d'accueillir M. de Benoist vaudra à Antaios une réputation encore plus sulfureuse. S'il est hors de question d'inféoder notre revue à quelque courant que ce soit - je pense que le Paganisme doit transcender tous les clivages -, il n'en demeure pas moins que notre rôle est de dialoguer avec les penseurs atypiques de cette fin de siècle et de juger sur pièces, par-delà les tirs de barrage des nouveaux bigots. Quant au souffre, par les Dieux, je le préfère, et de loin, à la naphthaline!

Christopher Gérard

Alain de Benoist

L'Empire intérieur

Fata Morgana, 184 pages, 135F.
Fonfroide-Le-Haut, F-34980 Saint-Clément

Famille et Société

Le Labyrinthe, 188 pages, 120F.
B.P. 68, F-91292 Arpajon Cedex

Les Dieux des Vikings

Entretien avec le professeur Jean Renaud

Pouvez-vous nous expliquer l'origine de votre passion pour le Nord, qui vous a poussé à écrire plusieurs livres sur les Vikings, les Celtes et la Normandie?

Ma passion pour le Nord n'était, à ses débuts, qu'un simple attrait pour des horizons nouveaux. L'Asie me tentait tout autant, mais le hasard a voulu que la Scandinavie l'emporte: il y avait, à l'Université de Caen, où j'ai commencé mes études en octobre 1965, un Institut Scandinave. Il est vrai que je n'imaginai pas, à l'époque, que j'en serais un jour le directeur! Avec l'agrégation en poche dès 1970, je partais enseigner au Danemark - d'où mes anciens professeurs m'ont rappelé en 1976. Il me fallait un sujet de thèse: originaire de l'île de Ré, j'ai aussi une passion pour les îles, entre autres celles de l'Atlantique Nord (comme les Shetland où j'ai vécu un an). J'ai décidé d'y consacrer mes recherches, à la lueur des textes médiévaux. C'est donc par le biais de la littérature norroise que je suis arrivé aux Vikings et à l'Histoire. Après avoir soutenu ma thèse de doctorat d'Etat à la Sorbonne, rien ne me retenait plus de faire connaître la Scandinavie à un large public: articles, conférences, mais aussi traductions de romans et de nouvelles, ainsi que de sagas islandaises. Comme j'habitais la Normandie, il m'est apparu souhaitable de faire le point sur notre connaissance de l'histoire et de l'héritage scandinaves dans la région, ne serait-ce que pour lutter contre le mythe viking et les flagrantes erreurs qu'il a imposées. C'était un succès: mon livre "Les Vikings et la Normandie" en est à sa troisième édition. Avec "Les Vikings et les Celtes", j'ai voulu montrer comment deux peuples et deux cultures se sont côtoyés pour le pire ... et pour le meilleur, en Ecosse, en Irlande, à l'île de Man, au Pays de Galles ou en Bretagne. Quant aux "Dieux des Vikings", l'idée s'est imposée à moi parce qu'il n'existait pas en français de présentation à la fois simple et complète des mythes et des pratiques religieuses des anciens Scandinaves: une base solide et fiable que présuppose la lecture d'ouvrages plus ardues, ou qui suffit au lecteur tout bonnement curieux. Vous savez, tous les moyens sont bons pour faire partager une passion: je n'ai pas hésité un seul instant, par exemple, à collaborer à une bande

dessinée sur les Vikings: "Moi, Svein, compagnon d'Hasting". Le deuxième album est en préparation.

Quelle est pour vous l'importance de cet héritage nordique dans la France contemporaine? Dans votre Normandie, où vous enseignez?

Je sais bien qu'avec des "si", on mettrait Paris en bouteille, mais "si" les Vikings ne s'étaient pas établis en Normandie, les rapports entre la France et l'Angleterre auraient pris un tout autre tour - n'en déplaise aux auteurs des quelques lignes peu flatteuses imprimées dans les manuels d'Histoire de France! Nous n'aurions pas, par exemple, de verbe "flirter", puisqu'il n'y aurait pas eu de Normands pour aller "conter fleurette" aux filles d'Outre-Manche! Nous n'aurions pas un Jacques Anquetil, vainqueur du Tour de France! Nous n'aurions pas non plus les termes de marine auxquels nous sommes habitués (élingue, tillac, écoute, dran, hublot, beaupré, bord, quille, agrès, tolet, ralingue et bien d'autres), passés en français par le biais du vieux normand.

Ceci dit, c'est évidemment en Normandie que l'implantation scandinave, parfaitement réussie, a laissé les traces les plus tangibles. C'est la Normandie qui doit son originalité aux Vikings - même si leur nombre était loin d'atteindre ce que d'aucuns ont imaginé, et s'ils n'ont pas fait table rase comme les moines le laissent entendre dans leurs chroniques et annales. En fait les Scandinaves qui s'y sont installés ont repris une bonne partie de ce qui existait déjà (administration, impôts, etc) et l'ont complété ou amélioré selon leurs propres habitudes nordiques. Ils n'ont pas recréé de territoire "scandinave" en terre franque: la colonisation de la Normandie se caractérise au contraire par une fusion rapide et efficace avec les Francs. Les Vikings ont relevé les ruines qu'ils avaient eux-mêmes causées: avouez qu'il n'y a pas beaucoup de barbares qui procèdent ainsi! Aujourd'hui, il reste concrètement à la Normandie une bonne centaine de mots norrois dans un patois en voie de disparition, quelques noms de familles qui sont d'anciens prénoms nordiques, et surtout quantité de toponymes d'origine scandinave: de Bricquebec à Tourmetot, en passant par Yquelon et Oudalle. Les Normands peuvent à juste titre s'enorgueillir de cet héritage - sans tomber, naturellement, dans certains excès.

Dans votre dernier ouvrage intitulé "Les Dieux des Vikings" (Editions Ouest-France, Rennes 1996), vous évoquez bien sûr Odhinn. Peut-on parler d'un Dieu chaman? Quelle serait l'importance de l'élément chamanique au sein de la religiosité nordique?

Le Dieu le plus puissant de l'univers sémantique de la poésie eddique - notre principale source d'information sur la mythologie scandinave - est sans conteste Odhinn. Mais est-ce bien étonnant? Ce sont les scaldes qui vénèrent et chantent Odhinn et lui donnent la place éminente que nous lui voyons tenir. En réalité, si l'on en croit les sagas et la

toponymie, Thorr l'emportait en popularité. Mais Odhinn a un rayon d'activités très étendu, qui empiète largement sur celui des autres Dieux. Et rien n'interdit de penser qu'il était une sorte de Dieu chaman. Il en possède les facultés extatiques: son nom même, dont la forme proto-norroise était * Uothanaz, renferme une notion de fureur, de fureur sacrée. De même, le cinquième chant des Havamal dit avec solennité comment Odhinn, pendu à l'arbre du monde neuf nuits durant, blessé par sa propre lance, voué à lui-même, sans boire ni manger, s'est initié aux runes et à leurs secrets. De telles épreuves initiatiques ont pour effet de libérer le corps de l'esprit (ou hugr), qui s'en évade pour prendre une forme nouvelle (ou hamr). La langue norroise avait de nombreuses expressions concernant le changement de hamr, ce qui tend à prouver l'importance du phénomène. En outre, Odhinn a un cheval à huit jambes, Sleipnir ("celui qui glisse"), né de Loki transformé en jument. Le caractère chamanique, là aussi, est évident: le chaman a besoin d'un cheval pour se rendre dans l'au-delà. D'ailleurs l'arbre du monde de la mythologie scandinave a pour nom Yggdrasill, ce qui signifie "coursier d'Odhinn". Et Odhinn est intimement lié à cet autre monde, à celui de la mort, avec lequel il communique. Comme tout chaman, il arrache aux morts les secrets de l'autre monde. Le plus spectaculaire est le récit des Baldrsdraumar, où Odhinn chevauche jusqu'à Hel, le séjour des morts, pour contraindre une voyante de lui révéler le sort de son fils Baldr. C'est le type même du voyage extatique pour faire parler les morts. On retrouve le même phénomène, à mots couverts, dans la "Völuspà" dont la première strophe suggère que la voyante va prédire l'avenir du monde après avoir été suscitée par Odhinn: "Tu veux, Valföðr [c'est-à-dire Odhinn], que moi je révèle...". Odhinn est le maître de toute magie, noble - et moins noble, j'entends par là le "seidhr", forme de sorcellerie extatique surtout pratiquée par les femmes (nous en avons un superbe exemple dans la "Eyrbyggja saga"), dont le but était soit de nuire à quelqu'un, soit de prédire l'avenir. Freyja, la Déesse vane, excellait dans cette forme de magie qu'elle a enseignée aux Ases et qu'elle pratique elle-même dans le "Hyndluljóð". Plusieurs "heiti" font d'Odhinn un Dieu bruyant (Göllnir, Thundr), confirmant les rapports avec le chamanisme: on sait le rôle du tambour et des chants liés à l'exécution des pratiques magiques. L'élément chamanique est indéniable dans le Paganisme nordique, greffé sur la croyance en l'autre monde. Plusieurs textes norrois évoquent en outre la magie noire pratiquée par les Lapons, dont le chamanisme bien connu fascinait et inquiétait les anciens Scandinaves, qui l'auront partiellement adopté.

Si vous deviez brièvement définir l'esprit du Paganisme nordique, qu'en diriez-vous?

Esprit viking! L'essence même en est l'idée originale de destin, force de vie et de savoir, un destin qui n'a rien de fataliste, un destin qu'il faut accepter et assumer. La

mythologie nordique témoigne d'un sens profond du tragique, mais aussi du courage pour affronter l'inéluctable. La vie des "einherjar", à la Valhöll, reflète l'idéal de vie de l'époque: ils passent leur temps à se battre, à boire et à manger. Mais ils se préparent pour l'ultime combat, perdu d'avance. Nous sommes moins bien renseignés sur la façon dont les Vikings vénéraient leurs Dieux que sur celle dont ils se les représentaient. Mais il est évident que leur vision du monde ne laissait aucune place au doute ou au désespoir: elle s'accordait parfaitement à leur environnement.

Quelle est à vos yeux l'importance des chrétientés celtiques dans la conversion des Vikings au Christianisme?

L'assaut et la conquête des pays celtiques par les Vikings mirent en présence deux peuples, mais aussi deux religions - même si cette rencontre n'était pas toujours pacifique: les monastères, du fait de leurs richesses, s'avéraient d'excellentes cibles pour les Vikings. En Irlande, leur conversion ne se fait guère avant le Xème siècle, mais aux Hébrides et à l'île de Man, l'influence chrétienne touche les premiers arrivants. Les textes norrois s'en font l'écho et expliquent les circonstances de certaines conversions. D'évidence, le Christianisme a coexisté avec le Paganisme nordique tout comme il avait auparavant coexisté avec le Druidisme. Les décors païens et chrétiens associés sur les croix de l'île de Man en sont aussi l'illustration. Les anciens Scandinaves ne s'intéressent pas tous à la religion chrétienne, loin de là, mais ils en furent les témoins. En Islande, il y avait des Chrétiens parmi les premiers colons, sans oublier les esclaves chrétiens. Si la conversion officielle s'y est faite sans trop de heurts, en 999, peut-être est-ce en partie grâce aux descendants de Celtes et autres "celtisés". Le Christianisme a pu rester latent en Islande, au même titre que d'autres aspects culturels. Les chrétientés celtiques ont donc eu leur rôle à jouer dans le cadre de l'expansion viking norvégienne vers l'ouest. En revanche, les Vikings danois qui, pour la plupart, envahirent et colonisèrent l'est et le nord de l'Angleterre, finirent par composer avec le Christianisme, à York notamment, sans subir d'influence celtique directe. Et il en va de même pour la conversion de la Scandinavie proprement dite, fruit des efforts déployés par les missionnaires.

Quelles furent les conséquences de cette conversion pour la civilisation du Nord? Quid de l'importance de l'élément féminin dans cette vision du monde et du rôle de la femme avant et après le passage au Christianisme?

Etant donné que le Paganisme recouvrait tous les aspects de la civilisation nordique, changer de religion n'a pas dû être chose facile, ni pour l'individu, ni pour la société en général. Les croyances païennes étaient fondées sur une certaine vision de l'univers, sur un culte de la fertilité et une grande solidarité avec les ancêtres. La doctrine chrétienne,

qui imposait une foi et une conduite, reposait pour sa part sur l'instruction. Or le Christianisme était exclusif et intolérant: il considérait les divinités païennes, Odhinn et Thorr en tête, comme de véritables démons, et dénigrait tout ce qui touchait à la fertilité. Freyja, la grande Déesse nordique, fut méprisée et ridiculisée. L'Eglise offrait une image purement masculine de Dieu, en invoquant le Père, le Fils et le Saint-Esprit. La place de la Vierge Marie, qui jouait pourtant un grand rôle dans le dogme médiéval, ne s'affirma en Scandinavie qu'à partir du XIIème siècle. La principale conséquence de la conversion aura été d'éloigner la religion de la vie quotidienne. Le culte païen se tenait traditionnellement à la ferme, ou tout près de là, dans la nature: il y a désormais des bâtiments réservés au culte, les églises. C'était aussi près de la ferme qu'on enterrait les morts, sous leur tertre, ce qui représentait à la fois une continuité et une sécurité car les ancêtres veillaient sur leurs descendants et leur assuraient santé et prospérité. Désormais, on les ensevelit en terre consacrée, dans des cimetières, loin de chez eux; et on leur promet le paradis et l'enfer, pour l'éternité - autant de notions nouvelles et déroutantes pour les Scandinaves, qui apprennent qu'ils sont tous pécheurs et qu'ils doivent racheter leurs péchés. L'Eglise leur impose donc la confession et la pénitence. Elle bouleverse leurs habitudes alimentaires et leur vie sexuelle. Elle interdit les sacrifices, la consommation de viande de cheval, l'exposition des nouveaux-nés, les duels et la magie. Tous les enfants sont baptisés et le mariage devient un sacrement. Bref, l'Eglise impose un cadre rigide à la société scandinave et une conception beaucoup plus élaborée des rapports entre l'homme et Dieu. Quant à la place de la femme, après le passage au Christianisme, elle a manifestement régressé. La disgrâce de la première femme, Eve, incapable de résister à la tentation, rejaillit sur la femme scandinave. Son ancien droit au divorce disparaît, et elle est exclue de la pratique du nouveau culte, réservé aux hommes. En convertissant les derniers Païens d'Europe, l'Eglise a assujéti leurs femmes.

Quelle était la place du Soleil dans la cosmogonie nordique?

Plusieurs poèmes eddiques évoquent le Soleil. Les "Grimnismal" le qualifient de "Dieu à la face brillante", tiré par deux chevaux et poursuivi par un loup. Les "Vafbrudhnismal" le montrent tournant dans le ciel et mesurant les années des hommes. Les "Havamal" indiquent que le spectacle du Soleil est "le meilleur pour les fils des hommes". Indispensable source de vie, le Soleil était évidemment une des forces primordiales de la cosmogonie nordique. Mais il faut remonter à l'âge du bronze pour assister à une véritable adoration du Soleil: le chariot solaire provenant du marais de Trundholm, au Danemark, évoque le grand char culturel où un immense disque solaire, accompagné d'un cheval vivant, était tiré par d'autres chevaux ou des prêtres pour être contemplé au cours des fêtes du Soleil et apporter la fertilité aux champs nouvellement

ensemencés. La personnification du Soleil renvoie aux Déeses Sol, de la littérature norroise, et Sunna, citée dans la deuxième conjuration de Merseburg (dont on retrouve le nom dans les dénominations germaniques du dimanche: Sunday, sunnudagur, Sonntag, etc.). Le Soleil est féminin en norrois! A l'époque viking, le culte du Soleil ou de sa personnification n'est plus guère attesté que par les toponymes en Sol- (Solarfjöll, Solheimar, etc.) et par un passage du "Landnamabok", où un certain Thorkell mani, sentant sa mort prochaine, se fait porter aux rayons du Soleil et s'en remet aux mains du Dieu qui avait créé le Soleil. Ce sont les Dieux vanes, Njördhr et Freyr, que les Vikings associent à la fertilité et qu'ils invoquent "pour la récolte et la paix".

Quel est à vos yeux le mythe fondateur de la civilisation nordique?

Peut-on parler de mythe fondateur? Le Paganisme nordique est une religion simple, issue du culte des grandes forces naturelles - le Soleil, l'eau, la terre - plutôt que de divinités données. Les Dieux assurent la conservation de l'univers et, pour ce faire, doivent tantôt composer avec les forces du désordre, et tantôt lutter contre elles. C'est pourquoi les hommes doivent se concilier les Dieux par des offrandes et des sacrifices. Mais s'il est un mythe qui répète l'univers et le résume en même temps qu'il le symbolise, c'est bien celui d'Yggdrasil. Pour les Vikings, Yggdrasil est véritablement l'arbre cosmique, à la fois pilier et axe du monde, mais aussi arbre de vie, impérissable, auquel sont liés le savoir et le destin. Arbre de vie, car il abrite une faune riche, qui représente des motifs cosmologiques que l'on retrouve dans d'autres civilisations. Arbre de savoir, car une de ses racines plonge dans la source de Mimir, gardien de la sagesse et de la science, et c'est pendu à l'une de ses branches qu'Odhrinn s'est initié au secret des runes. Arbre du destin, car près de la source d'Urdhr, sous une autre racine, résident les trois Nornes qui décident du destin des hommes. Yggdrasil est l'expression même du destin et il nous ramène aux forces naturelles: il profite du Soleil qui gravite autour de sa cime, de l'eau qui ruisselle à son pied et de la terre dont il sort et où il pousse. Pilier universel, ses branches s'étendent au-dessus du monde entier et ses racines s'enfoncent jusqu'au coeur de la terre. Et, quand arrivera le Ragnarök, Yggdrasil sera fortement ébranlé, mais il ne sera pas abattu. Il est en tout cas le plus beau symbole de la mythologie nordique.

Caen, 22 octobre 1996.

Agrégé et Docteur d'Etat, Jean Renaud enseigne les langues, la littérature et la civilisation scandinaves à l'Université de Caen, dont il dirige le Département d'Etudes Nordiques. Il a publié plusieurs ouvrages sur l'héritage nordique: "Les Vikings et la Normandie" (Ouest-France, Rennes 1989) où il retrace l'importance de la colonisation scandinave en Normandie, cédée aux "Hommes du Nord" par Charles le Simple en 911, et dont l'énigmatique Rollon fut le premier Grand-Duc. Parmi les pages les plus passionnantes de

ce livre, citons celles consacrées aux traces bien actuelles de cet héritage nordique dans la toponymie, le patois, les types physiques. En effet, groupes sanguins et tissulaires constituent de véritables traces des anciennes invasions indo-européennes d'abord, franques et saxonnnes ensuite, scandinaves enfin. Cette ethno-archéologie démontre que toute immigration a des répercussions durant des siècles. Voilà qui devrait d'ailleurs faire réfléchir les responsables politiques sur les conséquences à long terme de l'arrivée massive (et à peu près incontrôlée) en Europe des récentes vagues afro-asiatiques. Ne faudrait-il pas, sur ce sujet brûlant, consulter les historiens, spécialistes de la longue durée, plutôt que de se saouler de mots? Le professeur Renaud retrace également le portrait psychologique des Vikings, dont plusieurs caractéristiques se retrouvent dans le caractère normand: relativisme, goût du concret, réserve et fidélité à la parole donnée, goût du risque et du sarcasme... Il donne aussi l'étymologie de certains noms propres: Turgot (< Thorgaodr), Aumond (< Asmundr), Baudry (< Baldrekr) et d'une foule de mots: de "gouine" à "bru", de "bâbord" à "hublot". Dans "Les Vikings et les Celtes" (Ouest-France, 1992), J. Renaud démontre l'importance de l'expansion viking pour l'histoire européenne, et tout spécialement pour la Celtie: Armorique, Ecosse, Irlande, Galles et Cornouailles; ce que les anciens Scandinaves appelaient "vestrum haf", que l'on pourrait très librement traduire par "Extrême-Occident". Les liens entre les deux civilisations sont profonds, facilités et enrichis par une lointaine origine commune. Encore un élément à prendre en compte dans le cadre d'une immigration réussie! En certains endroits même (Hébrides, Ile de Man), les rapports sont à ce point profonds qu'ils donnent naissance à une authentique civilisation celto-nordique. L'intérêt de ces deux ouvrages est que cette plongée dans un passé lointain ne constitue en rien un refuge, loin des réalités présentes, mais bien le fondement d'une réflexion féconde sur l'époque moderne et son devenir. Dans "Les Dieux des Vikings" (Ouest-France, 1996). Il y présente les Dieux et Déesses du Nord avant d'évoquer les pratiques du Paganisme scandinave. La présentation en est pédagogique et sensible, pleine de sympathie aussi: sans pour autant perdre sa rigueur intellectuelle, le professeur Renaud a manifestement le feu sacré! Son dernier livre constituera une excellente initiation à la religiosité nordique ancienne pour tous ceux qui entendent lui donner une nouvelle jeunesse. La bande dessinée consacrée aux Vikings s'intitule "Moi, Svein, compagnon d'Hasting. Tome 1: l'Initiation, Ed. Assor BD, Le Clos du Parc, F-76133 St Martin du Bec 1992.

Christopher Gérard

Jean Renaud

Les Dieux des Vikings

201 pages, 120 FF.

Ouest-France, 13 rue du Breil, F-35063 Rennes Cedex.

Tradition, pensée spirituellement correcte et devenir-païen

" Dans la mesure où je crois à la créativité de l'esprit humain, je ne peux pas désespérer; la culture, même à une époque crépusculaire, est le seul moyen de communiquer certaines valeurs et de transmettre un certain message spirituel. (...) Limiter l'herméneutique des créations spirituelles européennes à leurs seules significations "ésotériques" répète, dans le sens opposé, la réduction de type matérialiste illustrée avec tant de succès par Marx et Freud. "

M. Eliade, Les Moissons du Solstice, 1951.

"Tout se gâta avec le Monothéisme; sur une voie unique, l'esquive est impossible. La palette s'appauvrit. "

E. Jünger, Eumeswill, 1977.

"Tout philosophe est, en droit, l'enfant de la Grèce. Qu'advient-il lorsqu'il a eu, comme aujourd'hui souvent, une éducation chrétienne? Il doit s'en défaire, se dépouiller de toutes les croyances qui ne lui viennent pas de la lumière naturelle. Au "devenir-chrétien" de Kierkegaard, j'oppose le devenir-païen ou plutôt le devenir-grec. "

M. Conche, Devenir Grec, 1995.

La lecture de diverses publications récentes m'inspire quelques réflexions sur ce que j'appellerais d'une part la pensée "spirituellement correcte", qui semble prendre la relève de dogmes judéo-chrétiens en déclin, d'autre part, le prêt-à-penser traditionaliste, qu'Eliade avait parfaitement défini comme un réductionnisme inversé. La formule semblera sévère à d'aucuns, mais j'ajoute tout de suite qu'elle vise bien plus guéno-lâtres et Témoins de J. Evola que les oeuvres de ces singuliers penseurs. De nouveaux sacristains, souvent autodidactes, illustrent parfaitement la sentence d'un auteur que nous n'avons certes pas coutume de citer, Thomas d'Aquin: *Timeo hominem unius libri*. En effet, que les Dieux nous préservent de cagots assurés de posséder l'unique vérité, érigée en indigeste

catéchisme, qu'ils tentent d'imposer autour d'eux! Nous autres Païens renvoyons dos à dos les tenants du spirituellement correct, au dogmatisme douceâtre, et les gardiens autoproclamés de la Tradition une et apostolique. Face à ces deux formes d'enfermement mental, le recours aux forêts de notre Paganisme ancestral incarne bel et bien la seule issue digne de l'Anarque: la libération spirituelle. Marcel Conche, dans un texte splendide de lucidité, de mesure et de courage, nous indique la voie qu'il a trouvée au prix d'années de fructueuses errances: devenir Grec (1). Oubliant le cogito incapacitant des cartésiens, les apories - et les lâchetés - d'une philosophie moderne concoctée par et pour des Chrétiens, ne trouvant pas son miel dans les Ecritures (impuissantes à changer le coeur des hommes), ce grand lecteur de Montaigne, d'Héraclite, mais aussi de Nietzsche et de Pyrrhon, nous encourage à devenir Grecs, c'est-à-dire libres. Or, qu'est-ce que devenir Grec, sinon retrouver les splendides intuitions du Paganisme de la haute époque, celle d'Homère? Ne plus croire en des dogmes absurdes, refuser la haine de soi découlant du péché originel, cette mystification, mais se mettre à l'écoute de l'harmonie universelle, et participer de tout son être à la danse des éléments, pour le meilleur et pour le pire, sans espoir ni illusions, un sourire achéen aux lèvres!

Le Nouvel Observateur a consacré un copieux numéro spécial à la soif de Dieu, que les éditions Maisonneuve et Larose ont enrichi d'une belle anthologie de textes fondateurs (2). Présenté comme l'antidote à la dangereuse confusion entretenue par les sectes, nouvel ennemi intérieur, l'ensemble regroupe des réflexions sur "l'Orient des illusions", "le destin des monothéismes" et "l'expérience libératrice". On peut y voir un kaléidoscope où réflexions profondes, distorsions et amalgames simplificateurs se mêlent aux textes sublimes de grands mystiques (dont un curieux dialogue entre Druides irlandais, traduit par le professeur Guyonvarc'h). Chez le lecteur, la joie alternera donc avec l'agacement. Dans l'éditorial, Jean Daniel remarque ingénument à quel point les "frères monothéistes" ont la fâcheuse tendance de s'étriper "tout en répétant chacun dans ses prières et dans sa langue: "Dieu est amour". Les promoteurs, Catherine David et Jean-Pierre de Tonnac appellent à un retour aux sources ... mais à des sources spirituellement correctes et soigneusement expurgées de toute souillure païenne. Un texte de fiction signé par ceux-ci, intitulé "Un Hindou dans la ville" (non repris dans le livre) est significatif. Nous sommes à Bombay, vers 2006: "perdu l'héritage védique. Asphyxiée, la haute sagesse brahmanique. Moribond, le culte des ancêtres. Et ma foi, pour le plus grand bien du peuple indien...". Plus loin, à propos de l'Europe: "Il y a parmi nous (Européens) des bouddhistes, des juifs, des musulmans, des chrétiens qui ont retrouvé le chemin de l'Eglise...". On voit que le retour aux sources espéré s'accommoderait bien de l'exclusion de toute référence étrangère aux Monothéismes, le Bouddhisme, pourtant surgeon de l'Hindouisme, étant manifestement considéré comme fréquentable. L'a priori des éditeurs

est évident, mais ne doit pas gâcher notre plaisir à lire, par exemple, l'enquête sur la spectaculaire renaissance du Paganisme chinois: on reconstruit des temples taoïstes partout en Chine, y compris à Pékin! La rupture communiste n'aura pas eu l'effet dévastateur de la longue révolution culturelle accomplie par les clergés chrétiens en Europe. Et le Taoïsme sera peut-être, au siècle prochain, la plus grande religion du monde. Si l'on additionne les Hindous (720 millions), les Animistes (200 millions), les Bouddhistes (330 millions), les Taoïstes et Confucéens de Chine (sur un total de 1200 millions officiellement athées, n'en comptons seulement que 600 de fidèles au panthéon chinois), on obtient un chiffre avoisinant les 1500 millions (3). Ce qui fait de l'ensemble des traditions païennes (étrangères à l'univers abrahamique), non seulement la plus ancienne religion du monde, mais aussi la plus importante numériquement. Deux grandes puissances de demain sont virtuellement païennes: l'Inde et la Chine. Doux délire partisan... ou changement de perspective?

Les passages consacrés au Bouddhisme sont remarquables: Jacques Brosse explique bien l'importance de sa rencontre avec l'Occident. En revanche, les déclarations les plus contestables sont à mes yeux celles d'A. de Libera qui prétend: "L'Islam n'est pas un corps étranger à l'Europe. Elle lui doit quelque chose d'essentiel, (...): la raison". Voilà bien une lecture helléno-centrée, et donc anachronique, de cette religion née du désert. Confondre le message coranique et les courants néoplatoniciens, hermétiques (Bagdad, l'Andalousie, etc) n'est pas crédible. La mauvaise foi se fait presque comique avec le guénonien P. Faure, qui traitant dans "Angelomania" du retour des anges, met un terme à la délicate et séculaire dispute sur le sexe de ces étranges entités. Notre théologien se plaint de l'image qui triomphe, celle de l'éphèbe ailé, qui nous éloigne scandaleusement "de la rudesse et de la virilité des apparitions bibliques"! Toujours ces maudits Grecs, dont, depuis Platon, tout le monde connaît les goûts contre-nature! Le même s'inquiète d'une "dérive païenne, déconnectée du fonds biblique"... Plus loin, Nicholas Goodrick-Clarke, auteur d'un excellent livre sur les racines occultistes du nazisme (Pardès 1989), nous livre un décevant amalgame entre les satanistes, les Païens, le New Age et les Verts. Il fustige la "sinistre mythologie de Wotan", qui serait propre à tous ceux qui refusent "le libéralisme, le Christianisme et la tolérance". L'auteur confond ici une antique tradition, tout aussi respectable que n'importe quelle autre, et sa caricature contemporaine, en effet sinistre. Le malheur est que ce schéma manichéen se trouve non point justifié, mais parfois illustré par les déclarations, les attitudes irresponsables de divers groupuscules mêlant Heavy Metal, Aleister Crowley, les SS, Mithra, les Vikings ou les extra-terrestres. A cause d'une poignée de demeurés ou de pervers, tout courant païen se voit donc diabolisé, à la grande joie des tenants du spirituellement correct.

Cet ensemble éditorial (le magazine et le livre) est du plus haut intérêt. Les dogmes

spirituellement corrects y sont énoncés, mêlés à des textes d'auteurs indépendants, voire totalement étrangers à ces thèses. Mais le message, quasi subliminal, est clair: l'universalisme spirituel, auquel correspond sur le plan économique la sacro-sainte mondialisation des échanges, est la seule posture spirituellement acceptable. Elle se fonde, en plus d'un Bouddhisme complètement vidé de sa substance, sur le seul héritage biblique, considéré comme l'unique garde-fou contre une barbarie - réelle dans certains cas -, mais ici soigneusement montée en épingle. Pour les sceptiques et les incrédules, quelques tondu posent complaisamment le bras tendu devant les photographes, d'autres, idiots ou stipendiés, se répandent en déclarations effroyables (écoeurant cocktail de darwinisme social, de bellicisme imbécile et de pornographie "magique"). L'alternative est simple: les nouveaux curés ou le chaos.

Or, que nous apprend l'observation du réel (bien différent de la lecture des magazines et des ballades sur Internet)? A l'exception d'un Islam de plus en plus simplifié, les Monothéismes historiques sont en crise et ont en tout cas perdu leur hégémonie d'antan. Les populations refusent de plus en plus massivement leurs conceptions dualistes (opposition Dieu/homme, matière/esprit, fidèles/infidèles, clercs/laïques...) au profit de visions du monde holistes (union du visible et de l'invisible, de l'unité et de la multiplicité), cosmiques, gâiennes, bref païennes. Ceci se traduit par des modes un peu farfelues ou ridicules (le New Age), mais aussi, entre autres, par la vogue grandissante des livres, de jeux et de films consacrés aux traditions et aux légendes, qui trahissent une volonté parfois naïve, de retour en amont à un mythique âge d'or, antérieur aux coupures judéo-chrétienne et rationaliste. Pareil retour de l'archaïque semble effrayer tous ceux qui fondent leur pouvoir sur l'amnésie et l'acculturation. Incapables de le réprimer, ils commettent l'erreur de le nier ou de le caricaturer. Qu'ils se souviennent toutefois qu'il ne faut jamais être dupe de sa propre propagande.

Guy Trédaniel nous livre une "Enquête sur la Tradition aujourd'hui" (3). Selon A. Guyot-Jeannin, l'éditeur de ce volume, "la synthèse primordiale ou oecuménisme traditionnel (anagogique, par le haut) ... affine une Unité entre les différentes religions du Livre, est une Vérité que les initiés ou les connaisseurs prouvent". Le ton maladroitement doctrinaire de la préface illustre bien le carcan que constitue le traditionalisme intégral (intégriste?). Hors des religions du Livre, point de salut, mais de vagues "survivances spectrales d'avant la Nativité", pour citer Jean Parvulesco, dont nous apprécions davantage les grandioses visions géopolitiques. Est-ce à dire que les Hindous, les Taoïstes, les Shintoïstes, les animistes et autres Païens "survivraient" tous depuis des siècles dans l'erreur, par le simple fait de ne point croire en Jésus "l'unique incarnation de Dieu" (dixit Jean Borella)? Dans l'erreur donc, Héraclite, Parménide, Epicure, les philosophes du Portique? Existerait-il des religions "authentiques" (dixit Jean Hani)

face à d'autres qui seraient par conséquent "fausses"? Mais au fait, qui décide de ce qui est traditionnel et "authentique"? Le même Jean Hani possède la réponse à cette angoissante question: l'Eglise de Rome, "mère et maîtresse de toutes les églises".

Nous autres Polythéistes, qui prenons pour modèles Arjuna, Cuchulainn ou Hector, qui déposons des roses sur les autels de Vénus ou de Junon, brûlons de l'encens à Epona ou à Cernunnos, nous qui ne voulons pas d'église - même païenne -, nous serions donc irrémédiablement exclus de cette Tradition? Je le crains, et, à lire certains de ses gardiens, j'en suis secrètement ravi, voire soulagé. Les Païens aiment l'air pur et les parfums: l'atmosphère renfermée des sacristies, l'odeur rance des bigots leur sont insupportables.

A. Guyot-Jeannin, l'éditeur, semble espérer la formation d'un "front de la Tradition", concept qui aurait fait sourire René Guénon. Parmi les membres pressentis de ce "front" (une manie française?), quelques-uns sont connus de nous, proches à certains égards. Luc-Olivier d'Alange par exemple est fort critique à l'égard de bien des guénoniens, à qui il reproche à juste titre d'user de l'oeuvre de leur maître comme d'un système épargnant tout effort. Le poète a bien décelé leur illusion "d'avoir atteint par eux-mêmes cette hauteur de vue qui ne leur est que montrée". Christophe Levalois, Jean-François Mayer ou Christian-J. Guyonvarc'h nuancent heureusement l'impression de prétentieux dogmatisme et d'exclusivisme que l'on éprouve à la lecture de cet ensemble. Le grand celtisant insiste ainsi sur l'importance de la tradition hindoue comme référence la plus valable sur le plan traditionnel. Il rappelle les points de convergence entre l'Hindouisme et les traditions celtiques, dont l'origine hyperboréenne lui semble fort probable. Voilà un texte à méditer par tous les philo-islamistes de salon, qui feraient bien de se plonger dans Homère, la Bhagavad Gita et les épopées irlandaises, d'apprendre à lire Plotin et Damascius, avant de poser aux soufis synthétiques! Citons aussi la contribution de Bernard Dubant, qui, malgré de pénibles outrances, a au moins le mérite de rappeler plusieurs évidences. Tout d'abord, que cette Tradition étrangement fermée à l'héritage païen est une création moderne, chrétienne d'inspiration, par conséquent dogmatique et tout compte fait, fort peu "traditionnelle". Ensuite, que l'Hindouisme, "la dernière citadelle païenne", constitue une authentique tradition, organique et bien vivante, sans rien de ce côté momifié de la Tradition parisienne. Enfin, l'Islam, qui, plus phantasmé qu'étudié ou observé, semble jouir des faveurs de M. Guyot-Jeannin, est tout le contraire d'une opposition à la modernité. Il en serait plutôt devenu l'un des vecteurs... Jean Parvulesco, après avoir rappelé que l'Eglise n'a cessé de déchoir depuis la fin du Moyen Age, nie quant à lui toute légitimité aux courants extérieurs au Catholicisme romain. A Bénarès, Delphes et Héligoland, nous devrions en fait préférer la Place Saint-Pierre, que Montherlant nomma jadis "l'éteignoir de la pensée occidentale". Nous l'écouterons toutefois quand il nous met en garde contre un Islam instrumentalisé par les États-Unis

comme machine de guerre lancée à l'assaut du bloc continental: le fondamentalisme musulman permet effectivement la mise en place de l'encerclement et le fractionnement du continent eurasiatique, de la Bosnie au Pakistan en passant par le Caucase et la Turquie. Je ferais la même remarque en ce qui concerne diverses sectes protestantes ou assimilées, très actives tant en Russie qu'en Inde (ou même en Amérique du Sud): télévangélistes, scientologues, etc. La religion constitue depuis Sun Tzu l'une des armes de la guerre subversive. La Guerre du Golfe a bien permis aux Américains de contrôler les sources d'approvisionnement des Européens et donc d'exercer un discret (?) chantage sur leur diplomatie. Cette volonté de contrôler le Vieux Monde est également celle de casser les reins à toute velléité d'indépendance européenne, à la veille des grands affrontements de demain, qui opposeront Washington à la Chine, au Japon, à l'Inde - trois civilisations polythéistes! -, et à quelques autres dragons, qui ne seront pas de papier.

Christopher Gérard



- (1) M. Conche, "Devenir Grec", in *Revue Philosophique*, PUF, n°1 (D'Homère à Plotin), Janvier 1996. Un vrai petit traité de philosophie païenne... qui fournira une excellente base de réflexion à tous les Païens. Toute la livraison est à lire attentivement en tant que réflexion approfondie sur notre héritage grec: Homère, Anaxagore, Démocrite, Platon et Plotin y sont finement étudiés. Le volume est clos par une cinquantaine de pages d'analyses et de recensions qui font le point sur les publications philosophiques. A commander aux PUF, 108 Boulevard Saint-Germain, F-75006 Paris.
- (2) Chiffres puisés dans O. Vallet, *Les religions dans le monde*, Flammarion Dominos 1995, p. 14. Ouvrage d'inspiration chrétienne.
- (3) *Le Nouvel Observateur*. Hors-série 28, *La Soif de Dieu* (novembre 1996). Réédité et nettement enrichi par C. David et J.-P. de Tonnac, *L'Occident en quête de sens*, Maisonneuve et Larose, Paris 1996, 139FF. A commander à l'éditeur, 15 rue V. Cousin, F-75005 Paris, 139FF par chèque. Une erreur regrettable à corriger en cas de réédition, p. 90, l'indianiste A. Degrâce, soutient que "en 395, l'empereur Julien interdit l'usage (sic) des cultes païens dans tout l'Orient". Le pauvre Julien, dernier souverain païen, était mort depuis plus de trente ans...
- (4) A. Guyot-Jeannin éd., *Enquête sur la Tradition aujourd'hui*, Trédaniel, Paris 1996, 98FF.

Wicca et Satanisme: des chemins qui ne mènent nulle part.

Des développements récents dans les affaires qui, depuis quelques mois, horrifient le Royaume ont donné l'occasion à la presse de parler de la Wicca, en termes extrêmement négatifs. Ce courant a fait les choux gras de journalistes souvent reconvertis dans la chasse aux déviants et la dénonciation de sectes réelles ou supposées. A ce propos, on peut se demander si ces réquisitoires, qui relèvent davantage de la sous-culture journalistique, du sensationnalisme à caractère commercial ou de l'exorcisme que d'une analyse critique, ne risquent pas de renforcer ces courants en leur accordant une audience et, aux yeux des désaxés, une forme de reconnaissance qu'ils sont par eux-mêmes incapables de susciter. C'est la vieille histoire du pompier pyromane. Et si la meilleure méthode consistait en une simple démystification (1)? Pour ma part, je crois bien plus à l'efficacité de l'analyse clinique et de l'ironie qu'à celle du couple classique répulsion-fascination.

La Wicca a été assimilée au courant sataniste, soupçonné dans notre pays de s'être rendu coupable de crimes abominables. Il va de soi que le Paganisme philosophique d'Antaios est aux antipodes de toute magie noire et que nous n'éprouvons pas la moindre complaisance pour tout comportement constituant une offense morale ou physique à l'individu. Nous pensons que la fascination malsaine pour "le Diable" en tant que démon personnel (auquel nous ne croyons pas) ou pour des forces négatives, ne peut être le fait que de psychopathes, d'esprits fragilisés par un monde trop dur à affronter. Mais pour des Païens conséquents, non-chrétiens, qu'ils soient polythéistes, hénothéistes ou panthéistes (mais en tout cas non dualistes), ne pas "croire" en un Dieu personnel et créateur du monde (ex nihilo) implique l'impossibilité de "croire" - le Païen adhère, il ne croit jamais -, en un Diable tout aussi personnel. Pour nous, Dieu ou les Dieux étant dans tout (Hen to pan) et englobant l'univers, la séparation manichéenne entre Bien et Mal absolu n'a pas de sens. Pour un Païen, il ne s'agit pas de se révolter, tel l'Ange déchu, contre un Dieu infiniment bon et tout-puissant (ce qui est déjà une contradiction dans les termes), mais de redécouvrir l'infinie richesse des panthéons préchrétiens, où

"Satan" n'a jamais eu sa place.

Notre antichristianisme relève non d'une transgression infantile (nier le Dieu unique des Chrétiens en adorant son contraire, le Diable) mais d'une question de nature (anima naturaliter pagana), d'impossibilités philosophiques (refus de la prétention chrétienne d'incarner l'aboutissement spirituel de l'humanité, refus du dualisme et de l'intolérance monothéiste, refus de la révélation et du dogmatisme, refus du créationnisme et de la conception linéaire du temps, etc) ainsi que du devoir de mémoire (le meurtre d'Hypathie, l'incendie des bibliothèques païennes, les lois scélérates des empereurs chrétiens, les innombrables persécutions, etc). Ce Paganisme ne consiste pas à nier l'héritage culturel de la Chrétienté (les cathédrales, par exemple) mais à le replacer dans une continuité millénaire. Etre Païen, c'est donc rechercher les liens et non les ruptures.

Il est par conséquent impossible pour un esprit honnête, cohérent et sensé de se réclamer à la fois du Paganisme et du satanisme. Ce dernier peut prendre deux formes: s'il est "sincère" (vécu comme une foi, sans arrière-pensées), il s'agit d'un Christianisme inversé pour déboussolés: il relève dans ce cas du domaine des psychiatres. S'il ne l'est pas, il s'agit d'une forme de délinquance et c'est à la police d'intervenir. Il faut aussi citer le cas de catholiques convaincus, - par leurs propres prêtres - de l'existence du Diable, qui se croient "possédés" par celui-ci: l'Eglise catholique possède, par le truchement de ses exorcistes, un bon instrument de contrôle sur ses ouailles. Toujours la vieille histoire des pompiers pyromanes! Tout amalgame entre Paganisme et satanisme est donc à proscrire, parce qu'inexact, à moins de faire preuve de mauvaise foi.

Notre condamnation du satanisme est donc totale et sans exceptions, puisqu'il est radicalement étranger à notre vision du monde. Le problème de la "Wicca" est nettement plus complexe, car il s'agit d'un courant hétérogène. Certains courants "wiccan", certains mouvements magiques ont été, restent satanistes, ou du moins fort ambigus. On pense au couple Jack Coutela et Nicole Letellier qui s'est suicidé l'an dernier en compagnie d'une troisième personne (Libération du 28 mars 1995) et qui animait en France un groupe "Wicca" estimé à 500 personnes. Or, un autre groupe français, autour de la revue Moïra, et qui se réclame aussi de la Wicca, ne peut être amalgamé à ces "lucifériens".

Précisons tout d'abord ce que signifie ce curieux substantif "Wicca" (adjectif: "wiccan")(2). Il s'agirait d'un terme emprunté au vieil-anglais signifiant "sorcier", le nom complet du courant étant Witchcraft ("sorcellerie"). La Wicca est en fait une reconstruction récente (immédiat avant-guerre) d'une religion "païenne" par Margaret Murray, spécialiste de la sorcellerie européenne (3) et de Gerald Gardner, qui lancèrent la mode d'un retour à "la religion des sorcières", avec toutes les ambiguïtés qu'une pareille démarche, à nos yeux absurde, comporte. Ce courant ne semble pas monolithique, ce qui explique les dérives satanistes, qui sont la conséquence logique du caractère peu

clair, et pour tout dire douteux, de cette filiation avec la sorcellerie ancienne. Celle-ci fut sans aucun doute la forme complètement dégénérée des niveaux les plus bas de cultes préchrétiens. Nous ne voyons en elle qu'un résidu inutilisable. Vouloir se rattacher à cet aspect le plus marginal et le moins intéressant du Paganisme antique équivaut pour nous à s'abreuver à une source polluée... d'autant plus impure que cette démarche consiste à s'identifier à l'image que l'Eglise catholique a donnée des "sorciers"! Nous ne possédons pas de textes authentiques émanant de ces sorciers médiévaux ou modernes (4). Tous les délires sont donc permis. Que l'Eglise ait voulu mettre au pas une société sauvage, dans le contexte d'une reconquête religieuse (Contre-Réforme et naissance de l'Etat moderne: prisons, casernes, asiles!), et donc éliminer toute survivance de cultes agraires, c'est une évidence (5). Mais de là à accepter aveuglément pour modèle la caricature que les inquisiteurs firent des "sorciers" pour justifier l'élimination physique de leurs concurrents, il y a un pas à ne pas franchir!

Un Paganisme conséquent, pour être crédible, doit se ressourcer aux textes classiques (grecs, latins, celtiques, etc), aux traditions populaires, aux recherches menées par les philologues et les mythologues (Dumézil, Eliade, etc), aux philosophes, aux artistes, aux écrivains modernes qui ont tenté de réactiver cette vision du monde (D.H. Lawrence par exemple)... Mais l'imitation imbécile de l'image donnée par des inquisiteurs, monothéistes obsédés par le démon qui les habitait, me semble le comble de l'ineptie. C'est pourtant l'attitude de ces courants "wiccan" (néologisme de rigueur), avec toutes les dérives qui peuvent en découler. Le modèle, pour nous Païens non "wiccan", doit être celui des folkloristes baltes et russes (par exemple le professeur Boris Rybakov, auteur d'une monumentale étude sur "Le Paganisme des anciens Slaves, PUF 1994)) qui revalorisèrent des traditions populaires n'ayant rien à voir avec la sorcellerie, et qui permirent l'éclosion de durables mouvements de retour au Paganisme ancestral (6). Telle est pour nous la seule démarche constructive et crédible: une érudition sauvage au service d'une voie sévère, la seule à même de nous élever. Le retour au Paganisme ne doit en aucun cas constituer une régression infantile (syndrome du Bon Barbare, avec son culte de la force brutale et ses nostalgies suspectes, comme chez certains odinistes) ni la remise à l'honneur de superstitions révolues (la sorcellerie des campagnes). Etre Païen consiste à rechercher pour l'intelligence un état d'éveil, un état supérieur de conscience, une participation active au cosmos. Il s'agit de retrouver l'indispensable équilibre entre micrososme et macrososme - et non de s'abandonner à un quelconque sommeil de la raison, qui ne peut mener qu'aux pires monstruosité. Pour nous, l'indispensable dépassement du rationalisme n'implique nullement la chute dans l'irrationalisme. D'où cet apparent paradoxe: rigueur et cohérence doivent être au coeur de notre quête, sous peine de sombrer dans une forme de religiosité seconde, caractéristique des basses époques.

Ce sera donc la critique principale que nous adresserons au courant "wiccan" non sataniste: l'imitation servile de la caricature de formes dégénérées, phantasmées ou caricaturées de Paganisme. La même remarque s'applique à bien des mouvements pseudo-magiques, les sectateurs de Crowley par exemple.

Trois revues, une francophone, deux anglophones, permettent de se faire une idée assez juste de la Wicca. En France, nous avons Moïra, "Revue de Paganisme, de Magie et de Sciences Traditionnelles" devenue il y a peu ""Revue d'écologie sacrée", publiée jusqu'à une date assez récente par le Cercle du Dragon, qui tenta sans succès de constituer une Fédération des Groupes de Tradition païenne, visiblement inspirée du Circle Network américain et de la Pagan Federation britannique (7): tarifs d'entrée (200FF + 300, 600, 1000 FF par an), questionnaire complet, engagement solennel, etc. Le "Cercle du Dragon" semble avoir été remplacé par l'association "Les Trois Parques", qui diffuse, moyennant paiement, des "Cours d'Initiation à la Pensée Esotérique", des "Cours de pythagorisme" et enfin des "Cours de Wicca". Moïra contient des articles d'intérêt variable, parfois réel, mais le tout est enrobé de political correctness, qui n'ajoute rien à sa crédibilité. Ainsi, le conseil de rédaction prétend réprouver "tout propos politique ou extrémiste" dans le cadre de sa "démarche multiculturelle". Or, vu le sens que ce terme a pris, cette dernière n'est-elle pas en soi une démarche politique?

En effet, dans le numéro 16 (hiver 1994), le CDD (Cercle du Dragon) proclame (page 1): "Notre société contemporaine évolue vers un mélange des peuples, des sociétés, des cultures et des religions. La science a largement démontré (sic) que ce mélange humain permettrait la naissance d'enfants plus vifs et plus éveillés." Nous voici en plein millénarisme mixophile (le métissage en tant que rédemption) et ce propos est bien politique. Il s'agit d'une acceptation sans nuances de l'idéologie libre-échangiste et mondialiste, censée apporter le bonheur aux hommes (la Jérusalem terrestre): "Alors les haines religieuses disparaîtront et se révéleront vraiment telles qu'elles ont toujours été: des haines humaines", dit le Cercle du Dragon. Le moins que l'on puisse dire est que cette adhésion à un multiculturalisme spirituellement correct manque d'esprit critique et de lucidité. Tout indique au contraire que le monde de demain sera fait de tensions interethniques et religieuses, puisqu'il sera un monde d'exilés, d'exclus, acculturés et d'autant plus manipulables par les intégristes de tout poil. Comme l'annonce l'essai récent de B.R. Barber: *Djihad versus McWorld* (Desclée de Brouwer 1996). Les émeutes de Los Angeles ou de Jérusalem, les campagnes d'attentats nous ont montré à quoi nous devons nous attendre... La fin de l'histoire, la venue du messie et le paradis sur terre ne sont pas pour demain! Bien au contraire, sous le regard indifférent des Dieux, la tragédie ne prendra jamais fin: nous n'assisterons ni à l'apocalypse ni à la parousie. Mais nous jouerons notre rôle au sein de la perpétuelle danse des éléments, celle de Shiva, Dieu

terrible et bénéfique, de la Vie comme de la Mort.

Le numéro 21 de *Moïra* (novembre 1996) est une sorte de mise au point sur la Wicca. Il comporte la traduction d'un éclairant témoignage: "Je suis Païenne" de Séléna Fox, "prêtresse wiccane" et fondatrice du Circle Sanctuary américain. Malgré tout ce qui nous sépare de ce groupe, reconnaissons que Madame Fox donne ici une bonne illustration d'un Paganisme moderne, bien senti... même si elle semble ajouter foi à des superstitions naïves. Un autre article, "Sorcellerie et Wicca", marque les limites de *Moïra*. Tout d'abord, tous ses textes sont des traductions, parfois un peu maladroites (mais, sachant ce que c'est de travailler seul ou presque, nous ne leur jeterons pas la pierre!) de l'anglais ou de l'américain. Tous les termes utilisés (Wicca, wiccan, coven, etc) sont étrangers à notre langue. Ceci montre bien l'incapacité qu'éprouve *Moïra* à se trouver des références propres. Il doit constamment se référer à une organisation extra-européenne et diffuser une idéologie tout aussi étrangère: celle du melting pot, tant ethnique que spirituel, qui a partout échoué. A la lecture de *Moïra*, qui n'est toutefois pas inintéressante, ne fût-ce qu'en raison de l'évidente sincérité de ses promoteurs, on est frappé par sa pauvreté intellectuelle et par l'absence de références cultu(r)elles précises (8). Tout est récréation, jeu de rôle: nous sommes face à un espéranto néo-païen, phénomène typique d'un Nouveau Monde composé d'individus déracinés et incultes. Je dirais que ce genre de lecture est à notre Paganisme ancestral ce que le *Reader's Digest* est à Homère. Que cet insipide ersatz convienne à des Américains, grand bien leur fasse! Cela vaudra toujours mieux que l'immonde Bible and Business qui triomphe chez eux. Mais, nous autres Européens, possédons un patrimoine plurimillénaire, et donc mille fois plus riche. Pourquoi copier la caricature quand l'original est aussi beau?

Une autre critique que nous adresserons tant à la Wicca qu'à divers groupuscules magiques est ce recours obsessionnel à la "magie", à laquelle, suivant le professeur Dierkens, nous préférons la théurgie (9): "la magie s'appuie sur les daimones, la théurgie sur les Dieux". La magie, pour nous, est une forme dévoyée de la volonté de puissance (l'homme juge être plus fort que tout): elle est fondamentalement ce que les Grecs, nos maîtres, appelaient l'*hybris*, la démesure. Le professeur R. Boyer, dans sa brillante synthèse sur l'Homme indo-européen et le sacré, précise: la religion des Indo-Européens "... paraît trop évoluée, trop rationnelle pour que l'on se sente fondé à accorder à la magie une importance comparable à celle qu'elle a incontestablement dans d'autres univers religieux". Le professeur Jean Haudry précise dans son *Que Sais-Je sur les Indo-Européens*: "La "superstition" est mal vue, la magie individuelle méprisée (quoique pratiquée), la sorcellerie sévèrement réprimée" (10). On voit que, si la magie était bien présente dans l'ancien monde païen, les hautes époques l'ont toujours méprisée, et à juste titre.

Même si *Moïra* semble, dans ce numéro 21, prendre quelques timides distances à

l'égard de la Wicca, le projet laisse subsister trop d'ambiguïtés. Il serait souhaitable que cette revue, qui a son rôle à jouer, rompe une fois pour toutes avec ce fatras "néo-sorcier" et gagne en rigueur, en cohérence, par le recours à des références et à des modèles enracinés dans nos traditions. Le piège à éviter est celui d'un fade syncrétisme à l'américaine, qui convient peut-être à des amnésiques, mais point aux héritiers des Paganismes indo-européens.

Pour terminer ce rapide tour d'horizon de la mouvance "wiccanne", citons la belle revue anglaise *The Pagan Dawn* (antérieurement *The Wiccan!*), fort bien faite, techniquement splendide, pleine d'informations utiles, mais souffrant de défauts décrits plus haut (11). Dans le numéro 121 (Samhain 1996), on apprend que les Païens britanniques seraient plus de 100.000 ... bien que certains sociologues parlent de 50.000 adeptes de cultes préchrétiens. Les numéros précédents comportent de superbes photographies d'artistes païens. Comme pour *Moïra*, tout est question de niveau, moyen, et de références même si le Paganisme anglo-saxon n'est pas ignoré. La rubrique "Moots" est une mine de renseignements sur les très nombreuses réunions païennes, classées par comté: elles témoignent de l'enracinement réel du Paganisme en Grande Bretagne, pays sans doute moins cartésien, moins bien quadrillé par l'Eglise.. et d'une excentricité parfois savoureuse. On peut d'ailleurs s'interroger sur la corrélation qu'il y aurait entre Wicca et Protestantisme. Enfin, le comble de la débilité est atteint - qui s'en étonnera -, par les Américains de *Green Egg*, "The Journal of the Church (sic) of all Worlds", revue d'un niveau vraiment affligeant (12). Nous sommes ici en pleine mascarade: mercantilisme abject, confusionnisme béat, sorcellerie de bazar (disponible en version gay), etc. Le numéro 109 (été 1995) comporte un questionnaire destiné aux lecteurs qui en dit long sur une certaine décadence: "How many biological (sic) children do you have?", "Have you been sterilized?", "How many different sexual partners have you had in the past year? (de 0 à 50)". A lire ces pages, on pense à Georges Duhamel, qui prophétisait il y a déjà plus d'un demi-siècle: "L'Amérique semble prendre à coeur de précéder le reste de l'humanité dans la voie des pires expériences".

Christopher Gérard
Calendes de Janvier 1997.

Notes

- (1) Comme analyse modèle, citons le dernier livre de J.F. Mayer, "Les Mythes du Temple solaire" (Ed. Georg, Genève 1996). L'auteur, qui nous a accordé un entretien dans le numéro 10, étudie sérieusement, mais sans diabolisation malsaine, le fatras pseudo-ésotérique de cette secte, dont il démonte bien les misérables mythes.

- (2) M. Adler, *Drawing down the Moon*, Beacon Press, Boston 1986, p. 11. Pour une vision "wiccanne" de la Wicca, on se reportera à V. Crowley, *Phoenix from the Flame. Pagan Spirituality in the Western World*, Aquarian/ Thorsons, Londres 1994. La même vient de publier un petit vade-mecum néo-païen fort bien fait, *Paganism*, Thorsons, Londres 1996 ainsi qu'une présentation favorable de la Wicca dans; G. Harvey et C. Hardman, *Paganism today*, Thorsons, Londres 1995, p. 81-93. Sur les mouvements magiques, on lira l'étude universitaire, d'inspiration catholique, de M. Introvigne, *La Magie. Les nouveaux mouvements magiques*, Droguet et Ardant, Paris 1993.
- (3) Margaret Murray, *The Witch- Cult in Western Europe*, Oxford Univ. Press, Oxford 1921. Et, *The God of the Witches*, Sampson Low, Marston and Co, Londres 1933.
- (4) Nous connaissons, grâce aux travaux de Carlo Ginzburg, l'univers d'un meunier du XVIème siècle. Voir, *Le Fromage et les Vers*, Flammarion, Paris 1980. Voir aussi, *Les batailles nocturnes: sorcellerie et rituels agraires en Frioul*, Verdier, Paris 1980.
- (5) Voir les travaux de R. Muchembled, *Culture populaire et culture des élites*, Flammarion, Paris 1978. Bonne synthèse dans M. Gourlaouen, *Sorcellerie et culture populaire*, in *Nouvelle Ecole* 39, Automne 1982, p. 115-128.
- (6) Sur le mouvement lithuanien Romuva, voir l'entretien avec J. Trinkunas, in *Antaios* 8/9, *Lumières du Nord*, Hiver 1995. Dans ce même numéro, un entretien avec le philologue V. Grivins sur le mouvement letton Dievturiba.
- (7) Moira, *Les Trois Parques*, BP 68, F-33034 Bordeaux Cédex.
- (8) Ainsi, dans ce numéro 21, page 44, il est proposé un rite d'adoration de la Déesse... où les hommes sont censés se prosterner! Attitude indigne d'un Païen (homme ou femme), qui prie toujours debout, face aux Dieux. Les anciens Grecs avaient d'ailleurs la "proskynésis" en horreur: elle leur semblait inacceptable pour les citoyens qu'ils étaient passionnément et le comble d'une servilité propre aux barbares. Tout adolescent qui a étudié les Guerres Médiques sait cela et partage cet antique instinct libertaire des Grecs. La rubrique bibliographique est ainsi farcie de références à des livres peu sérieux sur le spiritisme, le voyage astral, bref tout le bric-à-brac New Age. Mais rien sur les Grecs, les Romains, les Celtes, les Slaves ou les Scandinaves, là où se trouvent nos vraies racines!
- (9) *Antaios* 6/7, Été 1995, Entretien avec le professeur Dierkens.
- (10) R. Boyer, "Le monde indo-européen", in *L'Homme indo-européen et le sacré*,

J. Ries (dir.), Edisud, Aix-en-Provence 1995, p. 27.

Voir aussi, J. Haudry, Les Indo-Européens, QSJ 1965 (PUF), Paris 1985, p. 72.

(11) Les Trois Parques, avatar récent du Cercle du Dragon, diffusent un "Evangile des Sorcières" (Aradia). Ce genre de choses ne peut que faire penser au satanisme, de même que l'abus de pentacles et une iconographie parfois douteuse.

(12) The Pagan Dawn, Pagan Federation, BM Box 7097, London WC1N 3XX, Angleterre. Green Egg, POB 1542, Ukiah, CA 95482, USA. Circle Network, POB 219, Mt. Horeb, WI 53572, USA.



Aum Hindutvam

Entretien avec K.R. Malkani

Qui êtes-vous?

Je suis un Hindou du Sindh, qui a émigré du Pakistan lors de la partition de l'Inde en 1947. (Né en 1921, K.R. Malkani est issu d'une famille d'hommes politiques, actifs dans les milieux indépendantistes depuis le début du siècle. Son frère aîné a travaillé avec Gandhi et passé sept ans en prison sous l'occupation britannique. Membre du Congrès, M. Malkani a rallié le RSS (sur ce mouvement, voir Antaios 10) en 1941. Diplômé en sciences économiques et politiques de diverses universités (Pune, Bombay). Il a été journaliste au Hindoustan Times, Organiser. Durant l'état de siège, il a été le premier militant nationaliste emprisonné (juin 1975-mars 1977). Depuis 1991, il est Vice-président du BJP (voir Antaios 10). Il a notamment publié: "The RSS Story", Impex India, New Delhi 1980, une étude approfondie sur l'histoire du mouvement nationaliste hindou. Et, plus récemment, "The Politics of Ayodhya and Hindu-Muslim Relations" Har-Anand Publications, New Delhi 1993 (364-A, Chirag Delhi, New Delhi 110 017, Inde), ouvrage dédié "à l'unité islamo-hindoue et à l'amitié indo-pakistanaise". Il y étudie l'affaire Ayodhya, qui a été le prétexte à une vaste opération de propagande anti-hindoue, les torts étant systématiquement attribués aux seuls Hindous. Il écrit ainsi, dans sa préface: "L'Inde est un pays hindou, non un état hindou. Ici, tous les citoyens ont les mêmes droits, et les minorités en ont encore plus. On espère que le Pakistan et le Bangladesh réagiront de manière positive à cette situation et qu'ils accorderont des droits similaires à tous leurs citoyens). Le problème musulman est dû au refus de cette communauté de s'identifier à notre antique héritage culturel.")

Qui vous a le plus influencé?

En tant qu'Hindou, j'accepte et je vénère tous les Dieux, les Déeses, les Héros et les Héroïnes de l'Inde. Guruji Golwalkar, membre du RSS, a été celui qui a eu la plus

profonde influence sur moi. Je pense d'ailleurs que le RSS constitue le plus important facteur d'unité et de développement pour l'Inde. Gandhi n'a d'ailleurs jamais critiqué ce mouvement. Il nous a rendu visite en 1934 et puis en 1947, et il a apprécié la discipline et l'idéalisme des Volontaires.

Que signifie le concept d'Hindutva pour vous? Qu'appellez-vous Hindu Rashtra?

A mes yeux, Hindutva est synonyme de nationalisme indien, mais un nationalisme insistant sur le contenu culturel de l'Hindouisme, sans animosité particulière à l'égard de l'Islam et du Christianisme. Quant à l'Hindu Rashtra, c'est l'Inde. L'allemand "Reich" me semble traduire le terme indien "Rashtra".

Que représente le Paganisme pour vous et que pensez-vous d'une renaissance païenne en Europe?

Le Paganisme est la religion naturelle. Il implique amour et respect pour les forces cosmiques: le Soleil, la Lune, le Vent, l'Eau et le Feu. L'Hindouisme traditionnel, le "Sanatana Dharma" est foncièrement païen. Mais, en Inde, il y a eu des influences musulmanes et chrétiennes sur le plan des conceptions et des croyances. Je suis très heureux de la renaissance du Paganisme en Europe. Pendant la plus grande partie de son histoire, l'homme a été polythéiste. On peut d'ailleurs espérer que Chrétiens et Musulmans reviendront à ces traditions ancestrales. Voyez le dialogue entre Toynbee et Ikeda, et le chapitre sur le Polythéisme. J'aimerais en savoir plus sur le courant païen européen.

Pensez-vous qu'il existe une hostilité particulière à l'égard de la Tradition hindoue en Inde et dans les médias occidentaux?

Les médias occidentaux sont épouvantablement paternalistes. Ils semblent regarder les Orientaux comme des "Gentils", comme une "race inférieure qui ignorerait la Loi". Le fait que l'Occident possède davantage d'or et de canons n'a pu que renforcer cette agressivité et ce complexe de supériorité.

Quid du sécularisme?

Définissons d'abord ce terme. Il s'agit de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Or, l'Inde a de tout temps été séculière. Ni l'Hindouisme ni même l'Islam n'ont jamais constitué d'Eglise. En Inde, le Rajarishi (Prêtre royal) ne faisait que conseiller le souverain, le bénir et l'avertir.

Que craignez-vous et qu'espérez-vous pour l'Inde?

Mon rêve est celui d'une Inde en pleine croissance, fidèle à ses idéaux propres et à ses institutions. Ma crainte est celle d'un Occident et de ses multinationales qui feraient perdre son identité et même son unité à l'Inde.

Delhi, octobre 1996.

Sur le Bharathya Janata Party, voir Antaios 10. Ainsi que les études de C. Jaffrelot, Les Nationalistes hindous, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, Paris 1993. Et, P. Van der Veer, Religious Nationalism. Hindus and Muslims in India, University of California Press, Londres 1994.

Pour correspondre avec le BJP, écrire à: Office Secretary BJP, 11 Ashoka Road, New Delhi 110 001, Inde. Ce parti édite des brochures en anglais sur l'affaire d'Ayodhya, le séparatisme au Kashmir, la politique étrangère,...



Une voix de la résistance hindoue. Entretien avec G.V. Ashtekar (Hindu Vivek Kendra)

Qui êtes-vous?

Nous sommes un centre d'études et de recherches sur l'Hindouité (Hindutva), vue sur un plan socio-politique. Nous sommes les hôtes du quotidien marathi "Vivek" (Bombay), qui se voue lui aussi à la défense de l'Hindouité et qui soutient les activités du RSS. Le terme Vivek peut se traduire par "capacité de discerner le bien du mal" et Kendra par "centre".

Qu'est-ce que l'Hindutva?

Il est très difficile de définir l'Hindutva en une formule lapidaire. Quoi qu'il en soit, au risque d'être trop schématique, nous pourrions citer la définition de la Cour Suprême de notre pays: "L'Hindouisme comprend tant de formes différentes et de variantes (croyances, foi, pratiques et cultes) qu'il est difficile de définir le mot "Hindou" avec précision". Toutefois, "Il est indiqué que le terme "Hindutva" est davantage lié au genre de vie du peuple du sous-continent... D'ordinaire, Hindutva est compris comme un

style de vie et ne doit pas être assimilé ni considéré comme un quelconque fondamentalisme hindou".

A cela, nous ajoutons ceci: nous pensons que l'Hindutva est une des forces vives de la nation, qui manifeste sa sagesse sur le plan religieux, lui sert de ciment et offre à tous les citoyens une égale liberté de pensée et de culte. L'Hindutva est notre Ethos national; elle recherche une intégration des sensibilités fondée sur l'appartenance au riche héritage de la culture indienne; elle est la gardienne des intérêts nationaux, et ce indépendamment de la religion, des croyances, de la langue, de la caste et des opinions.

A ces lignes, nous pouvons encore ajouter un extrait d'un texte publié dans "Le Tao de la Physique" (F. Capra): "L'Hindouisme ne peut être défini ni comme une philosophie ni comme une religion bien spécifique. Il s'agit plutôt d'un organisme socio-religieux étendu et complexe, constitué d'innombrables sectes, cultes et systèmes philosophiques. L'Hindouisme implique des rituels multiples, des cérémonies et des disciplines spirituelles, de même que le culte de Dieux et de Déeses impossibles à dénombrer. Les multiples facettes de cette puissante Tradition spirituelle sont à l'image de la complexité géographique, raciale, linguistique et culturelle du vaste sous-continent indien. Les manifestations de l'Hindouisme vont des philosophies les plus savantes impliquant des conceptions d'une profondeur extraordinaire aux pratiques rituelles les plus naïves, puériles même, des masses. Si la majeure partie des Hindous sont des villageois qui ont maintenu la religion populaire en vie par leur cultes quotidiens, l'Hindouisme a d'autre part amené un nombre considérable de maîtres spirituels hors du commun à transmettre ses profondes intuitions".

Que signifie le mot Paganisme pour vous?

Ce terme apparaît dans la littérature chrétienne et les Ecritures. Stricto sensu, il devrait désigner tous les -ismes à l'exception du Christianisme.(...) Dans notre contexte, il désignerait les religions qui comptent plus d'un seul Dieu et plus d'un seul prophète, celles qui n'interdisent aucun culte, y compris l'idolâtrie. Ce qui signifie en clair toutes les religions antérieures au Christianisme, surtout en Europe, vu que les adeptes d'autres religiosités anciennes comparables à l'Hindouisme ont été réduits à l'état de "Gentils".

Quelles sont pour vous les principales menaces pesant sur la Tradition hindoue?

Tout d'abord l'Islam dont les sectateurs ont été très agressifs et destructeurs à l'égard de tout l'héritage hindou: divinités, littérature, prêtres et toutes les traditions. Cette agression est physique - menace qui n'est pas vraiment prise au sérieux dans l'Inde indépendante - et démographique, de la part d'anciennes provinces de l'Inde que constituent aujourd'hui le Pakistan et le Bangladesh.

Ensuite le Christianisme. Les Chrétiens ont une triple stratégie fondée sur la force, les missions et la séduction. Un rapport de mille pages consacré à leurs menées a été soumis au Gouvernement par Shri Niyogi. En bref, les Chrétiens, qui bénéficiaient jadis du soutien du gouvernement britannique, représentent le premier propriétaire foncier de l'Inde... à l'exception du gouvernement indien! Ils ne cessent de pratiquer le prosélytisme auprès des tribus et, partout où ils sont en nombre conséquent, ils se promènent armés pour pousser les gens à se convertir ou à leur payer l'impôt. La politique des gouvernements successifs de l'Inde centrale ayant toujours été celle de l'apaisement, le résultat en est qu'ils s'enhardissent, deviennent de plus en plus agressifs et sont sur le point d'exercer des pressions politiques sur une large échelle. Nous voyons en eux un danger potentiel, eux qui travaillent à subvertir l'âme hindoue, par tous les moyens, anciens ou nouveaux (activités "éducatives", acculturation, "tolérance" de type Vatican II, etc).

Enfin, l'extrême gauche. Le Parti communiste indien et ses satellites composés d'ultras ont toujours été les opposants les plus résolus à tout ce qui est hindou. Leur haine de l'Hindouisme et de la société hindoue est à ce point intense qu'ils ont tendu la main aux Chrétiens fondamentalistes et aux Musulmans pour nous dénigrer. Pour ce faire, ils ont utilisé toutes les tristement célèbres techniques du Komintern (désinformation, terrorisme, meurtres, intimidations, etc) contre les organisations hindoues. Aujourd'hui, avec la désintégration de l'URSS et le déclin du PC indien, cet énergique activisme anti-hindou est le fait de leurs intellectuels dans la presse anglophone, qu'ils ont infiltrée avec succès. Le consumérisme occidental peut également constituer un danger surtout pour les jeunes. Les "shows" modernes (comme ceux de Michael Jackson, Miss World), toutes ces émissions télévisées sponsorisées par les multinationales (cosmétiques, alcools, fast food) nuisent grandement à la santé mentale des enfants et des adolescents.

Bombay, novembre 1996.

*Hindu Vivek Kendra, 5/12 Kamat Industrial Estate, 396 Veer Savarkar Marg,
Opp. Siddhivinayak Temple, Prabhadevi, Mumbai 400 025, Inde. Fax: (91-22)
436 3756.*

Adresse Internet: ashokvc@giasbm01.vsnl.net.in

Ce Centre de recherches publie des brochures en anglais sur l'Hindutva, sur les menées des missionnaires chrétiens, le nationalisme et les multinationales (liste sur demande, prévoir un coupon international). Un travail remarquable de résistance à la désinformation anti-hindoue et de collecte d'informations fiables sur l'Hindutva.

Alain Daniélou et l' Hindouisme

Quand Alain Daniélou traverse l'Inde avec son ami le photographe suisse Raymond Burnier, c'est un jeune homme lancé, on dirait aujourd'hui un golden boy, qui s'occupe d'art, de peinture, de danse et surtout de musique. Il ne cherche rien, ne connaît rien à l'Inde et n'a aucune préoccupation métaphysique. Raymond Burnier écrit en 1932: "Nous irons là où Alain trouvera une civilisation qui lui plaise, où il trouvera des corps qui caressent leurs âmes en dansant, où l'atmosphère rendra à tout travail sa beauté, où le temps reprendra sa forme infinie."

L'Inde est un émerveillement, une révélation, tout d'abord à Shantiniketan, l'école créée par le poète Rabindranath Tagore, puis à Bénarès où il s'installe dans un palais sur les bords du Gange. La guerre le bloque dans Bénarès. Il s'intègre rapidement au monde où il vit, sans jamais le juger, cherchant seulement à le comprendre. Il devient un indigène, vêtu à l'indienne, avec son chignon très orthodoxe, sous les yeux horrifiés des petits-blancs, colons anglais, fonctionnaires subalternes qui vivent dans le "cantonnement" et ne s'aventurent jamais dans la ville indienne. Il est accepté par un maître qui lui apprend à jouer de la Vina (luth indien). Il se lie à un groupe de Brahmanes qui, tout d'abord, lui apprennent le hindi et le sanskrit puis, petit à petit, les notions de philosophie, de religion, de métaphysique. Il écrit: "Peu à peu, je pénétrais dans des formes de pensée si subtiles, si complexes et si difficiles que j'avais parfois l'impression de toucher les limites de mes facultés mentales, de ma capacité de comprendre". Il se convertit à l'Hindouisme sous le nom de Shiva Sharan, le Protégé de Shiva. Son nom est inscrit sur les registres du Linga Râja, le grand temple de Bhuvaneshwar, inscription dûment vérifiée par Jean-Louis Gabin qui, légèrement incrédule, s'y est rendu récemment.

Alain Daniélou participe alors activement, au côté d'éminents représentants de la Tradition hindoue la plus orthodoxe, à un mouvement culturel, le Dharma Sanga, qui crée la revue Siddhanta (Principes) pour la défense de l'Hindouisme contre les tendances modernistes. Ce mouvement est très opposé aux idées simplistes et oecuméniques de Gandhi. A Bénarès, il est au coeur du monde hindou. Il prend son bain rituel chaque

matin dans le Gange, assiste à un Yajna, réunion de plus de dix mille Brahmanes autour de feux rituels, se rend à des Mela, ces grands rassemblements pareils aux "pardons" bretons et qui réunissent des millions de pèlerins. Alain Daniélou pense alors que l'orientation de sa vie est totalement tracée. Les Dieux en décideront autrement. Tout d'abord, son ami Raymond Burnier épouse à grand fracas, à Hollywood, une fille de Brahmane qui jouait l'un des rôles principaux dans le film "Le Fleuve" de Renoir. Ce mariage interracial, intercaste, crée une grande gêne dans le milieu où ils vivent: c'est enfreindre l'un des tabous majeurs de l'Hindouisme auxquels leur conversion les contraint.

L'autre événement est de nature politique: l'Inde indépendante bascule dans le socialisme avec Nehru, qui déclare simplement à Alain Daniélou: "Vous vous intéressez à tout ce que nous voulons détruire". Les lettrés traditionnels lui conseillent alors de quitter l'Inde et de chercher à présenter aux Occidentaux le vrai visage de l'Hindouisme, ce qu'il fera sans relâche depuis son retour à la fin des années cinquante.

L'action d'Alain Daniélou reste très singulière. Il s'oppose aux Monothéismes récents, mais aussi à une forme d'Hindouisme védique extrêmement puritaine. Il juge néfastes et puériles les notions que proposent les sectes qui inventent un Hindouisme très édulcoré. L'essentiel, considère-t-il, est que des concepts aussi importants que ceux qui lui ont été transmis ne se perdent pas, restent accessibles. Alors la personne qui cherche les trouvera et pourra à son tour les approfondir et les transmettre.

Jacques Cloarec

Le Labyrinthe, janvier 1992.

Les textes d'Alain Daniélou présentés dans cette livraison d'Antaios sont publiés avec l'aimable autorisation de son héritier Jacques Cloarec. Ce dernier a créé un site Internet dédié à l'oeuvre d'Alain Daniélou: <http://www.imagnet.fr/~jcloarec/danielou>; l'E-mail est jcloarec@imagnet.fr (en Italie: cloarec@nexus.it).

Parmi les livres disponibles d'Alain Daniélou qui illustrent de façon remarquable une vision traditionnelle du monde, citons:

- *Le Polythéisme hindou, réédité sous le titre: Mythes et Dieux de l'Inde, Rocher 1992 (coll. de poche Flammarion n° 309).*
- *Les quatre sens de la vie. Les structures sociales de l'Inde traditionnelle. Les castes en Inde et l'art de vivre hindou, Rocher 1992.*
- *La Fantaisie des Dieux et l'aventure humaine, Rocher 1996.*
- *Le Chemin du Labyrinthe, Rocher 1993.*
- *La Musique de l'Inde du Nord, Fata Morgana 1996.*
- *Shiva et Dionysos, Fayard 1979.*

Le message de l' Hindouïsme Réveiller les Dieux

L'Hindouïsme nous adresse-t-il un message? Comme le montre Roger-Pol Droit dans "L'Oubli de l'Inde", il a nourri plus qu'il n'y paraît la pensée occidentale, en particulier à travers la poésie d'Hölderlin et des pré-romantiques allemands, la dialectique hégélienne et son avatar marxiste, les philosophies de Nietzsche et de Heidegger. Mais cette influence s'était exercée à travers des traductions partielles et des résumés. Or, depuis le milieu de ce siècle, traductions et recherches se sont multipliées, et nous pouvons à présent accéder à de nouvelles sources. Celles-ci peuvent-elles nous être utiles au moment où, non seulement le sens du sacré, mais le sens, semblent avoir disparu de l'univers moderne?

Il est rare que l'Occidental voyageant en Inde reste insensible au rapport à la fois retenu et souriant, familier et courtois que les Hindous entretiennent avec les Dieux, les fleurs, les parfums, les animaux décorés dans les temples, la musique, la beauté des statues et des cérémonies. Ce qui frappe, c'est qu'il ne semble pas s'agir de "croyance", avec ce que cette notion comporte de volontarisme sentimental, d'aveuglement de l'esprit critique, mais d'un état de sympathie spontanée, cosmique, d'un bain heureux dans une harmonie naturelle que nous avons perdue.

Mais si l'Européen questionne les prêtres des temples sur la possibilité d'être accueilli dans un tel univers, il est stupéfait de s'entendre répondre que toutes les religions se valent, et qu'il n'est nul besoin de se convertir pour trouver sa voie.

Un tel propos est remarquable, en regard du prosélytisme et de l'absolutisme auxquels nos traditions religieuses nous ont accoutumés. Mais il est rare qu'il satisfasse l'Occidental, qui prend soudain conscience de sa condition de Mleccha radical, étranger non seulement à l'Inde, mais à tout univers spirituel. En effet, dans l'ancien empire chrétien, la croyance réelle en un Dieu Tout-Puissant, animé à notre endroit d'intentions favorables est-elle si répandue? Freud a-t-il tort, dans "L'Avenir d'une illusion", d'estimer que les "croyants" monothéistes préfèrent "faire comme si"? Ne soupçonne-t-on pas souvent le personnage

divin d'appartenir à la fiction, ou alors d'être inatteignable, indifférent au destin de l'homme, ou même hostile, comme les malheurs qui régissent notre condition le laissent aisément supposer? Et dans ce cas, n'est-il pas plus sage (comme l'enseigne d'ailleurs le Jâinisme, cet autre grand courant de la philosophie de l'Inde) de ne pas s'en occuper?

Lorsque les Brahmanes des temples hindous renvoient les Occidentaux à la religion de leur pères, ceux-ci comprennent que les mots recouvrent des situations et des réalités différentes, car ce que nous considérons comme "la religion", en Occident, se résume le plus souvent à un faisceau de dogmes jadis maintenus par la violence, mais que la science et l'esprit critique ont fini par invalider.

Les correspondances entre le macrocosme et le microcosme, encore vivantes pour l'homme du Moyen Age, lorsqu'une hiérarchie céleste reflétait l'ordre social humain, ont été balayées à la fois par la révolution copernicienne et par l'acharnement d'une Eglise qui a radicalement opposé l'homme au reste de la création, la religion à la science, et le Christianisme à toutes les autres religions.

En regard de cette dichotomie asséchante, combien est satisfaisante pour l'esprit et les sens la vision hindoue du monde, telle qu'Alain Daniélou nous l'expose dans le texte qui ouvre ce cahier: "il y a eu à toutes les époques des lettrés, des philosophes, des savants qui se sont penchés sans préjugés sur l'énigme de l'univers et de l'homme, qui ont cherché à comprendre, à savoir, non point à croire ou à prêcher". Dès l'origine, poursuit Alain Daniélou, ces hommes ont considéré que la science, la philosophie et la religion étaient autant "d'approches différentes et complémentaires", ce qui fait que "l'apprenti philosophe hindou doit apprendre à être à la fois athée, panthéiste, déiste et polythéiste", car seules ces oppositions permettent de se faire une idée de plus en plus fine de "la nature du réel".

On le voit, le premier message de l'Hindouisme est non seulement celui de la tolérance, mais la validation de la multiplicité des points de vue et des voies de la connaissance, car, pour lui, la coexistence des contraires est précisément ce en quoi réside le divin.

On mesure l'abîme qui sépare cette conception du divin de celle qu'a forgée le Christianisme, où le nuage opacifiant des dogmes a voulu interdire toute indépendance de la pensée pour aboutir, en fin de compte, à l'étrange situation actuelle: celle d'une civilisation quasi hégémonique, dont le Catholicisme et le Protestantisme furent les vecteurs, mais qui a perdu à travers sa conquête de la planète la vitalité de son univers spirituel.

Et, certes, l'histoire de ces derniers siècles, avec son cortège de persécutions inquisitoriales et de massacres de populations "hérétiques" ou "païennes" incite peu à regretter la perte de cet univers. D'ailleurs, libéré de cette terreur séculaire, quel enfant

pourrait aujourd'hui se soumettre aveuglément à des doctrines que les générations précédentes devaient tenir pour des articles de foi? Le dogme de la Tentation, par exemple, résiste-t-il à la moindre investigation critique?

Il n'est pas surprenant que la jeunesse des pays qui dominent la planète ait fini par s'adonner au nihilisme, aux vertiges de la consommation et à la fuite hors des réalités. Les écrits des penseurs chrétiens suscitent peu d'enthousiasme. Le fameux pari de Pascal apparaît souvent comme une reddition peu glorieuse, un calcul philistin: qu'avons-nous à perdre à ne pas "croire"? Mais tout! mais ce monde que les notions de culpabilité chrétienne disqualifient et empoisonnent, dont les billevesées sur la vie éternelle empêchent de goûter, et peut-être de comprendre, le parfum.

La surveillance d'un Dieu sourcillant aux moindres pensées de ses créatures, le salaire des récompenses et des châtiments éternels, la charité d'un démiurge présidant aux maladies et aux tremblements de terre, à la vieillesse et à la mort? Lorsque Nietzsche affirme la mort de ce Dieu, ou lorsque Lautréamont le compare à un anthropophage assis sur un trône de sang, nos contemporains ont le sentiment d'être plus près de la réalité des mécanismes qui règlent le monde qu'au moyen des dogmes aveugles que prêchent les religions "révélées".

Or il se trouve, et c'est bien là l'une des supériorités philosophiques essentielles du polythéisme, que l'aspect nécessairement destructeur des lois de la Nature y fait partie de la cosmogonie. "Je ne pourrais croire qu'en un dieu qui saurait danser", déclarait Nietzsche; Shiva, par sa danse, crée et détruit le monde, et l'on verra quel est le sens du symbolisme de Kâli, qui porte un collier de crânes et réside près des bûchers.

Le sentiment religieux tel que l'a connu l'Occident est surdéterminé par l'épouvante de la mort, la perspective de la décomposition physique inévitable. Certes, cette fatalité n'a rien de particulièrement séduisant, mais cela suffit-il pour considérer le corps comme une "guenille" et le monde comme "une vallée de larmes"? Et comme le note Sade - un philosophe bien supérieur à sa réputation, et qui paya chèrement l'indépendance de ses vues - n'y a-t-il pas quelque ridicule à s'effrayer de ce que nous deviendrons après notre disparition, alors que nous ne nous inquiétons jamais de ce que nous étions avant de naître?

La foi monothéiste apparaît souvent à l'homme moderne comme un alibi à la peur de vivre, à la lâcheté qui guette l'individu devant ses responsabilités dans la conduite de son existence, dans la recherche, toujours singulière et parfois dissidente, des conditions de son épanouissement et de son bonheur. Elle n'a pas résisté à la vérité sanglante des grands conflits mondiaux de ce siècle. Et si, pour les générations d'après-guerre, une conception athée et matérialiste du monde prévalut, c'est peut-être qu'elle était la seule possible.

Or, le matérialiste qui lirait ce cahier, ou n'importe quel ouvrage d'Alain Daniélou, serait surpris d'y circuler sans obstacles, et avec une sorte de jubilation: les noms de Shiva, le Destructeur, de Vishnu, le Préservateur, de Brahma, le Créateur, sont ceux de "forces que nous pouvons nommer les Dieux". Et en ces forces se retrouve intacte la pensée matérialiste de Sade, le plus irréductible philosophe athée de l'Occident: "le plus léger coup d'œil sur les opérations de la nature ne prouve-t-il pas que les destructions sont aussi nécessaires à ses plans que la création? que l'une et l'autre de ces opérations se lient et s'enchaînent si intimement qu'il devient impossible que l'une puisse agir sans l'autre?".

Apparaît en revanche, dans l'ensemble de ces textes, comme unique et "sacré" ce qui est précisément rejeté par les monothéismes: la noblesse des désirs et des plaisirs du corps, la beauté des jardins du monde, des paysages, des plantes et des êtres qui s'y épanouissent et vous sourient, dont nous trouvons seulement l'écho chez les poètes, et dans les écrits de certains mystiques persans et chrétiens qui furent toujours tenus en suspicion par le clergé.

On saisit peut-être à présent pourquoi il semble important de réunir, à côté des ouvrages fondamentaux d'Alain Daniélou, le kaléidoscope des brèves approches qui feront la matière de cette collection des "Cahiers du Mleccha". On y verra qu'à l'occasion d'articles de circonstance, de courtes réponses et d'entretiens, l'auteur de "La Fantaisie des Dieux" sait alléger les considérations les plus profondes par ces formules paradoxales et ces pointes d'impertinence qui sont la marque du vrai savoir.

Certains trouveront peut-être dans ces textes des indications précieuses à leur propre réalisation: les arts traditionnels, la musique sacrée et profane, le symbolisme, l'érotisme, la philosophie, l'histoire, sont autant de voies parmi d'autres, autant d'approches, autant de manières d'épanouir sa vraie nature, de "devenir ce que l'on est". L'ensemble porte en tout cas un éclairage neuf sur les problèmes qui assaillent la modernité. Par exemple, un étonnant article, publié dans *Le Monde* en 1974 sous le titre "Hindouisme hippie" remet dans leur juste perspective la question des drogues qui est l'un des tabous de l'Occident; celui consacré à "L'Inde face au XXIème siècle" fournit d'importantes indications sur l'origine des problèmes sociaux et politiques de ce pays. Alain Daniélou, on le verra aussi, n'est pas tendre pour les ashrams et les sectes internationales: le simple fait qu'il lui eût été plus facile qu'à quiconque de se présenter à l'Occident comme ou un gourou donne une singulière autorité à son propos.

Le "message de l'Hindouisme" que délivre ce cahier n'est donc pas une réponse toute faite, une solution magique à nos problèmes. Il ne s'oppose pas à ceux qui pensent qu'un retour au Christianisme des origines, dégagé du dogmatisme, de l'exclusivisme et de la haine de la Nature, est encore possible et souhaitable, malgré le chemin inverse pris

par les autorités religieuses qui ont modifié le rituel et abandonné la langue sacrée. Il ne s'oppose pas non plus à ceux qui cherchent du côté des traditions ésotériques qui auraient pu maintenir un lien, aussi ténu soit-il, avec les origines, comme ont pu le faire le Soufisme pour l'Islam et la Kabbale pour le Judaïsme. Il suggère même des recherches possibles du côté du Mithraïsme, la grande religion populaire des débuts de notre ère et dont les liens avec le Shivaïsme et le Dionysisme étaient directs.

Il semble que le Kali Yuga, cet âge sombre où les religions totalitaires, les dictatures militaires, bourgeoises et communistes multiplient et disséminent les moyens de destruction, empoisonnent la terre, l'air et l'eau, favorisent une multiplication démographique mortifère, sèment dans les esprits une angoisse de plus en plus visible, est aussi l'âge où l'accès à la connaissance est plus direct et plus rapide. Le fait que des hommes résistent, même isolément, à se laisser réduire à une condition de pécheur coupable, de travailleur ou de consommateur est à lui seul encourageant. Alors, si on ne trouve dans ces textes ni adresse d'ashram illusionniste, ni modèle de prêt-à-porter spirituel, on y découvrira peut-être des portes qui s'entrouvent, laissant chacun libre d'en franchir le seuil pour devenir "l'apprenti de soi-même".

*Jean-Louis Gabin
Février 1993.*



La vision hindoue du monde

L'idée assez répandue qu'à la base de toutes les religions primitives se rencontre l'attribution d'un caractère magique à certains aspects du monde naturel n'a jamais été acceptable pour les philosophes hindous. La superstition, la religion, la magie ne sont pas des phénomènes spontanés et naturels. Elles n'existent pas chez les animaux et rien ne permet de supposer qu'elles soient une caractéristique de l'état d'homme.

L'homme est le spectateur de la création. Il est la conscience individualisée qui donne à l'univers apparent sa réalité. Ce qui caractérise l'homme, c'est une aptitude à la pensée abstraite, c'est la recherche de la connaissance, du savoir, c'est l'attitude du savant et du philosophe. La création n'est pas le fruit du hasard, mais d'un plan dans lequel l'homme a un rôle particulier à jouer. Les Hindous considèrent toutes les croyances que nous appelons primitives ainsi que la plus grande partie des religions du monde moderne comme ayant leur origine dans des formes de pensée cosmologique et métaphysique mal comprises, comme les formes dégénérées de sciences trop abstraites livrées à des esprits

incapables d'en saisir le sens véritable. Ceci est particulièrement évident dans l'Inde elle-même, où se sont créées à diverses époques et surtout de notre temps, des sectes religieuses qui répandent dans le monde, sous le nom de pensée hindoue, une sentimentalité religieuse qui fait horreur aux lettrés et crée une barrière souvent difficile à surmonter lorsque nous voulons prendre contact avec la véritable pensée traditionnelle de ce pays. Toutes les religions qui ont cours de notre temps seraient, selon les Hindous, basées sur l'incompréhension de certains concepts cosmologiques et métaphysiques exprimés à des époques particulières et transformés maladroitement en dogmes plus ou moins irrationnels. Il serait souvent possible de retrouver ces concepts à condition d'éliminer d'abord tous les éléments de croyance illogique, de foi, qui les entourent.

L' Hindouisme et les religions

Beaucoup de religions sont nées et sont mortes dans l'Inde comme ailleurs. L'Hindouisme n'a jamais trouvé nécessaire de les combattre, ne les a jamais persécutées. Il les a traitées comme des efforts plus ou moins valides, plus ou moins maladroits pour arriver à la notion d'une réalité transcendante. Toutes les formes de religion sont donc en elles-mêmes respectables, si étranges qu'elles puissent nous paraître au premier abord, mais il est parfois nécessaire de leur redonner une superstructure plus éclairée. Les rites et les coutumes correspondent à des besoins humains. Il convient seulement de les laisser à leur place comme des facteurs sociaux qui servent de cadre au développement de la connaissance véritable.

Il n'est d'autre réponse à l'ignorance que le savoir. Et l'enseignement est la seule méthode valable pour combattre l'erreur. C'est probablement à cause de sa tolérance, de sa sympathie envers toutes les formes d'expériences religieuses ou humaines, de son manque de dogmatisme que le monde hindou a su préserver depuis la préhistoire une continuité si remarquable dans la recherche du savoir, de la connaissance. Il y a eu dans l'Inde comme ailleurs des modes philosophiques, mais jamais une forme de pensée n'en a oblitéré une autre, jamais une philosophie, une foi, une morale, une conception du divin n'a cherché à s'imposer par la force. Nous trouvons à toutes les époques des savants, des lettrés, des philosophes qui se sont penchés sans préjugés sur l'énigme de l'univers et de l'homme, ont cherché à comprendre, à savoir, non point à croire et à prêcher. Ils sont, dès l'origine, partis de la notion qu'il n'y a pas de séparation possible entre la science, la philosophie, la religion. Il s'agit d'approches différentes et complémentaires envers un même problème, et c'est seulement lorsque nous arrivons à coordonner ces approches que nous pouvons commencer à avoir quelque idée de la nature du monde, de notre destinée, de cette mystérieuse inconnue que nous appelons le divin.

Les darshana

Ce besoin de coordonner les approches de l'esprit humain devant l'énigme du monde a été admirablement exposé dans la théorie classique des darshana, des points de vue. L'homme a plusieurs façons de connaître. Chacune de ces façons a sa méthode et ses limites. Ce que nous apporte la science, fruit de l'observation par les sens des phénomènes apparents du monde naturel, et la méthode qui lui correspond, la logique, le Nyâya, ne saurait atteindre ce qui dépasse les bases mêmes de l'apparence. C'est pourquoi la science, comme la logique, est athée: le Vaisheshika refuse toute notion de divinité. Vouloir prouver Dieu par la science est impossible et absurde. Par contre la cosmologie, le Samkhya, et sa méthode, la perception suprasensible ou Yoga permettant de reconstruire un univers abstrait, parallèle à l'univers apparent, conduisent inévitablement à la notion d'une cause première, d'une pensée ordonnatrice. La métaphysique, elle, étudie la nature d'un monde transcendant et c'est par les répercussions de ce monde sur le nôtre à travers la magie des correspondances subtiles mises en relief par les rites que nous pouvons en constater la réalité. C'est donc par deux formes de la Mîmânsâ, théologie et rituel, que nous arrivons à réaliser l'existence d'êtres surnaturels, de Dieux.

La dialectique des contraires

L'apprenti philosophe hindou, et ce terme inclut tous les lettrés et tous ceux qui écoutent l'enseignement des darshana, doit donc dès l'abord apprendre à être à la fois athée, panthéiste, déiste et polythéiste, à ne pas voir en cela des contradictions mais au contraire des approches complémentaires qui, par leurs oppositions mêmes, permettent d'avoir une idée de la nature du réel. Chaque approche isolée est incomplète. Si nous l'érigions en dogme, la poussons à ses conclusions extrêmes nous arrivons à des résultats certainement erronés. C'est en corrigeant une approche par l'autre que nous pouvons limiter nos erreurs. Chacune de nos facultés, comme chacun de nos sens, a d'étroites limites. Aussi, au bout de toute recherche, de tout effort pour savoir, nous trouvons une immensité inconnaissable. Cette immense inconnue est en réalité constituée par tout ce qui est au-delà de notre aptitude à connaître. Elle est le fruit de notre ignorance. Si nous l'appelons Dieu, nous découvrirons au bout de chaque approche, de chaque effort pour découvrir la nature profonde du réel, un autre Dieu, un autre inconnu, un autre insondable abîme. La supposition que tous ces inconnus sont un même état d'être, une même personne divine, est une pure spéculation aussi improbable qu'invérifiable car il s'agit d'immenses domaines dont la seule unité est de ne pas nous être connaissable.

Si nous voulons essayer de comprendre quelque chose à nous-mêmes, à l'univers qui nous entoure, à la vie et à la mort ainsi qu'aux énergies physiques et spirituelles qui nous pénètrent, il faut avant tout se garder des généralisations surtout en ce qui concerne "ces

régions desquelles la parole et la pensée retombent n'ayant plus rien à quoi s'agripper" selon l'expression célèbre des Upanishad.

L'être vivant, à cause de la notion même d'individualité qui le caractérise, a l'impression de se trouver au centre d'un monde où les contraires sont toujours présents et s'équilibrent. A chaque aspect du monde perceptible correspond un aspect contraire. Au jour s'opposera la nuit, au bien le mal, au passé l'avenir. Mais au-delà du monde perceptible, il n'y a plus ni jour ni nuit, ni bien ni mal, ni passé ni avenir. De là provient la conception des philosophes hindous selon laquelle les contraires sont la forme même du monde apparent et que la réalité transcendante, le divin est ce en quoi les contraires coexistent. Nous ne connaissons que le monde des contraires, qui semblent se développer toujours également en partant d'un point d'équilibre qui est leur seule réalité. Si nous prenons l'un des contraires pour un absolu nous perdons tout équilibre et nous nous éloignons irrémédiablement du réel, donc du divin. C'est seulement lorsqu'il arrive à abolir en lui-même toute notion des contraires que le yogi arrive à la perception du substrat dans lequel les contraires coexistent et les oppositions disparaissent. Dans ce substrat il n'y a plus ni haut ni bas, ni passé ni avenir, ni beau ni laid, ni bien ni mal, ni vice ni vertu, ni grand ni petit, ni savoir ni ignorance. Le premier pas de la sagesse est donc de regarder les contraires comme des apparences, comme la nature même du non-réel. C'est pourquoi Krishna se révélant comme l'être cosmique au pur Arjuna lui dit dans la Bhagavad Gîtâ: "C'est en renonçant à toutes les vertus que tu me trouveras". Car il est bien plus difficile de renoncer aux vertus qu'aux vices, et que de toutes façons une vertu n'est que l'inverse d'un vice. L'un est aussi loin que l'autre de la réalité transcendante. Ni l'un ni l'autre ne peuvent nous mener à Dieu.

Intérêt historique de l'expérience hindoue

On m'a demandé de suggérer dans cet article quel peut être l'intérêt de l'expérience hindoue pour la curiosité religieuse occidentale. Je crois que cet intérêt est multiple. Il y a d'abord un intérêt historique. La civilisation hindoue est la seule civilisation antique qui ait survécu, qui n'ait pas été détruite par les invasions successives, qui n'ait pas changé de "religion" et qui ait préservé non seulement dans des textes mais dans une tradition vivante un héritage de pensée philosophique, religieuse, mystique, scientifique dont les sources remontent à la nuit de la préhistoire et qui intéresse l'humanité toute entière. Si les plus anciens textes védiques que nous connaissons semblent remonter aux environs du troisième millénaire avant l'ère chrétienne, le Shivaïsme et beaucoup des conceptions philosophiques qui s'y rattachent et qui se sont incorporées au Brahmanisme est certainement bien plus ancien. Tout ce que nous savons des religions de l'antiquité européenne ainsi que des sources même du Christianisme et de l'Islam s'éclaire d'une

lumière nouvelle si nous les envisageons du point de vue de la philosophie hindoue, très apparentée aux sources où puisèrent l'Égypte, la Grèce archaïque et les anciennes religions du Moyen-Orient, car les contacts étaient fréquents et profonds entre les diverses parties du monde Indo-Irano-Européen, même avant les périodes que nous pouvons appeler historiques.

Le refus du dogmatisme

Un autre apport très important du monde hindou est le refus des dogmes. La réalité du monde surnaturel, le sens de la vie et de la mort, la valeur de certaines conceptions religieuses, morales, sociales, sont des choses qui nous touchent d'assez près pour que nous y pensions sérieusement sans préjugés, sans fanatisme. Nous admirons les connaissances mathématiques, géographiques, médicales ou philosophiques des Grecs et des Égyptiens mais nous ne cherchons pas à y voir des vérités finales, des dogmes inviolables. Toutefois si nous ne brûlons plus vivants les penseurs qui osent s'écarter des doctrines d'Aristote, comme cela se pratiquait chez nous il n'y a pas si longtemps, nous demeurons intransigeants en ce qui concerne ce que nous appelons nos croyances.

Les Hindous ont peine à comprendre pourquoi dans les questions d'une importance pourtant fondamentale, notre mode de vie et notre destinée spirituelle, nous devrions suivre sans les adapter les instructions de quelques prophètes de l'Âge du Bronze ou les révélations d'une incarnation divine qui n'ont pu être exprimées et venir à nous que par l'intermédiaire de concepts et de possibilités linguistiques correspondant à une époque et à une civilisation particulières.

Les Hindous nous apprennent que lorsqu'il s'agit de la recherche de la connaissance, dans la religion comme dans la morale et les sciences, il faut toujours tout remettre en question. Nous apercevons alors que certaines notions, certains messages qui peuvent nous venir de temps très anciens, ont une portée toute autre que celle qui leur fut attribuée entre-temps. L'exégèse des Upanishad est très révélatrice sur ce point, comme aussi certaines intuitions scientifiques qui ont passé pour absurdes pendant des siècles pour se trouver aujourd'hui étrangement à la page.

La relativité des valeurs morales

Mais le point peut-être le plus important, car il ouvre la porte à toutes les libertés de pensée et d'action, est celui de la relativité absolue des valeurs dites morales. La classification de certaines attitudes ou de certaines actions comme bonnes ou mauvaises en soi, comme des vertus ou des vices, sont des conventions sociales. La pratique des "vertus" nous attire la considération publique, ce qui en fait d'ailleurs le plus souvent le pire des obstacles à notre progrès intérieur, alors que les actions que la société réprouve

peuvent nous faire mal voir de nos contemporains, mais servir à nous libérer de complexes, d'entraves physiques et mentales et nous permettre ainsi de perfectionner notre être spirituel. Bien fou est l'homme qui, pour des préjugés sociaux, néglige son perfectionnement intérieur. Lorsqu'on réalise que les règles de la morale sont des conventions situées sur un plan purement social et matériel, mais n'ont rien à voir en soi avec notre développement spirituel, le respect de la liberté de penser et d'agir de chaque individu, si aberrantes que nous semblent ses attitudes, apparaît comme la clé même du progrès spirituel et humain. C'est certainement une leçon utile à apprendre.

Enfin la multiplicité des approches et la notion des contraires comme nature même du monde apparent ouvre des horizons vers lesquels la pensée philosophique de l'Occident semble s'être rarement aventurée. Le Polythéisme apparaît alors sous son aspect rationnel et logique et sa réalité fondamentale transparait aisément à travers toutes les formes religieuses, même celles qui se proclament le plus violemment monothéistes. L'un des aspects importants du Polythéisme est de mettre en avant les divers plans et degrés de la manifestation du monde et les énergies qui y président. Il est alors facile pour chacun selon son degré de développement de saisir le divin sur le plan où il est capable de le comprendre.

L'évolution de l'être humain devient une sorte de voyage d'un culte à un autre, d'un Dieu à un autre, d'une discipline de vie à une autre. A chaque stade, l'individu, même s'il a le sentiment de réaliser la plénitude de son être, demeure conscient qu'il existe d'autres perfections inférieures et supérieures à celle qui correspond à son degré d'évolution, et qu'à chaque degré les valeurs seront différentes. C'est seulement lorsqu'il se dissoudra dans l'informel et cessera d'exister en tant que conscience individuelle qu'il pourra connaître autre chose que les valeurs relatives du monde des contraires.

Réalisme de la cosmologie

La philosophie de l'Hindouisme et particulièrement la cosmologie font apparaître une composition de l'univers qui nous étonne par son réalisme, et qui nous révèle un mode de pensée où la science, la religion et la spéculation abstraite se rencontrent, se complètent pour nous permettre de former une image de l'univers dans sa complexe unité, et d'aller plus loin sur la voie d'une connaissance véritable du monde et de nous-mêmes. La notion des trois substrats de l'espace, du temps et de la conscience dans lesquels se développe l'univers, est l'aboutissement de spéculations métaphysiques, mais aussi une des conclusions de l'observation scientifique comme de l'expérience des mystiques. La puissance par laquelle se manifestent les trois substrats peut être également envisagée sous la forme de trois divinités personnifiées, de trois aspects de la personnalité cosmique. Nous ne pouvons comprendre quelque chose de leur nature que si nous les

envisageons à la fois sous leurs aspects métaphysiques, scientifiques et religieux, comme des abstractions, comme la base des apparences du monde physique et comme des formes de la conscience universelle. Ce qui est vrai des substrats l'est aussi de tous les degrés de la manifestation. Dans notre petit monde solaire nous admettons bien que le Soleil est la source, le centre du monde planétaire.

Mais ceci devrait impliquer qu'il est la source de tout ce qui existe dans ce monde particulier, y compris la vie, la pensée, la conscience. Il doit, selon les philosophes hindous exister une âme solaire, sinon d'où viendraient les divers éléments de notre être? C'est pourquoi le Soleil est pour nous non seulement une source de lumière et de chaleur, mais aussi une source de vie physique et spirituelle. Il est l'image la plus parfaite que nous puissions avoir du divin, la forme de l'être créateur la plus proche et qui possède à un immense degré tous les éléments de notre être spirituel mental et physique. Il peut sembler étrange que ce soient les peuples qui se targuent de monisme, et qui devraient donc chercher à unifier les aspects multiples du monde créé, qui se refusent à reconnaître le divin, la conscience infinie dans les origines, les formes et les manifestations du monde sensible et à admettre une conscience, une pensée omniprésente dans sa merveilleuse organisation.

L' atome et le système solaire

Les Hindous pensent que les méthodes de yoga élaborées dans le but d'arriver à des perceptions extra et supra sensorielles leur ont permis de réaliser, de percevoir les aspects de l'univers et du Cosmos que nous masquent les limites de nos sens, de prendre conscience de ce qui existe au-delà des formes particulières qui régissent notre corps, hors des dimensions qui nous emprisonnent dans la durée, l'espace, la température, etc... Les observations qui nous sont parvenues sur la relativité de la durée et de l'étendue, sur les limites de la division possible de l'espace et du temps relatifs, sur la nature des atomes, la différence entre l'espace et le temps qui les régissent et ceux qui régissent le monde que nous percevons (ce qui fait que l'espace à l'intérieur de l'atome est en soi aussi vaste que celui d'un système solaire et qu'un monde solaire n'est lui même qu'un atome dans un univers à d'autres dimensions) sont des données curieuses contenues parmi beaucoup d'autres, et que nous aurions très certainement avantage à mieux connaître car elles nous montrent avec une remarquable clarté un chemin que nous nous efforçons aujourd'hui avec peine de défricher.

Ces observations ne sont pas chez les Hindous le fruit de découvertes récentes. Elles remontent le plus souvent à une antiquité considérable et les formes les plus archaïques du langage nous en apportent déjà toute la terminologie. Il apparaît donc probable que l'esprit humain avait atteint une connaissance du monde, de sa nature, de ses origines,

des énergies qui le guident et des aspects divins qui se manifestent dans la création en des temps très anciens par rapport à toutes les civilisations dont nous connaissons l'histoire.

Nous pouvons nous demander pourquoi cette pensée semble s'être obscurcie pendant tant de siècles et en tant de lieux pour être préservée (souvent par une filiation de transmission directe) seulement dans le monde favorisé de l'Inde, et pourquoi l'essor nouveau de la pensée et de la science dans le monde moderne nous permet tout à coup de reprendre contact avec ces sources lointaines qui avaient semblé taries pour nous pendant longtemps. Selon la théorie hindoue des cycles, c'est au début du troisième millénaire avant notre ère que commence l'âge des conflits, le Kali Yuga, qui marque l'obscurcissement de la connaissance dans le monde. Peut-être approchons-nous de la fin de cette ère et c'est seulement si nous savons profiter des leçons d'une expérience très ancienne et pourtant évoluée et proche de nous, qui couvre tous les aspects de la vie et de la pensée que nous pouvons espérer éviter la destruction qui nous menace à la fin du Kali Yuga. Pour cela nous devons repenser tous nos concepts non seulement sur le plan de la science et de la philosophie, ce qui est relativement facile, mais aussi sur le plan de l'être humain tout entier, social et individuel, spirituel et physique. Nous découvrirons peut-être dans la conception du monde des anciens Hindous une vision plus exacte que la nôtre de la vie, du destin de l'homme, de l'éthique sociale et individuelle tendant à placer les valeurs sur un plan plus réel que le nôtre, ce qui nous permettrait de diriger notre barque avec plus de justesse à travers l'océan des contraires et à apprendre à louvoyer entre le bien et le mal, le vrai et le faux, entre le juste et l'injuste, entre le passé et l'avenir, entre l'immense et l'infinitésimal, sur cet axe insaisissable du présent qui constitue pour nous le seul point de contact avec l'éternité, avec la réalité transcendante, avec l'être divin dans lequel les contraires coexistent.

Alain Daniélou

Publié dans la revue Arts, automne 1960.



Shiva, Dionysos, Mithra

Entretien avec Alain Daniélou

Depuis plus de trois décennies, vous avez quitté les rives du Gange. Aujourd'hui vous vivez à Rome, et l'Italie est au coeur de votre dernier ouvrage, un recueil de nouvelles "Les Contes du Labyrinthe" (Editions du Rocher, 1990). Votre biographie s'appelait déjà "Le Chemin du Labyrinthe" (Editions du Rocher, 1993). Avez-vous l'impression de vous y être perdu? En êtes-vous sorti?

Au contraire, je suis en plein dedans. Après avoir cherché une demeure en Italie, j'ai appris que celle sur laquelle mon choix s'était arrêté s'appelait depuis la nuit des temps le "Labyrinthe". Cet endroit était une station où les pèlerins étrusques s'arrêtaient sur le chemin du Temple de Préneste consacré à la Déesse dont Vegoia était la prêtresse.

Dans votre oeuvre, et principalement cette dernière où vous pouvez laisser libre cours à vos idées, vous exaltez le "plaisir" comme unique élan nous rapprochant des Dieux, ailleurs ("Les Contes du Labyrinthe") vous notez que "c'est par l'oeuvre d'art que l'homme se rapproche des Dieux". N'est-ce pas plutôt justement l'esthétisme que le plaisir qui est le véritable élan divin?

Plaisir et esthétisme, n'est-ce pas d'une certaine manière la même chose? Dans les textes indiens, on lit que l'esthétisme est le bonheur de la vue. Il y a encore d'autres sensations, et finalement la perception du divin m'apparaît comme une sensation profonde du merveilleux.

Vous écrivez ("Les Contes du Labyrinthe") que "les Juifs, les Chrétiens, les Musulmans sont tous des Barbares qui se réclament d'un Dieu fictif pour détruire l'oeuvre divine". Serait-il "fictif" selon vous parce que théoriquement non-manifesté et en conséquence, un Dieu devrait-il nécessairement se manifester?

Les religions monothéistes adorent une entité vague et irréaliste. Au lieu de percevoir la multiplicité des mondes, elles réduisent leur Dieu à une sorte de chef d'entreprise sans employés. Cette simplification conduit à une absurdité qui est de rattacher une image humaine à un principe inconnaissable. Voilà une curieuse confusion. Pour le reste, ce n'est pas tant la manifestation du Dieu qui importe que sa représentation par l'homme aspirant à l'appréhender.

Vous qui prônez une religion tolérante et non-prosélyte, n'avez-vous pas une certaine crainte de choquer les partisans des religions dites monothéistes?

Je les choque certainement, mais je ne peux m'y arrêter. Je dis ce que je sais. Nous

vivons actuellement une période très dangereuse. On rallume les bûchers de l'Inquisition. On brûle des gens pour leur opinion. Pour ma part, à mon humble niveau, je ne cherche qu'à exprimer une conception des choses étudiée dans l'Inde. Et cela m'amène à dire que les Dieux sont une incontestable réalité. Il suffit de chercher pour les trouver.

Précisément, quels conseils donneriez-vous à un être en quête?

Essayer de sentir la vie intérieure des choses. Si vous commencez à percevoir qu'il y a des forces derrière les végétaux, les climats, les animaux, les minéraux, vous découvrirez qu'il y a une forme de conscience qui ordonne le tout. Et peut-être finirez-vous par la trouver. En fait, il s'agit de ne pas se contenter de "consommer" l'objet par l'un des cinq sens, mais de se préoccuper de sa facture. Pour trouver les Dieux, il faut les vénérer dans leurs oeuvres, leurs images, leurs symboles. L'un des premiers pas à accomplir est sans doute d'aller se ressourcer dans une forêt profonde pour se rapprocher des réalités du monde. Rares sont ceux qui le font encore. L'écologie qui se développe actuellement pourrait être une bonne chose. Seulement elle n'a pas les effets escomptés parce qu'elle ne sert pas à s'interroger sur le monde, mais purement à en profiter.

Vous parlez de forêts profondes, avez-vous des lieux sacrés à recommander?

C'est une question de sensibilité. Un lieu sacré est un endroit où l'on perçoit une présence et où l'on se sent bien. Certains endroits particuliers ont un caractère sacré parce que l'on y sent des manifestations particulières. Il est d'ailleurs notable qu'un lieu sacré conserve ce caractère d'une religion à l'autre. La plupart sont bien connus. Trop connus même, hélas.

Vous voulez dire que leur visite par des personnes non ou mal préparées tout comme la lecture de textes fondamentaux par n'importe qui, tend à les désacraliser?

Absolument. Il est très grave que le Savoir soit transmis à n'importe qui et surtout dans n'importe quelle condition. On ne peut pas former tout le monde. Cette tendance augure d'un avenir bien sombre. N'est-ce pas le Kali Yuga, l'âge sombre? Nous assistons à une prolifération de faux maîtres très dangereuse. On voit des personnes certainement pleines de bonne volonté se livrer aux pratiques les plus extravagantes enseignées par des individus non mandatés tout en se préoccupant de ce qu'elles feront dans la soirée ou le lendemain. Ce n'est pas sérieux.

Est-il nécessaire de partir au bout du monde pour appréhender le divin?

Non. Un Français approchera tout autant le divin au fond de la forêt de Saint-Germain qu'en tout lieu de l'Inde. Peut-être même davantage s'il s'y sent mieux, dans son univers.

Pourquoi êtes-vous parti vous-même si loin?

Je ne cherchais rien. C'était la musique qui m'intéressait et j'ai graduellement découvert une prodigieuse civilisation. Plus tard j'ai quitté l'Inde tout simplement parce qu'on m'a dit que je serais utile en expliquant la tradition hindoue au reste du monde. La tradition indienne est fondamentale, parce qu'elle est la seule tradition du monde antique à être restée vivante. Mais je l'ai dit, il n'est nullement nécessaire d'aller au bout du monde. Si l'on se sent fait pour une destinée religieuse, la réalité divine est présente où que l'on soit. Sans oublier que l'on ne cherche pas un maître, c'est lui qui vous trouve lorsqu'il a besoin d'un élève pour livrer sa connaissance. En attendant, il suffit de s'entretenir avec les choses, de rechercher les valeurs essentielles là où l'on est: dans les forêts, dans les montagnes... La perception des réalités naît de l'observation de la beauté du monde, d'une transformation intérieure, résultant de ce regard modifié porté sur le monde.

Vous certifiez que l'endroit importe peu, mais avez-vous réellement senti que la religiosité s'exprimait autant en Orient qu'en Occident? Autrement dit, avez-vous rencontré des Occidentaux authentiquement et profondément religieux?

Les religions sont une des choses les plus bêtes inventées par l'homme. On est là dans le domaine de l'absurde. Heureusement, on peut être religieux malgré les religions. L'élan religieux est avant tout une recherche personnelle: on doit adorer le créateur à travers son oeuvre. En ce sens, toute recherche visant à comprendre la nature et la beauté du monde est une expérience personnelle et un mouvement religieux. L'admiration de l'artiste, les découvertes du savant, le plaisir éprouvé, l'esthétisme, voilà la religion. Cela peut s'appeler Shivaïsme, Dionysisme, Mithracisme, ou autrement. Le nom importe peu. Shiva, Mithra, Dionysos, ce sont des aspects d'un même principe, dont les symboles, les fêtes, les rites, traduisent l'unité d'un héritage très ancien. J'ai trouvé dans le Shivaïsme des indications communes à tous. Seuls les mythes, les symboles, les différencient. Un des principes de l'Inde est l'opposition au prosélytisme. Il n'est pas question d'indiquer une voie identique pour tous.

D'abord parce que chacun n'est pas parvenu à un degré identique de spiritualité. Il ne faut surtout pas être dogmatique, ni embarrassé par une structure rigide. Ce qui ne signifie pas pour autant ne croire en rien, ne pas avoir de principe. Les Hindous ont le Svastika pour exprimer cette idée: le point central représente une unité fondamentale, intangible, mais son approche est tordue: l'homme ne peut jamais y parvenir et tend sans cesse à se perdre s'il suit trop loin sa logique. Il faut à un certain moment savoir s'arrêter.

Pas de structures rigides, dites-vous, mais les ordres monastiques, notamment, ne vous semblent-ils pas des remparts contre la décadence?

D'une certaine manière. Effectivement, en Inde, tout ce qui est resté de la tradition shivaïte a été maintenu par les *akkadas*, ces confréries de moines guerriers. Mais il ne faut surtout pas oublier d'être à la fois contemplatif et actif. Les moines de tous ordres ont tendance à oublier ce second point. La contemplation correspond au dernier âge de la vie. Mais contempler quoi? Souvent, on l'ignore totalement, parce que l'on a justement pas su découvrir, comprendre la vie et le monde.

A propos de la tradition shivaïte, vous avez rappelé dans l'ensemble de vos livres que les enseignements indiens disent que nous avançons vers le "grand cataclysme", la fin du cycle actuel, pourquoi, dans ce cas, les Shivaïtes tentent-ils d'enrayer ce qui selon eux est inéluctable?

D'abord, parce que l'on peut toujours retarder une échéance. Mais surtout parce que cela doit tendre à préparer une survie. Nous approchons de la fin d'un cycle, mais il ne doit pas être le dernier de l'humanité. Il y aura un nouvel Age d'Or et on peut tenter de lui transmettre un certains nombres de choses.

Et qu'est-ce qui selon vous mériterait d'être transmis?

La musique de Schubert et les tableaux de Turner. Cela serait formidable! Plus sérieusement, il faut espérer qu'il restera quelque chose de cet univers.

Les Dieux eux-mêmes vont mourir?

Les principes qu'ils représentent sont immortels, c'est leur personification qui est mortelle.

N'est-il pas étonnant de trouver sous la plume d'un indianiste une certaine exaltation de la mort, du meurtre des animaux, des plantes? On s'attendrait plutôt à imaginer un végétarien respectant la nature. Vous aviez même choqué, il y a quelques années, en affirmant qu'il n'y avait plus de sacrifices humains et que c'était pour cela qu'il y avait des guerres, que le sacrifice était indispensable.

Certainement, il faut offrir aux Dieux ce que l'on a de meilleur. Bien sûr que l'on peut détruire la vie par amour. La guerre est à la base de l'initiation des Kshatriyas et des moines guerriers de l'Inde. Il n'y a rien là d'étonnant. La vie n'est naturellement que destruction. Il suffit d'ouvrir les yeux, d'observer le monde. Tout n'est que vie et mort, alternativement, perpétuellement, inévitablement. Il ne faut surtout pas remplacer les grandes lois éternelles par des idées sentimentales. Mourir est peut-être triste, mais c'est inévitable et cela concourt à l'ordre et donc à la beauté du monde. La réduction de la

religion à une morale est généralement l'obstacle que l'on oppose à la connaissance de l'univers. C'est d'ailleurs le problème des religions qui s'intéressent à l'homme au lieu de se préoccuper de l'universel. L'une de mes préoccupations actuelles est précisément d'étudier les structures de l'Inde au début de ce millénaire, au moment où tout fonctionnait idéalement, tel que l'enseignait la tradition. Et que constate-t-on? Notamment que les Indiens n'étaient pas végétariens, qu'ils buvaient, que la femme était libérée. Et plus j'avance, plus mes trouvailles sont susceptibles de bouleverser bien des idées reçues.

N'êtes-vous pas finalement le contraire d'un humaniste?

Peut-être. Le principal péché de l'homme est l'orgueil. Si on trouvait une loi morale dépassant l'homme, on se rapprocherait peut-être de la réalité. Mais on a voulu s'attacher à réglementer la société humaine, l'enfermer dans des règles anti-naturelles et c'est là le problème de la plupart des religions actuelles.

L'Inde que vous admirez tant, à la tradition si vivante, fut l'une des premières puissances atomiques. Comment l'écologiste que vous êtes réagit-il?

Il y a une crise de l'Inde parce qu'on lui a imposé un système social, religieux, politique contraire à son esprit. Mais finalement, pour celui qui connaît l'Inde, tout cela reste très superficiel.

Il y a et il y aura toujours des gens qui construiront des forces terriblement destructrices, des savants qui perdront le sens du devoir. Même au sein de la société la plus traditionnelle, même à l'Age d'Or, et c'est cela qui entraînera vers le deuxième âge.

En attendant, votre dernier ouvrage est une petite infidélité à l'Inde, car l'essentiel de son action se déroule en Italie et évoque des réalités cachées, un monde parallèle de génie, hors de l'espace, hors du temps. On y parle beaucoup de Mithra et du Soleil.

Le Soleil est le centre de tout dans le Mithraïsme. Mais il n'est pas seulement aboutissement, il est aussi source. La connaissance humaine est limitée. Mais on peut dépasser ses limites et découvrir alors une réalité secrète et masquée, les anciens Dieux sont une réalité; ils ne sont jamais partis. Aujourd'hui, où certaines sciences cherchent à retrouver la voie des principes cosmologiques fondamentaux, on recommence à relier l'action et la connaissance.

Le Christianisme s'est substitué au Mithracisme, reprenant parfois une conception du monde qui est universelle. Le Christ lui-même est un personnage sympathique au message d'amour attirant. C'est Saint-Paul qui a perverti son discours.

Vous retrouvez donc la voie de l'Europe. Avez-vous pensé que l'on considère la tradition de celle-ci comme orale? Vous rappelez que celle de l'Inde avait été sauvée par les akkadas ayant préservé des textes cachés. Opposez-vous tradition orale et tradition écrite?

L'écrit pose un problème. C'est un phénomène très grave. En Inde, par exemple, l'écrit est relativement récent. Ce qui importe est ce qui est entendu et ce dont on se rappelle. Il est extrêmement dangereux, à mon sens, de considérer l'écrit comme la vérité.

L'écrit est destructeur. Un exemple, en Afrique, des gens ont des connaissances formidables, mais ils sont considérés comme des nullités, parce que leur connaissance est traditionnelle. Et c'est celui qui ne sait pas grand chose, mais qui sait écrire, qui accèdera aux plus hautes fonctions.

Il y a un impérialisme et une superstition liés à l'écriture stupéfiants. Les religions du Livre se sont figées sur des notions qui correspondaient peut-être à une époque, mais devenant inévitablement perverses et caduques. Naturellement. Chez les Hindous, on dit que le langage se forme en quatre degrés. D'abord, on a une idée, puis une forme de cette idée, ensuite on cherche à la circonscrire par des mots approximatifs. Enfin on extériorise par le son et la parole. Si nous retournons à l'origine de la parole, on tend à l'universel.

Un langage transcendant les langues pourrait être l'astrologie qui occupe une place importante dans vos "Contes du Labyrinthe". Pensez-vous que le monde moderne soit susceptible d'en comprendre le véritable message, au-delà des mystifications?

Nous faisons partie d'une cellule de l'univers avec ses planètes. Toutes les structures de cet ensemble se retrouvent dans ce qu'il contient. Le temps y est divisé en cycles, et pour l'humanité en quatre âges. Chacun de ces âges est lui-même divisé en quatre et ainsi de suite. Du macrocosme au microcosme, tout reflète les mêmes structures.

Il serait illusoire et dangereux de croire que ce qui affecte le supérieur n'agirait pas sur les divisions inférieures de la même façon. Il est intéressant donc de se préoccuper de ce rapport. Mais comme toujours, au-delà de tout dogmatisme.

Et c'est là qu'il y a un problème. L'astrologie devrait être un secours; on devrait essayer d'en comprendre les lois. Mais qui peut prétendre les avoir comprises et les imposer aux autres individus? C'est ce glissement de l'astrologie en religion moderne et figée qui est dangereux.

Vous avez évoqué votre histoire dans "Le Chemin du Labyrinthe", il y a plus de douze ans. Depuis vous avez encore accompli d'autres travaux, vous avez constitué des bibliothèques et

des instituts d'étude comparative de la musique à Berlin et à Venise. Avez-vous atteint le but de votre existence? Avez-vous des regrets?

Je m'intéressais à la musique. C'est ce qui m'a d'abord attiré en Inde: l'aspect musical de sa culture. Mais j'ai passé ma vie à aller d'un sujet à l'autre, retrouvant les rapports entre les différents domaines, enrichi de l'acquis pour approfondir mes nouveaux centres de recherche. Chaque fois que j'ai relativement maîtrisé un art, j'ai dû l'abandonner. Le piano, le chant, la musique indienne, la peinture, et d'autres matières encore.

De chacune, j'aurais pu faire une profession. Le destin en a décidé autrement en m'entraînant chaque fois ailleurs pour diverses raisons. En ce sens, il y a un regret. Mais il est bien mince au regard de tout ce que j'ai pu faire et de tout ce que cette expérience m'a apporté.

N'avez-vous jamais voulu enseigner directement?

Je n'y ai pas droit. C'était la condition pour recevoir ce que l'on m'a donné. J'appartiens à une caste qui ne peut enseigner. D'une certaine manière, et pour ce que j'en sais, c'est le problème qui est arrivé à René Guénon. Lui aussi a été formé dans sa jeunesse par un lettré indien. Puis il s'est pris pour un prophète. Résultat, son école est très médiocre.

Et Julius Evola? Lui aussi a tenté un rapprochement Orient-Occident et s'est notamment intéressé à un sujet proche des vôtres, le Yoga tantrique.

Bien des aspects et des aperçus d'Evola sont intéressants. Mais tout ce qui s'écrit dans des langues occidentales m'est très étranger.

Extraits d'un entretien publié dans Le Monde inconnu, juillet-août 1990, sous le titre: "Shiva, Dionysos parmi nous".



Lectures conseillées:

- Alain Daniélou, *Le Chemin du Labyrinthe*, Rocher, Monaco 1993.
- Alain Daniélou, *Les Contes du Labyrinthe*, Rocher, Monaco 1990.
- Alain Daniélou, *Shiva et Dionysos*, Fayard, Paris 1979.

L'Érotisme dans la Tradition hindoue

L'érotisme joue un rôle central dans le phénomène de la vie. Tout ce qui fait la beauté du monde et des êtres est de caractère sexuel, qu'il s'agisse des fleurs, de leurs couleurs et de leurs parfums, du plumage ou du chant des oiseaux, de la beauté et de l'attrait des humains les uns pour les autres. Tout n'est qu'un hymne de gloire érotique.

Le principe érotique précède la naissance des espèces: il est la base même du créé. C'est pourquoi il paraît logique d'envisager le créateur, le principe du monde, sous l'aspect de l'Eros, source de la vie, et de prendre le phallus, l'organe du plaisir et de la procréation comme symbole de la divinité. Dans les textes du Shivaïsme hindou, les peuples qui ne vénèrent pas le phallus, le Linga, - avec tout ce que le mot vénérer implique de respect - s'avilissent dans la mesure où ils avilissent l'Eros divin.

"Shiva dit: Je ne suis pas distinct du phallus. Le phallus est identique à moi. Il approche de moi mes fidèles, il faut donc le vénérer. Mes bien-aimés! Partout où se trouve un sexe dressé, je suis moi-même présent, même s'il n'y a pas d'autres représentations de moi." (Shiva Purâna)

"Le monde entier a pour base le phallus. Tout est issu du Linga. Celui qui désire la perfection de l'âme doit vénérer le Linga." (Linga Purâna)

Dans la conception shivaïte, le plaisir, si fugitif qu'il soit, est l'image de l'état divin. C'est pourquoi, lorsque le principe créateur se manifeste dans l'organe procréateur des êtres vivants, il se manifeste également sous l'aspect du plaisir. L'organe sexuel a donc un double rôle, celui inférieur de la procréation et celui supérieur par lequel il est un moyen de contact avec l'état divin, l'extase du plaisir (ânanda). La jouissance est "une perception du divin".

Alors que la paternité attache l'homme aux choses de la terre, l'extase du plaisir peut lui révéler la réalité divine et le mener au détachement, à la réalisation spirituelle. Ce qui caractérise l'expérience sexuelle est la sensation de plaisir et c'est là qu'il faut distinguer nettement l'érotisme et la fonction reproductrice.

"Le phallus est la source du plaisir. Il est le seul moyen d'obtenir le plaisir terrestre et le bonheur dans l'autre monde. Le regardant, le touchant et méditant sur lui, les êtres vivants peuvent se libérer du cycle des vies futures." (Shiva Purâna). Du point de vue de la mystique shivaïte, comme c'est le cas aussi pour l'orgasme dionysiaque, l'extase érotique qui est occasionnellement un moyen de reproduction, est essentiellement une pure

recherche du plaisir. "Pour plaire au Seigneur on doit vénérer son symbole, indépendamment de sa fonction physique. La fonction étant de donner naissance, donner naissance est exclu." (Shiva Purâna) L'union de Shiva et de son amante Shakti (ou Pârvâtî ou Sati) n'est pas procréatrice. Les enfants de l'un et de l'autre sont engendrés séparément.

Skanda, Dieu de la beauté et chef de l'armée des Dieux, est né du sperme de Shiva tombé dans la bouche du feu sacrificiel puis de là dans les eaux du Gange. Ganapati, le dieu à tête d'éléphant que l'on vénère avant toute entreprise et qui protège l'entrée de la maison, est le fils de la Déesse formé des raclures de sa peau alors qu'elle prenait son bain.

Selon les statistiques, l'union sexuelle entre un homme et une femme aboutit au mieux (sans pilule) à une fécondation pour environ deux cent cinquante éjaculations; chaque acte sexuel, même sans tenir compte des fantaisies érotiques dépourvues de but reproductif, représente un gaspillage de millions de spermatozoïdes. La fonction érotique joue donc un rôle infiniment plus étendu que la fonction reproductrice et nous pouvons observer que l'ivresse du plaisir, l'intensité d'une sensation qui nous fait oublier tous nos intérêts matériels, toute raison, tout danger, correspond à un aspect fondamental de notre être qui est la recherche de cet état de joie, de bonheur, une image de la béatitude céleste, état divin dont nous sommes issus et que nous cherchons à retrouver. C'est pourquoi tous les mystiques, qu'ils soient hindous, musulmans ou chrétiens, s'expriment dans les termes les plus crus de l'amour humain, image de la béatitude céleste. Cette jouissance qui, dans l'érotisme, ne dure qu'un instant, est un aperçu du bonheur de l'âme qui s'unit à Dieu, qui retourne au principe dont elle est issue.

Il semble parfaitement logique que l'instant où l'homme utilise ses fonctions procréatrices soit celui où il se trouve le plus proche du créateur et de l'état de joie qui est celui de l'être divin. Toute religion véritable, si elle est une recherche de Dieu, et non pas un code d'action sociale, est donc placée sous le signe de l'amour, de l'amour sous toutes ses formes, du plaisir dans toutes ses variantes, car c'est l'amour pur, la recherche du plaisir en soi, sans fins de reproduction, qui nous rapproche du divin. L'amour illégitime (parakiya), asocial, homosexuel ou sous d'autres variantes, est le plus pur, parce qu'il est désintéressé et n'a pas pour but la position sociale, la famille, la richesse, la sécurité que représentent des fils.

La fonction sexuelle a donc un double rôle, celui de la reproduction qui nous enchaîne, fait de nous un chaînon de l'espèce, et celui de l'érotisme qui nous libère, nous permet d'exister en tant qu'individu, d'échapper à l'emprise de la nature. C'est pourquoi la contrainte sociale que nous appelons morale s'intéresse à la reproduction, à la famille, alors que la recherche mystique, dont le but est la libération de l'individu des chaînes de la nature, est de caractère érotique, ne s'intéresse qu'à l'expérience du plaisir, image de la

béatitude divine. L'artiste inspiré, toujours proche du mystique, est aussi toujours un érotique et, de ce fait, généralement rejeté par la société.

L'idée que les rites sexuels, dans les sociétés et dans les religions considérées comme primitives, sont des rites de fécondation, semble être presque toujours une erreur d'interprétation. Certains anthropologues modernes considèrent que la notion de la paternité physiologique apparaît très tardivement. Auparavant il n'existait aucun lien apparent entre l'acte sexuel et la conception, donc aucune différence entre des actes hétéro ou homosexuels comme on l'observe dans les maisons de jeunes de beaucoup de populations tribales. C'est le plaisir, l'Eros, qui est sacré, qui est de nature divine, la fécondation n'est qu'un aspect accidentel de la cohabitation et est le résultat de pratiques rituelles de caractère social commençant avec les cérémonies du mariage. Ceci n'a rien à voir avec les pratiques érotiques de caractère magique par lesquelles l'homme peut développer des pouvoirs surnaturels et une capacité de jouissance sans limite. Dans la civilisation hindoue, les rites sexuels ayant pour but la procréation sont décrits dans des traités tout à fait différents des traités d'érotisme ou de magie sexuelle qui intéressent l'aspect mystico-érotique de l'homme.

Dans la vie de l'homme en tant qu'individu, la réalisation érotique sur le plan physique est un stade indispensable de son développement, mais elle ne doit pas supplanter les autres usages de l'énergie vitale. Cette énergie que l'érotisme nous aide à développer, nous devons dans certains cas apprendre à la contenir, à la diriger vers des réalisations intérieures, à orienter ce bonheur qui, dans l'orgasme sexuel, ne dure qu'un instant, vers une réalisation intérieure qui nous permet d'échapper aux limites de l'existence individuelle et de réaliser la joie constante de l'union divine. C'est là le but final du Hatha Yoga. Il nous faut donc cultiver, développer notre énergie sexuelle mais ne pas la gaspiller car elle est la base de toutes nos réalisations sur tous les plans. Les stimulants érotiques que nous appelons pornographie, jouent un rôle non négligeable dans le maintien de l'activité intellectuelle et de l'équilibre de l'homme mûr. Le yogi, par sa concentration mentale, descend peu à peu en lui-même. Il explore les centres nerveux de son corps jusqu'à ce qu'il atteigne, enroulée à la base de la colonne vertébrale, cette énergie vitale, comparée à un serpent endormi, qu'il va chercher à éveiller et à contrôler. En empêchant, par une technique de rétention, le liquide séminal de s'échapper, le yogi, va forcer son énergie vitale à se dérouler, à remonter à travers son corps jusqu'à atteindre le sommet du crâne "d'où elle s'échappe à la conquête des mondes transcendants". Pour cela le yogi doit d'abord réduire complètement au silence les mécanismes de la pensée, les agitations du mental, ses tabous psychologiques. Ceci permet à l'énergie procréatrice qui, en utilisant les données fournies par la mémoire héréditaire, fabrique des codes génétiques d'une incroyable complexité et qui est infiniment plus intelligente que l'énergie

mentale, de prendre possession des facultés du yogi, ce qui lui permet d'acquérir des pouvoirs extraordinaires et d'apprécier la nature profonde et réelle du monde. Cette expérience correspond à une extension des zones érogènes au corps tout entier et le yogi vit dans un état de jouissance, de béatitude totale.

En utilisant son énergie vitale pour dépasser les limites des sens, le yogi peut sortir de la dimension et percevoir directement la nature du monde en dehors du temps et de l'espace relatifs. C'est ce qui explique les surprenantes connaissances que nous rencontrons dans les sciences hindoues. Les techniques érotiques sont liées aux méthodes de Yoga. Pour chaque forme de Yoga, pour chaque posture, il existe une forme non-érotique et une forme érotique. Les formes de Yoga qui utilisent l'érotisme à des fins de développement intellectuel et spirituel ou pour acquérir des pouvoirs supra-naturels, sont beaucoup plus efficaces que les autres mais peuvent être parfois dangereuses puisqu'elles affectent le centre même de la vie. Le Yoga érotique est expliqué dans des ouvrages appelés Tantra avec toutes les méthodes qui provoquent des états de transe, de visions mystiques, de réalisations magiques. Il existe tout un rituel lié à la pénétration anale, par la porte étroite qui ouvre sur le labyrinthe (dans l'homme, l'intestin). En Yoga tantrique, le centre de Ganesha, le gardien des portes, se trouve dans la région du rectum. L'organe mâle, s'il pénètre directement dans la zone de l'énergie enroulée (Kundalini), peut permettre de l'éveiller brutalement et de provoquer des états d'illumination et de subite perception de réalités d'ordre transcendant. C'est pourquoi cet acte peut jouer un rôle important dans l'initiation. "Ceci explique un rite d'initiation masculine, très répandu parmi les peuples primitifs, bien que rarement rapporté par les observateurs occidentaux, (...) dans lequel les initiés adultes mâles ont des rapports sexuels dans l'anus avec des novices. (...) Une coutume de ce genre peut très bien être à la base de l'érotisme homosexuel encouragé si fortement chez les Grecs à l'époque classique". (P. Rawson, Primitive Erotic Art). Cet acte fait d'ailleurs partie des accusations portées contre les organisations dionysiaques par leurs détracteurs et contre certains groupes initiatiques dans le monde chrétien (les Templiers) et islamiques (les Soufis). Il s'agit d'un procédé technique analogue à l'usage de certaines drogues qui, par une action physique directe, agit sur des organes intérieurs liés aux centres subtils.

Le rôle et le but de l'érotisme ainsi que de l'éducation érotique et sexuelle sont envisagés dans l'Hindouisme sous différents aspects: il y a d'abord l'aspect technique de l'érotisme considéré comme l'un des quatre buts de la vie. Ses différents jeux sont analysés en détail dans des ouvrages tels que le Kâma Soutra, l'Ananga-Ranga, le Rati-Rahasya, le Smara-Dipikâ etc...

Les différents types sexuels y sont décrits ainsi que toutes les techniques érotiques y compris les pratiques homosexuelles, le coït bucal, etc... Les quatre buts de la vie sont:

- *La réalisation de soi-même sur le plan moral (Dharma), droiture, courage, générosité, respect d'autrui, etc, qui n'a rien à voir avec des questions sexuelles comme c'est le cas dans la perversion du sens moral qui caractérise les Chrétiens.*
- *La réalisation de soi sur le plan érotique (Kâma) en dehors de toute considération familiale.*
- *La réalisation de soi sur le plan social (Artha), succès, fortune, famille, etc...*
- *La réalisation de soi sur le plan spirituel (Moshka), détachement, renoncement, libération.*

Les quatre buts de la vie sont interdépendants et nul ne peut réaliser l'un s'il néglige les autres. Toutefois, aux différents âges de la vie, l'un des buts est prédominant. Il faut bien noter que l'adolescence est l'âge de la réalisation érotique qui est indépendante de l'éros procréateur lié au troisième sens de la vie et réalisé par l'homme dans son âge mûr avec ses autres réalisations sociales.

Les tabous et les persécutions qui s'opposent à l'épanouissement de l'érotisme des adolescents sont à la source des frustrations profondes qui créent ce déséquilibre des valeurs qui rendent la civilisation occidentale irresponsable et dangereuse. Sur le temple hindou, symbole de la structure des mondes transcendants et divins, nous voyons représentés sous toutes les formes et dans toutes les variantes, les actes érotiques les plus divers et les plus compliqués, seul, à deux ou à plusieurs, tout à fait indépendamment de la fécondation.

Le symbole que nous rencontrons non seulement dans l'Inde mais dans toutes les civilisations antiques d'un serpent qui entoure un phallus dressé se terminant parfois par un visage, représente cette réalisation ultime de l'homme qui a su déployer son énergie vitale pour se conquérir lui-même et atteindre des états supérieurs. La religion shivaïte protohistorique, dont les cultes dionysiaques sont une branche méditerranéenne, prend donc comme symbole du divin, comme image du principe du monde, le phallus dressé. Nous retrouvons sous des formes plus ou moins dégüisées, les rites et les symboles du Shivaïsme dans toutes les religions ultérieures. La croix (feu vertical, principe masculin traversant l'eau horizontale, principe féminin) est un équivalent du symbole phallique. La notion d'un Dieu-père remplace parfois le phallus par le porteur du phallus. La prodigieuse surabondance de semence dans les êtres vivants qui représente l'essence même de la vie et dont la production apparaît comme la raison d'être de tout organisme, est donc l'aspect essentiel, la clé de la créativité sur tous les plans. C'est en partant des organes reproducteurs que nous devons approcher tous les autres aspects physiques, mentaux, intellectuels de l'être vivant. En renversant l'ordre des valeurs, en ne cultivant pas l'art érotique, nous ne pourrions jamais ni contrôler, ni dominer le principe de la vie,

nous perdons conscience de notre réalité, de notre rôle dans l'ordre naturel et nous devenons donc les esclaves aveugles, incapables jamais de dépasser l'ordre naturel, de nous libérer, d'atteindre à la connaissance véritable et à la béatitude de l'union divine, à la réintégration de l'être individuel dans l'être universel.

Nous savons fort bien que tous ceux qui ont conduit l'homme vers des réalisations supérieures, tous les grands artistes ont été des érotiques et que tous les tyrans, les destructeurs, utilisent le puritanisme comme moyen de domination. Le puritanisme est l'arme essentielle de la tyrannie, le masque de toutes les injustices, l'instrument démoniaque qui mène les peuples à leur perte.

Les professionnels de l'érotisme constituent une classe privilégiée correspondant à une sorte de prêtrise. Dans l'Inde a été développée depuis des millénaires une prostitution très raffinée car les femmes qui s'y destinent reçoivent une éducation spéciale sur le plan érotique et culturel. Jusqu'à une époque récente, les femmes pratiquant les arts de l'amour étudiaient le chant, la danse, la poésie dans une formation comparable à celle des Geishas japonaises. Certaines étaient rattachées aux temples, on les appelait Deva Dasi (esclaves des Dieux). Les plus admirables musiciennes et danseuses que j'ai encore pu enregistrer appartenaient à cette catégorie comme par exemple Bala Sarasvati, Siddeshwari Devi, etc... Ce n'est que très récemment que des femmes de la bonne société comme Rukimini Devi ou Mrinalini Sarabhai se sont lancées dans les professions du théâtre, une évolution analogue à celle qui eut lieu en Europe depuis le siècle dernier où des gens "convenables" ne pouvaient "monter sur les planches".

Par ailleurs chaque village un peu important a, dans ses faubourgs, un quartier de prostitués masculins, travestis ou non, qui ont par ailleurs certains privilèges sociaux. Lorsque le gouvernement actuel de l'Inde, s'inspirant avec quelque retard du puritanisme anglo-saxon, a voulu interdire la prostitution, une délégation de sévères Brahmanes s'est rendue à Delhi pour rappeler au parlement indien l'ancien dicton: "Dans un pays sans prostitués, toutes les maisons deviennent des bordels".

Ceci veut-il dire que le bien de l'homme réside dans la licence, le dévergondage généralisé? Certes non. Car ceux-ci ne sont que les aspects négatifs, la contrepartie de l'anti-érotisme. Le respect et le développement harmonieux de l'énergie essentielle de l'homme, permettent seuls, son utilisation rationnelle pour la réalisation des buts de la vie.

L'art érotique est essentiellement différent du mariage dans lequel seule l'hérédité de l'enfant est à considérer. L'acte d'amour entre races diverses est un bien, la production d'enfants de sangs-mêlés une grave responsabilité sociale et humaine. C'est ici que l'attitude puritaine en arrive à consacrer le pire, l'acte reproductif dans lequel le produit, l'enfant, ne compte pour rien. Le mélange des races, comme la démographie sans contrôle,

sont représentés dans les prophéties hindoues comme les signes caractéristiques du suicide de l'humanité et sont le résultat d'une morale anti-érotique qui n'admet que l'aspect reproductif de la sexualité et ignore le rôle du plaisir dans l'harmonisation physique et mentale de l'homme.

Il est important, dans l'époque où nous nous trouvons, d'observer que c'est l'influence des peuples puritains, qui nient le rôle transcendant de l'érotisme et du phallus, qui conduit le monde vers sa destruction ainsi que cela est prédit dans le Shiva Purâna, par une explosion démographique qui n'est que le résultat des interdits visant les plaisirs sexuels non reproductifs et le développement de l'érotisme pur. Toutes les civilisations de l'Asie et de l'Afrique avaient, avant l'arrivée des Européens et de leurs tabous, trouvé les moyens de contrôler leur population, qu'il s'agisse de l'unique épouse pour les frères au Tibet, de l'avortement provoqué par l'absorption de quinine mêlée d'autres extraits végétaux, de la suppression d'une partie des filles à la naissance dans l'Inde, de l'encouragement de la prostitution, de l'homosexualité, des pratiques érotiques non reproductrices dans la plupart des civilisations, telle que l'obligation pour les femmes et les garçons de certaines populations mélanésiennes d'avaler le plus possible de sperme au lieu de copuler. La condamnation, totalement irresponsable, de ces méthodes pratiques de contrôle par les Chrétiens d'Occident, a eu, pour le monde entier, des conséquences catastrophiques.

Alain Daniélou

Sur ce sujet, on lira:

- *"Kâma Sûtra. Le Bréviaire de l'amour". Traductions du sanskrit et du hindi d'Alain Daniélou, Editions du Rocher, Monaco 1992. Il s'agit d'un travail monumental (600 pages), auquel Alain Daniélou a consacré les dernières années de sa vie.*
- *Swami Karpâtri et Alain Daniélou, "Le Mystère du culte du Linga", Editions du Relié, Robion 1993. Swami Karpâtri fut jusqu'à sa mort en 1982 le chef spirituel de l'Inde du Nord. Depuis leur rencontre en 1940, à Bénarès, Alain Daniélou et Swami Karpâtri ne cessèrent de travailler ensemble. L'influence de ce moine errant sur Alain Daniélou est importante.*
- *Alain Daniélou, "Le Phallus", Pardès, Puisseaux 1993, dont nous avons parlé dans un numéro précédent d'Antaios.*

L' Hindouisme vu par un scientifique

"Puissions-nous voir la lumière adorable du Dieu Soleil incitateur pour qu'il stimule nos prières".

Rig Véda, 3.62.10

Comme la plupart des Hindous, je ne puis m'empêcher d'être perplexe quand un interlocuteur me demande d'expliquer en quoi consiste l'Hindouisme. La définition de l'identité hindoue est un problème qui se pose de façon particulièrement aigüe chez des Indiens établis en Occident. Qu'est-ce que l'Hindouisme? Est-ce l'observance stricte de fêtes telles que Diwali, de rituels comme le sanddhya-vandana quotidien? Est-ce révéler les Védas en tant que parole divine, croire au message de la Bhagavad Gita? S'agit-il d'une tolérance universelle? Et ce mot "tolérance", implique-t-il une tolérance infinie du mal? S'agit-il d'un pacifisme total? Est-ce croire que rien ne vaut la peine d'être défendu et que tout combat est dépourvu de sens? L'Hindouisme, est-ce tout cela à la fois ou seulement l'un de ces éléments?

Face à ces interrogations, le problème majeur que rencontre un Hindou contemporain quand il doit expliquer l'Hindouisme à d'autres, trouve son origine dans la difficulté qu'il éprouve à le définir en son for intérieur. C'est le cas notamment des Hindous cultivés qui, de manière inconsciente, ont acquis l'habitude de regarder leur propre civilisation avec des yeux chrétiens. Le résultat est toujours le même: ces Hindous sont sur la défensive et ne peuvent que bredouiller quelque chose du genre "la vérité essentielle existe dans toutes les religions" ou "sarva dharma samatva" et autres platitudes...

Mais cette manie de mesurer ses propres conceptions à l'aune de valeurs étrangères bloque réellement celui qui désire comprendre ce qu'est l'Hindouisme. Je ne veux pas parler ici de l'hostilité séculaire des missionnaires à l'égard de l'Hindouisme, qui ont tout fait jusque dans un passé très récent pour le dépeindre au monde entier sous les couleurs les plus sombres. Le problème est bien plus profond: la vision des choses, le vocabulaire de religions révélées comme le Christianisme et l'Islam sont foncièrement inadaptés pour définir l'Hindouisme, puisque ce dernier est une religion élaborée et

non point révélée. L'Hindouisme est également pluraliste, tandis que le Christianisme et l'Islam sont exclusifs: ils refusent de considérer comme légitimes toute croyance qui leur est extérieure.

Il ne faut pas y voir qu'un simple problème de sympathie. Il s'agit en fait du caractère strictement limité d'une conception de la religion en tant que révélation consignée dans un livre sacré ou livrée par un prophète, ce qui est le propre du Christianisme et de l'Islam. Tenter de comprendre l'Hindouisme en termes de système fondé sur une révélation équivaudrait à interpréter la mécanique quantique au moyen des Lois de Newton: l'impasse serait totale. L'Hindouisme doit être compris selon ses propres catégories mentales, et non à l'aide de concepts qui lui sont étrangers. C'est ce que je vais tenter d'illustrer dans cet article, de la manière la plus simple possible.

Tout d'abord, je voudrais préciser que j'aborde ce domaine non en théologien ou en croyant, mais en scientifique. Bien qu'issu d'une famille hindoue, je ne suis nullement un dévôt de l'Hindouisme. Je ne suis pas considéré comme un "pratiquant". Mon intérêt pour l'Hindouisme est relié à mon travail dans le domaine de l'histoire et de la philosophie des sciences. Des recherches récentes ont montré que les mathématiques, et tout spécialement la géométrie, tirent leurs origines de pratiques védiques, qui remontent au moins à 3000 AC.

J'ai aussi découvert que le concept de preuve mathématique peut se rattacher à des principes de Yoga, tels que décrits dans le célèbre Yogasutra, rédigé par le légendaire Patanjali. Tout ceci m'a grandement intrigué: la plus rationnelle des sciences exactes aurait des racines religieuses et mystiques! Sans aucun doute, bien des lecteurs ne seront pas surpris d'apprendre que la pensée rationnelle, à laquelle nous accordons un tel prix, tire sa source de la mystique. Patanjali et le grec Pythagore furent des mystiques, ce qui ne les a pas empêchés d'être à l'origine des processus rationnels sur lesquels se fonde notre civilisation. Voilà pourquoi je me suis penché avec une plus grande attention sur les pensées religieuses grecques et hindoues. Mon exposé sur l'Hindouisme est le fruit de ces réflexions. Pour simplifier, je présenterai sept propositions fondamentales.

1) L' Hindouisme n' a pas de commencement historique

Le Rig Véda, texte hindou le plus ancien, est considéré comme ayant existé de toute éternité. En tant que scientifique, je peux difficilement admettre ce genre de proposition. Il doit exister une période dans l'histoire où ce qui est contenu dans le Rig Véda n'existait pas. En revanche, il n'est pas possible de délimiter un moment de l'histoire qui aurait vu le début de la composition de ce texte. Au XIXème siècle, des érudits européens, des indianistes comme Max Müller ont tenté de fixer cette date de composition des Védas à 1200 AC.

Il semble que ce soit sous l'influence de leurs propres conceptions bibliques, selon lesquelles le monde fut créé le 23 octobre 4004 AC, à 9 heures du matin, tandis que le Déluge aurait eu lieu en 2448 AC. Tout cela n'était que superstition, mais les ouvrages historiques continuent d'utiliser cette date de 1200 AC pour les Védas.

La vérité est que la civilisation védique en Inde remonte au moins à 7000 AC, comme nous le prouve l'archéologie (*). La dernière glaciation prit fin il y a plus de 10.000 ans, et nous sommes incapables de préciser si le Rig Véda date de l'ère pré- ou postglaciaire. Il existe des passages du Rig Véda où nous lisons des descriptions qui ressemblent à des témoignages oculaires de la fonte de la calotte glaciaire.

La célèbre légende védique du Dieu solaire Indra qui tue Vritra fait sans doute allusion à ce phénomène naturel. L'important est que, contrairement au cas du Christianisme et de l'Islam, qui sont des religions historiques, nous ne pouvons pas donner de date précise (ni siècle ni millénaire) pour faire débiter l'Hindouisme.

Plus fondamentalement encore, au contraire du Christianisme et de l'Islam, religions historiques, il est impossible d'attribuer la fondation de l'Hindouisme à un personnage ou à une ère historique.

Sans le Christ, il ne peut y avoir de Christianisme, ni d'Islam sans Mahomet. L'Hindouisme, lui, ignore ce genre de personnage historique et daté, qui en serait le fondateur. En d'autres termes, le Christianisme et l'Islam sont des religions "paurusheya", tandis que l'Hindouisme est une religion "a-paurusheya": le Christianisme est la religion fondée par un "purusha" (terme sanskrit signifiant "homme") appelé Jésus, et Mahomet est le "purusha" de l'Islam. Dans l'Hindouisme, ce n'est pas le cas.

2) L' Hindouisme n' est pas une religion révélée.

Même les Védas ne constituent pas l'autorité suprême, le "Livre" de l'Hindouisme. Le mot Véda dérive de la racine "vid" (savoir), il signifie simplement "savoir tel qu'il fut discerné par les visionnaires védiques. Les Védas ne constituent ni une théologie, ni un système de croyances qui devrait être accepté par tous - un credo -, mais bien une somme de connaissances.

Un Hindou est libre d'interroger n'importe lequel de ces textes sans pour autant perdre sa qualité d'Hindou s'il n'en reconnaît pas l'autorité. Même la Bhagavad Gita conteste l'autorité des Védas. Les textes hindous sont uniquement vus comme des guides.

Chacun est libre de les interpréter à sa guise, et il n'est jamais fait appel à l'argument d'autorité pour réprimer une pensée dissidente. En bref, dans les religions chrétienne et musulmane, l'Écriture est le Livre qui fait autorité. Les textes hindous, eux, sont plutôt des guides, que chacun utilise selon ses choix.

3) L' Hindouisme ignore le prophète en tant que représentant exclusif du Vrai.

Voici sans aucun doute la plus grande différence entre Hindouisme et religions révélées. Un Hindou qui croit en l'existence de Dieu (ou des Dieux) a le droit de suivre sa voie propre. Nul n'exige de lui de reconnaître pour fondées les prétentions d'un quelconque intermédiaire, par exemple un prophète se posant en Elu de Dieu. Dans une religion révélée, il n'est possible de connaître Dieu que par le seul truchement d'un tel intermédiaire, choisi par la divinité. Quiconque nie l'autorité de l'Elu se voit taxer d'incroyance. Ce qui signifie que dans un pareil système, celui qui croit en Dieu doit obligatoirement croire en son intermédiaire. Il lui est strictement interdit de croire en Dieu et d'ignorer ledit Elu. S'il agit de la sorte, même en restant un "croyant", il se verra rejeté parmi les "incroyants". Par conséquent, l'on voit que, dans une religion révélée, l'Elu de Dieu acquiert une importance aussi grande, voire plus grande encore, que celle de la divinité.

Les agents de cet intermédiaire, de l'Elu de Dieu, constituent ce qu'on appelle le clergé: ils font respecter les diktats de l'Elu, souvent avec une grande sévérité. L'Hindouisme ne reconnaît aucune autorité à ce genre d'intermédiaire. Tout un chacun, homme, femme ou enfant, peut avoir un accès direct à Dieu en fonction de ses efforts. Dans la Bhagavad Gita, Krishna dit: "Toutes les créatures, petites et grandes, je les regarde du même oeil; je n'éprouve ni haine ni préférence pour aucune." Toutes sont donc égales aux yeux de Dieu. Les textes ont pour rôle de les aider dans les efforts ou chemins, que l'on appelle souvent "yoga".

4) Le Dieu des Hindous est un Dieu personnel, intérieur à celui qui cherche.

Il y a un important débat autour de l'unité ou de la multiplicité de Dieu, d'aucuns faisant grand cas de la prétendue supériorité du Monothéisme. Par conséquent, nombre d'Hindous éduqués à l'occidentale sont sur la défensive en ce qui concerne leur religion, au point d'affirmer que l'Hindouisme, au fond, est lui aussi monothéiste, à l'instar du Christianisme et de l'Islam. Ce qui est la preuve d'un gigantesque malentendu quant à la nature divine, telle qu'elle est définie par des sages hindous. Dans l'Hindouisme, Dieu ne se compte pas comme on le ferait de vulgaires cailloux! Selon le célèbre Isha Upanishad, Dieu est partout: "L'univers tout entier, y compris le moindre recoin, le moindre être vivant, est la demeure de Dieu".

Le Dieu des Hindous n'a rien d'un Dieu extérieur qui ne se révélerait qu'à un prophète choisi pour être ensuite imposé au reste du monde comme l'unique autorité suprême. Dieu peut être reconnu par quiconque, en fonction des efforts et de la quête de chacun. Souvenons-nous des paroles de Krishna citées plus haut. Les divers yogas sont des chemins qui peuvent mener à la connaissance de Dieu.

Tout cela est très proche de l'antique mysticisme grec, tel qu'il était pratiqué par des sages comme Pythagore. Il n'existe aucun dogme qu'un agent extérieur puisse imposer aux autres au nom d'un quelconque Dieu unique. Par conséquent, le Dieu des Hindous, tout comme celui des Grecs, est un Dieu personnel, aussi divers que les individus. La multiplicité des Dieux que l'on observe dans les panthéons hindous et grecs est le reflet de la multiplicité des chemins explorés par les sages. Il s'agit d'une conséquence normale de la liberté spirituelle dont jouit tout Hindou. Les soi-disant croyances monothéistes qui sont imposées par des intermédiaires (le clergé) au nom du Dieu unique interdisent pareille liberté spirituelle. Les fidèles doivent croire en un credo qui leur est imposé: tout choix leur est interdit. Voilà pourquoi les théocraties se réclament toujours du Monothéisme: invoquer le Dieu unique permet aux intermédiaires d'accroître leur pouvoir. C'est ce que nous appelons le "Monothéisme autoritaire", par opposition au "Monothéisme de choix", où chacun est libre de croire en un ou plusieurs Dieux. L'Hindouisme laisse aux hommes cette liberté de choix et de conscience.

5) L' Hindouisme ne cautionne ni l' exclusivisme ni les clergés.

Quiconque prétend posséder le monopole de la vérité ou "la seule méthode" pour atteindre Dieu n'a pas sa place dans l'Hindouisme. Toute méthode, tout message n'est jamais qu'un seul parmi beaucoup d'autres. L'exclusivisme divise le monde en "fidèles" et en "infidèles". L'Hindouisme refuse cette rupture: Krishna, dans la Bhagavad Gita, dit justement: "Tous les chemins mènent vers moi". Ce qui réduit à néant les prétentions des "seuls" vrais guides. En conséquence, l'Hindouisme ne possède pas de clergé chargé d'imposer un credo aux fidèles.

6) L' Hindouisme ne s' impose jamais par le biais du prosélytisme.

Dans l'Hindouisme, l'accent est mis sur la réalisation par l'expérience et l'effort personnels. C'est pourquoi les Hindous n'ont jamais cherché à convertir qui que ce soit, que ce soit par la force ou la persuasion. Les religions expansionnistes comme le Christianisme et l'Islam ont visé à se propager par l'impérialisme, c'est-à-dire par la suppression de l'individuel. Au contraire, l'Hindouisme ne vise qu'à croître de l'intérieur, individuellement. L'Hindouisme est une méthode, une approche des questions fondamentales (création, existence) qui respecte les différentes voies. Il est en quelque sorte comparable à la pensée scientifique: rien ne peut être imposé par le fer et par le feu. Pour cette raison, les Hindous n'ont jamais jugé nécessaire d'envoyer des missionnaires armés de canons et les poches pleines d'or pour convertir les autres peuples. Ceux qui désirent devenir Hindous ont à se mettre en quête, à étudier avec l'aide de professeurs.

Il existe actuellement un grand intérêt pour l'Hindouisme et pour son rejeton, le

Bouddhisme. Mais il n'y a pas d'autorité centrale comparable au Pape et à ses cohortes de clercs organisées comme une firme multinationale au service du Dieu unique. En Occident, les "missions" hindoues sont composées essentiellement de volontaires. Quiconque leur rend visite se rend immédiatement compte de la différence entre les sermons et l'atmosphère sereine, la liberté de parole qui règnent chez les Hindous. Le Prêtre, ou saddhu, ne revendique aucune autorité suprême garantie par Dieu ou par un quelconque concessionnaire terrestre. Le saddhu est simplement le conservateur d'enseignements et d'expériences. Ceci explique que nombre d'Occidentaux attirés par l'Hindouisme se recrutent parmi l'élite intellectuelle et artistique. C'est précisément ce rationalisme hindou qui les séduit, en tant que méthode et non en tant que croyance, parce qu'il ne vise pas à leur imposer ni des dogmes ni le moindre clergé.

7) Le seul "dogme" hindou est la liberté du choix et de la conscience.

La littérature religieuse hindoue, sous ses formes les plus anciennes, traite principalement de la connaissance et des voies à suivre pour connaître les vérités divines. Cela peut prendre la forme de la philosophie védantique (les Upanishads), de pratiques telles que le Yoga, ou celle de vies extraordinaires à imiter comme on le voit dans les épopées et les Puranas. Il est totalement faux de comparer ces oeuvres avec les Écritures des religions révélées, qui indiquent les croyances exigées des "vrais croyants" et imposées par le clergé. La Réforme en Europe fut en définitive une révolte contre cette autorité exclusive. Les textes hindous, quant à eux, ne sont que des guides qui permettent à chacun de suivre la voix de sa conscience, ses capacités et ses volontés. La Bhagavad Gita est un résumé de différents chemins, particulièrement tels qu'on les trouve dans les Upanishads. S'il y a une conviction qui surpasse toutes les autres dans l'Hindouisme, c'est bien le pluralisme: ni voie unique ni peuple élu! La différence la plus importante entre la conception hindoue et les traditions bibliques (sémitiques) consiste en leur conception de Dieu. L'Hindou voit en Dieu la source de la vérité cosmique. Dans les traditions sémitiques, comme le Christianisme et l'Islam, Dieu est la figure de l'autorité. Celle-ci est toujours exercée par un agent humain qui invoque Dieu (ou son Verbe) pour justifier son propre pouvoir. C'est l'origine du despotisme, qui refuse l'idée même du pluralisme. Voilà pourquoi le Christianisme et l'Islam sont des théocraties, au contraire de l'Hindouisme. En même temps, tolérance et pluralisme ne signifient pas que l'on accepte le mal. La défense de cette liberté de pensée et de conscience est un devoir pour tout Hindou. La tyrannie n'est en rien un droit fondamental.

Toute personne qui, au nom de "l'unité essentielle des religions", proclame que toutes les religions se valent, est soit un naïf, soit un charlatan. C'est une très grande illusion que de prétendre, en comparant des éléments tirés de leur contexte, que toutes

les religions véhiculent le même message. Voici donc une anomalie intéressante: le seul dogme admis par l'Hindouisme est le refus des dogmes. Parmi les sept principes expliqués plus haut, le dernier, qui concerne la liberté de choix, est le plus ancien et le plus caractéristique de cette vision du monde. Tout système de pensée niant cette liberté de choix et de conscience est foncièrement incompatible avec l'Hindouisme. Pour suivre sa voie, chacun a besoin d'un guide, d'intelligence et de lucidité. Des textes comme les Védas, les Upanishads, la Gita, etc, peuvent servir de guides. Quant à la quête d'une telle lucidité, que la Gita nomme sthitha dhi (ou intellect stable), elle s'exprime dans une prière énoncée il y a des milliers d'années dans le célèbre Gayatri mantra (Gathino Vishwamitra, in Rig Véda III.62.10). Elle prend la forme d'un hymne à Savitar, prié d'inspirer notre intellect: "Om tat savitur-varenyam, bhargo devasya dhimahi; Dhiyo yo nah pracodayat". Ce mantra, cité en exergue au début de mon article, résume toute l'essence de l'Hindouisme.

Navaratna Rajaram
Bangalore, 1996.



() Le Docteur N.S. Rajaram est mathématicien, linguiste et historien des sciences. Il a été chercheur et professeur dans plusieurs universités américaines, notamment dans le domaine de l'intelligence artificielle et de la robotique. Il s'intéresse maintenant à l'histoire de l'Antiquité et des sciences. A ce sujet, il a publié, avec D. Frawley, "Vedic Aryans and the Origins of Civilization. A Literary and Scientific Perspective, World Heritage Press, St. Hyacinthe 1995. Ses travaux remettent en cause l'arrivée en Inde des Aryas, qui seraient donc des autochtones. Cette théorie, davantage fondée sur des a priori politiques et culturels (anti-occidentalisme et nationalisme indien) que sur des réalités archéologiques, anthropologiques et linguistiques, semble séduire un nombre grandissant d'intellectuels indiens. Ces thèses, qu'Antaios n'avalise pas, se fondent sur le refus du colonialisme (les Aryens étant considérés par certains comme une vague d'invasions préfigurant celle des Britanniques) et une volonté de créer une nation indienne homogène (union des Dravidiens et des Aryens, de toutes les castes, de tous les courants religieux). Pour des références plus précises, voir l'article "Etudes indo-européennes" dans cette même livraison.*

Voyages Barbares en Inde ou l' Orient selon René Daumal et Henri Michaux

"Et quand à nouveau je regardai les images de ces trésors que, par la voie des livres et de l'intellect, l'Inde m'avait envoyés, je compris pourquoi ces messages nous restent incompris. Nous allons vers ces antiques et vivantes vérités avec nos attitudes psychiques d'Européens modernes, d'où de perpétuels malentendus".

René Daumal, "Pour approcher l'art poétique hindou".

"Toute pensée indienne est magique. Il faut qu'une pensée agisse, agisse directement, sur l'être intérieur, sur les êtres extérieurs. Les formules de la science occidentale n'agissent pas directement. Aucune formule n'agit directement sur la brouette, même pas les formules de leviers. Il faut y mettre les mains".

Henri Michaux, "Un barbare en Asie".

René Daumal et Henri Michaux, rien ne s'impose avec autant d'évidence que la rencontre entre ces deux noms, entre ces deux poètes, qui ont respectivement suivi une oeuvre fulgurante, partagée entre l'écriture, la drogue et le voyage. Le voyage intérieur s'entend, le voyage comme quête et comme initiation à ce "Lointain intérieur" pour reprendre le titre d'un livre de Michaux, afin d'apaiser les démons qui les dévorent. Bref, un voyage qui commence par le refus, le "non" de la voie négative, et se précise comme un itinéraire spirituel, ponctué d'illuminations et d'extases, d'apaisements et d'éveils. En regard de cette longue épreuve d'exorcisme avec les mots, la rencontre que nous posons entre ces deux hommes, ou plutôt le voyage qui se précise en regard de leurs itinéraires respectifs se situe d'emblée dans l'imaginaire, à la croisée des textes, en marges des poèmes. A un moment donné de leur vie, René Daumal choisit l'Inde, Henri Michaux la Chine. La part respective faite à l'Orient repose sur une mystique personnelle, et sur ce qu'il convient de nommer un choix de vie, choix qui en dernière mesure ne s'explique pas. Tout au plus, nous pouvons le constater et le situer. Pourtant, on ne peut s'empêcher de penser que le voyage de Michaux rapporté dans "Un barbare en Asie" devait persuader René Daumal que le seul véritable voyage est celui qu'il propose dans son récit mystique inachevé, "Le Mont Analogue". Paysage contre paysage, le voyage déçoit, ouvre des portes pour en fermer d'autres. Dès lors, il ne reste plus que le voyage spirituel et initiatique, qui oscille entre l'imaginaire et l'imaginal.

Mais du coup, et comme pour remédier aux lacunes, on est toujours tenté de faire

jouer le poète et sa biographie l'un contre l'autre pour s'en sortir. Ici, on pourrait donc commencer par rappeler que les deux hommes sont nés dans les Ardennes belges à neuf ans de différences, qu'évoluant respectivement dans l'horizon du surréalisme, ils auraient pu se rencontrer à la suite du Grand Jeu, par l'intermédiaire de Jean Paulhan, qui voulait les réunir vers la fin septembre 1932, avec Roland de Renéville (1), Antonin Artaud, Denis de Rougemont, Marcel Jouhandeau et Jules Supervielle pour une discussion sur l'absolu et le rapport entre théologie et métaphysique, et le statut du langage devant la science et la poésie. Deux ans plus tard, on les retrouve ensemble pour tenter de relancer un ultime projet du Grand Jeu avec Roland de Renéville et Roger-Gilbert Lecomte, mais en vain. Enfin, en 1937, lorsque Michaux devient rédacteur en chef de *Hermès* (2), cette revue versée dans la mystique et l'expérience spirituelle devait attirer l'intérêt de René Daumal qui y offrit différentes contributions. Et si la revue, dans sa seconde série dirigée après la guerre par Jacques Masui consacre un numéro spécial sur l'itinéraire spirituel de Daumal ("La voie de René Daumal, du Grand Jeu au Mont Analogue", *Hermès* n°V, 1967), nous retrouvons les noms des deux poètes rassemblés dans le *Hermès* n°II de 1964, avec "L'Hymne de l'Homme", une traduction du IXème mandala du Rig-Véda par René Daumal, et de Henri Michaux un texte curieux, intitulé "Le dépouillement de l'espace" et qui retrace une expérience semblable à celle du Mont Analogue, en ce sens où une séance de contemplation d'une montagne en haute altitude va rapidement se transformer en une expérience de l'invisible et de l'anéantissement. Devant ce vide, Michaux découvre enfin ce mouvement qui retire, qui soustrait de la terre en une "Merveilleuse invisible lévitation". Nous y voilà, en ce point où voyage et contemplation, altitude et élévation nous ramène vers les gouffres invisibles, et où nous serons certains de retrouver nos deux auteurs, à la croisée de leur cheminement vers l'Orient.

Sur les premières traces du poète: voix et chemins

Pour le poète, l'épreuve réside dans le langage, dans sa nécessaire hauteur. L'eût-il rencontré dans une transparence avec le monde, il cherchera à combler ce halo diaphane par la densité des mots qui l'enracinent entre terre et ciel. Par contre, dès qu'il ressent la fragilité intime de ses constructions verbales, érigées par le souffle même qui menace à tout instant d'entamer son frêle château de carte, l'abîme du verbe s'ouvre devant lui afin que le poète s'y abîme. Prise entre ces deux voies, l'expérience poétique ne connaît pas de cogito. Aucune philosophie du langage ne peut assurer l'édifice, et ce d'autant moins lorsqu'il s'agit d'un château de cartes. La question se décide irrémédiablement dans la voie et le tracé du poème. René Daumal et Henri Michaux ont chacun manifesté respectivement cette seconde voie poétique, celle qui naît de l'épreuve d'une parole

cassante et brisée. Les premiers textes de Michaux, publiés sous le titre "Qui je fus", rendent compte de cette rupture du langage que le poète tente de cicatriser. Ces courts textes traduisent une écoute devant la multiplicité des voix qui fusent en tout sens. Et au milieu de ce tourbillon intérieur émerge l'impossible communication entre les voix et les êtres, qui ne cessent de s'accorder autour de leurs désaccords, de leurs énigmes: "Je suis habité : je parle à qui-je-fus et qui-je-fus me parlent. Parfois, j'éprouve une gêne comme si j'étais étranger. Ils font à présent toute une société et il vient de m'arriver que je ne m'entends plus moi-même" (3).

A peu près à la même époque, René Daumal et ses amis simplistes proposent de leur côté de former une société fermée, régie par des initiations, des expériences et des jeux de mots, calembours pataphysiques qui traduisent un identique déchirement devant le langage et la communication. Mais rapidement, pour Daumal, ce sera une expérience au-delà des mots qui s'imposera. Ce seront les tentatives réitérées d'intoxication au tétrachlorure de carbone qui amèneront ces jeunes adolescents de Reims sur les pentes d'une expérience fondamentale de la mort. D'ailleurs, il faudra à Daumal non moins de trois versions différentes pour tenter de mettre en mots cette expérience fondamentale. Or, ce qui se précise dans les différentes narrations de cet inénarrable est l'ébranlement d'un jeune adolescent dont l'éducation l'avait jusqu'alors tenu à l'écart de la religion ou du monde spirituel. Soudain, il prenait conscience d'une autre dimension métaphysique. En faisant éclater les limites du possible, c'est un autre monde et un autre mode de connaissance qui s'offre subitement à lui. Mais ce premier aperçu de cette révélation allait requérir de René Daumal bien des rigueurs, bien de l'ascèse et de la maîtrise.

Or, déjà un premier signe émerge dans ces lignes, une première voie qui annonce sa quête orientale. Tentant de décrire ses visions, Daumal donne une description de l'espace qui fait penser à un yantra, qui symbolise autant l'essence de la connaissance que celle de la création. "Un cercle mi-partie rouge et noir inscrit dans un triangle mi-partie de même, le demi-cercle rouge étant dans le triangle noir et inversement; et l'espace entier était divisé ainsi en cercles et triangles inscrits les uns dans les autres, s'agençant et se mouvant et devenant les uns les autres d'une manière géométriquement impossible, c'est-à-dire non représentable dans l'état ordinaire" (4). Quelques lignes plus loin, Daumal précise que cette vision n'est pas représentable dans un espace euclidien mais dans une "espace-courbe", qui sera la manière d'accéder au Mont Analogue. Si cette expérience fondamentale et inénarrable est le point de départ de la recherche qui mènera Daumal jusqu'en cette quête spirituelle du Mont Analogue, elle l'engage pour le moment auprès de ses amis du Grand Jeu, avec lesquels il va découvrir René Guénon et l'Inde, et se mettre à l'étude du sanscrit afin d'avoir un accès direct aux textes sacrés de la tradition indienne et orientale. De son côté, si Henri Michaux reste à l'écoute des voix intérieures

qui grouillent en lui, il décide assez rapidement de prendre le large. En 1927, il s'embarque pour l'Amérique du Sud, d'où il ramène son carnet de route "Ecuador", qui offre une amère satire de l'exotisme. Car ici le voyage n'est pas une fin en soi. Placé sous le signe de l'ailleurs, le voyage est une recherche, une quête non de ce qui augmente ou enrichit, mais ce qui appauvrit, dépouille, dénude. De toute évidence, l'Amérique est trop proche de lui et de son Occident, trop chrétienne pour que le poète s'y découvre comme autre. De fait, la religion et l'expérience spirituelle sont l'objet premier des voyages de Michaux, comme le rappelle les premières lignes de "Un barbare en Asie": "Je connais une vingtaine de capitales. Peuh! Mais il y a Calcutta! Calcutta, la ville la plus pleine de l'Univers. Figurez-vous une ville exclusivement composée de chanoines. Sept cent mille chanoines (plus sept cent mille habitants dans les maisons: les femmes. Elles ont une tête de moins que l'homme, elles ne sortent pas). On est entre hommes, impression extraordinaire. Une ville exclusivement composée de chanoines. Le Bengali naît chanoine, et les chanoines, sauf les tout petits qu'on porte, vont toujours à pieds. Tous piétons, sur les trottoirs comme dans la rue, grands et minces, sans hanches, sans épaules, sans gestes, sans rires, ecclésiastiques, péripatéticiens". Cette première impression frappe alors que l'Asie semble promettre au poète le dépaysement espéré.

Un barbare en Inde

Sur les cartes du XVIIème siècle, on trouve un espace géographique incertain, sans ville ni route, qui s'étale au sud des premiers déserts africains. Ce lieu sans lieu, où, selon la légende, il ne fait pas bon vivre, se nomme la Barbarie, autrement dit le pays où vivent les "barbaros". Si l'on ne manque pas d'imaginer cette immensité indéfinie, qui de ses plaines vides et sordides délimitent comme une marque d'infamie les lieux de plus haute culture qui bordent le bassin méditerranéen, il faudra attendre la fin du XIXème siècle pour que ces pays acquièrent enfin un nom et sortent de l'indistinction des cartes géographiques, comme le rappelle Joseph Conrad dans "Heart of Darkness", en évoquant les espaces vierges des cartes qui faisaient rêver l'enfant en quête de découverte et d'exploration. Or, ce ne sera qu'à la moitié du XXème siècle que Claude Lévi-Strauss dialectisera la barbarie autour de la mise en abyme de sa négation et de son identité. Ainsi, le paradoxe de la barbarie qui s'énonce comme suit dans "Race et histoire": "Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie". Entraînant l'homme occidental à reconnaître sa propre barbarie en regard des irréductibles différences culturelles, il le confronte à sa différence barbare qui ne se constate plus de loin en loin, mais dans la proximité à l'exemple de ce "mirouer du monde" dressé par Montaigne dans sa description des Cannibales au trente-et-unième chapitre de ses "Essais".

A sa manière, Henri Michaux devait devancer Lévi-Strauss. Selon son titre "Un

barbare en Asie", il devait se reconnaître lui-même comme le barbare ou celui qui croit plus mais demeure profondément persuadé de sa propre barbarie, déjouant d'avance les pièges du relativisme culturel. Ainsi, l'ensemble de l'ouvrage va progressivement élaborer un subtil tissage d'oppositions entre l'Orient et l'Occident, mais sur fond de la remise en question de l'identité du poète, de son moi, en regard de son morcellement dans la diversité et du multiple. Il ne s'agit plus d'aborder l'autre du haut de sa culture, mais de décrire minutieusement les impasses, les impossibilités, comme autant de mailles qui vont tresser une figure de l'autre. La recherche de l'Absolu et de l'Unité qui anime notre barbare n'est autre que la recherche de ce qui ne peut trouver en Occident. L'autre devient révélation de la différence à partir de laquelle le poète réalisera son unité intérieure. D'où l'exaspération de l'Européen devant l'Indien, la lenteur ou le manque d'élan des vaches sacrées que Michaux retrouve dans la langue hindi, ou encore la différence entre les catégories de pensées et l'enchaînement des idées, qui ne sont qu'autant de manières de mettre en avant cette religiosité radicale de l'Indien devant l'irrespect de l'Européen, de retracer les signes de la quiétude orientale au regard du manque de repos de l'Occidental. De l'idolâtrie de l'Indien qui "adore adorer" on devine la voie magique d'une spiritualité de l'Absolu et de l'Un qui ne cesse de fasciner notre auteur et qu'il poursuit infiniment à travers ces pages. Ainsi, lorsque Michaux déclare que l'attitude des religions hindoues porte rarement "la marque du divin", il ne s'agit là nullement de dénégation, mais bien plus de la mise en avant de l'universalité de leur spiritualité, qui contrairement à l'humilité chrétienne, porte la force. "La prière et la méditation sont l'exercice des forces spirituelles. A côté de Kali se trouve le tableau démonstratif des attitudes de prières. Celui qui prie bien fait tomber des pierres, parfume les eaux. Il force Dieu. Une prière est un rapt. Il y faut une bonne tactique" (5). Il est donc autant question d'un exercice de séduction que d'une appréhension directe et physique de la spiritualité orientale. Derrière la tentation ethnographique de ses descriptions, Michaux tente à son tour d'opérer un rapt ou un ravissement comme saisie de l'autre, comme vie intérieure ou expérience spirituelle du poète. Mais cette unité de l'Orient ne se constate tout au long de ce récit qu'en l'espace même de son opposition au multiple, et cette irréductibilité sera le terme du voyage de Michaux à travers l'Inde. L'ouverture sur cette foule infinie de chanoine qui emplit les rues de Calcutta se termine par cette impossibilité pour l'Européen de découvrir l'unité des Indiens, puisqu'il est incapable de trouver le centre de la personnalité hindoue. "Moi non plus, je ne l'ai peut-être pas trouvée, conclut Michaux, mais je sens parfaitement qu'elle existe". Entre-temps, il a rendu sensible certaines des voies qui conduisent vers ce centre, tout en poursuivant à Ceylan, en Chine (où il découvre une vocation vers l'équilibre que le poète aura tant recherché), au Japon ou en Malaisie cette Asie fantôme. Puis vient le moment du retour. Le barbare revient

changé, la tête remplie de démons et de visages transparents qui le hantent jusqu'à l'exorcisme. C'est alors que le voyage s'irréalise en une ethno-fiction, à travers laquelle le poète esquisse une nouvelle géographie du voyage dans de lointains pays imaginaires, décrivant mœurs et coutumes des habitants de la Grande Garabagne, de Poddema ou du pays de la Magie. Mais cet Orient ne cesse pour autant de hanter l'écriture du poète, au point que le dépaysement total qui fut convoité en Asie, il le poursuivra à travers cette autre écriture qu'est le dessin. Avec les idéogrammes de "Mouvements", Henri Michaux exorcise l'écriture inquiète, il se délivre du monde verbal du signe en habitant le monde par la ligne. Mime ou simulacre d'idéogramme qui ne cherche qu'à compenser l'infirmité de celui qui ne sait pas signifier avec des signes, avant qu'il ne découvre le secret, le voilé ou le non-apparent dans lequel se cèle la suggestion de l'écriture idéographique chinoise (6).

Ascèse et métaphysique alpine

Les chemins qui mèneront René Daumal vers l'Inde et la pensée orientale divergent de ceux suivis par Michaux. D'emblée, le voyage imaginaire et métaphysique prend le pas sur le voyage réel et anthropologique, comme le montrent ses différentes contributions à la revue du Grand Jeu. Dans le premier numéro, Daumal offre un compte rendu sur "L'âme primitive" de Lévy-Bruhl, dans lequel il dénonce une confusion entre la réalité de la pensée mythologique qui n'est autre que cette pensée elle-même et l'objet affirmé par ce discours qui est présenté dans sa littéralité par le théoricien de la pensée primitive. Daumal dénonce donc une certaine naïveté dualiste, tout en affirmant l'unité foncière de la pensée ou de l'Esprit, ainsi que l'universalité des mythes. De son côté, Roger Gilbert-Lecomte affirme dans sa note "René Guénon, La crise du monde moderne" l'adhésion du Grand Jeu à la tradition mystique et initiatique dont se réclame Guénon. Dans le numéro suivant, Daumal revient sur Guénon, en qui il voit le commentateur le plus fidèle de la pensée hindoue ("S'il parle du Véda, il pense le Véda, il est le Véda"), et plus particulièrement sur son ouvrage "L'homme et son devenir selon les Védânta" pour y mettre en avant le principe de sa démarche: "La trame essentielle de ma pensée, de notre pensée, de la pensée, est inscrite -je le sais depuis des ans - dans les livres sacrés de l'Inde" (7). Ainsi, le mouvement qui conduit Daumal à universaliser sa pensée en la pensée unifiante de l'Esprit lui permet du coup de vérifier ses expériences ou ses découvertes dans tel verset d'un Upanishad ou de la Bhagavad-Gîtâ. Il généralisera ce principe avec son étude "Nerval le Nyctalope" parue dans "Le Grand Jeu" n°III, et où la relecture d'Aurélia impose la certitude sensible d'un autre monde dont l'exploration serait privilégiée par l'onirisme et l'hypnagogisme. Mais sans céder à l'hallucination et au romantisme du voyage orientalisant, Daumal voudrait imposer la rigueur et l'exigence

des moyens d'investigation de ce monde astral. C'est ce qu'indique clairement son *exergue* tirée de la *Bhagavad-Gîtâ* (II, 89): "Ce qui est nuit pour tous est un jour où veille l'homme qui s'est dompté; et ce qui est veille pour eux, n'est que nuit pour le clairvoyant solitaire". N'est pas voyant qui veut, tandis que la clairvoyance exige de l'homme qu'il se dompte pour atteindre l'état de conscience de cette science du rêve que Daumal veut à tout prix distinguer de la rêverie ou de la divagation. Pour se faire, Daumal confirmera les descriptions de Nerval en avançant ses propres expériences et en comparant différents passages avec des détails pris dans les livres sacrés de l'Inde. Le but de Daumal, on l'aura compris, n'est pas de faire avancer le domaine de la littérature comparée, mais de se donner les moyens d'explorer les mondes archétypaux dans lesquels naissent les mythes et les mystères. Cet acquiescement du Grand Jeu à la métaphysique orientale exposée par Guénon se dédouble toutefois d'une rhétorique violente et agressive, qui se donne pour objet la dissolution des conditions qui rendent impossible l'accès à cette connaissance supérieure. Formulée comme un Casse-Dogme systématiquement destructeur, cette attitude s'apparente à une théologie négative qui multiplie les attaques contre le rationalisme, l'historicisme ou encore le positivisme scientifique, afin de précipiter le cheminement vers l'épanouissement spirituel dont parle aussi bien la médecine, l'art, la science ou la littérature hindoue. Au moment où l'expérience du Grand Jeu prend fin, Daumal va poursuivre et radicaliser cette voie vers la connaissance qui délivre. Par l'intermédiaire de Salzmann, il fera la rencontre de Gurdjieff, avec lequel il parfait son initiation en se mettant sur la voie de la tradition hindoue du Renoncement (*Sannyâsi*) et de la transformation communion avec "Tad Atman". En effet, la communion entre Atman et Brahman (le "Soi" et la "Parole sacrée" selon la traduction qu'offrira Daumal du *Brihadâranyaka Upanishad*) ne peut se réaliser qu'au prix du détachement et du renoncement des désirs et en niant les illusions du monde et du moi. "Non est mon nom / Non non le nom / Non non le non", telle sera la dialectique à fond perdu avec laquelle Daumal commence par entamer sa personne, sa conscience, dans les poèmes qui ouvrent "Le Contre-Ciel" (8). Cette première étape du renoncement au moi vise la réalité suprême, et doit mener vers la transformation comme contraction cathartique et expansive en vue de la rencontre avec l'Un. Kathleen Ferrick Rosenblatt a très bien esquissé ces étapes du cheminement spirituel et oriental de Daumal (9). Et s'il y a lieu de rappeler qu'à partir de ce moment, Daumal ne cessa d'écrire sur l'Inde avec des textes tels que "Le livre des morts tibétain" ou les études et traductions réunis dans "Bharata - L'Origine du Théâtre, La Poésie et la Musique en Inde", les deux récits "La Grande Beuverie" et "Le Mont Analogue" forment les étapes de ce parcours spirituel. Après les poèmes réunis dans "Le Contre-Ciel" viennent les abîmes de "La Grande Beuverie" avec ses interminables dialogues qui sont autant de manières pour l'esprit de s'intoxiquer,

tandis que ce récit initiatique doit nous mener de cette prison circulaire, d'où on ne sort que pour se rendre à l'infirmerie des paradis artificiels, vers le réveil de la lumière du jour. Monde à rebours ou monde des sphères inférieures, peuplé des Bougeotteurs, des Sophes, des Sciens, des Fabricateurs d'Objets et de Pwatts, dont ces pages amères nous proposent l'exploration des caractères saillants de leurs moeurs et coutumes. Mais ces hommes ne vivent que dans l'instant de leur désir le plus bas, sans espoir, sans salut. Autant ce récit manifeste une volonté de rupture avec la pensée de son temps et les avant-gardes artistiques, autant il est sombre et sans issue. Il retrace les différents fronts sur lesquels Daumal organise sa critique, toute en préparant par sa fin la possibilité de l'éveil et de l'élévation, la possibilité même de sortir hors de cette beuverie sans fin, par une purification par le feu. Ainsi, le narrateur brûle ses vêtements, ses livres dans un renoncement rituel, alors que ce récit se termine par cette sentence prophétique, qui annonce non plus l'évasion, mais l'ascension du Mont Analogue: "Nous nous levâmes tous, car il y avait pour chacun de nous plusieurs choses urgentes à faire. Il y avait beaucoup de choses à faire pour vivre". Ainsi, Daumal reconnaît au-delà des idées communes qu'il existe des vérités éternelles, dont parlent les livres sacrés, et qu'il lui fut donné de contempler en des éclairs éblouissants. Mais comment rendre compte de ces moments, de ces illuminations. La volonté de réalisation spirituelle ici s'accompagne d'une attention soutenue quant à la possibilité de communiquer cette rencontre avec l'absolu. C'est ici que la poétique indienne, exposée dans "Bharata", donnera à Daumal un art de l'écoute, de la rencontre et de la réalisation par-delà les mots, car l'art poétique hindou est moins un art d'écrire (une poétique telle que nous l'entendons) qu'un moyen de connaissance, voir même la plus haute activité qu'il soit donnée à l'homme, en lui conférant le pouvoir de la parole. Cette vocation poético-créatrice sera pleinement réalisée et mise à l'oeuvre dans "Le Mont Analogue" (10), le dernier texte de Daumal qui est demeuré inachevé. Le sous-titre de ce récit indique clairement les intentions de l'auteur: "roman d'aventures alpines, non euclidiennes et symboliquement authentiques". Ces aventures alpines soulignent donc la hauteur et l'élévation visées par ce récit, tandis que cet alpinisme métaphysique se trouvent exposé en fin d'ouvrage dans une petit traité d'alpinisme analogique dont le principe est que l'on ne peut rester au sommet indéfiniment. "A quoi bon, alors? Voici: le haut connaît le bas, le bas ne connaît pas le haut. En montant, note bien toutes les difficultés de ton chemin: tant que tu montes, tu peux les voir. A la descente, tu ne les verras plus, mais tu sauras qu'elles sont là, si tu les as bien observées. Il y a un art de se diriger dans les basses régions, par le souvenir de ce qu'on a vu lorsqu'on était plus haut. Quand on ne peut plus voir, on peut au moins encore savoir". La dimension symbolique et initiatique du texte est donc clairement l'ascension de la montagne analogique, du Mont mystique et ultime que nous retrouvons

dans toutes les religions, et dont la base est visible tandis que son sommet inaccessible se dérober au regard. Inaccessible par les moyens humains ordinaires, le Mont manifeste son pouvoir analogique en liant la terre et le ciel, ou en ouvrant la porte entre le visible et l'invisible. Tels sont les éléments mis en avant par le narrateur de ce récit, et à partir desquels il fut convié par le professeur Sogol (11) afin de rejoindre son expédition vers les sommets du Mont Analogue. Pareille entreprise ne tardera à se transformer en la quête de la Connaissance telle que l'enseigne Guénon, puisqu'il s'agit de conquérir une île qui échappe aux hommes, car elle est protégée par un anneau d'invisibilité, une courbure de l'espace qui dévie toute chose. Ainsi, "tout se passe comme si le Mont Analogue n'existait pas". Expliquant les raisons pour lesquelles le Mont Analogue est demeuré invisible et précisant quelque peu ces calculs pour le situer, Sogol et son équipe s'embarque pour la traversée sur un yacht du nom de l'Impossible. Après quelques jours d'attente et différentes tentatives pour percer la robe invisible qui dissimule l'île analogique, l'équipée débarque à Port-des-Singes parmi les autres colonies de voyageurs et d'explorateurs. C'est alors que la dimension initiatique et symbolique du voyage se précise. Ainsi, à l'approche de l'île, "chacun faisait son inventaire, et chacun de jour en jour se sentait plus pauvre, ne voyant rien autour de lui ni en lui qui lui appartînt réellement". Cet appauvrissement n'est autre que le dépouillement corporel et mentale que présuppose toute ascension spirituelle, toute extase. De même pour le langage. Ceux qui abordent ces rives découvrent un français "avec des archaïsmes, des emprunts et aussi des mots tout à fait nouveaux pour désigner des objets nouveaux", tandis que les guides (les initiés du Mont, ceux qui montrent le chemin) possèdent une langue spéciale. Mais ces considérations linguistiques, métaphysiques et sociologiques ne font que disperser nos alpinistes de leur but, l'ascension. C'est alors qu'un guide demande à l'équipe "Alors quand partez-vous?", entendant par là qu'ils n'ont pas encore entrepris le véritable voyage, qu'ils ne se sont pas encore défaits du monde, de leur individualité et de leur préoccupation quotidienne pour gravir le Mont Analogue. C'est donc par une renaissance spirituelle que commence une telle aventure, un renoncement à son ancienne personne, ici signifié par le fait que Sogol ne se considère plus comme le chef de l'expédition.

C'est à ce moment qu'il découvre une goutte de rosée, un péradam, qui est la monnaie d'échange sur le Mont Analogue et symbolise sa métamorphose spirituelle. C'est également à ce moment que s'achève ce récit initiatique, au moment où l'équipe commence son ascension du Mont dont la base est visible, mais dont le sommet est invisible, offrant ainsi un texte dont le début est lisible, mais dont le dénouement doit se dérober dans l'illisible. Au fond, pour Daumal, l'Orient n'est pas un lieu géographique. Il ne se situe pas sur nos cartes. Il ressort bien plus de l'imaginal, de cette terre archétypale en laquelle tout mystique ou tout pèlerin fait l'épreuve d'une ascension extatique. Ainsi,

le Mont Analogue est l'archétype même de toute montagne sacrée, et sa quête commence par le fait qu'il se dérobe à nos cartes géographiques. De même que toute expérience mystique requiert une méthode de méditation, un ensemble de prescriptions qui doivent assurer l'ascension extatique, le petit "traité d'alpinisme analogique" nous rappelle le principe d'une base visible et d'un sommet invisible, tandis que les recroisements spirituels du voir et du savoir nous montrent un récit initiatique dans lequel l'influence orientale du feu de la connaissance est évidente. Henri Michaux et René Daumal ont respectivement découvert leur cheminement vers cette pensée et cette sagesse orientale. Là où le premier, non sans une certaine intuition, semble s'être arrêté devant la fascination d'une écriture qu'il ne pouvait déchiffrer, qu'il ne pouvait comprendre, et devant laquelle il voulait demeurer étranger pour continuer à rêver de ces silhouettes énigmatiques, René Daumal devait s'engager dans une voie plus ascétique, plus exigeante. Ainsi, il devait apprendre le sanskrit dès l'âge de seize ans afin d'avoir un accès direct aux textes sacrés de l'Inde. Cette dimension qui fut essentielle quant à sa quête vers le Mont Analogue répond pour le voyage qu'il ne fit jamais en Orient. De même, il serait vain de lui opposer une connaissance livresque de l'Orient. Non seulement Daumal a insisté sur la dimension nécessairement vécue de sa pensée et de sa démarche, mais ses différentes traductions d'extraits du Rig Véda, de la Bhagavad-Gita ou les Upanishads et enfin sa grammaire sanskrite malheureusement inachevée et qui demeure à son usage personnel, indiquent la richesse de son approche de l'Inde, une approche qui ne se joue pas des mots (12). En effet, comme devait le signaler Daumal pour sa traduction de la "Connaissance de Soi", "Traduire, ici, c'est souvent choisir". Or le choix des mots est bien plus qu'un simple question de traduction. Elle engage son lecteur sur des sentiers analogues aux pérégrinations de Sogol et de son équipe sur les flancs du Mont Analogue, elle l'engage vers cette poésie hindoue, où la parole est pouvoir et magie, poétique et délivrance.

Stéphane Massonet

Notes

- (1) *Membre du Grand Jeu, André Roland de Renéville est l'auteur de "Rimbaud le Voyant" en 1929, et signera l'une des premières études sur la poésie de Henri Michaux.*
- (2) *Hermès est une revue trimestrielle dirigée de 1933 à 1939 par René Baert et Marc. Eemans à Bruxelles. Dès janvier 1936, Henri Michaux entre dans le comité de rédaction aux côtés de C. Goemans, J. Capuano, J. Masui, A. Roland de Renéville et E. Vauthier, avant de devenir rédacteur en chef à partir de juillet 1937. A ce moment, la revue consacre un numéro spécial à Maître Eckhart, dont Daumal rappellera combien les Sermons offrent une des meilleures*

introductions à la pensée hindoue pour un lecteur occidental. ("A propos du numéro spécial d'Hermès sur Eckhart" in "Chaque fois que l'aube paraît", Gallimard 1953, p.193). La revue, qui sera relancée après la guerre par J. Masui comptera également la collaboration d'H. Corbin (déjà avant-guerre), M. Eliade, A. Watts, E. Benz. Sur Hermès, voir Antaios 8/9, Lumières du Nord, solstice d'hiver 1995, l'entretien avec Marc. Eemans et les notes sur la revue.

- (3) H. Michaux, *Qui je fus*, Gallimard, Paris 1927.
- (4) R. Daumal, "Une expérience fondamentale", in *Chaque fois que l'aube paraît*, Gallimard, Paris 1953, p.269.
- (5) H. Michaux, *Un barbare en Asie*, Gallimard, L'Imaginaire, Paris 1986, p.31.
- (6) H. Michaux, "Idéogrammes en Chine", in *Affrontements*, Gallimard, Paris 1986.
- (7) R. Daumal, *Chaque fois que l'aube paraît*, op.cit., p.31.
- (8) R. Daumal, *Le Contre-Ciel*, Gallimard, Paris 1990, p.25.
- (9) K.F. Rosenblatt, *René Daumal, au-delà de l'horizon*, Corti, Paris 1992.
- (10) R. Daumal, *Le Mont Analogue*, Gallimard, Paris 1981.
- (11) Si le nom "Sogol" est l'anagramme de logos, rappelons qu'un tel jeu de mot s'inscrit dans la perspective déconstructrice des avant-gardes contemporaines, qui tente de mettre en déroute l'ordre logique du langage. Avant le professeur Sogol qui ne manque pas certaines occasions pour faire les choses à l'envers, nous découvrons chez le poète anversoïse Paul Van Ostayen la célèbre Ika Loch (Logica), tenancière de maison close de première classe dans "Het bordeel van Ika Loch", ou encore chez Dotremont ce double du poète qui ne cesse de peindre ses paroles sous le nom de Logogus, ce gus qui fait des logo en regard de la double écriture du logos.
- (12) Les traductions de Daumal sont réunies dans "Bharata. L'origine du Théâtre, la Poésie et la Musique en Inde", Gallimard, Paris 1970, avec une introduction de J. Masui. Il faudrait également signaler les traductions pour "L'Enseignement de Râmakrishna" (Albin Michel, 1949), "Les Upanishads de Shri Aurobindo: La Kena-Upanishad" (Maisonneuve, 1944), ainsi que sa collaboration pour les "Essais sur le Bouddhisme Zen" de Suzuki, sous la direction de J. Herbert (Albin Michel, 1972). La grammaire sanskrite de Daumal a été éditée en 1985 par J. Daumal et la Société des Amis de R. Daumal.

Le syndrome du sari bleu. Suite orientale

"C'est pourquoi, mon frère, je deviens baul qui n'a ni maître ni ordre, et je n'obéis à rien. Aucun des sentiments humains n'a d'emprise sur moi. Je me réjouis de mon propre amour. Parce qu'en Amour, il n'y a que l'union qui compte. Aussi pour chacun et pour tous, je me réjouis dans le chant et la danse."

L'Inde comme métaphore de la fiction universelle et intersubjective. Dire l'Inde selon le rituel de la fragmentation légendaire, la méthode de l'archéologie nomade, l'apprentissage du labyrinthe intérieur à travers l'infinité des signes qui accompagnent l'expérience poétique. Lorsque le soleil brille au zénith de sa course, le disciple exubérant de Dionysos perçoit la souveraineté de Shiva dans la mouvance d'une fraternité incandescente. Dionysos et Shiva: figures philosophiques de l'énergie, de la puissance, de l'ivresse. Destruction et création. Durant mon adolescence, la fascination de l'Inde s'accouplait avec celle du Brésil. Cela en étonnera plus d'un qui trouveront mon discours hasardeux, sinon sacrilège. Pourtant ces territoires entretiennent un bouillonnement frénétique - de croyances et de cultures, de peuples et de Dieux - qui met à rude épreuve notre accoutumance à la mesure, au bon sens, au "juste milieu". Je ne parle évidemment pas de ressemblances superficielles. Chaque volcan a son histoire et son secret. Simplement on devine que de tels phénomènes ne trouvent guère de place dans un jardin à la française. Et puis, je l'ai annoncé d'entrée de jeu, cette vision sera pure imagination comme toute vision du reste -, mais ici, consciente d'elle-même, elle prend la clef des champs. Ce qui surtout unissait l'Inde et le Brésil, c'était l'importance de la musique et de la danse, l'intuition harmonieuse de la sensualité et du sacré. Nulle part ailleurs, me semblait-il, le chaos et le cosmos ne s'étaient enlacés de manière aussi admirable. On me comprendra mieux si j'avoue que le symbole actif de ces deux mondes était une femme dansant en accord avec les rythmes les plus élaborés et les plus fondamentaux. Vinicius de Moraes et Ravi Shankar, passeurs fabuleux, divulguaient l'enchantement de mélodies où se fondaient des émotions inédites, ils faisaient offrande d'une tradition, permettaient l'initiation et le dialogue sans trahir leur inspiration immémoriale. Iemanja et Parvati. Le Gange et

l'Amazone, fleuves qui nourrissent les songes d'une éternité surhumaine... Dois-je préciser que je n'ai jamais mis les pieds au Brésil ni en Inde? Pas plus d'ailleurs qu'en Grèce et en Irlande, patries spirituelles de ma survie. Ni même en Frise ou à Helgoland, mythiques rivages d'où partait l'aventureuse navigation des aïeux. Plus tard, peut-être, si l'occasion se présente... Etre confronté à la force tangible d'un pays visité, à sa misère ou à son opulence, aux circuits touristiques, aux mirages et aux déceptions, à cette banalité trop neuve pour en traduire le langage pourvoyeur d'extases inattendues. De quel droit puis-je parler de l'Inde? Comment oser écrire cette "suite orientale"; alors que, calfeutré dans une tour du Castel Saintenoy, je contemple de ma table de travail l'étendue embrumée de l'hypothétique capitale administrative d'une Union Européenne incertaine? Je ne pratique nullement le sanskrit, ne connais aucune langue indienne contemporaine. Les indianistes pourront sourire. Ainsi que les spiritualistes en quête d'une sagesse extraordinaire. Sans parler des idéologues qui expliqueront s'il convient ou non de maintenir telles ou telles traditions sociales et religieuses face aux métamorphoses de la "mondialisation" en marche... Candide à souhait, j'affirme mon adoration devant la grâce d'une danseuse. Et j'ajoute le sarangi de Ram Narayam, la flûte de Hariprasad Chaurasia, la voix de Lakshmi Shankar - ce que rend possible la diffusion internationale de leurs disques compact! Paradoxes permanents. Nul projet de fusion, mais diversité attentive, amoureuse, féconde. Le 8 octobre 1917, Victor Segalen quittant Haiphong notait avec lucidité: "Dégradation de l'Exotisme. Lancer telles jérémiades avec vaticinage désespéré. Prendre comme grossier premier exemple le Divers géographique, le seul qu'on connaisse, dont on se soit occupé. Montrer qu'il est le seul à se dégrader. Faire ainsi la revue des exotismes en baisse. Géographique. Puis dans l'homme: exotisme du Dieu à l'homme, du héros à l'homme, du Roi au peuple. Tout cela en pleine dégradation. Exotisme de la guerre en dégradation (...)/ Les exotismes intacts ou en puissance: Femme, Musique et en général tout sentiment d'art."(1)

A ce moment, je croise le regard de Victor Jacquemont dans le salon du marquis de La Fayette ou du baron Gérard. Jacquemont, belle gueule de semi-dandy romantique un peu sec. On n'est pas en vain l'ami de Mérimée et l'interlocuteur de Stendhal. Je vois une fougue juvénile, une cantatrice italienne aimée qui se refuse, le dépit d'avoir conçu une passion, un voyage en Amérique pour feindrel'oubli, la route des Indes avec mission d'étudier la faune et la flore de ces régions, plus de trois ans de voyage de Calcutta à Bombay où Jacquemont meurt en 1832 à l'âge de trente-et-un ans. Rapport du docteur Mac Lennan: "D'après le désir qu'il avait exprimé lui-même, l'autopsie eut lieu le lendemain 8 décembre, à six heures du soir. J'examinai les cavités du thorax et de l'abdomen conjointement avec le docteur Henderson. Dans la première cavité, tous les viscères étaient dans leur état normal; dans la seconde un énorme abcès au foie avait

crevé, et son contenu s'était répandu en partie dans l'abdomen. L'abcès était situé par derrière et à peu de distance de l'épine dorsale; il contenait la quantité (mesurée) de cent onces d'un pus clair, fluide et sanieux. Tous les autres viscères abdominaux étaient parfaitement sains". (2) Leçon d'Anatomie doublée d'une leçon des Ténèbres, pour dire l'éclat qu'inspire cette trajectoire trop brève, comme les étoiles disparues qui brillent encore dans le ciel en perpétuelle mutation. Pareil éclat - ou plus vif, ou plus déchiré, je ne sais - est celui de René Daumal à qui les doctrines hindouistes apportèrent une dimension nouvelle au poème, dans l'espoir d'atteindre une vérité à jamais perdue: "Comme la magie, la poésie est noire ou blanche, selon qu'elle sert le sous-humain ou le surhumain". (3)

L'homme occidental suivra parfois la voie de l'Inde afin de conjurer son angoisse tragique, cherchant un savoir cosmique qui lui échappera définitivement s'il néglige son alliance irrévocable avec le chaos d'où il vient et où il retourne en des cycles toujours recommencés dans leur différence même. Dans sa sublime dérive des continents musicaux, John Coltrane avait assimilé cette dialectique où le dépassement des contraires ne se résout nullement, mais propulse sa puissance éphémère dans un mouvement incessant qui défie le néant, mouvement dont les brèves illuminations deviennent balises guidant notre sensation, semences portant en elles la naissance d'une parole et l'ébauche d'un partage esthétique. Ecouter en ce sens: "India", enregistré à New York, au Village Vanguard, le 5 novembre 1961. Au saxophone soprano de Coltrane répond la clarinette basse d'Eric Dolphy, tandis qu'Elvin Jones soutient une cadence homogène, malgré les morcellements sonores... Une dizaine d'années plus tard, le guitariste John McLaughlin - fort de sa collaboration avec Miles Davis et influencé par les préceptes de son gourou Sri Chinmoy - prolonge le choc des musiques étrangères. Refus du confusionnisme et de cette soupe commerciale qui s'appellera "World Music", caricature du Chant de la Terre en ses fertiles variations. Mahavishnu Orchestra, jazz-rock et musique indienne, lyrisme électrique dans la perspective d'une vivacité aurorale: "The Inner Mounting Flame", "Birds of Fire", "Between Nothingness and Eternity", "Vision of the Emerald Beyond" ... Après une remise en question de ses convictions spirituelles, McLaughlin se consacre au groupe Shakti et fait preuve d'une sérénité plus ample qui maintient cependant l'intensité créatrice, augmentant concentration et ferveur. Révélation d'une bienheureuse complicité entre le fringant musicien britannique - revenu à la guitare acoustique -, L. Shankar - au violon et Zakir Hussain - au tabla. Jalsaghar... "Le Salon de Musique". Comment ne pas évoquer ce film bouleversant? Joyau parmi d'autres joyaux dans le cinéma, pourtant bien inégal, de Satyajit Ray. Et voici encore ces nécessaires contradictions entre tradition et modernité, simplicité de l'expression et sophistication des moyens de communication, héritage oriental et valeurs occidentales. Iconoclaste, Ray critique tout ce qui dans la

société indienne relève pour lui de la superstition, de l'obscurantisme, de la fidélité morbide au discours dogmatique. En même temps, il sait merveilleusement montrer le raffinement et l'intelligence aristocratiques bafoués par la vulgarité des nouveaux riches, de ceux qui pactisent avec les fausses valeurs du progrès, ceux qui imaginent pouvoir acheter la saveur de l'art ou la grâce de l'esprit. On peut mettre en parallèle "Le Salon de Musique" avec "La Grande Illusion" de Jean Renoir et "Le Guépard" de Luchino Visconti. Autopsies d'une civilisation finissante, disparition d'un type d'hommes exemplaires, triomphe de la médiocrité. Mais il y a chez Visconti, le regard sur la beauté et l'enthousiasme de la jeune génération; et chez Renoir une fraternité qui peut préserver, tout en modifiant sa forme, un véritable humanisme. Renoir croit également en cette force vitale qui rejette tous les obstacles, force vitale dont "Le Fleuve" tourné en Inde et qui influença profondément Satyajit Ray demeure la haute illustration. "Le Salon de Musique" est plus radical dans son constat, plus pessimiste, plus désespéré. Le témoignage du cinéaste acquiert dès lors une importance accrue: ce n'est pas dans un retour au passé que se trouve la solution, mais dans la création immédiate. L'oeuvre réalisée est affirmation, non regret. De sorte que le héros du film dépense ses ultimes richesses afin d'organiser un concert remarquable non seulement pour la magnificence du geste, mais comme cérémonie d'adieu, laissant ainsi l'espace libre. Sans oublier que les musiciens et la danseuse poursuivront leur chemin, accomplissant l'existence de l'art suprême quand bien même agonisent les hommes et s'écroulent les palais. Inévitable rivalité des civilisations, pour le meilleur et pour le pire. Illusion du repli sur soi. Le recours au nationalisme, désormais inopérant d'un point de vue politique et économique, est un désastre culturel. En même temps se développent la haine de l'uniformité et une saine révolte contre les structures qui tentent d'imposer à l'échelle planétaire un modèle de société dont il sera bientôt faux de dire qu'il est spécifiquement la marque des Etats-Unis, car aussi bien japonais, slovaque ou vénézuélien... Plus que jamais, la vie intellectuelle deviendra enjeu de résistance. Communauté informelle d'anarques dont la présence au milieu des turbulences quotidiennes portera à tout instant la vigueur et la joie de la connaissance en action. Révolution souterraine de l'ère électronique. Dans la barbarie régnante se construiront des laures conceptuelles, conservatoires des savoirs essentiels et laboratoires pour l'invention d'oeuvres transmutatrices.

Imaginer des cheminements, des croisements, des échanges. Mais avec la rigueur qui évite la mièvrerie ou le mélange insipide. Je pense par exemple à cette exaltante équipée que tenta Jean-Christophe Bailly en 1990: jouer Phèdre en Inde, et en hindi... De son carnet de route, j'extrais cette réflexion: "Dans la mesure où le drame racinien constitue un absolu de la représentation, tout le travail devra consister à faire voir le fonctionnement de cet absolu: intégration d'un espace-temps de la fiction dans le cadre de scène considéré

comme une fenêtre donnant sur les figures. Immobilité des figures dans ce cadre donné, lenteur, action, uniquement présentée par la courbure interne des paroles. Il faudra donc utiliser l'effet de distanciation de la translation hindoue (et par conséquent l'exotisme français de Racine en Inde) pour trouver la juste distance. Il ne peut s'agir en aucun cas d'interpréter, mais de laisser faire, d'engager ce qui vient à venir et à dire (...)

L'Inde fournissant le pourtour du cadre, les figures pourront intervenir dans celui-ci comme les messagères d'une étrangeté étrangère: passée et lointaine, fantômes hagards. C'est en un sens aussi simple que d'aller allumer un feu à sept mille kilomètres de chez soi, mais toute la difficulté consiste justement à le faire et à ne pas en faire plus". (4) Je goûte fort que le terme "relation" désigne les récits de périples, de découvertes, d'exploration... Il indique ce lien qui va de l'un à l'autre, de l'expérience de la différence à la curiosité de l'égotisme, de l'inconnu à l'évidence. Livres et traités plus ou moins savants. Correspondances et rencontres qui marquent de pierres blanches le parcours antérieur et conjuguent le passé comme simple, composé ou imparfait. Des voix amies racontent l'ailleurs, en font le substrat d'une narration qui nourrit un je-ne-sais-quoi d'ardeur poétique et existentielle... Les ateliers énigmatiques d'Olivier portant les impressions de Madras où il naquit... Les nombreuses tribulations de Werner et cet opuscule pour moi indéchiffrable, présent magique qui guérit les blessures de l'âme... Les lettres que Réginald envoyait de Pondichéry: "Ici on vit hors du temps, ou plutôt dans un autre temps. Celui de la pensée au cœur de l'imaginaire et du génie de l'homme" ... Dans son minuscule appartement parisien, Narayam entonnait un chant d'exil et d'exaltation appris en compagnie des Bauls. A propos de ces Fous du Bengale, Prithwindra Mukherjee écrit: "Au lieu de se fondre dans l'état inné de l'union avec la Conscience suprême but de la plupart des quêtes mystiques orthodoxes en Inde - le chercheur héroïque revient sans cesse vers la réalité corporelle en vue de transformer ses allures physiques et de diviniser le quotidien, afin de jouir du multiple en présence de l'Un, en communion constante avec Lui. Communion par-delà le Temps, qu'en Occident Jung nommera dans le "Rosarium philosophorum", le mariage de l'éternel Mâle et de la Femme éternelle par un procédé de transfert psychique" (5).

Lors de son voyage en Inde, Carl Gustav Jung fit un rêve qu'il mentionne dans ses mémoires: il se trouve "sur une île inconnue, probablement au voisinage de la côte sud de l'Angleterre" (6), et plus précisément dans la cour d'un château médiéval. Il entend parler d'une "célébration du Graal". En fait, il s'aventurera dans la partie la plus désolée de l'île, et finira par s'engager seul dans la recherche du vase sacré. Le rêve achevé, il note: "(...) la concordance, entre le mythe poétique et l'affirmation de l'alchimie sur l'unum vas, l'una medicina, l'unus lapis, était pour moi devenue évidente. Les mythes que le jour oubliait continuent à se raconter dans la nuit et de puissantes figures que la

conscience banalise et réduit à de ridicules vétilles, le poète les fait revivre et les ranime dans ses visions prémonitoires. C'est pourquoi, bien que "sous une forme modifiée", elles peuvent être reconnues par un être méditatif" (7), et conclut "Je fus arraché au monde de l'Inde et il me fut rappelé que l'Inde n'était pas ma tâche mais simplement une étape de la route - importante certes - qui devait me rapprocher de mon but. C'était comme si le rêve me demandait: "Que fais-tu aux Indes? Cherche plutôt pour tes semblables le calice du salut, le salvator mundi dont vous avez un besoin si pressant. N'êtes-vous pas sur le point de démolir tout ce que les siècles ont construit?" (8). Ainsi c'est à l'autre bout du monde que le chaman de la psychanalyse comprend qu'il devra retourner sur le sol natal afin d'accomplir son destin. Sa tâche est de découvrir à l'intérieur de lui-même ce Graal qui n'est autre que l'Éternel Féminin. Quittant le confort du masque social, le moine-guerrier-poète affronte son double et part à la recherche de son âme... C'est donc ce travail inlassable qu'entreprendra celui qui désire atteindre une connaissance supérieure - découvrir son propre visage -, et tel l'oiseau chargé par l'amant de transmettre un message de tendre et passionnée fidélité à la bien-aimée dont il est séparé, il suivra un itinéraire riche en enseignement et en contemplation: "Tu t'attarderas un instant, mon ami, lorsque tu verras, au bord de ce Fleuve de Lait, les belles aux yeux charmeurs du Tamilnadu, sortir du bain, les coupes de leurs seins perlées de gouttes d'eau, leurs parures de fête saupoudrées des parfums de kunkuma. / Ne manque pas de remarquer ensuite, sur la rive sud, les villages brahmaniques où les arbres roussissent de la fumée des sacrifices, où les salles résonnent des pures discussions sur les Veda, villages célèbres et opulents, riches de bassins purifiés par les ablutions et les rites des excellents brahmanes". (9)

Mais le Graal, l'Éternel Féminin, l'Anima risquent de paraître à la fois trop abstraits et chargés d'un symbolisme étouffant. Je reviens alors à cette errance de chaque jour, à cette réalité absolue et brutale dans laquelle prend forme le poème, à cette existence chaotique qui sillonnent les trottoirs usés de la ville. Parfois surgit un signe, l'incarnation d'une idée, une sensation qui nous ramène à quelque source désaltérante... Le vif-argent, l'éclair, la nudité... C'est ce que j'appelle - selon certaines situations décrites par Kenneth White au long de ses voyages-voyances - le "syndrome du sari bleu"; lorsqu'un élément concentre par son évidente instantanéité une force qui culmine dans l'acuité de notre regard. "Depuis des années le sari bleu est pour moi un symbole comme la fleur bleue des Romantiques, en plus concrète et, visible dans les rues (...)" (10) À un autre moment, à Amsterdam "(...) la pluie tombe toujours, et c'est là, tandis que je déambule sans penser à rien (excepté à une vague idée pour un raga de la pluie), que je sens soudain une faible odeur de jasmin: je suis en face d'une boutique indienne, et je rentre, et d'abord il n'y a personne dedans, je suis seul au milieu des tuniques et des saris multicolores, avec

l'odeur de l'encens plus forte dans mes narines - quand soudain apparaît cette jeune Indienne, sortant de l'arrière-boutique, vêtue d'un sari bleu, avec de longs cheveux noirs, le point rouge sur le front, de grandes boucles d'oreilles rondes, merveilleusement belle. Le même sari bleu que j'avais vu en des instants fugitifs à Glasgow, et même à Edimbourg, et à Paris, une sorte d'étoile dans ma nuit, le même sari bleu". (II) Au-delà des lieux géographiques et culturels, il y a un grand espace vide pour l'envol et la danse. Expérience joyeusement éprouvée au cours d'une "Soirée intellectuelle": "J'ai lu beaucoup de textes hindous ces dernières années cent ouvrages étudiés à fond mais quand je me suis trouvé ce soir-là près de la fille au sari bleu alors qu'on attendait de moi quelque conversation brillante je n'ai pu penser à rien d'autre qu'au sari bleu et à la nudité qu'il couvrirait" (12).

Marc Klugkist

Notes:

- (1) V.Segalen, *Essai sur l'Exotisme*, L.G.F., Paris 1986, p.81.
- (2) V.Jacquemont, *Correspondance avec sa famille et plusieurs de ses amis pendant son voyage dans l'Inde (1828-1832) T.II*, Wouters & Raspoet, Bruxelles 1843, p.272.
- (3) R.Daumal, *Le Contre-Ciel suivi de Les dernières paroles du poète*, Gallimard, Paris 1970, p.187.
- (4) J.-Chr. Bailly, *Phèdre en Inde*, Plon, Paris 1990, pp.15-16.
- (5) Pr. Mukherjee, *Les Fous de l'Absolu. Chant baul*, Findaly, Paris 1985, p.140.
- (6) C.G. Jung, *Ma Vie*, Gallimard, Paris 1987, p.322.
- (7) *Ibid.*, p.324.
- (8) *Id.*
- (9) "Kokilasandesa" d'Uddanda Sastri, in: *Poèmes d'amour du Kerala (XVe-XVIIIe siècle)*, tr. et comm. P.Martin-Dubost, *Les Belles Lettres*, Paris 1983, pp.50-51.
- (10) K.White, *Les Limbes incandescentes*, Denoël, Paris 1976, p.126.
- (11) K.White, *Dérives, Les Lettres Nouvelles/Nadeau*, Paris 1978, pp.114-115.
- (12) K.White, *Terre de Diamant*, Eibel, Lausanne 1977, p.117.

NDLR: Signalons que M. Klugkist a fondé le Théâtre Inactuel, qui se propose "d'interroger au coeur de l'espace théâtral certains des grands mythes de la culture européenne, et particulièrement les thèmes qui traversent l'oeuvre des Tragiques grecs". La troupe s'attaque d'emblée à la Médée d'Euripide dans un esprit inactuel, trop inactuel. Les acteurs sont prêts à répondre à toute invitation (écoles, etc). Contacter le Directeur, Marc Klugkist, au Théâtre Inactuel, 201 Chaussée de Charleroi, B-1060 Bruxelles. Se réclamer d'Antaios.

Le Paganisme sur Internet

"Internet", le "Web", autant de mots magiques récemment entrés dans notre vocabulaire quotidien depuis deux ou trois ans. Pour certains, la vie avant Internet et plus spécifiquement sans Internet est synonyme de préhistoire. En effet, à l'ère de la communication et de l'information, il est de bon ton d'être "cyber", c'est-à-dire branché, ouvert à ce qui apparaît aux yeux de certains comme la plus formidable source d'informations jamais créée par l'homme. Voyons cela de plus près.

Mais cet Internet, ce "Oueb", qu'est-ce donc? A l'origine, il s'agit d'une application développée par le Pentagone, c'est-à-dire un projet strictement militaire. Ce qui laisse d'ailleurs planer quelque doute quant à l'affirmation selon laquelle la liberté d'expression y serait totale et sur l'impossibilité d'un contrôle des informations qui y circulent. Techniquement parlant, il s'agit en effet du plus vaste réseau informatique jamais conçu, qui compte aujourd'hui quelque 60 millions d'utilisateurs, dont un grand nombre de particuliers. Mais quel usage en font-ils? L'Internet offre trois types d'utilisations: l'échange de courrier électronique au moyen d'une adresse unique dite "e-mail". C'est là un moyen peu onéreux et extrêmement rapide pour communiquer des messages et transmettre des fichiers informatiques à un ou plusieurs correspondants, qui peuvent se trouver dans l'immeuble à côté ou aux antipodes. Ensuite, l'Internet offre la possibilité de créer et de consulter des sites sur le "Web", immense toile composée de milliers de serveurs accessibles à tous les utilisateurs. Parmi ces sites, il y a lieu de distinguer ceux qui touchent aux loisirs, aux affaires, à la culture, etc. Le traducteur y trouvera ses bases de données terminologiques, consultables au prix d'une communication zonale, le négociant y trouvera des affaires, et le pédophile, hélas, de quoi prendre son pied... Le pire et le meilleur y sont donc mêlés. Enfin, l'Internet comprend un volet intitulé "Newsgroups": des sortes de forums de discussion classés par thème, où les utilisateurs discutent et, dans le meilleur des cas, échangent quelques informations utiles. Un genre de bistrot virtuel, en somme, où les consommateurs balancent leurs frustrations dans le vide cybernétique sans risquer d'entendre le patron du bistrot leur refuser le dernier en prétextant l'heure

de fermeture... Bref, c'est l'auberge espagnole.

En résumé, ce réseau permet à un public de plus en plus large d'accéder à des informations de plus en plus multiples. Ce qui pose le problème de la connaissance inutile, dont parlait J.-F. Revel il y a une dizaine d'années. Si l'Internet est un outil intéressant pour celui qui cherche des informations bien précises, c'est aussi devenu un passe-temps pour une catégorie de gens, qui, de plus en plus déracinés, déconnectés, finissent par devenir eux-même des objets virtuels dont la vie est de plus en plus confinée dans un monde de câbles, de modem et de disques durs. Les newsgroups remplacent le bistrot, le cybersex les vieux rites de fécondité et le cybershopping le lèche-vitrines. Brave New World!

L'approche statistique des différents outils de recherche sur l'Internet a de quoi pousser au désespoir virtuel celui qui s'avance au sein du réseau sans but ni références bien précis. Avant d'avoir trouvé l'information souhaitée, il risque de passer des heures voire des jours à surfer en compagnie de milliers d'autres chercheurs virtuels.

Un site ou une page dite Web, correspond un peu à une adresse - bibliothèque, magasin - où vous entrez en cliquant sur la souris de votre ordinateur. Chaque site contient une série de liens ("hyperlink") vers une multitude d'autres sites susceptibles d'intéresser l'utilisateur. Une recherche rapide sur quelques mots clés est très révélatrice:

Dieu (God) _____	777.371 références
Païen (Pagan) _____	41.461 références
Religion _____	430.758 références
Apollon _____	123.871 références
Mithra _____	998 références
Jésus _____	282.125 références
Islam _____	73.323 références
Ernst Jünger _____	307 références
Alain Daniélou _____	85 références
Georges Dumézil _____	124 références
Julien l'Apostat _____	15 références
Indoeuropéen _____	522 références

Ces chiffres ne disent rien du contenu. Si nous prenons l'exemple d'Apollon, l'utilisateur païen qui serait tenté de croire au retour triomphal du Dieu solaire, risque d'être déçu: la plupart des sites concernent des entreprises utilisant ce nom à des fins commerciales. C'est la vieille histoire des marchands des temples. Nous pourrions bien sûr ajouter d'autres mots-clés tout aussi révélateurs (Wicca: 8.279 sites; Sex: 611.662

sites, Scientologie: 26.736 sites; Moon: 4.223 sites; Satan: 67.423 sites) mais ceux-ci ne nous apprennent rien de fondamentalement nouveau sur les préoccupations et les lubies de nos contemporains.

Quel est alors l'intérêt, pour un lecteur d'Antaios, de "surfer" sur le Web? Nous dirions qu'il n'y en a strictement aucun si c'est pour imiter les millions d'utilisateurs-lambdas. Mais pour compléter des informations reçues ailleurs, pour rechercher le titre d'un ouvrage, où pour entrer en contact avec d'autres personnes fascinées par les mêmes thèmes que vous, l'Internet est un excellent complément aux ressources classiques (bibliothèques, bibliographies, cercles culturels etc.).

Il existe sur l'Internet un foisonnement de sites de tendance "païenne", quoiqu'il faille faire la distinction entre les différentes formes de Paganisme. Il s'agit de ne pas oublier que ce gigantesque réseau est né dans un pays anglo-saxon et la mouvance païenne y est largement représentée par des groupes Wicca. Il nous paraît difficile de retrouver chez ces gens la grandeur et la profondeur d'un Homère, d'un Julien, d'un Hölderlin, etc. Le satanisme y est également repris sous l'appellation "Paganisme", ce qui est déplorable puisqu'il n'y a vraiment aucun point commun. Dans ce fatras, ce sera à l'utilisateur à faire preuve d'esprit critique et à séparer le bon grain de l'ivraie. Nous avons répertorié ici quelques sites (adresses) qui nous ont paru intéressantes pour les lecteurs d'Antaios. Sur des milliers, c'est peu, mais dans nos prochaines livraisons, nous vous tiendrons régulièrement au courant des sites valables. Cela étant dit, nous invitons cordialement nos lecteurs à nous signaler des pages "Web" dignes d'intérêt de manière à ce que nous puissions éventuellement les reprendre dans cette rubrique (Wicca et satanisme exclus). Le fait de reprendre une adresse "Web" dans cette liste, ne peut en aucun cas engager notre responsabilité ni signifier notre totale approbation: le réseau évolue de jour en jour et une adresse intéressante peut se révéler décevante quelques jours plus tard. Cette rubrique a donc une vocation purement informative.

Site trilingue (anglais, italien, français) constitué par le secrétaire d'Alain Daniélou et entièrement consacré à l'un des indianistes français les plus importants. Le site contient une présentation des principaux ouvrages en français, la liste des éditeurs et des distributeurs des écrits d'Alain Daniélou, une bibliographie complète, des références consacrées à la musique de l'Inde, au "Semantic", à ce qu'ils ont dit d'Alain Daniélou, des références d'Alain Daniélou sur CD-ROM, les bonnes adresses ainsi que des informations sur les archives photographiques Burnier/Daniélou concernant les temples hindous.

<http://www.imaginet.fr/~jclorec/danielou>

<http://www.imaginet.fr/~jclorec/danielou/index.html>

Site donnant accès aux autres sites consacrés à l'éminent philologue et Académicien Georges Dumézil. A recommander.

http://www.france.diplomatie.fr/label_france/FRANCE/LETTRES/DUMEZIL/dumez.html

Site consacré à Mithra, "ancien Dieu des Perses et des Indiens", constitué par Aburian, un mouvement qui s'est donné pour objectif de rendre aux Persans leur culture ancestrale. Informations intéressantes, textes anciens sur l'islamisation et la manière dont certaines traditions païennes ont survécu malgré le rouleau compresseur des ayatollahs.

<http://members.gnn.com/areshrad/mithra.htm>

<http://members.aol.com/rnparsa/ahoraian.htm>

Site consacré à Mithra: en plus d'informations sur le Dieu solaire lui-même, les auteurs de ce site proposent des passerelles ("links") vers des sites consacrés au culte de Mithra, à une "Ecole initiatique", aux images de Mithra, etc.

<http://www.bioch.ox.ac.uk/~payam/mithra/index.html>

Site consacré aux publications "pouvant intéresser les païens". Les listes reprennent des revues intéressantes et les délires de type Wicca.

http://www.antipope.demon.co.uk/paganlink/uk_info/maglist.html

Etonnant, ce site consacré au Paganisme hébraïque, constitué par des Juifs païens qui souhaitent renouer avec le Polythéisme pré-abrahamique. Why not?

<http://www.cjnetworks.com/~lilitu/jap/>

<http://www.cjnetworks.com/~lilitu/jap/>

En guise de conclusion, précisons qu'Antaios est cité dans le site "revues païennes" repris dans notre liste ci-dessus et qu'un site est même consacré au géant de la mythologie grecque (<http://harpy.uccs.edu/hum399/hero.html>).

Wilhelm Köhler

L'Internet est ouvert à tous à condition de disposer d'un ordinateur (configuration conseillée : Pentium 133 Mhz ou plus, 16 MB RAM, disque dur à partir de 1,5 GB, écran 15" et un modem de 28.800 bps minimum) et d'un abonnement Internet qui revient à env. 100 FRF/mois (exemple d'Imaginet). L'abonnement peut être souscrit chez différentes firmes, mais nous conseillons à nos lecteurs de

veiller aux conditions: certaines formules qui semblent plus avantageuses au départ ne vous donnent qu'un accès limité à certaines plages horaires voire à un nombre limité d'heures par mois, tout dépassement donnant lieu à des factures plus que salées. Un Que Sais-Je (PUF) vient de paraître à ce sujet.



Sveinbjörn Beinteinsson et le renouveau païen en Islande

La tradition nordique (Ásatrú, la "foi des Ases") jouit en Islande d'un statut officiel depuis 1973. Organisée en association culturelle (Ásatrúarfélagidh), elle bénéficie de l'égalité complète avec les églises chrétiennes de ce pays de 265.000 habitants. Colonisée vers 970 par des Norvégiens, l'Islande fut - officiellement du moins - christianisée en 999 sous la pression du roi de Norvège. Le décret de l'Althing (parlement islandais) précisait que tout acte religieux public devait être chrétien, mais que chacun était libre de pratiquer chez soi la religion qui lui convenait, à condition que cela restât entièrement dans le domaine privé. L'Islande tomba sous la domination de la Norvège en 1264, puis du Danemark en 1380 et ne retrouva son indépendance qu'en 1944. Les manuscrits de l'Edda, datant du treizième siècle et envoyés au Danemark en 1643, ne furent rendus à l'Islande qu'en 1971, au milieu d'une explosion de joie et de fierté nationale.

Le retour de ces manuscrits, véritable trésor sacré de la nation (*), provoqua un renouveau de la conscience nationale et une recherche des origines. Dans sa ferme de Dragshals, Sveinbjörn Beinteinsson (né en 1924) avait déjà repris les vieilles traditions et reconstitué d'anciennes cérémonies. En 1972, il créa à Reykjavík une association, l'Ásatrúarfélagidh, dont il fut élu "godhi" (prêtre). L'association comptait 12 membres. Le premier "blót" (sacrifice Ásatrú) eut lieu au solstice d'été 1972 à la ferme de Dragshals. Le premier but de Beinteinsson était d'obtenir la reconnaissance officielle de l'Ásatrúarfélagidh.

Le terme de "reconnaissance officielle" peut sembler curieux quand on vit sous le régime de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Dans les pays Scandinaves, cette séparation

n'existe pas. Les cultes sont financés par un "impôt d'église" prélevé sur les revenus des membres et reversé aux églises reconnues par le fisc suivant un système variant d'un pays à l'autre. La reconnaissance donne en outre une valeur légale à certaines cérémonies. Un mariage célébré selon les rites d'un culte reconnu, par exemple, a valeur légale (les mariés reçoivent un acte de mariage officiel), alors que ceux qui se marient selon un culte non reconnu doivent passer à la Mairie pour légaliser le mariage. A cela s'ajoutent d'autres avantages, tels que la tenue des registres d'état civil suivant les pays.

Beinteinsson s'adressa donc au Ministère de la Justice et de l'Eglise, responsable en Islande des relations de l'Etat avec les cultes, en vue d'une reconnaissance officielle. La description en douze points de l'Ásatrú que donnait Beinteinsson dans sa demande au Ministère mérite d'être citée:

I. Ásatrú est le nom de la religion que nous professons, mais cette foi n'est pas limitée aux seuls Ases. Il est permis de reconnaître d'autres Dieux, ainsi que des esprits de la terre et d'autres êtres puissants.

II. Le Point central de cette religion est la responsabilité de l'individu pour ses propres actes. Nous nous fondons en cela sur l'Edda de Snorri et d'autres Ecritures sacrées.

VIII. Les membres de l'Ásatrú peuvent pratiquer leur religion de la façon qui leur convient le mieux, à condition que ces pratiques ne soient pas contraires aux lois du pays...

XII. Les membres de l'Ásatrú sont unis sous la devise "Travaillons pour la dignité et l'honneur de la foi et des valeurs ancestrales".

Suite à cette demande, le Ministère accorda sa reconnaissance à l'Ásatrúarfélagidh par une lettre datée du 3 Mai 1973. Neuf-cent-soixante-treize ans après la "proclamation" du Christianisme, la foi des ancêtres pouvait de nouveau s'exprimer publiquement. Comme l'exprima Beinteinsson: "Odhinn trône à nouveau à Valhal, Thor parcourt les cieux sur son chariot, le loup de Fenris tire sur sa chaîne, et le serpent de Midgaard glisse sur la mer".

Beinteinsson fut élu "Allsherjagodhi", c'est-à-dire godhi/prêtre suprême et représentant officiel des Ásatrúar auprès de l'Etat. L'association comptait alors 21 membres. En tant que communauté religieuse reconnue, l'Ásatrúarfélagidh a son siège au "conseil des églises" d'Islande. Beinteinsson ne se limita pas à la création d'un cadre légal et à la reconstitution de rites traditionnels. Désireux de raviver les pratiques anciennes, il travailla à la reconstitution du "Rímur", la poésie chantée. Les Eddas, les Stances franques, Beowulf et les autres poèmes germaniques n'étaient pas faits pour être récités sur un ton monotone. Ils devaient être chantés. Il s'agit là d'une tradition musicale proprement européenne qui n'a pas subi d'influence extérieure. On y trouve peut-être

une origine du chant grégorien.

Les résultats du travail musical de Beinteinsson le "kvæðhamadhur" (chanteur de poésie, barde) ne se firent pas attendre. Alors que les universitaires islandais traitaient ses chants de "grognements primitifs de paysan", il trouva chez les jeunes artistes un public enthousiaste. Beinteinsson est à l'origine de l'apparition de musiciens islandais comme les Sugarcubes ou Björk sur la scène internationale, et c'est dans ce renouveau de la tradition nordique que ces compositeurs ont en grande partie puisé leur inspiration. Beinteinsson resta très proche du milieu musical, passant fréquemment à la télévision avec des groupes, et l'Ásatrúarfélagidh compte une très grande proportion d'artistes parmi ses membres. Un CD a été édité avec des poèmes de l'Edda chantés par Beinteinsson. Il nous a quitté le 24 décembre 1993 à l'âge de 69 ans. Son successeur, Jörmundur Ingi, fut élu le 7 juillet 1994.

L'Ásatrúarfélagidh est régie par des statuts et se réunit régulièrement en assemblée générale. Les derniers statuts datent du 29 Octobre 1994. L'association comptait 210 membres en 1995.

Erik Franksson

() Les manuscrits des Edda sont la propriété de la Nation Islandaise, et tout citoyen a le droit de les consulter à l'Institut des Manuscrits de Reykjavik. La langue ayant très peu changé depuis sept siècles, les Islandais peuvent les lire dans le texte d'origine.*

Adresses utiles:

1. *Ásatrúarfélagidh: The Icelandic Asatru Association, P.O. Box 1423, 121 Reykjavik, Islande. Tél: +354-881 8633, e-mail: asatru@saga.is, (Correspondance en anglais)*
2. *L'Edda et autres poèmes chantés de Beinteinsson, (double CD, environ 250 FF): Bad Taste Records, P.O.Box 1263, 121 Reykjavik, Islande. Tél: +354-5513737, Fax: + 354-5513730, e-mail: dr.gunni@saga.is, WWW: <http://www.saga.is/badtaste>, (Correspondance en anglais).*



Jean Vertemont

DICTIONNAIRE DES MYTHOLOGIES INDO-EUROPÉENNES

A l'heure où paraissent de plus en plus d'ouvrages traitant de toutes les mythologies du monde, s'alignant en cela sur la doctrine chrétienne qui rejette indistinctement tout point de vue qui n'est pas le sien dans ce qu'elle appelle les superstitions et autres religions primitives (par opposition aux "grandes religions"), ou sur les idéologies mondialistes qui vont même jusqu'à nier l'existence des Indo-Européens, voici une oeuvre pédagogique qui montre que l'abondance des faits linguistiques, archéologiques et ethnographiques indique qu'en plus d'une langue commune, de mieux en mieux restituée, il a existé une religion, une vue du monde communes, qui sont restées enracinées dans l'inconscient collectif, mais qui, sous les coups de boutoir des méthodes de manipulation de masse, commencent à être dissoutes dans un nouveau chaos.

Ouvrage d'environ 3800 entrées (près de 500 pages de format 21,5 X 28 cm), muni d'un index croisé des rubriques, doté d'une vingtaine de tableaux et de cartes. Prix de souscription: 280FF. (port compris). Prix de vente après parution: 365FF. Souscription par chèque ou en liquide:

*Faits et Documents, BP 254-09, F-75424 Paris Cedex 09, France.
Se réclamer d'Antaios.*

Entretien avec Vlassis Rassias sur la renaissance du Paganisme en Grèce

Dans la préface de vos trois volumes consacrés à l'Hellénisme, vous vous définissez comme "Hellen" (grec). Il ne s'agit pas seulement pour vous d'une simple appartenance nominale, mais aussi d'un Ethos et d'une perception du divin. Pouvez-vous préciser ces notions?

Quand un Païen de Grèce (Ethnikos) parle de la conception du divin, il s'agit en fait de la conception du Cosmos: le Tout (Pan) éternel, défini par mes ancêtres comme "infini mis en ordre" (Apeiron diatetagenon). Le Cosmos est l'Être ultime, sans début ni fin. Toute chose, Dieux inclus, est née au sein de cet organisme éternel et universel. Comme nous le verrons plus loin, cette conception est assez importante parce qu'elle fonde clairement la différence entre Polythéisme et Monothéisme.

Parlez-nous un peu de votre évolution spirituelle et culturelle.

Comme tous mes compatriotes, je suis né au sein de l'Orthodoxie et j'ai subi le même lavage de cerveau: Ethos et prêt-à-penser m'ont été imposés par mon éducation. Toutefois, j'ai eu la chance de posséder en mon for intérieur un daimôn, une sorte de génie qui m'a préservé de ces opinions toutes faites. Ce même daimôn m'a poussé, depuis mon plus jeune âge, à quitter les sentiers battus de la connaissance. Je me suis ainsi retrouvé, à l'âge de seize ans, en train de lire, ou mieux, d'étudier, Nietzsche, Reich, Laing, et "La Société du spectacle" de Guy Debord. Vers 1980, je me définissais comme anti-autoritaire, ce que je suis resté. La rencontre avec un chaman indien m'a permis vers 1986 non point de voir le monde d'un oeil plus "spirituel" - c'était déjà le cas depuis le début -, mais de me concentrer sur ma propre tradition grecque. La leçon de ce chaman était que je ne devais chercher la sagesse que dans la langue dans laquelle je rêve, sur le sol même où ma présente incarnation a choisi de vivre. Après à peine deux ans d'études et de recherches à divers niveaux, j'en suis arrivé à jeter sur la tradition hellénique ce que j'appellerais aujourd'hui un regard "archaïque": J'ai pu également prendre connaissance d'un pan complètement méconnu de notre histoire: les persécutions et l'ethnocide subis par mes ancêtres de la part des Romains christianisés, que l'histoire officielle nomme "Byzantins" et que la culture dominante définit comme "Grecs".

Qu'est-ce que le Paganisme pour vous?

J'essaie d'éviter ce terme "Paganistes" en raison de son sens péjoratif et moqueur. En fait, il s'agit d'un mot forgé par les Judéo-Chrétiens pour rabaisser tous ceux qui

demeuraient fidèles à leurs propres divinités ancestrales. La même remarque s'applique par exemple au terme "idolâtre" ... Pour ma part, je préfère user du mot "Archaiothrèskos" (fidèle à l'ancienne religion) ou encore "Ethnikos" (Gentil ou bien fidèle aux Dieux, aux traditions et à l'Ethos de mon ethnos, mon peuple). Quoi qu'il en soit, l'idée de Paganisme se rattache pour moi à toutes les religions naturelles et polythéistes de l'espèce humaine. Les peuples honorent chacun la nature sous certaines formes, dans toute la multiplicité de ses manifestations et éléments. Le Paganisme hellénique honore les Puissances et les Energies de la Nature, à l'instar des autres religions préchrétiennes de l'Europe. Nous rendons aussi un culte à des "Idées", qui dans notre vision du monde, sont considérées comme des déités individuelles, des Dieux, que l'esprit humain prend comme "en-pneuseis" (in-spirées). Nous trouvons donc dans le Polythéisme hellénique des Dieux et des Déesses, telle qu'Eunomia, Harmonia, Dikè, de même que dans le Polythéisme romain, qui fut directement influencé par le système religieux des Grecs.

Quels sont vos philosophes préférés?

J'éprouve un grand respect pour Empédocle et Héraclite, ainsi que pour Epictète et les Stoïciens, pour l'époque plus tardive. Comme tous les autres Ethnikoi de Grèce, j'admire l'Empereur Julien et Georges Gémiste Pléthon, grâce à qui survécut cette volonté de retour à l'ancien Ethos, à l'ancienne Paideia, et ce, du IVème aux XVème-XVIème siècles, et ensuite jusqu'à nos jours. Si ces hommes n'avaient pas existé, on peut supposer que la domination de l'idéologie judéo-chrétienne aurait été totale. Julien fut davantage un symbole de résistance qu'autre chose: son règne fut trop court et son assassinat sauva vraiment le Christianisme du déclin. Un règne plus long, des individualités hors du commun auraient pu évincer le Judéo-Christianisme. Mais Julien fut assassiné et l'Histoire prit un autre chemin... que nous connaissons bien! Quant à Pléthon, son importance est énorme, au moins pour nous autres Hellènes. En fait, Pléthon a constitué le lien entre l'Antiquité et le monde moderne. La Renaissance en Europe doit beaucoup à ses textes et à ses idées que ses disciples exilés de Byzance transmièrent à l'Occident.

Que pensez-vous du Christianisme et du Monothéisme?

Le Christianisme a été un gigantesque stratagème pour asservir les peuples du monde à l'Ethos judaïque. Il a surmonté l'obstacle de la non-appartenance au peuple juif, qui maintenait les Ethnikoi, les "Païens, hors d'atteinte du peuple élu par le Dieu Yaveh. C'est Paul, dénommé l'Apôtre des Nations, qui fut, à Antioche, le réel fondateur du Christianisme, et nullement Jésus. Nous pouvons voir aujourd'hui, dans le monde entier, les effets dévastateurs de cette duperie. Le monde entier est soumis à une terminologie, à une chronologie et aux fadaises d'un Ethos judéo-chrétien dominant sans partage la

plupart des nations, qui, presque toutes, ont rejeté l'héritage préchrétien de leurs ancêtres. Certaines civilisations sont à ce point asservies que même leur histoire nationale semble commencer avec leur premier roi baptisé et chrétien! Tous ces peuples enseignent à leurs enfants que leurs ancêtres sont Abraham et autres Patriarches d'Israël, en un mot des nomades! C'est insupportable. Aucune nation ne peut exister sans son ethnologie, sans ses propres cosmologie et théogonie. (...)

Quant au Monothéisme, la vérité est que ce préfixe "mono" n'a rien à voir avec un quelconque nombre de Dieu(x). Les prétendus Polythéistes sont évidemment conscients de l'unité du Cosmos, du grand Tout. De même, les religions soi-disant "mono"-théistes ne révèrent pas qu'un seul Dieu. Les Juifs sont "bi"-théistes et les Chrétiens "tri"-théistes, sans compter leur légions de saints et d'anges ... qui font d'eux d'assez bons "poly"-théistes! La vraie différence entre le Monothéisme et les religions païennes, polythéistes, réside dans le rapport du ou des Dieux au Cosmos. Pour la première vision du monde (VI. Rassias use du terme "cosmovision", NDT), Dieu préexiste au monde, qu'il crée ex nihilo. Conception totalement antiscientifique puisque rien ne peut jamais être créé à partir du néant. Ce caractère hautement improbable de la cosmogonie monothéiste, alléguant l'existence d'un Dieu extérieur au Cosmos et la création de ce dernier par une entité préexistante, justifie l'élaboration de la pensée totalitaire. Le monde est une création de Yaveh. C'est à lui seul et à ses lois qu'il doit obéir. A tout moment, Yaveh peut le faire disparaître, selon son bon plaisir. Au contraire, dans les cosmogonies païennes, tous les Dieux sont soumis aux lois cosmiques. On a donc dans la vision du monde monothéiste l'archétype de la dictature et de la tyrannie, et de même que l'on dit que "ce qui est en haut est comme ce qui est en bas", de même on peut comprendre pourquoi les dogmes monothéistes ont été et restent les fondements de tous les systèmes totalitaires.

Pouvez-vous expliquer les concepts suivants: Ethnos, Ethnismos, Ethnokratos, Ethnikismos?

Je vous renvoie pour les détails à mon dernier livre. Il est désolant que le lecteur européen n'ait pas un accès facile à ces textes en raison de l'obstacle linguistique. Mon essai étudie en effet le sens de ce préfixe "ethno", ainsi que les relations des concepts qui en dérivent avec l'Ethos préchrétien européen d'une part, avec l'Ethos judéo-chrétien de l'autre. "Ethnos" ne signifie pas "nation" au sens contemporain, mais bien, au sens archaïque, société organisée selon un Ethos particulier à un peuple spécifique. Dans ce livre, je critique le nationalisme (Ethnikismos) en tant que phénomène purement judéo-chrétien; je propose à tous les peuples un retour aux antiques traditions ancestrales, aux voies et aux comportements propres à chacun. Aux antipodes de la culture, de la religion et des coutumes allogènes de l'ère vulgaire, qui, depuis des siècles, ont maintenu nos traditions sous une chappe de plomb.

Vos Dieux et vos Déeses tutélaires?

Je vis une relation fort familière avec Zeus et Apollon. Je suis incapable de vous dire, par un discours construit, pourquoi il en est ainsi. C'est plus une impression, une émotion qu'un concept intellectuel. Outre le culte régulier que je leur rends, j'ai honoré Zeus en rédigeant un livre dédié à ce Dieu, où j'étudie ses six cent vingt-sept épithètes. C'est à ma connaissance l'étude la plus fouillée sur Zeus. Si les Dieux le veulent, ce livre sera publié, en grec, au mois de janvier 1997.

Athènes, octobre 1996.



Entretien avec les éditeurs de la revue DIIPETES

Qui êtes-vous?

Nous sommes un groupe de jeunes gens qui se sont sentis obligés de sortir de l'impasse dans laquelle semble s'être fourvoyée une civilisation sombrant dans la barbarie, et qui, depuis des siècles, a nié et arasé trop de différences. Nous tentons de défendre, d'illustrer et d'honorer l'esprit, la voie et la tradition de nos ancêtres préchrétiens. La civilisation antique fut brillante et sans égal. Caractère sacré et divin de la Nature, respect et adoration de cette dernière, autonomie et participation des citoyens à la vie sociale et politique, liberté, excellence, amour et harmonie, acceptation joyeuse de la vie, tout cela fut vraiment unique.

Nous avons publié un livre de N.C. Pennick ("Wasting the Earth. Practical Results of religious and Political Theories against Nature", 1994), un essai de S. Eyes ("Psychedelic Mysteries", 1995). Notre collaborateur Vlassis Rassias a également publié trois volumes (voir plus haut) et traduit en grec "Odinism and the Occult" (1996), une publication de l'Odinic Rite britannique. Il a enfin publié son dernier essai "Ethnos. Ethnismos. Ethnokratos. Ethnokismos", qui est une sorte de clarification de l'antique concept d'Ethnos-nation, totalement différent tant de l'Ethnos-Etat que du nationalisme modernes.

Quelle a été votre évolution spirituelle et intellectuelle?

Diipetes a été fondé par des collaborateurs de la défunte revue "Cité ouverte". Il s'agissait d'un projet "underground" que l'on pourrait grosso modo définir comme anti-autoritaire. Au fur et à mesure de nos recherches, nous avons découvert que bien des concepts chers aux mouvements anti-autoritaires des trente dernières années (refus du dogmatisme, équilibre mental, rapport harmonieux avec la nature, etc) étaient connus des civilisations antiques. Une humanité ignorant les armements nucléaires, les désastres écologiques, les maladies mentales généralisées, les génocides, etc n'est en fait ni à ce point utopique ni vraiment éloignée. Un tel monde a existé et subsiste chez les peuples dits "primitifs", qui vivent encore en harmonie avec la Nature. Beaucoup d'entre nous étaient fascinés par la culture, la religion et l'organisation sociale des Indiens d'Amérique. L'étape suivante fut une prise conscience: nos ancêtres participaient de ce monde. Bien plus, leur évolution les avait menés beaucoup plus loin, notamment dans le domaine socio-politique, avec l'invention du miracle que fut l'Agora ou la Démocratie directe. L'essentiel est que tout ce qui nous fascine dans la Grèce antique ne peut être dissocié du culte des Dieux. (...)

Que signifie pour vous le terme Paganisme?

Pour nous, Paganisme signifie retour de l'archaïque. La renaissance des authentiques religions natives, des voies et de l'Ethos propres à chaque peuple, est sans doute le seul avenir pour une humanité bloquée dans l'impasse socio-politique et de la destruction du cadre naturel, victime de l'explosion de la criminalité, du racisme et de l'intolérance politico-religieuse. La vision païenne du monde, qui considère la Nature comme divine et l'humanité comme faisant partie de celle-ci et devant vivre en harmonie avec l'univers, est la solution la plus sage en vue d'une restauration de l'équilibre écologique et social.

Quels sont vos philosophes préférés?

Nous n'avons pas vraiment de philosophes préférés. Nous nous intéressons aux discours et aux actes quotidiens de l'homme grec. Mais nous nous inspirons des présocratiques (Héraclite, Anaximandre, Phéréclide, Empédocle) et de certains "postchrétiens" qui ont défendu l'Hellénisme (Plotin, Gémiste Pléthon, Giordano Bruno).

Peut-on parler de tradition païenne ininterrompue en Grèce?

Après l'éradication des structures civiques grecques et leur unification violente sous la poigne centralisatrice des empires romain et byzantin, aucune tradition explicitement païenne n'a pu survivre. Toutefois, de nombreuses fêtes ne furent pas interdites et

survécurent sous un déguisement vaguement chrétien. C'est le cas des "Anastenaria" célébrées annuellement dans certains villages de la Grèce du Nord. Les participants y dansent pieds nus, en transe, sur des charbons ardents. Cette coutume remonte à la Grèce antique... même si elle est censée honorer saint Constantin et sainte Héléne! Ce qui n'empêche pas le haut clergé orthodoxe d'essayer de supprimer ces fêtes! Encore plus impressionnantes sont les fêtes séculaires appelées dans de nombreux villages "Apokries", qui n'ont absolument rien de chrétien. En effet, l'Eglise pourrait difficilement revendiquer comme chrétiennes des fêtes où les gens boivent, dansent et révèrent un énorme phallus orné de guirlandes de feuilles de vigne! Ces fêtes dérivent directement des cultes dionysiaques. Toutefois, il ne s'agit évidemment pas d'un culte conscient à Dionysos. Nous n'avons probablement pas de prédécesseurs à l'époque moderne. Tout un chacun a toujours parlé de culture orthodoxe grecque. D'après nous, ce concept est hybride et incohérent. Il y a bien eu au XXème siècle des intellectuels pour défendre ouvertement le Paganisme, comme par exemple K. Simopoulos, le poète A. Sikelianos, etc. Il a sans doute de tout temps existé des familles qui honoraient les anciens Dieux en secret. Mais les premières expressions et défenses publiques de l'âme et des Dieux antiques ont été les livres de Vl. Rassias, la revue Diipetes et quelques textes publiés dans la revue underground "Cité ouverte".

Que pensez-vous du Christianisme? Quels sont vos rapports avec l'Eglise orthodoxe?

Le Christianisme doit être critiqué pour avoir éradiqué de multiples civilisations indigènes: les Grecs, les Indiens d'Amérique... et bien des Européens. Le même ethnocide est en ce moment perpétré contre des tribus d'Amazonie, en Afrique et dans le Pacifique. Chacun a le droit d'exprimer ses convictions, même si nous pensons que le désastre écologique et social, le déclin politique et culturel sont dûs principalement à la mentalité héritée de l'absolutisme monothéiste. Nous ne croyons pas un seul instant qu'un Dieu unique ait créé l'univers ex nihilo pour le contrôler tout en récompensant ceux qui lui sont dociles et en châtiant cruellement les "infidèles". La Nature elle-même nous enseigne l'Unité par la Multiplicité et vice versa. Quant à nos relations avec l'Eglise, elles sont inexistantes. Elle pense sans doute que la meilleure politique à notre égard est la conspiration du silence. Toutefois, à l'occasion de notre solstice d'été sur le Mont Olympe, qui a rassemblé trois cent cinquante personnes, le clergé local s'est mobilisé contre nous et a exigé d'un ton menaçant l'interdiction de la fête. Etre Païen n'est donc pas facile dans la Grèce d'aujourd'hui, vu le contrôle exercé par l'Eglise dans bien des secteurs de la vie sociale.

Que signifie Diipètes?

Diipetes est une épithète homérique signifiant "qui tombe de Zeus, ou du ciel" et "limpide, pur". Nombre de statuettes semblent avoir été des "diipéti", c'est-à-dire tombées du ciel et adressés à nous par Zeus.

Quid de la Wicca et du Nouvel Age?

Nous reconnaissons bien sûr aux adeptes de la "Wicca" et du "Nouvel Age" le droit de pratiquer librement leur culte. Mais nous pensons avoir le droit de critiquer cette mouvance, ces tendances que nous considérons comme artificielles et dépourvues de références historiques, hétéroclites. En un mot, il s'agit d'une sorte d'auberge espagnole. D'autre part, leur universalisme foncier est étranger aux antiques Paganismes, qui se fondent sur la différenciation et la localisation. S'ils se présentent comme "Païens", ils sont plutôt des adorateurs de la nature... à la mode chrétienne.

Avez-vous des Dieux et des Déeses tutélaires?

Beaucoup d'entre nous sont reliés à un Dieu ou à une Déesse en particulier, et ce, en fonction d'événements personnels. Pour ce qui concerne la revue proprement dite, notre inspirateur est le Dieu Apollon. Ainsi qu'Athéna, Déesse combattante de la Sagesse.

Athènes, novembre 1996.

Défense et illustration de l' Hellénisme

L'Hellénisme constitue bien plus une forme de conscience humaine et d'éthique quotidienne qu'une simple religion ou une vision du monde. Il s'est fait l'adversaire le plus résolu de ce qu'il est convenu d'appeler le "Monothéisme". Ce n'est pas uniquement dû au fait que l'Hellénisme est, de toutes les antiques religions naturelles, la mieux connue sur le plan historique. L'Hellénisme peut être considéré comme le produit d'une civilisation supérieure. (...) L'Hellénisme perçoit l'univers comme un Etre éternel et increé, qui n'a donc pas été créé par un quelconque Dieu créateur, mais, a rendu possible, par ses lois mêmes, la création des Dieux. Les Dieux sont nés au sein du Cosmos, y vivent et constituent des éléments de ce Tout. Voilà où se trouve le vrai conflit avec le "Monothéisme": il ne s'agit pas du nombre des Dieux (un ou multiple, mono- ou poly), mais du rapport entretenu par Dieu ou les Dieux avec le Cosmos. Pour les Monothéistes, l'Univers a été créé par un Etre éternel et extérieur à lui - ce qui le rend, sur un plan

Solstice d'hiver 1996

macro-historique, "mortel" -; il n'est qu'une création obéissant aux lois de son créateur. Pour nous autres Hellènes, ainsi que pour tous les autres Païens, l'Univers est le créateur de tous les Dieux, qui doivent par conséquent obéissance à ses lois. Dans la vision du monde hellénique, il est question de l'"Antipeponthos Nomos", expression que nous traduirions par Loi de l'Interdépendance universelle. On parle aussi d'Anankè (Nécessité, Destin), à laquelle tous les Dieux doivent le respect. En raison même de la nature éternelle du Cosmos, le Temps n'est pas perçu comme linéaire ainsi que chez les Judéo-Christiens ou chez les rationalistes. Il n'est pas davantage circulaire comme l'enseignent divers dogmes ésotériques d'essence judaïque, sous la forme symbolique de l'Ouroboros, le serpent qui se mord la queue. Le Temps est une spirale menant à l'Apeiron (l'"Infini"). Cette figure temporelle permet d'interpréter les cycles annuels, lunaires et humains, ainsi que l'art de la prophétie. L'histoire ne se répète jamais, mais il existe des similitudes qui font que des événements identiques ont lieu dans des circonstances différentes. Les humains, comme tous les êtres mortels, meurent parce que, pour citer le poète Alcman, il est impossible que la fin et le début d'un cycle se touchent. Un vieillard ne redevient jamais nourrisson. Pour la vraie tradition hellénique, celle qui n'est pas encore influencée par les idées "morales" importées d'Orient par Pythagore, Platon et d'autres, il n'existe rien de comparable au Karma des théocraties asiatiques. Nul juge ne siège ni aux cieux ni ailleurs. Tous les défunts deviennent automatiquement des divinités sacrées et primordiales: les Daimones (le terme "démon" est positif chez les Hellènes, au contraire des superstitions judéo-chrétiennes). Ceux-ci renaissent et renaissent jusqu'au jour où, grâce à l'Aretè (la vertu d'excellence), ils échappent à la spirale du Temps pour devenir des Dieux, parmi les autres Dieux. Héraklès symbolise l'aboutissement de cette lutte menée par tout mortel dans sa longue route vers l'Olympe des Immortels. Aux yeux de tous les Hellènes, Héraklès symbolise vraiment et le passé et le présent. Nous ne croyons pas en la métempsychose (la réincarnation) qui voudrait que nous souffrions ou non dans cette vie pour payer ou profiter d'actions de nos vies antérieures, qu'elles soient mauvaises ou bonnes. Nous croyons plutôt en la palingénésie (la renaissance): voilà ce qui nous distingue de ces dogmes théocratiques qui terrifient leurs croyants (punitions, etc). Nous aimons ou détestons, étrangers au dualisme et au modèle tant judéo-chrétien que "karmique". La dualité Bien-Mal n'existe pas dans le Cosmos éternel, ni d'ailleurs le moindre "moralisme" propre à ces dogmes dualistes universellement répandus. Notre vertu est le résultat d'un choix conscient. Nos Dieux sont multiples et complémentaires au sein d'une sphère universelle étendue au maximum de ses possibilités. Dans le dodécaèdre, forme géométrique la plus proche de la sphère, nous imaginons douze niveaux, chacun représentant un Dieu dans le Cosmos. Nous définissons notre panthéon hellénique comme un panthéon "dôdekatheon": à douze Dieux. Nos douze Dieux vivent

à l'intérieur de la sphère universelle: ils en constituent les divers caractères. De la même façon, les douze signes du Zodiaque représentent les douze types d'énergies qui meuvent les humains et les animaux, formant ainsi les différents caractères. Nos douze Dieux sont aussi nommés Olympiens, non parce qu'ils vivent sur le Mont Olympe comme le pensent beaucoup de gens. Rappelons à ce propos qu'il existe dans le monde hellénique dix-huit montagnes portant ce nom! Il s'agit d'un concept poétique, semblable à celui qui fait habiter Apollon sur le Mont Parnasse et Pan dans les forêts d'Arcadie. (...) Nos douze Dieux sont les "Brillants" et l'Olympe réel est un lieu qui n'a rien de géographique, mais spirituel: là où les Dieux existent vraiment. Notons aussi que ces douze Dieux ne sont pas les mêmes pour tous les Hellènes. D'aucuns remplacent Dionysos ou Hestia par d'autres... Seul compte le nombre douze, et non point le nombre des Dieux qui se comptent par milliers. Précisons aussi que l'Hellénisme n'honore pas seulement des forces et des énergies de la nature, à l'instar de presque tous les Paganismes. Il vénère aussi des Idées abstraites, telles que l'Harmonie, la Bienveillance, la Justice, la Liberté, la Beauté, etc. Pour nous, les Idées vivent, prennent forme: elles sont des divinités qui se manifestent au travers des fonctions de l'esprit humain. Voici une invocation caractéristique des douze Olympiens, panthéon honoré depuis au moins le XVIème siècle avant l'ère chrétienne - ils se nomment U-ru-pa-ja-jo sur les tablettes en linéaire B de Pylos - jusqu'aux IXème-Xème siècles après Jésus-Christ, date des derniers cultes païens publiquement rendus en Laconie auxquels mit fin la persécution de "saint" Nikon Métanoïte (le "Repenti"):

Hestia (toutes les invocations commencent par "Aph'Hestias")

Hermès-Athéna (ou Héphaïstos-Athéna),

Arès-Aphrodite,

Apollon-Artémis,

Héphaïstos-Hestia (ou Hermès-Hestia),

Poséidon-Déméter,

Héra-Zeus,

Dieux et Déeses honorés du mois lunaire hellénique.

Il nous faut signaler que, au sein du panthéon hellénique, les termes "masculin" et "féminin" n'ont rien de sexiste ni de dualiste. L'existence de six Dieux et de six Déeses n'illustrent en fait que le parfait équilibre entre tous les éléments de la sphère cosmique. En comprenant de la sorte la structure et la nature du Cosmos, l'Hellénisme est en opposition totale avec des dogmes univoques et mutilants tels que "Monothéisme", "Bithéisme", etc. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il a été attaqué depuis des siècles

de toutes les manières possibles, depuis le bûcher et le supplice de la crucifixion chez les Romains christianisés, jusqu'à la désinformation et la calomnie chez les sectateurs modernes (et protéiformes) de Yaveh, Dieu du désert. Paradoxalement, nos ennemis et nous-mêmes sommes conscients de la puissance de l'Hellénisme, qui est bien plus qu'une théorie cosmique ou qu'une religion. L'Hellénisme transcende toute théorie socio-politique: ses principes (dignité, liberté, beauté, honnêteté, tolérance, etc) inspirent la vie de tous les jours. Nous témoignons d'une éthique et d'une vision du monde d'une admirable profondeur car elles n'ont jamais justifié l'existence d'un clergé qui exigerait obéissance, crainte et culpabilité - l'Hellénisme ignore jusqu'au mot de "péché" -, un clergé qui imposerait ses dogmes, ses missions et ses livres "sacrés". Nous combattons pour la dignité hellénique dans un pays dominé par une culture et une vision des choses totalement allogène (*). (...) Nous savons pourtant que nous sommes sur la bonne voie: nous sommes la revanche de l'antique Psychè. Nous remettons en question à peu près tout ce qui caractérise ce monde décadent, asservi au Dieu unique. Et nous proclamons notre solidarité avec tous les groupes et les mouvements qui, sur cette terre, travaillent à la renaissance des traditions et des spiritualités indigènes. (...)

Kresphontes

Groupe de recherches sur l'Ethos hellénique.

PO Box 20037, GR-11810 Athènes, Grèce.

Ce groupe édite la somptueuse revue Diipètès (en grec moderne), qui a consacré des numéros d'un niveau excellent à l'empereur Julien, à Gémiste Pléthon, et au Paganisme classique en général. Vl. Rassias a publié trois livres en grec moderne sur les Dieux ancestraux et la résistance païenne. Prix par ouvrage: 11 dollars US.

(Dans une lettre, les responsables de Diipètès parlent de la société grecque en ces termes plus que sévères: "américaine pour l'imaginaire, turque pour la culture, juive pour la religion et byzantine sur le plan socio-politique." Plus loin, s'agissant de l'Eglise orthodoxe: "elle s'esclaffe devant nos Dieux ancestraux et nos sanctuaires, ignore totalement nos héros et nos saints hommes comme Deukalion, (...) alors qu'elle connaît parfaitement le moindre personnage légendaire de la Bible, et tient pour Terre sainte non point Delphes... mais Jérusalem!"*

Textes traduits et adaptés par nos soins.

Etudes indo-européennes

L'année 1996 aura été faste pour les curieux de la res indo-europeana. A l'égard des études indo-européennes, notre position est claire: nous pensons que ces recherches, menées par des spécialistes avertis, doivent à un certain moment sortir du domaine réservé aux purs érudits et inspirer, avec toute la prudence de rigueur, la réflexion de l'honnête homme, amateur par définition. Les études indo-européennes ont à jouer un rôle éminemment culturel car elles concernent l'héritage de tous les locuteurs de langues indo-européennes (ils sont près de trois milliards) et, plus particulièrement, les descendants directs des peuples indo-européens, à commencer par les Européens et les Indiens. En ce sens, il faut souhaiter que les Indo-Européens figurent au programme des écoles secondaires, ce qui n'est pas vraiment le cas. Le fait indo-européen n'est abordé que par le biais des cours de langues anciennes. Quel thème est plus apte à passionner les adolescents et à les vacciner contre tout chauvinisme? Diverses distorsions sont toutefois à craindre.

En voici un exemple extrême: le livre récent, paru aux Etats-Unis dont les PUF nous livrent une traduction française, "Black Athéna" de M. Bernal, qui tente de défendre l'origine "afro-asiatique" de la civilisation classique. Le présupposé culturel et politique du livre de M. Bernal est hautement revendiqué: "L'objectif politique de Black Athéna est naturellement (sic) d'amener la culture européenne à en rabattre un peu de son arrogance" (p. 97). Le Monde, sous la plume de M. Sartre (décembre 1996), ne s'y est pas trompé: "Son oeuvre s'inscrit en réalité dans le droit fil de ce qu'il dénonce, une histoire idéologique fondée sur des démonstrations approximatives et des généralisations abusives." L'introduction de ce volumineux essai nous apprend que l'auteur, ancien militant maoïste, après la désillusion provoquée après 1975 par, entre autres, la "libération" de Saïgon et la mort de Mao, s'intéresse alors au bassin méditerranéen en tant que lieu de tous les dangers. Il redécouvre simultanément ses racines juives, "avec un certain romantisme d'ailleurs" précise-t-il. On imagine la volée de bois vert réservée au naïf qui aurait le mauvais goût de s'intéresser aux Indo-Européens "avec un certain romantisme". Notre sinologue déçu arrive rapidement à la conclusion, en feuilletant divers dictionnaires, que 25% du vocabulaire grec sont issus des langues sémitiques (alors que "40 à 50% paraissent indo-européens"). Le quart restant est décrété "égyptien", c'est-à-dire "africain". Langues et peuples préhelléniques sont donc évacués d'urgence, et avec eux le concept même de substrat pré-indo-européen. M. Bernal, qui est tout le contraire d'un ignorant,

prétend viser un objectif précis: "déboulonner le Modèle Aryen" (p. 24). A ce Modèle Aryen, chargé de tous les péchés d'Europe, il oppose le vieux modèle levantin, délaissé depuis plus d'un siècle et, qu'en bon communicateur, il rebaptise Modèle Ancien. A l'Hellénomanie criminelle des savants dits "professionnels", décrétés complices plus ou moins conscients d'un vaste complot antisémite, il oppose sa réhabilitation sans nuances de l'Égypte et du monde sémitique. Très significative est la déclaration selon laquelle il serait "impossible" de choisir entre monogénisme et polygénisme linguistique. On retrouve le vieux schéma biblique: un seul premier homme, une seule première langue, un seul foyer civilisationnel... le tout venant d'Afrique. La vieille thèse de la parenté entre l'Indo-Européen et une super-famille afro-asiatique ressort des limbes: "je crois (!) donc qu'il a dû y avoir un jour (!) un peuple qui parlait le proto-indo-européen-afro-asiatique" (p. 33). La rupture de ce couple originel parlant ce mystérieux volapük se serait produite "autour du IX^{ème} millénaire avant J.C." (p. 33), le tout sans l'ombre d'une preuve archéologique. Dumézil n'est jamais cité. Nous voilà bien en présence d'une thèse idéologique, qui ose dire son nom, et d'une tentative de donner une explication globale à un problème extraordinairement complexe: deus ex machina. Le ton, souvent hargneux, indique bien que l'auteur, qui se pose en croisé, est mû par le ressentiment. Au pangermanisme des nazis, que plus personne de sérieux ne défend aujourd'hui, se substitue ce qu'il faut bien appeler un "aryanisme inversé", tout aussi discutable, pratiquant une forme plus ou moins subtile de terrorisme intellectuel: les nazis ayant été aryomanes, tous les tenants du "Modèle Aryen" (tel que le reconstruit M. Bernal) deviennent ipso facto suspects. La thèse de M. Bernal est extrême et n'est pas vraiment prise en compte par les milieux compétents. Toutefois, elle risque de faire des dégâts au sein du public non averti et de renforcer un courant hostile au principe même des études indo-européennes. On se souvient de l'article de J.P. Demoule paru il y a une quinzaine d'années et qui niait jusqu'à l'existence des Indo-Européens. Le thème indo-européen a mauvaise réputation chez certains et la question posée dans le précédent numéro d'Antaios garde toute sa pertinence: qui a peur des Indo-Européens? Pour conclure, reconnaissons toutefois à ce livre polémique un intérêt: il permettra de considérer les rapports entre monde grec et monde oriental avec une attention accrue. Nier l'influence de l'Égypte, voire du monde sémitique, sur la Grèce (et vice versa) serait absurde. De même, la critique que M. Bernal fait de l'académisme universitaire comporte de salubres mises au point.

Didier Eribon a brillamment répondu dans "Faut-il brûler Dumézil" (Flammarion 1992) aux attaques malhonnêtes lancées par quelques "procureurs" qui s'étaient livrés à une lecture tronquée de la première édition des "Dieux des Germains" (1939). Dumézil avait eu le temps de clouer le bec à ses contradicteurs, mais ces accusations ont été

reprises après sa mort par des publicistes. Parmi eux, D. Lindenberg dont D. Eribon a clairement démontré la malhonnêteté intellectuelle. Malheureusement, c'est à lui que J. Julliard et M. Winnock ont fait appel pour présenter Dumézil dans leur remarquable "Dictionnaire des intellectuels français" (Seuil 1996). L'ouvrage est du plus haut intérêt: lieux, moments et membres de l'intelligentsia française y sont recensés (avec bibliographie). Regrettons l'absence de Gilbert Durand, Michel Maffesoli, Robert Jaulin ou Alain Daniélou... Le hic est que M. Lindenberg n'est nullement un spécialiste de l'oeuvre de Dumézil, qu'il a été pris en flagrant délit de citations tronquées. On s'interroge donc sur les raisons d'un pareil choix... alors qu'un G. Charachidzé, un D. Eribon, un J. Grisward auraient produit un travail incomparablement plus constructif. Dans une note au style tarabiscoté, M. Lindenberg commence par prétendre que l'oeuvre de Dumézil serait "passionnément discutée", ce qui est inexact. Si divers détails font évidemment l'objet de critiques et de réévaluations, aucun chercheur d'envergure dans le domaine des études indo-européennes ne met en question l'apport de Dumézil. Georges Charachidzé, spécialiste des langues caucasiennes, parle même, dans *Le Monde* du 6 mai 1995, de "révolution scientifique". M. Lindenberg va plus loin: certains "persistent à le taxer d'imposture". Or, l'imposteur, l'incompétent est celui-là même que D. Eribon avait convaincu de négligence et de falsification en montrant à quel point sa lecture des "Dieux des Germains" était partielle. Ce zoïle, - il s'agit de D. Lindenberg -, présentait comme "suspect" un livre qu'il avait lu de travers... mais qu'un M. Bloch, un E. Benveniste, un C. Lévi-Strauss avaient, eux, lu et apprécié. M. Lindenberg ne reprend pas directement, dans le Dictionnaire, ses accusations passées de mode; il semble modifier son angle de tir. Penchons-nous un instant sur quelques-uns de ses "arguments", nous comprendrons peut-être quels sont les mobiles de sa visible aversion pour Dumézil et ses thèses. Premier reproche: "on trouve (...) dans toute l'oeuvre de Dumézil, l'écho de vieilles (sic) théories dix-neuviémistes (E. Renan, L. Ménard, G. Sorel) sur la persistance du contenu "aryen" sous l'enveloppe chrétienne". Deuxième reproche: "C'est d'ailleurs (sic) un vieux combattant de l'antichristianisme, P.L. Couchoud, qui accueillera dans sa collection "Mythes et religions" (aux PUF, ndlr) plusieurs livres importants de Dumézil". Troisième reproche, emprunté à G. Brun: la trifonctionnalité - et donc Dumézil - aurait influencé "les idées corporatistes des années 40". Identifiant curieusement le mythe archaïque à son illustre découvreur, M. Lindenberg semble oublier que les corporatistes "des années 40" s'inspiraient surtout des structures de l'Ancien Régime... où les trois ordres survécurent jusqu'à la Révolution. Autre crime imprescriptible: "la négation de l'histoire qui est le noyau même de la pensée dumézilienne, et qui rejoint tous les "structuralismes"". Pire: pour Dumézil, "la modernité n'est qu'apparente". Faute impardonnable que notre procureur attribue à Maurras. Voici en quelques lignes forcément incomplètes le résumé

d'une note indigne d'un dictionnaire de cette ampleur. Que nous apprend-elle? Sur Dumézil, pas grand-chose. En revanche, beaucoup sur M. Lindenberg et ses obsessions. A Dumézil, il est en fait reproché de ne pas s'arrêter à la coupure radicale que constitueraient la Loi et la Révélation. Pour ces adeptes d'une vision linéaire et segmentée du temps, l'histoire de notre continent ne commencerait qu'à un moment donné. Se pencher sur ce que Dumézil appelait justement "l'ultra-histoire", s'interroger sur nos origines pré-abrahamiques, semblent des attitudes à criminaliser d'urgence, par toutes sortes de manières souvent indirectes: procès d'intention, sous-entendus, accusations insuffisamment étayées, lectures falsifiées de l'oeuvre,.. Comme chez Bernal à propos des origines de la culture grecque, comme chez Dubuisson à propos de l'oeuvre d'Eliade, il s'agit toujours de terrorisme intellectuel. Une méchante clique semble avoir lancé une offensive d'intensité variable non seulement contre les études indo-européennes, mais aussi contre tout intérêt pour le fonds archaïque de notre culture. Comment ne pas reconnaître, sous des oripeaux scientifiques, l'antique malédiction biblique lancée contre les "faux Dieux", ceux des autres?

Les éditions Payot ont eu la bonne idée de rééditer les deux volumes que B. Sergent, auteur de "Les Indo-Européens" (Payot 1995, voir Antaios 10), avait en son temps consacré au thème de l'homosexualité initiatique dans l'Europe ancienne et dans la Grèce antique. Une postface générale précise divers points, mais la thèse principale est maintenue: il semble avoir existé une antique pratique, commune aux Indo-Européens, de pédérastie initiatique. Pour devenir adulte, le jeune mâle devait pousser la sujétion à son maître jusqu'à la féminisation, et donc à un rôle sexuellement passif. B. Sergent répond aux critiques virulentes suscitées par sa thèse et souligne l'inanité de l'anti-indo-européanisme, défini comme "un dogme qui n'a pas besoin de vérification, il se contente d'affirmations, de mises en doute méthodologiques systématiques et d'une ignorance auto-entretenu par un refus a priori".

D'Inde, nous viennent depuis peu des thèses niant la réalité des invasions aryennes et défendant la thèse de l'autochtonie des civilisations dravidiennes et védiques. Autre distorsion, d'inspiration nationaliste (en réponse aux attaques malhonnêtes venues de milieux dravidiens anti-brahmaniques et anti-sanskrits) et anti-colonialiste (les Britanniques s'étant à l'époque présentés comme la "deuxième vague aryenne"), mais qui ne tient pas compte des résultats de la mythologie comparée, de la linguistique ou de l'anthropologie. Ces théories s'appuient généralement sur une lecture indocentrique de faits soigneusement triés et de textes d'érudits européens du XIXème siècle, dont il est aisé de démontrer les lacunes et les présupposés ethnocentriques. Parmi les tenants de ces thèses, qui doivent se replacer dans le contexte national indien (volonté de construire une nation indienne rassemblant ethnies, castes et religions), citons l'archéologue S.R.

Rao, qui a fouillé plusieurs sites de la culture harappéenne, S.G. Talageri, K.D. Sethna (secrétaire d'Aurobindo), le sanskritiste américain D. Frawley, le mathématicien R.S. Rajaram, ... La plupart de ces auteurs, à l'exception du professeur Rao, ne sont pas à proprement parler des spécialistes en la matière et se situent en général dans la mouvance nationaliste indienne. Selon K. Elst, l'enjeu politique de celles-ci est très important dans l'Inde d'aujourd'hui: un événement - les invasions aryennes - qui a eu lieu il y a quatre mille ans, passionne encore les foules. K. Elst précise, dans sa présentation favorable des arguments anti-invasionnistes, que la thèse aryenne polarise la lutte des castes (les Brahmanes étant considérés par certains polémistes comme des nouveaux-venus, des envahisseurs... quatre millénaires après les faits!), ainsi que l'opposition entre un Sud dravidien et un Nord indo-aryen. Enfin, elle bloque le projet de faire du hindi (parlé par 40% de la population) la langue nationale du pays et du sanskrit la langue ancienne de référence (comme notre latin). Le spécialiste flamand parle même, s'agissant de l'antibrahmanisme, d'une sorte d'antisémitisme: ce serait un moyen utilisé par des groupes minoritaires pour dévaloriser l'Hindouisme. L'enjeu politique est en effet clair: il s'agit de démoniser les Aryens, en tant que grands méchants loups (the ugly Aryans). Mais de là à admettre des thèses insuffisamment étayées et fondamentalement politiques, il y a un pas que nous ne franchirons pas.

La dernière livraison des *Etudes indo-européennes* (Université de Lyon) est copieuse: P. Moisson, auteur d'une thèse remarquable sur "Les Dieux magiciens dans le Rig Véda" (Archè, Paris 1993), signe une étude pénétrante sur les entités du ciel diurne (deva-) et du ciel nocturne (asura-) dans l'Inde védique. Cette bipartition se retrouve dans le domaine indo-iranien et serait l'incarnation des pulsions vitales et morbides. A l'époque archaïque, nous aurions donc eu un Père du ciel diurne (Dyau Pitar, qui a donné notre Jupiter), un Père du ciel nocturne (Asura Pitar). P. Jouet, auteur d'un livre sur le Paganisme balte ("Religion et mythologie des Baltes", Archè, Paris 1989) et de "L'Aurore celtique" (Porte-Glaive, Paris 1993), étudie la structure du panthéon celtique. Y. Blot, auteur de "L'Héritage d'Athéna" (Presses bretonnes, Saint-Brieux 1996, voir infra) propose une séduisante continuité entre les triades fonctionnelles d'Homère à Platon ... et Arthur Koestler. Il développe l'analogie entre les trois parties de l'âme dans la République de Platon et les trois cerveaux chez les phrénologues modernes. D'autres passionnantes études concernent le vocabulaire de la guerre, etc.

Le *Journal of Indo-European Studies* de Washington publie deux monographies du plus haut intérêt et qui feront date. "Indo-European Religion after Dumézil" (n° 16), est le bilan, édité par l'érudit d'origine belge E. Polomé, dressé dix ans après la mort du maître de l'ultra-histoire. Sa biographie intellectuelle est rapidement retracée ainsi que son influence sur tant de chercheurs. Parmi les neuf contributions (Campanile, Phuvel,

Polomé, ...), citons celle de D. Dubuisson, dont il avait été question dans *Antaios 5* (*Faut-il brûler Eliade?*), et qui revient sur "l'étrange et scandaleuse ontologie de M. Eliade", accusé de retourner au "mysticisme le plus fruste" et de jeter sur le Sacré un regard "fondamentalement païen, naturaliste" ... "comme si la transcendance (le sacré, l'Être, les dieux, les puissances surnaturelles, etc) (...) était immanente, consubstantielle aux forces vitales qui parcourent la Nature"! Horrifiant tableau ... qui nous informe de la vision du monde de M. Dubuisson, mais qui, loin d'être une analyse sereine du corpus éliadien, en constitue plutôt une vue "partielle et partielle" (J. Ries). La deuxième monographie, "The Indo-Europeanization of Northern Europe" (n° 17) rassemble les contributions présentées au colloque de Vilnius en 1994. Le volume est dédié à la mémoire de l'archéologue lithuanienne M. Gimbutas, dont les funérailles se déroulèrent selon le rite du mouvement païen de son pays: Romuva. Le professeur Mallory, auteur de "In Search of the Indo-Europeans" (Thames and Hudson, Londres 1989, traduction française à paraître au Seuil en février 1997), traite du délicat problème de l'Urheimat. Il fait justement remarquer que toutes les hypothèses possibles ont été avancées, du Pôle Nord au Pôle Sud et de l'Atlantique au Pacifique. Il en déduit qu'il existe un problème méthodologique à résoudre si l'on veut progresser. Il faut donc préciser à quelle époque le Proto-Indo-Européen (PIE) était parlé. Une fois ce problème résolu, on pourra s'attaquer à l'aspect géographique et, peut-être, trouver une patrie originelle à nos lointains ancêtres. Le problème est de savoir qui peut dater ce PIE: les archéologues ou les linguistes? D'autant plus que ce PIE a pu subsister fort tard dans diverses régions, selon un schéma qui n'est pas nécessairement linéaire... Archéologie, linguistique, culture et mythologie, anthropologie physique sont abordées dans ce riche volume. Ainsi, dans une étude sur les yeux clairs en tant que caractère physique récessif, un chercheur lithuanien montre bien que l'Europe du Nord ne peut avoir été envahie par des peuples aux yeux sombres (Arménie, Proche-Orient). Faut-il y voir un élément supplémentaire prouvant l'origine nordique, voire circumpolaire des Indo-Européens?

Splendide synthèse que nous fournit la dernière livraison de Nouvelle Ecole, qui s'orne du char solaire de Trundholm. L'histoire de la recherche indo-européenne y est magistralement retracée et les cinq grandes thèses sur l'Urheimat sont clairement présentées. Il est rappelé que Dumézil s'était toujours abstenu dans ce débat complexe, et parfois pollué par des arrière-pensées: aux distorsions pangermanistes (ou panslavistes) répondent par exemple les thèses diffusionnistes d'un G. Childe (*Ex Oriente Lux*). La théorie la plus séduisante à nos yeux est celle de L. Killian qui défend l'autochtonie des Indo-Européens, présents en Europe centrale et orientale dès le mésolithique. Il y aurait donc eu un vaste foyer situé entre la Mer du Nord, la Baltique, le Rhin, le Danube, le Nord de la Mer Noire, l'Oural et la Volga. Cela pose un problème linguistique, mais

peut-être faut-il concevoir plusieurs étapes et ne pas confondre foyer originel et dernier habitat commun. Nous aurions donc la formation de l'ethnie au paléolithique ou au mésolithique dans une aire limitée (foyer primaire) et ensuite, au cuprolithique, le dernier habitat sur un territoire bien plus étendu d'où la dispersion se serait faite par migrations successives (foyer secondaire). La thèse de l'habitat circumpolaire a pour elles de nombreuses traditions religieuses situant l'origine dans l'Extrême-Nord. Hindous, Iraniens et Celtes se souviennent de ces Iles au Nord du monde, du Pays des Hyperboréens à la longue nuit, qui est aussi la demeure des Dieux. Selon Tilak (1903), les Védas auraient été conçus par des peuples étrangers au sous-continent indien, mais plus proches du Pôle Nord, dont ils auraient été chassés par la glaciation de Würm, entre 12.000 et 9.000 AC. C'est de cette période que daterait la dépigmentation et l'apparition de l'élément blond, omniprésent chez les Indo-Européens. Un des mérites de ce remarquable numéro est de montrer que cette thèse nordico-polaire n'a rien d'intrinsèquement pervers et qu'elle ne semble d'ailleurs pas avoir joui d'une faveur particulière dans la science officielle du IIIème Reich, plus préoccupée d'exalter la seule composante germanique au détriment des Baltes, des Celtes, des Slaves et autres "sous-hommes". Le professeur J. Haudry développe d'ailleurs la thèse nordique, que son livre classique, "La religion cosmique des Indo-Européens" (Archè 1987) avait considérablement renforcée. Une bibliographie imposante, de 1930 à 1996, ajoute à l'intérêt de ce numéro et en fait une base de données plus qu'appréciable. Ne résistant pas au plaisir de chicaner, je signalerai quelques titres oubliés:

- Dumézil. *Historiker und Seher. Numéro spécial de la revue Tumult n° 18, Vienne 1993, 127 p.*
- R.S. Sharma, *Looking for the Aryans, Orient Longman, Madras 1995, 106 p.*
- J.M. Shendge, *The Aryas: facts without fancy and fiction, Abhinav, New Delhi 1996, 132 p.*

Voilà une somme à se procurer d'urgence et à ranger à côté des livres de J. Haudry, de B. Sergent et de J. Ries.

De notre vaillante petite Belgique, il faut signaler l'activité acharnée de la Société Belge d'Etudes Celtiques, qui publie, presque en samizdat, son sixième mémoire: "Apollons celtes et gaulois" de C. Sterckx. A la suite des travaux de Dumézil sur le puits de Neachtan, le professeur Sterckx étudie les cultes des eaux vives et les mythes consacrés aux Dieux apolliniens dans les cultures celtiques. Il y trouve des convergences nettes et les traces d'un mytheme indo-européen primitif. Grâce à un travail plus que minutieux (après tout, si la France a ses Bénédictionistes, nous avons nos Bollandistes!), il nous livre une liste

de toutes les épithètes des Apollons celto-romains. Sur le même thème du feu dans l'eau, on lira l'essai de J.L. Desnier sur la légitimité du souverain: la traversée du fleuve, dans le monde indo-européen, est l'épreuve qualifiante pour l'exercice de la souveraineté. L'ouvrage contient de longs développements sur Julien, le dernier empereur païen.

Christopher Gérard



- (1) *M. Bernal, Black Athena. Les racines afro-asiatiques de la civilisation classique, PUF Paris 1996, 198FF. Un second volume est prévu par les PUF*
- (2) *B. Sergent, Homosexualité et initiation chez les peuples indo-européens, Payot, Paris 1996, 235FF*
- (3) S.R. Rao, Dawn and Devolution of the Indus Civilisation, New Delhi 1992; S.G. Talageri, The Aryan Invasion Theory. A Reappraisal, New Delhi 1993; K.D. Sethna, The Problem of Aryan Origins. From an Indian Point of View, New Delhi 1992, D. Frawley et R.S. Rajaram, Vedic "Aryans" and the Origins of Civilization, WH Press, Québec 1995. Sauf indication contraire, tous ces livres sont publiés par Aditya Prakashan (F-14/65 Model Town II, Delhi 110009, Inde). Sur le même sujet, nous avons également reçu: M. Danino et S. Nahar, The Invasion That Never Was, Mira Aditi, Mysore 1996 (catalogue de cette maison proche de l'Ashram Aurobindo: Mira Aditi Centre, 62 Sriranga 2nd Main 1st Cross, Saraswatipuram, Mysore 570009 Inde).
- (4) K. Elst, Indigenous Indians. Agastya to Ambedkar, Voice of India, New Delhi 1993. Sur Voice of India, voir Antaios 10.
- (5) Etudes indo-européennes, XIIIème année (1995). A commander à Institut d'Etudes indo-européennes, Faculté des Langues, Université de Lyon III, 18 rue Chevreul, F-69007 Lyon. Abonnement: 180FF.
- (6) Les Indo-Européens, Nouvelle Ecole, n° 49, année 1997, 130FF. A commander à Nouvelle Ecole, BP 68, F-91292 Arpajon Cedex.
- (7) C. Sterckx, Apollons celtes et gaulois, SBEC, Bruxelles 1996, 1000FB. A commander à M. Houard, 27 avenue de l'Hermine, B-1170 Bruxelles.
- (8) J.L. Desnier, Le Passage du Fleuve. Essai sur la légitimité du souverain, L'Harmattan, Paris 1995.

Etudes Indo-Européennes
 Revue annuelle publiée
 par l' Institut d' Etudes Indo-Européennes
 de l' Université de Lyon

Articles en français sur les questions indo-européennes

Abonnement: 180FF (chèque ou liquide)

Prof. Jean-Paul Allard

I.E.I.

18 rue Chevreul

F-69007 Lyon

**The Journal
 of Indo-European Studies**

**Revue de synthèse
 sur les questions indo-européennes
 Articles en anglais**

J.I.E.S.

1133 13th Street St. NW Suite C-2

Washington DC 20005

Fax: (202) 371-1523

Conquérir l'année

Le texte qui suit a été présenté, il y a plusieurs années, lors d'un solstice d'hiver. Il aborde la conception cyclique du temps. Par-delà celle-ci, nous y avons inclus quelques réflexions sur les liens entre le cycle annuel et la quête spirituelle.

Le cycle

La conception cyclique du temps

Aujourd'hui, nous concevons généralement le temps comme étant rectiligne et composé d'un commencement, d'un développement et d'une fin. Cette vision sous-tend toutes les conceptions du monde moderne. Le message est le suivant.

Premier tableau. Nous venons de temps obscurs: préhistoire, domination de maîtres sans scrupules ou encore temps de privations accompagnées d'un cortège de famines, d'épidémies, au mieux de pauvreté.

Deuxième tableau. Mais l'intelligence humaine, en lutte contre les injustices, parvient à améliorer le sort du toujours plus grand nombre (améliorations techniques, pré-capitalisme, naissance des consciences de classe, etc). La notion de "progrès" fait son apparition.

Troisième tableau. La société humaine, libérée des "superstitions" et autres chaînes d'un passé jugé rétrograde, marche d'un pas assuré vers une sorte de paradis terrestre, pour les uns la société communiste, pour les autres le règne de l'abondance. Parvenu à ce summum de l'histoire, le temps doit en quelque sorte s'arrêter.

Telle est, rapidement résumée, la conception actuelle. Remarquons au passage que celle-ci est un décalque grossier, approximatif et profane, de la vision chrétienne.

En revanche, selon la conception cyclique, l'année, le jour, la vie, la présente humanité sont soumis à des cycles. Celui qui nous intéresse au premier chef est le cycle annuel. Il se compose de quatre temps. Il y a analogie avec les quatre points cardinaux et le cycle journalier, midi et minuit renvoient aux solstices.

Un mot sur le nombre quatre. Celui-ci est figuré par le carré. Il symbolise le terrestre et la totalité du créé. Il est souvent associé au monde matériel et visible. Tandis que le cercle correspond la plupart du temps au ciel et à la divinité.

L'autre enseignement relatif à la conception cyclique est qu'un cycle achevé laisse sa place à un autre. Le temps, dans notre monde, ne s'arrête jamais, même s'il paraît parfois

hésiter. Il n'y a pas de fin définitive. Celle-ci n'est que le prélude, plus ou moins long, à un recommencement. Toutefois, il importe de préciser que ce ne sont pas des formes qui reviennent, mais des forces qui s'actualisent à tel ou tel moment. Dans les traditions indo-européennes, même les Dieux sont affectés par des cycles, différents de ceux des humains.

Le temps qualifié

Tout comme l'espace, dans les sociétés traditionnelles, n'est pas uniforme, le temps, lui aussi, ne s'écoule pas uniformément. Chaque moment, du jour comme de l'année, est différent d'un autre car il porte avec lui une force et une signification qui lui sont propres. Il doit donc être vécu différemment. Aujourd'hui, le temps est devenu quantité, les heures, les minutes, les secondes sont toutes découpées pareillement et sont considérées comme équivalentes. Dans les sociétés traditionnelles, le temps est qualifié, c'est-à-dire apprécié d'un point de vue qualitatif car porteur de significations et de forces qu'il convient de décrypter.

Les enseignements traditionnels montrent que toute irruption du spirituel dans le temporel opère une sorte de distorsion du temps. Plus la présence spirituelle est importante, plus la distorsion l'est également. Nous prendrons juste trois illustrations.

La première nous vient de la tradition celtique. Il s'agit de la navigation de Bran (1). Celui-ci accoste avec des compagnons dans l'Île des fées, Emain. Ils y séjournent. Puis ils souhaitent retourner chez eux et reviennent. L'un des compagnons de Bran se précipite sur le rivage et tombe aussitôt en cendres. Personne ne les reconnaît. En fait, plusieurs centaines d'années de notre temps se sont écoulées. Après avoir dicté son récit, Bran repart.

Le second récit date du Moyen Âge, du XII^{ème} siècle précisément. Il nous est rapporté par Godefroy de Viterbe, évêque qui fut secrétaire de l'empereur Frédéric I^{er} Barberousse (2). Il affirme tenir cette histoire d'un ouvrage conservé dans le monastère, aujourd'hui en ruines, de Saint-Mathieu, en Bretagne (en vis-à-vis de la Pointe du Raz). Ce récit raconte comment des moines de ce monastère naviguent durant trois ans. Au bout de ces trois années, ils découvrent une île qui abrite une merveilleuse cité couverte d'ors. Après l'avoir abordée, ils rencontrent les prophètes Elie et Hénoc. Ils y restent peu et mettent cinq jours pour revenir. A leur retour, ils apprennent que trois siècles se sont écoulés et non trois ans comme ils l'ont calculé et dès lors ils vieillissent très rapidement.

Le troisième récit est chinois. Il est rapporté par Lie-Tseu (3). Celui-ci narre comment un empereur connut une extase grâce à un magicien. Ce dernier le fit parvenir jusqu'au palais des hommes transcendants situé, nous dit le texte, "au milieu du ciel". L'empereur estima que son voyage avait duré trois mois, mais ses serviteurs lui dirent: "Vous avez

paru vous recueillir durant un instant".

Le temps est différent selon les dimensions de notre univers. La tradition hindoue, très exactement Les Lois de Manou (livre 1, 67), nous rapporte: "Une année des mortels est un jour et une nuit des Dieux" (4). Autre monde, autre temps. Néanmoins Julius Evola, dans "L'Arc et la Massue", a observé que "les civilisations traditionnelles furent dévoratrices du temps" (5). Elles résistent au temps, car elles sont orientées et organisées en fonction du monde spirituel afin d'être le réceptacle de son influence. Tandis que la société moderne est dévorée par le temps qui l'entraîne dans un tragique maelström.

Abordons pour finir cette partie les rapports entre temps cyclique et temps linéaire. Les philosophes antiques estimaient que le mouvement circulaire implique une âme, une intelligence et son centre (6). On trouve cette idée chez les Pythagoriciens, chez Platon et les néoplatoniciens. Ainsi Plotin, dans la seconde Ennéade, dit: "Le mouvement circulaire est composé du mouvement du corps et du mouvement de l'âme. Le corps se meut par nature en ligne droite, et l'âme retient le corps. Des deux ensembles, du corps mobile et de l'âme immobile, dérive le mouvement circulaire". On voit ce qui manque au monde moderne! Au début du XVII^{ème} siècle encore, l'astronome allemand Kepler estimait: "Le mouvement naturel d'un corps est toujours rectiligne, sauf s'il a une âme qui le dirige".

La perspective est intéressante. Tout cycle suppose une intelligence en son centre. Une disparition du centre entraîne un mouvement rectiligne, c'est-à-dire une trajectoire qui mène à une fin définitive. Jamblique, philosophe néoplatonicien du III^{ème} siècle, opposait le mouvement circulaire qui "symbolise l'activité de la pensée qui fait paraître les choses dans les mêmes directions, de la même façon, dans le même ordre et suivant un seul procédé", au "mouvement qui ne se fait jamais de la même manière, suivant les mêmes règles, dans la même place, en un mot qui est sans règle, sans ordre, sans proportion, ressemble fort au mouvement de la déraison".

Le mouvement rectiligne ne témoigne pas d'une ascension ou d'une libération, comme le croit le moderne, mais bien d'une chute.

Le rythme

La fête

Le temps qualifié et la particularité de chaque moment donnent au temps son rythme. Celui-ci se manifeste notamment par la fête. Tout d'abord, il faut préciser que l'idée de fête dans les sociétés traditionnelles ne recouvre pas du tout celle du moderne. Pour ce

dernier, elle est un moment d'étourdissement durant lequel des artifices lui offrent le maximum d'illusions. Elle est associée au plaisir et à l'exaltation de l'individu qui profite physiquement et affectivement d'un moment fugace.

Rien de tel dans les sociétés traditionnelles, même si cet aspect n'était pas absent. Chaque fête, selon cette optique, dévoile un aspect du monde. Elle permet d'intégrer celui-ci ou non, en d'autres termes, de franchir l'épreuve qu'il constitue.

Quatre éléments nous paraissent essentiels dans la fête traditionnelle.

- 1) *Tout d'abord, ainsi que le souligne Mircea Eliade dans "Le Sacré et le Profane", "la fête n'est pas la "commémoration" d'un événement mythique (et donc religieux), mais sa réactualisation" (7). Il ne s'agit pas du rappel d'un souvenir, mais d'une participation active aux mystères du monde. La fête est un acte de renouvellement.*
- 2) *Deuxième élément, la fête est une participation à l'ordre cosmique. Participation capitale dont l'univers a également besoin pour son ordre. A ce propos un texte brahmanique, le Shatapatha Brâhmana dit, sur le lever du soleil: "Il ne se leverait jamais si l'on omettait d'offrir cette oblation; c'est pourquoi l'on offre cette oblation" (8).*
- 3) *Cette participation est rituelle et non désordonnée. Le rite est une participation harmonieuse à l'unisson, à la vie et à l'ordre universel.*
- 4) *Enfin, la fête s'inscrit dans le cycle annuel. Celui-ci est d'ailleurs un monde à part. Il y a analogie, c'est-à-dire correspondance, entre le monde, l'univers et tout cycle.*

Les quatre moments cardinaux de l'année

Ce sont bien sûr les deux solstices et les deux équinoxes. Nous ne nous y attarderons pas. Disons que les deux solstices, hiver et été, correspondent respectivement aux phases alchimiques de "solve", "dissolution", et "coagula", "coagulation" ou "condensation". Le solstice d'hiver, auquel s'associe l'élément eau, marque le cap ultime d'une fin et aussi les prémisses d'un renouveau. Au contraire, le solstice d'été est le summum et la totale plénitude d'un monde.

Au-delà du cycle: conquérir l'année

Nature et surnature

L'analogie est l'un des grands principes traditionnels. Cela signifie que des réalités matériellement différentes sont liées qualitativement, donc ont des qualités similaires et

obéissent aux mêmes lois. C'est le cas de l'homme et de l'univers. Un adage soufi affirme: "L'univers est un grand homme, et l'homme est un petit univers". Il y a identité entre les deux. Un texte hermétique médiéval, La Table d'Emeraude, dit pareillement: "Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut".

Le haut et le bas peuvent être notamment compris comme le ciel et la terre, ou encore le spirituel et le temporel. La conception cyclique du temps qui est souvent illustrée par des exemples temporels peut être également appliquée à la quête spirituelle. Nature et surnature, visible et invisible s'interfèrent et se répondent. C'est pourquoi un cycle peut être vécu intérieurement comme un parcours initiatique.

Traverser l'eau de la Ténèbre hivernale

Nous nous servons surtout ici des travaux de Jean Haudry, notamment de son ouvrage intitulé "La religion cosmique des Indo-Européens" (9). L'un des thèmes développés dans cet ouvrage est la traversée d'une rivière de nuit durant la saison hivernale. Celui-ci se retrouve dans de nombreuses traditions indo-européennes. J. Haudry évoque un conte islandais, un livre anglais du Haut Moyen Age, Beowulf, une chanson lithuanienne, des fêtes grecques, en l'occurrence les Anthestéries, des légendes grecques et romaines, des formules védiques et des rituels brahmaniques, etc. Le dossier est important. Les éléments constitutifs de ce thème, au nombre de quatre, sont les suivants:

- une saison: l'hiver;
- une action: une traversée;
- un espace aqueux: ruisseau, rivière, mer;
- un temps: la nuit.

La nuit, l'eau, l'hiver correspondent à la fin d'un cycle, à l'oeuvre au noir dans le domaine alchimique, laquelle marque une mort suivie d'une renaissance, en somme un changement d'état. Le franchissement signifie justement la victoire sur les obstacles et les pièges.

Celui qui parvient à franchir victorieusement ces épreuves ultimes, qui survit à l'hiver, est, nous disent les traditions indo-européennes, un "héros". La traversée est une "épreuve qualifiante". Le "héros" est celui qui, d'après une formule brahmanique, a conquis l'année. Il faut comprendre: "Celui qui a conquis l'immortalité". Le cas d'Héraklès est typique. Nous pouvons aussi évoquer les "héros fortunés" qui résident dans les Iles Bienheureuses dont parle Hésiode dans "Les Travaux et les Jours" (10).

Le héros victorieux devient quasiment l'égal des Dieux. Un texte brahmanique, le

"Shatapatha Brâhmana" (11.1.2.12) nous dit: "Au début, les Dieux étaient mortels. Mais quand ils eurent atteint l'année, ils devinrent immortels". Sur cette question, Jean Haudry étudie notamment les relations entre Héraklès et Héra qui représente l'année. Il note que tout d'abord Héraklès est l'ennemi d'Héra, puis se réconcilie avec elle et enfin devient son ami. Héra aurait même, selon Diodore de Sicile, adopté le héros.

Le dernier avatar de cette quête est le chevalier. Dans une étude parue dans *Sol Invictus*, nous avons montré, en nous appuyant principalement sur les travaux d'Henry Corbin, que le chevalier est justement celui qui cherche à atteindre l'éternelle jeunesse, le printemps qui ne passe pas, bref l'âge d'or (11).

"Conquérir l'année" équivaut par conséquent à franchir victorieusement tous les obstacles du monde et à dépasser celui-ci pour rejoindre le monde divin. C'est donc une ascension. Il est remarquable que le nombre des travaux d'Héraklès, selon certaines versions, soit douze. L'année peut être assimilée au monde. La Ténèbre hivernale est l'ultime épreuve qui marque le passage d'un monde à un autre.

Tout cycle est une initiation. Initiation au monde car l'année et le monde ne font qu'un, le temps et l'espace sont mystérieusement liés. Comprendre le cycle revient à saisir les réalités profondes du monde. Celui qui l'a parfaitement compris, qui a vaincu ses pièges, qui s'est élevé, peut alors le dépasser. Il n'est plus soumis au cycle. Certains ont parlé d'hommes "au-dessus du temps". Toutefois, avant d'être dépassé, un cycle doit auparavant être parcouru autant de fois que nécessaire. Dans un récit à la fois celtique et chrétien, "La navigation de saint Brandan", ce dernier se retrouve à Pâques, durant plusieurs années, sur la même île, puis il accède au paradis. Pendant toutes ces années, il a donc effectué un parcours circulaire avant d'atteindre le centre.

Le cycle est une découverte du monde. Il permet de le parcourir, de le dévoiler, de le décrypter. Les fêtes et les rites sont des relais visibles et formels d'une quête qui est avant tout spirituelle. Ils représentent différents aspects de notre univers. Connaître le monde, c'est se connaître et réciproquement. L'un ne va pas sans l'autre, du moins dans une société (et un être) ordonnée, orientée, en harmonie avec l'univers. En somme, il s'agit de réaliser la maxime antique: "Connais-toi toi-même et tu connaîtras le monde et les Dieux".

Christophe Levalois

Professeur d'histoire et de géographie, Christophe Levalois est l'auteur de nombreux articles et de plusieurs ouvrages sur le symbolisme et les sociétés traditionnelles. Il est le fondateur de la revue Sol Invictus (1987-1991). Parmi ses ouvrages: "Royauté et figures mythiques dans l'ancien Iran" (Archè 1987), "Principes immémoriaux de la royauté" (Le Léopard d'Or 1989), "Les Temps de confusion, essai sur la fin du

monde moderne" (Trédaniel 1991), "Symbolisme de la décapitation du roi" (Trédaniel 1992). Il a participé à "Enquête sur la Tradition aujourd'hui" (Trédaniel 1996).

Notes

- (1) C.-J. Guyonvarc'h et F. Le Roux, *Les Druides*, Ouest-France Université, Rennes 1986.
- (2) *Kadath*, n° 35, Bruxelles, novembre-décembre 1979.
- (3) L. Wieger, *Les Pères du système taoïste*, Belles Lettres, Paris 1983.
- (4) *Les Lois de Manou*, Ed. d'Aujourd'hui, Paris 1976.
- (5) Julius Evola, *L'Arc et la Massue*, Trédaniel, Paris 1984.
- (6) L. Rougier, *La religion astrale des Pythagoriciens*, Editions du Rocher, Monaco 1984.
- (7) M. Eliade, *Le Sacré et le Profane*, Gallimard, Paris 1956.
- (8) *Mythes et légendes extraits des Brâhmanas*, Gallimard-Unesco, Paris 1986, 2-3-1.
- (9) J. Haudry, *La Religion cosmique des Indo-Européens*, Archè-Belles Lettres, Paris-Milan 1987.
- (10) Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, Belles Lettres, Paris 1982, 156-173.
- (11) C. Levalois, "La jeunesse, l'âge d'or, la chevalerie", in *Sol Invictus* n° 1, Bordeaux, printemps-été 1987.



Nietzsche et Hölderlin

Avec sa pensée aussi limpide qu'ambigüe, dans son style à l'emporte-pièce, aussi admiratif que critique, exécutant sans ambage ses prédécesseurs, Nietzsche écrivait dans "L'Antéchrist": "Il ne faut que prononcer le mot "Tübinger Stift" pour saisir, au fond, ce qu'est la philosophie allemande: une théologie captieuse... Les Souabes sont en Allemagne les plus parfaits menteurs, ils mentent innocemment...". (1) L'auteur de Zarathoustra pensait évidemment à Schelling, Hegel et Hölderlin. C'était à l'idéalisme allemand postkantien, à la dialectique en tant que principe de l'univers, que démarche morale, que s'attaquait ici la pensée nietzschéenne de transvaluation de toutes les valeurs.

Et pourtant, on ne saurait nier que Nietzsche professait à coup sûr la plus vive admiration pour ces dialecticiens allemands auxquels il devait tant. Seulement, à ceux qui autour de 1800 tentèrent de sauvegarder l'essentiel de l'idéalisme après les attaques kantienne, il répliquait dans le même aphorisme: "De la réalité, on avait fait une "apparence"; d'un monde parfaitement controuvé, celui de l'existant, on avait fait la réalité".

Si Nietzsche condamnait toute transcendance, toute construction mentale au détriment d'un monde parfaitement réel, sa position n'en était cependant pas moins difficile à saisir. C'est que le débat se situait entre le matérialisme triomphant qui était celui de son siècle et l'idéalisme absolu qui avait été celui des siècles passés et que les hommes issus du Stift de Tübingen avaient tenté de sauvegarder d'une manière originale. Nietzsche rejetait le Christianisme, ce monde controuvé dont il parlait, mais n'était pas pour autant matérialiste. Que cherchait-il? La solution lui avait sans doute été dictée par les philosophes de Tübingen, en particulier par Hölderlin (1770-1843), dont il se sentait vraisemblablement très proche. Mais il ne pouvait admettre le Christianisme, sa logique transcendantale et sa morale. Ce n'était pas tant Nietzsche qui était ambigu, c'était bien plutôt Hölderlin.

Toute la philosophie nietzschéenne était déjà en germe dans l'oeuvre de Hölderlin. En germe précisément. Mais pouvait-on en vouloir au poète de Tübingen, lui qui avait été pris entre Kant et sa formation religieuse, entre la Révolution et le noumène kantien? L'histoire était heurtée, hachée autour de 1800, et personne plus que Hölderlin n'en ressentit les effets.

En même temps qu'il lisait Kant et observait les premiers effets de la Révolution française (2), Hölderlin, qui se déchristianisait, se formait à la pensée de l'Antiquité, très

en faveur à la fin du XVIIIème siècle, ainsi que le montre son roman "Hypérior" (1797-1799). Il observait que les hommes de son temps étaient voués à créer un monde neuf, qu'ils étaient de nouveaux héros, comme Agamemnon, Ajax, Achille ou Patrocle. Cela allait à l'encontre de l'égalitarisme convoqué par les révolutionnaires français. Surtout, Hölderlin n'oubliait pas que Kant, quand bien même celui-ci avait nié toute possibilité à l'homme de penser l'Absolu, la chose en soi, ce qu'il appelait le noumène, Kant n'avait pas détruit l'idéal. La grande question de Hölderlin fut donc de démontrer qu'il était possible d'atteindre à cet idéal en prenant les héros pour modèles. Ce fut alors qu'il mit au point la dialectique, de concert avec son ami Hegel. Mais ce n'était plus seulement une technique de pensée comme ce l'avait été pour Platon. La dialectique devint un principe de surhumanisation héroïque, que Hölderlin testa sur lui-même.

Pendant sa formation était là, religieuse, celle du Stift de Tübingen, et Hölderlin ne sut pas différencier les limites imparties par Kant au noumène. Il ne vit plus que transcendance. Il n'est pas certain que le poète se soit rechristianisé. A partir de là cependant, l'Absolu kantien se mêla dans l'au-delà d'essence chrétienne, et Hölderlin ne distingua plus entre les héros antiques et le Christ. Or c'était sur ce point précis que portaient les attaques de Nietzsche. Le terme de "menteurs" appliqué aux penseurs de Tübingen se justifiait pour cette seule raison. Menteurs, parce que selon Nietzsche, ils avaient voulu "tromper" leur lecteurs. Mais tout n'était pas à rejeter chez Hölderlin (ni chez Hegel ou Schelling). Il aurait simplement fallu, pour que Nietzsche les admirât, qu'ils rejetassent le Christianisme, sa transcendance, c'est-à-dire ce "monde controuvé" et sa morale étrangère à l'héroïsme antique.

Car Nietzsche avait parfaitement compris quelle était la recherche hölderlinienne. Il avait parfaitement saisi le primitivisme qui présidait à sa méthode de "désincarnation" de soi, destinée à se hisser au-dessus du commun et à connaître l'illumination héroïque. S'il condamnait la dialectique en tant que principe permettant d'atteindre l'au-delà (3), en revanche, il était extrêmement séduit par la démarche de surhumanisation du poète. C'était par là que Hölderlin aurait pu atteindre au noumène, au sacré, par là qu'il aurait pu être entièrement livré au monde. Mais il avait connu Dieu, le Dieu des Chrétiens étranger aux mentalités européennes.

Hölderlin avait tout entrevu, tout perçu. Il n'avait pu se limiter, et avait introduit - ou conservé - un corps allogène dans sa pensée. Cet élément, Nietzsche devait le détecter avec sa brusquerie habituelle. Dans l'aphorisme 55 de "L'Antéchrist", il écrivait: "Les prêtres ont repris aux Juifs cette habileté consistant à glisser (...) la notion de "Dieu", de "volonté de Dieu", de "révélation divine"". (4) Le mot était lâché, qui faisait référence à un système mental étranger à la pensée européenne. Et Nietzsche d'ajouter que Kant lui-même s'y était laissé prendre. "Le succès de Kant, écrivait-il, n'est qu'un succès de

théologien" (5). Car Kant avait travaillé selon les principes scolastiques de la philosophie, que Nietzsche avait balayés d'un revers de main. C'était une autre pensée qu'il recherchait. Mais il est bien vrai qu'il n'y serait pas parvenu sans les exemples de ses prédécesseurs, en particulier Hölderlin.

Hölderlin et la poésie dialectique

Ne distinguant pas entre le Christianisme et l'héroïsme, le poète de Tübingen écrivait dans "L'Unique" (6):

*O Christ! attaché, suspendu à toi,
Frère pourtant de l'Héraclès.
Et intrépidement j'avoue, tu es
Le frère aussi de l'Evios, celui
Qui attela les tigres à son char
Et s'en fut, descendant
Jusqu'à l'Indus
Ordonnant au culte joyeux
De la vigne propagateur
Et des peuples matant la fureur.*

Voici comment Hölderlin posait le problème qui le préoccupait. Et il est vrai aussi que le parallèle entre le Christ et Bacchus pouvait se justifier par l'intermédiaire de la vigne. Héros, Dieux et Christ se confondaient ainsi dans l'au-delà. Mais pour bien comprendre ces rapports, le recours à l'analyse de Heidegger est ici indispensable, car le philosophe de Fribourg est sans aucun doute l'un de ceux qui a le mieux cerné l'oeuvre de Hölderlin (7). "Dichter des Dichters", poète du poète, écrit Heidegger, Hölderlin met en forme la poésie elle-même et le poète lui-même. L'autobiographie, la psychologie ne le cèdent pourtant pas à la problématique primitiviste qui régnait autour de 1800. Tout est repensé, et Hölderlin s'inscrit dans cette logique. Il entreprend de "refonder l'être-là (Dasein) sur la poésie", écrit Heidegger. (8) La grande question hölderlinienne est donc bien celle de la métaphysique, celle de l'Être, celle du noumène kantien. Car en réalité, il semble bien que dans l'esprit de Hölderlin, comme dans celui de son ami Hegel, ces aspects aient été mêlés dans ce que le second appelait l'Idée. Et c'est dans ce contexte qu'intervient la dialectique, re-fondatrice de la poésie, ainsi que l'a bien vu Adorno. (9) Si le vers hölderlinien est en effet inspiré de la métrique antique, qui autorise la spéculation, tels les hexamètres de "L'Archipel" (10), c'est, plus globalement, la conception générale des grands hymnes et des élégies qui se construit de manière

dialectique. Cela est particulièrement évident dans "Pain et Vin". (11) Le poème peut cependant être coupé en deux parties qui révèlent un autre aspect de la pensée de Hölderlin que nous verrons plus loin. Composé de neuf strophes, les cinq premières révèlent parfaitement cette dialectisation de l'élégie: partant de la réalité de la ville endormie, l'âme du poète voyage dans la nuit en se repliant sur soi, et atteint ainsi au pays des Dieux, domaine des poètes où "le profane est devenu sacré". Autrement dit, on atteint par la méthode dialectique à l'harmonie suprême, où l'homme touche au sacré et se fonde dans la lumière. Car la lumière, l'illumination de l'homme est la véritable question hölderlinienne. Nous verrons plus loin comment il convient d'appréhender les strophes six à neuf. Pensée et méthode se conjuguent ainsi parfaitement dans la poésie de Hölderlin. Car selon lui, le poète fait partie de la race des héros. Il est celui qui entre en contact avec l'idéal, que celui-ci soit de l'ordre du noumène ou de l'au-delà. Il est cet homme supérieur, cet initié que Hölderlin confond avec les héros grecs, celui qui dialogue avec l'Être. Il est donc aussi susceptible, selon Hölderlin, d'être l' élu du Christianisme. Là transparaît toute l'ambiguïté de la réflexion hölderlinienne.

Le poète est ainsi habité par le génie. Hölderlin écrit encore:

*Quand j'étais un enfant
Un dieu souvent me retirait
Des cris et du fouet des hommes
(...)
Tel dans mon coeur tu fis
Entrer la joie, Hélios paternel! (12)*

Marqué du sceau de la divinité, le poète est illuminé par le savoir idéal. Dans "Pain et Vin", Hölderlin relève:

*Et n'est-il plus de signe au front viril de l'homme,
Et n'est-il plus de dieu pour frapper ses élus ? (12)*

Le poète se rapproche là du héros antique - confondu par ailleurs avec l' élu chrétien - au front duquel brûle la flamme sacrée.

C'est cependant dans l'hymne "Aux poètes" que Hölderlin explique certainement le mieux sa position:

*Or maintenant il fait jour! J'ai patienté et je l'ai vu venir;
Oh! que cette voyance, ce sanctuaire soit mon verbe! (...)
Et tel pour l'homme, un feu s'allume dans son oeil*

*S'il entreprend quelque tache sublime, tels de nouveau
Les signes, maintenant, et les actes du monde
Font s'allumer un feu dans l'âme des poètes.*

Et Hölderlin de conclure que le rôle du poète est "d'offrir ce don du ciel aux nations", refermant ainsi la boucle de la dialectique. (14) Les exemples de poésie dialectique pourraient être multipliés. Arrêtons-nous à ceux-ci pour montrer comment dans la nuit le poète devient mieux voyant, c'est-à-dire entre en contact avec les Dieux, avec l'Être dirait Heidegger, et devient ainsi un élu, sur lequel l'esprit est descendu. (15) Nouveau héros touché par le feu du ciel ou la grâce (cela se mêle et s'identifie dans l'esprit de Hölderlin), le poète utilise la dialectique comme une technique qui permet le voyage vers les Dieux (15), vers la lumière, comme une méthode initiatique qui fait de lui un homme supérieur, "solarisé", savant, "religieux". Il faut croire que Hölderlin avait parfaitement conscience de ce processus, car dans l'hymne "Patmos", il écrit:

*Si proche
Et difficile à saisir, le dieu.
(...)
Fais-nous des ailes pour aller plus fervents de fidélité
Jusque-là, et puis revenir.
(...)
Un génie me ravit
De ma propre demeure. (17)*

Ce poème est, quasiment en termes païens, chamaniques, une démonstration du voyage dialectique vers les Dieux, vers la lumière. La dialectique autorise ainsi une sorte de désincarnation du poète qui touche ainsi à tout ce qui n'est pas la réalité, mais qui peut être le noumène kantien, c'est-à-dire l'Être de Heidegger, ou l'au-delà chrétien. Ce dernier point contesté par Nietzsche, nous l'avons vu. Car à bien réfléchir, celui-ci, qui tant de fois parlait des génies ou des hommes forts ne pouvait qu'être séduit par cette expérience hölderlinienne. Le noumène kantien, l'essence des choses, avaient tout de la réalité, cette réalité que Nietzsche refusait absolument de quitter. (18) Mais seuls les hommes supérieurs, les surhommes pouvaient les voir, les connaître, les vivre. "L'ivresse apollinienne, écrivait-il, excite surtout l'oeil, qui en reçoit le pouvoir de vision: le peintre, le sculpteur, le poète épique sont des visionnaires par excellence". (19) Il s'agit donc d'une psychologie que Hölderlin avait connue par la dialectique, ce que Nietzsche appelait l'ivresse. (20) Se souvenant de son voyage énigmatique à Bordeaux en 1802, Hölderlin devait dire: "Comme on le rapporte des héros, je peux bien dire qu'Apollon m'a frappé". Dans cette recherche passionnée de la vérité et du savoir, sans en avoir vraisemblablement

la vision exacte, Holderlin retrouve par ailleurs d'antiques réflexes européens. Ainsi les grands mythes liés aux éléments qui s'identifient aux divinités réapparaissent de manière récurrente dans les poèmes. L'idée de source liquide est très présente, ne serait-ce que dans "Le Rhin" ou "A la source du Danube", ces deux hymnes "nationaux", selon le terme de Hölderlin lui-même, qui rêvait de créer une poésie patriotique. (21) Et nous avons vu comment la vigne est perçue par lui comme un élément de sanctification. Quant à la lumière, c'est elle qui autorise le parallèle entre Héraclès et le Christ que nous avons rencontré dans "Pain et Vin". Dans le même ordre d'idées, on relève quelques réflexions relatives à l'enfance considérée comme un âge divin. Ainsi dans l'hymne "Aux poètes", Hölderlin écrit: Car c'est nous (les poètes), entre tous, qui sommes de coeur pur. Ainsi que des enfants, et nos mains ne sont qu'innocence.

Nous retrouvons ici la vieille idée du simple d'esprit génial, supérieur, qui hante toute la pensée européenne. Cultivant cette image à l'époque de la "folie", Hölderlin deviendra ainsi "l'enfant aux cheveux blancs" qu'évoqueront les derniers visiteurs du poète de Tübingen. La récurrence thématique que nous évoquons ici se rencontre encore dans l'élégie consacrée à Diotima, "Lamentations de Ménon" (22) où la figure de Suzette Gontard (Diotima), le grand amour du poète, prend la forme d'un esprit, esprit tutélaire, qui comme la Béatrice de Dante, emporte le poète vers le séjour des Bienheureux, vers l'Etre:

Diotima! autour de nous en communion intime et éternelle.

(...)

*O fille de ces dieux! est-ce toi qui parais et me salues comme autrefois,
Qui me parles, comme autrefois, m'enseignant les choses les plus hautes ?*

L'amour est un élément de la dialectique, essentiel, qui permet d'entrevoir la vérité. Mais malheureusement, le poète est un homme, il est matériel, et il souffre. La rupture est souffrance. Et c'est cette irréductibilité de la matière qui est à l'origine de tous les maux de Hölderlin, et en particulier de sa "démence". "Jamais je n'ai compris le langage des hommes", écrivait-il dans "Quand j'étais un enfant". C'est cette douleur de l'amour qui le fit retourner là d'où il venait, c'est-à-dire du néant, de l'idéal absolu, ainsi qu'il l'écrit dans "L'Arc de la vie" (23):

*Haut tendait mon esprit, mais l'amour l'a ployé
Bientôt en bas; et la douleur, plus puissamment le ploie;
Ainsi passé-je, bref, l'arc de la vie
Et je retourne d'où j'étais venu.*

Ce sont là des aspects de la pensée du poète que ne pouvait admettre Nietzsche. Pourtant le résultat de leur évolution fut semblable. Et ce fut la schizophrénie, même si l'on a beaucoup glosé sur un éventuel jeu de la part de Hölderlin.

La schizophrénie chez Nietzsche et Hölderlin

Parler de folie est absurde dans les deux cas. Cela ne signifie rien. Leur maladie fut chez l'un et l'autre, le résultat d'une réflexion sur l'ivresse apollinienne, connue par les seuls héros. Pour Holderlin cependant, une sorte de conscience de sa situation - sans doute valable aussi pour Nietzsche - explique la thèse du retrait, souvent accréditée par les commentateurs. (24) Car il apparaît bien que c'est parce que le monde de son temps ne le comprenait pas - ou plus - que Holderlin rentra en lui-même. Deux éléments sont à notre avis à l'origine de cet abandon du réel. S'il ne faut évidemment pas minimiser l'amour déçu, conclu par la mort de Diotima qui survient en juillet 1802, et qui agit vraisemblablement comme un détonateur, les événements vécus en commun avec ses amis Hegel et Schelling depuis 1789, alors qu'il était étudiant au Stift de Tübingen, y sont aussi pour beaucoup. Ils sont même sans aucun doute fondamentaux. Poète des Dieux enfuis, ainsi que le dit Heidegger, Hölderlin a compris comme plus tard Nietzsche, que "Dieu est mort" (25). Dans "Mnémosyne" (26), il écrit:

*Sous le figuier, lui mon Achille
Est mort,
et Ajax est couché
Aux grottes de la mer
Au bord de ces ruisseaux tout proches du Scamandre.
Sous les souffles des vents, fait au génie
De la témérité propre à l'inébranlable Salamine,
Au pays étranger, le grand Ajax
Est mort,
Et Patrocle dedans son armure royale
Et tant d'autres encore
Sont morts.*

Ces vers sont un constat: avec le matérialisme, triomphant à la fois avec Kant et surtout avec la Révolution, fondée sur l'humanité, sont morts les héros, les hommes habités des Dieux, possédés par l'Être. Ainsi que le dit Heidegger, en raison de l'absence

de Dieu, l'homme est devenu étranger à sa propre essence. En cette période de nuit, le raisonnement de Hölderlin fut sans doute de se replier dans l'Être, identifié avec l'au-delà, avec le monde des héros, en attendant que le seul règne de la réalité matérielle (le matérialisme) finisse. Cette problématique explique à coup sûr les strophes six à neuf de "Pain et Vin" que nous avons laissées en suspens plus haut. Le poète constate qu'il n'y a plus de flamme dans l'humanité. Aussi écrit-il:

*Oh! le sommeil serait meilleur, plutôt que de rester ainsi sans compagnon,
Dans cette attente, et puis que faire jusque-là, et dire quoi?
Je ne le sais, - et des poètes à quoi bon, dans ce temps d'indigence?*

"Aujourd'hui les héros sont morts", constate-t-il amèrement dans "Larmes". (27) On a beaucoup glosé sur le caractère nostalgique des poèmes de Hölderlin, dont certains comme ceux que nous venons de citer donnent sans doute la clef de sa "folie", folie toute raisonnée, mettant en avant le rôle devenu caduc du poète dans une société en passe de se matérialiser. Mais en fait ce retrait poétique de Hölderlin correspond peut-être à une tentative de recomposition de la poésie dans l'idéal, destinée au jour du retour. (28) Car Hölderlin, si l'on sait lire, annonce quelquefois le retour du sacré, le retour de l'Être: "Car il faudra que tout revienne Au temps voulu", explique-t-il dans "Patmos". Cette position, fondée sur la surhumanisation, sur la notion de génie, correspond à peu près à celle de Nietzsche, qui dans le "Crépuscule des Idoles", écrit: "Peu importe que l'on finisse par me donner raison. Je n'ai que trop raison. Et qui, aujourd'hui, rit le mieux, rira le dernier" (29). Dans l'esprit de Hölderlin cependant, cette réflexion correspond à l'achèvement dialectique de l'histoire du monde, après la nécessaire mais invivable période de matérialisation, aux prémisses de laquelle il assistait en son temps. Chez tous les deux, c'est cependant l'humanité qui doit revenir, c'est-à-dire l'homme supérieur, lumineux. La maladie mentale de Nietzsche éclaire certainement par bien des côtés celle de Hölderlin. Dans sa "Vita", Nietzsche écrit: "Une céphalgie extrêmement douloureuse et tenace se déclara, qui épuisait toutes mes forces. (...) Le mal dut avoir des causes tout à fait locales, on ne trouva pas la moindre trace d'une base neuro-pathologique. Je n'ai jamais eu un seul symptôme de dérangement mental; pas même de fièvre, aucune syncope. (...) On a répandu le bruit que je serais dans une maison de fous (et même que j'y serais mort). Rien n'est plus erroné. C'est même dans cette période épouvantable que mon esprit parvint à sa maturité; témoin "Aurore" que j'ai écrit en 1881 au cours d'un hiver de détresse incroyable". On notera le titre de l'ouvrage cité, Aurore, qui montre bien que Nietzsche percevait sa maladie comme une restructuration, vraisemblablement comme Hölderlin concevait sa propre dépression, lui qui se disait illuminé par Apollon. L'un et l'autre avaient par ailleurs rêvé à une mort lumineuse, et tous deux s'étaient

enthousiasmés pour la figure antique d'Empédocle. (30) Le philosophe grec est hautement symbolique dans l'esprit du poète, qui s'identifie à lui comme étant le dernier "savant", le dernier poète. La mort orgueilleuse d'Empédocle qui se précipita dans l'Etna est certainement pour beaucoup dans la "folie" de Hölderlin. Ce qui importe surtout, c'est le sens parfaitement bien dégagé par l'écrivain, du mythe d'Empédocle, et ses conclusions ont été retrouvées par les ethnologues. (31) Empédocle passe en effet pour être le dernier des chamans grecs, et sa technique du voyage n'est en fait guère éloignée de la dialectique dont elle apparaît un peu comme un modèle encore irrationnel. Les extases d'Empédocle pouvaient ressembler assez aux excès sentimentaux ressentis par Hölderlin envers Diotima, pour que celui-ci, dans un monde renversé, matérialisé, se considérât comme le dernier poète, de même que le penseur grec se percevait comme le dernier chaman. Quant à Nietzsche, c'est évidemment la question de l'extase, de l'ivresse, de l'homme livré au monde qui le séduisit, en même temps que la mort dédaigneuse par la lumière du feu. Car Nietzsche, bien qu'il méprisât l'idéal, qu'il repoussât le sacré et qu'il refusât l'illumination du génie, Nietzsche, qui ne cessa d'être un esprit "religieux", ne put jamais que réfléchir sur ces questions. Lui qui après que la maladie l'eut frappé, signa "le Crucifié" ou "l'Antéchrist", comment n'aurait-il pas été, dans ces conditions, séduit par Hölderlin?

Vers le grand retour

Après tout ce qui vient d'être dit sur Hölderlin, il serait faux pourtant de croire que le poète fut un modèle absolu pour Nietzsche. Celui-ci, dans sa fulgurance, rejetait toute construction mentale, pour retrouver l'homme, l'homme brut, naturel. Il n'empêche que son oeuvre n'aurait pu voir le jour s'il n'avait eu des prédécesseurs, qui comme Hölderlin, redressèrent les valeurs sacrées, lumineuses, au moment même où celles-ci s'effondraient sous les coups des révolutionnaires français. Certes, il restait de nombreux éléments traditionnels dans la pensée holderlinienne: l'idéal, la dialectique. Cependant sa recherche fut avant tout humaine, psychologique, et son esprit élitiste plongeait des racines dans l'héroïsme grec, lumineux et apollinien. Païen. Ses références à l'idéal, à l'Être, n'étaient finalement que le résultat de sa formation philosophique traditionnelle. Plus importante était sa recherche passionnée de l'homme et de ses possibilités intellectuelles. Selon toute vraisemblance, ce fut celle-ci qui intéressa Nietzsche dans sa quête du surhomme. Leur attente commune d'un retour prochain du sacré, de l'humanité sacrée, ne pouvait par ailleurs qu'attirer Heidegger, héritier de la philosophie romantique. Si celui-ci fut autant intéressé par Hölderlin, c'est aussi que comme le poète, il s'était fait historien du retrait de l'Être dans un monde matérialisé, et annonçait lui aussi, par le seul fait de ce retrait, le retour de la métaphysique, celui de la vérité de l'Être.

Jérémie Benoit

Notes

[Les citations et traductions des poèmes de Hölderlin sont empruntées, sauf indication contraire, à Armel Guerne, "Hölderlin, Hymnes, élégies et autres poèmes", Garnier Flammarion, Paris 1983. Cette traduction a le mérite de coller au plus près du phrasé de Hölderlin, de rendre la syntaxe et parfois l'ambiguïté de la pensée].

- (1) *L'Antéchrist*, 1888, trad. fr. D. Tassel, Paris, 10/18, 1967, p. 18.
- (2) Le 14 juillet 1793, Hölderlin et Hegel auraient participé à la cérémonie de plantation d'un arbre de la Liberté sur les bords du Neckar à Tübingen.
- (3) *Le Crépuscule des Idoles*, 1888, trad. fr. J.-C. Hémerly, Paris, Gallimard, 1974, p. 27. (4) *L'Antéchrist*, p. 93.
- (5) *L'Antéchrist*, p. 18.
- (6) *Cet hymne demeuré inachevé, fut rédigé de 1801 à 1803. Dans son "Approche de Hölderlin", Paris, Gallimard, 1973, p.95, Heidegger montre que l'Unique n'est précisément pas le Christ. Celui-ci n'est qu'un héros parmi les autres, permettant d'atteindre à la lumière, clef de voûte de toute la réflexion hölderlinienne.*
- (7) *Ce fut en 1942-1943 que Heidegger prononça ses conférences sur Hölderlin à l'Université de Fribourg. En France, outre "Approche de Hölderlin" déjà cité, il convient de mentionner "Les Hymnes de Hölderlin: La Germanie et le Rhin", Paris, 1988.*
- (8) *Heidegger, Approche...*, p. 202.
- (9) *T. Adorno, Parataxe, 1964. Ce texte est conçu comme une réponse à Heidegger. Adorno tente de recentrer Hölderlin en fonction de la pensée dominante du XXème siècle, le matérialisme. C'est pourquoi il appuie sa démonstration sur le formalisme, et ne s'intéresse qu'au fonctionnement dialectique dans le phrasé de Hölderlin. Ce qui est réduire l'oeuvre du poète, tout comme ne considérer que sa pensée. Traduit par S. Muller, "Parataxe" a été publié dans le "Hölderlin - Hymnes, élégies et autres poèmes", Paris, Garnier Flammarion, 1983.*
- (10) *L'Archipel, qui fait référence aux Iles de la mer Egée, a été composé en 1800.*
- (11) *Brot und Wein (Pain et Vin) est l'une des plus célèbres élégies du poète. Elle date de 1802-1803, mais fut commencée en 1800.*
- (12) *Quand j'étais un enfant... fut écrit en 1798 à Francfort chez les Gontard, où Hölderlin était précepteur. Ce fut là qu'il rencontra le grand amour de sa vie, Suzette Gontard (Diotima).*
- (13) *Trad. de R. Rovini, 1963.*
- (14) *Aux Poètes a été écrit en 1800. Sans titre, on le désigne habituellement par son premier vers, Comme au jour de fête... Les allusions de Hölderlin aux actes du monde font référence à la Révolution française, méconnue dans sa réalité par Hölderlin, mais vécue par lui comme un événement dialectique.*
- (15) *Dans son Approche..., p. 63-98, Heidegger a longuement commenté "Aux poètes", et montré que le poète, touché par la lumière des Dieux, exécute ensuite une dialectique descendante pour pénétrer le monde de la réalité. L'Être se répercute ainsi dans la réalité. "La poésie est fondation de l'Être par*

- la parole", écrit Heidegger (p. 52).
- (16) Voir en particulier Pain et Vin.
- (17) L'hymne "Patmos" fut rédigé en 1801-1802. Il fait référence au Jean visionnaire de l'Apocalypse.
- (18) L'Antéchrist, p.92: "J'appelle mensonge: ne pas vouloir voir une chose que l'on voit, ne pas vouloir voir une chose telle qu'on la voit".
- (19) Le Crépuscule des idoles, p. 92.
- (20) Le Crépuscule des idoles, p. 90.
- (21) Ce fut vers 1802-1803, tardivement donc, que Hölderlin pensa créer une poésie nationale. Dans un contexte guerrier, celui des luttes de libération de 1813-1814, cette poésie sera l'oeuvre de Friedrich Rückert et de Theodor Körner, et plus généralement de l'école souabe, de Ludwig Uhland en particulier. Mais bien entendu dans un esprit très différent de celui de Hölderlin.
- (22) L'oeuvre, conçue dès 1799, fut publiée en 1801 et 1802 dans le *Musen Almanach*.
- (23) L'Arc de la Vie date vraisemblablement de 1798, peu après le scandale de la liaison de Hölderlin avec Suzette Gontard.
- (24) Voir en particulier P. Bertaux, *Hölderlin ou le temps d'un poète*, Gallimard, Paris 1983. L'auteur insiste peut-être un peu trop sur les aspects financiers et judiciaires de la "folie" hölderlinienne.
- (25) Là éclate toute la différence entre Hölderlin et Nietzsche. Ce dernier, dans le contexte matérialiste du XIX^{ème} siècle, exécute les dernières idoles, au contraire de Hölderlin, pour ne conserver que l'homme, l'homme brut, l'homme fort. L'un et l'autre cependant se rencontrent sur la notion d'illumination apollinienne, de génie supérieur.
- (26) Il s'agit là d'un texte reconstitué à partir d'esquisses datant de 1805.
- (27) Larmes date vraisemblablement de 1800. Cette problématique de l'utilité des poètes a également intéressé Heidegger qui prononça en 1946 une conférence intitulée *Pourquoi des poètes?*
- (28) C'est une des grandes idées de Heidegger, qui trouve ainsi un précurseur en Hölderlin, en même temps que cet espoir lui permet d'échapper à l'absurde, notion centrale du XX^{ème} siècle. C'est en 1908 que Heidegger découvrit les poèmes de Hölderlin.
- (29) *Le Crépuscule des Idoles, Maximes et Traits*, n° 43, p. 22.
- (30) Hölderlin rédigea trois versions d'une tragédie sur Empédocle, dont aucune n'aboutit (1798-1800). Nietzsche esquaissa également un drame sur le même thème en 1870.
- (31) E.R. Dodds, *The Greeks and the Irrational, Sother Classical Lectures, XXV*, Berkeley et Los Angeles, 1951, chap. V, "The Greeks Shamans and the Origin of Puritanism", p. 135 ss, cité par M. Eliade, *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Payot, Paris 1992, p. 306-307, note 5.



Ernst Jünger et le pressentiment magnanime

"Chacun se trouve un beau jour à la croisée des chemins mais il y a peu d'Héraclès. D'un côté, la voie mène au monde de l'économie, avec ses fonctions et ses tâches, ses devoirs et son utilité; de l'autre au monde des jeux avec leur rayonnement et leur beauté, leurs épouvantes et leurs périls."

C'est ainsi que Ernst Jünger nous donne l'orientation de sa morale. Cette morale suppose l'exercice et la contemplation de la beauté et implique la reconnaissance de la vérité. Pour Jünger, la qualité morale est indissociable de la qualité esthétique et de la justesse métaphysique. En ces périodes de démagogie et de servilités politiciennes que nous traversons, relire Jünger est une façon de se purifier l'âme et de s'éclaircir l'esprit. Toute oeuvre sollicitant, de façon essentielle, la participation du lecteur, cette éclaircie de l'entendement ne sera offerte qu'à ceux qui en sont dignes. Ernst Jünger n'écrit que pour ces personnes de bonne compagnie qui sont de nature assez fervente et subtile pour comprendre que les écrits de l'Auteur sont la trace des Dieux enfuis, alors que les mauvais lecteurs, qui sont légion, procèdent, comme l'écrivait Nietzsche, "à l'instar des soldats pillards; ils s'emparent çà et là de ce qu'ils peuvent utiliser, souillent et confondent le reste et couvrent le tout de leurs outrages". Telle est exactement la méthode de grand usage parmi nos critiques qui réduisent l'oeuvre immense de Jünger à quelques chroniques sur les deux guerres mondiales, y cherchant, - sans trêve et sans jamais en trouver, - quelque poussière brune, comme s'il s'agissait de pépites d'or (la formule est de Jünger) sans tenir aucun compte des quelques dizaines d'ouvrages que Jünger écrivit sur les questions historiques, morales, religieuses ou métaphysiques.

Une morale aristocratique

Pour être digne d'une oeuvre de belle venue, il faut être, selon le mot de Jünger, un "coeur aventureux" qui va au-devant du rayonnement de la beauté, des épouvantes et des périls. Dans sa lettre du 23 juin 1881, Nietzsche écrivait à Peter Gast: "Lorsque l'exemplaire d'Aurore vous arrivera en mains, allez avec celui-ci au Lido, lisez-le comme un tout et essayez de vous en faire un tout, c'est-à-dire un état passionnel". Encore faut-il préciser que pour Jünger, comme pour Nietzsche, cet état n'a rien d'une transe où s'abolit la perception du monde extérieur. Les essais de Jünger sont d'un style qui laisse à la transparence et à la sérénité leurs puissances profondes. En ce "matin profond" platonicien, la vie se donne à nous exaltante et précieuse, et belle souvent jusqu'à l'effroi.

"Ici, Mars et Mercure, écrit Jünger, là Aphrodite et Apollon, ici la puissance et le profit, là la beauté et le chant".

La fidélité à la beauté et au chant témoigne de l'exercice d'une liberté essentielle qui n'entretient que des rapports fort éloignés avec la devise républicaine. Pour Ernst Jünger, la liberté est un dessein que l'on se donne. Le dessein est le Sens de la vie, sa hauteur, que l'on fait flamboyer à sa guise, mais dans le respect de l'ordre du monde. Etre un homme libre, c'est se vouloir toujours à la hauteur de son dessein. "Libre? Pour quoi faire" s'interrogeait Nietzsche. Le dessein de Jünger à la croisée des chemins, est clair: être libre pour la beauté et pour le chant, libre du monde utilitaire pour aller à la rencontre des grands symboles et des songes d'une vie intérieure en accord avec la réalité sensible et charnelle. "La matière, écrit Pierre Boutang, est chez Jünger une hylé frémissante, une matière qui chante ses possibles amis et non le matérialisme abstrait et abstracteur." Ainsi, l'ennemi du monde sensible et sensuel, ce n'est point l'esprit, - qui est souffle et avive la flamme du Sens, - mais l'abstraction. Et, de même, l'ennemi de l'Esprit, ce ne sont point les sens, qui chantent l'Esprit et en révèlent la splendeur, mais cette même abstraction, qui triomphe aujourd'hui dans la logique informaticienne. La liberté grande que désire Jünger et dont il nous enseigne à sauver le Sens est un art de la vigilance et de la contemplation. Il faut savoir que "chaque jour peut voir naître des méthodes inouïes de contrainte et d'esclavage" et en même temps trouver en chaque apparence le principe d'une exploration infinie. "Hôtes d'ici-bas, écrit Jünger, il nous est rarement donné de voir le dessein se fondre dans le Sens. Et pourtant notre effort le plus haut vise ce regard stéréoscopique par lequel les choses sont saisies dans leur matérialité la plus secrète et la plus immobile."

Miroitements, éclairs et splendeurs

Captant simultanément l'aspect passager et éternel du monde, le regard stéréoscopique nous délivre des passions subalternes alors même qu'il nous relie, de façon plus complexe et plus profonde, à la réalité immanente, à la nature et aux rêves. L'autre chemin, qui conduit à l'éclaircie de l'être, n'est jamais celui que l'on désigne ostentatoirement à notre attention. L'oeuvre de Jünger établit ainsi selon la formule de Pierre Boutang "une transcendance du secret, une ontologie héroïque et pratique". L'autre chemin est la sente forestière, qu'évoquait Martin Heidegger, qui ne conduit nulle part car elle n'est pas un moyen vers une fin étrangère. Le nulle part est le royaume et le royaume est au coeur. "Lorsque le cadre de l'histoire éclate, l'historiographie elle aussi doit se modifier ou même faire choix d'un autre nom, - et surtout s'allier au poète qui seul est capable de venir à bout du titanisme." Cette historiographie radicalement différente, au point de devoir changer de nom, est l'une des nombreuses pistes que Jünger désigne à notre

attention. L'oeuvre de Jünger ne vaut pas seulement par elle-même, en tant qu'objet d'art, belle ouvrage destinée à susciter notre admiration ou notre émotion esthétique. L'oeuvre de Jünger s'impose aussi à nous comme une mise en demeure.

L'inachèvement, le fragment, la relance d'un ouvrage à l'autre de thèmes identiques sont à l'oeuvre sous le signe d'une toujours plus haute tension. L'oeuvre ne se contente point d'elle-même. Sa source est en amont dans le dessein créateur de l'enfance et son estuaire est sans doute dans la Délivrance de toute appartenance humaine. L'oeuvre n'est pas un travail, ni un résultat, ni un objet. Elle serait bien plutôt comparable à un effet de lumière, tour à tour miroitement, éclair, splendeur. Si l'histoire de l'architecture, en tant qu'art collectif peut en effet se diviser en époques, le style gothique ayant des caractères distincts du style roman, de même que celui-ci ne peut se confondre avec le baroque, il en va tout autrement des oeuvres littéraires de grande envergure. "Derrière tout poème réussi, écrit Ernst Jünger, se trouve quelque chose de plus, quelque chose d'autre que la société et l'époque". Seule importe la limpidité de l'anamnésis, la source, l'éternelle nouveauté. L'idéologie du progrès imprègne encore à tel point les mentalités que de telles évidences peuvent apparaître comme des paradoxes, au sens péjoratif du terme. Toutefois l'amateur de littérature ne s'y trompe guère qui, en lisant Mallarmé, se souvient de Lycophron, qui perçoit dans l'oeuvre de Proust l'écho de Rousseau et de Saint-Simon, - de même qu'il distinguera dans le "Finnegan's Wake" de James Joyce non point quelque outrecuidance moderniste, mais l'immémoriale démesure mystique de la tradition poétique irlandaise.

Les Dieux apparaîtront

"Nous sommes en face d'une seule alternative: l'avènement de l'état des fourmis tel que Huxley l'a décrit ou l'apparition d'événements qui n'auront plus rien à voir avec la politique, mais relèveront bien plutôt de la théologie et de la théophanie. Les Dieux mêmes apparaîtront...". Etre à la hauteur de ces propos de Jünger, cela veut dire non seulement prendre ses distances avec l'action politique, - dont Jünger précise qu'elle est, dans tous les sens du terme, inconvenante, - mais encore se donner les pouvoirs d'un pressentiment magnanime. Ces pouvoirs n'appartiennent plus à l'histoire ou à la technique, mais à la prophétie et à la magie. Un autre horizon surgit dans la pensée qui n'est plus justifiable par aucune activité utilitaire. Dès lors le concept, en tant qu'outil de la pensée, cède la place à l'Idée, en tant que vision, - car la pensée est à l'Idée ce que l'oeil est à la lumière. Le magnanime pressentiment du retour des Dieux suppose la transmutation de la pensée humaine. Les Dieux surgissent de l'autre côté des apparences car ils savent que nous sommes disposés à les recevoir. L'advenue du divin dépend du consentement humain, de même que le consentement humain est secrètement suscité

par la proximité encore invisible des Dieux. La voix des Dieux chante dans la nostalgie du poète qui se croit seul au monde. Seule la théophanie peut nous sauver de l'état des fourmis vers lequel s'achèment nos sociétés techniciennes et de plus en plus méprisantes de la vie intérieure. La théophanie est la manifestation du divin en ce monde, non point sa preuve, mais le Signe de sa légitimité. Ce Signe se manifeste à notre entendement sous les atours de la beauté. Toute beauté en ce monde annonce le divin, toute beauté précède l'advenue mystérieuse, toute beauté ébauche le dialogue sacré qu'instaure, entre le temps et l'éternité, la souveraineté du poète. Si la beauté est l'éminente théophanie, le poète est le passeur entre le monde des hommes et les mondes des Dieux. Le poète ne chante point lui-même: il chante le chant de la beauté qui n'est belle que d'être chantée par lui. Le lyrisme est le battement d'aile qui emporte la légitimité du chant et de la beauté au-delà, dans un Ether de plus en plus rayonnant. Le propos de Jünger concernant le retour des Dieux nous donne ainsi l'orientation décisive concernant la suite à donner à son oeuvre qui, en refusant l'abstraite sécurité des normes profanes, se veut avant tout prospective et prophétique. Les poètes et les penseurs destinés à répondre à la mise en demeure jüngerienne seront le contraire de disciples et d'épigones: ils seront avant tout Auteurs, - c'est dire des écrivains privilégiant l'autorité du Sens, des écrivains écrivant d'autorité ce qui leur paraît juste. A l'instar de Jünger ébauchant, après Spengler, une autre historiographie, alliée à la poésie, pour venir à bout du titanisme, il nous appartient aujourd'hui d'inventer cette autre littérature que préfigurent "Héliopolis", "Les Falaises de marbre" ou "Approches, drogues et ivresses", - et dont la vocation essentielle sera d'aller à la rencontre des Dieux. Laissant derrière elle, comme des formes désuètes et vides, la sociologie et la psychologie, ainsi que la superstition du "travail du texte", cette autre littérature cultivera le pressentiment magnanime. Dès lors, les poèmes, les essais, les romans, les drames, s'iriseront de couleurs jusqu'alors indevinées où les herméneutes retrouveront, comme à travers les orbes majestueuses des astres et les infimes poudroiements du pollen, les arcanes de l'Ordre du monde.

Luc-Olivier d'Alange

Né le 30 mai 1955 à Göttingen (Allemagne), Luc-Olivier d'Alange a fondé en 1977, avec F.J. Ossang, la revue Cée (éditions Bourgois). Il est aussi le fondateur, avec André Murcie (actuel directeur d'Alexandre), de la revue Style. Il collabore à Questions de, Dossiers H, L'Oeil de Boeuf, Phréatiques,... Il a participé, sur France Culture, à des émissions consacrées à Ernst Jünger (avec Julien Gracq et Philippe Barthelet). Il a déjà publié plusieurs ouvrages de poésie et de métaphysique: "Manifeste baroque", "Orphiques", "Le Secret d'Or", "L'Oeuvre de René Guénon" (éditions de la Place Royale). Il prépare un essai de philosophie politique: "Le Songe de Pallas" et un roman: "Voyage en Grèce avec un écrivain celtte ressuscité et son chien noir".

Relire "La Mort de Néron" de Michel Mourlet Le Viatique du muletier.

Plaisir païen...plaisir thermal...

Solitude thermale; morte saison; morte comme les feuilles; morte comme... Qu'amener près de ma forge vide à mi-Alpes d'automne? Qu'amener aux Bains fumants des Eaux-Chaudes, l'hiver? Est-ce d'ailleurs Automne, Hiver? Quelle sableuse mosaïque vitrifiée de gel, comme un vers brumeux d'Hésiode, pleurera ce matin dans le bruit des serrures? (Au bas de la Vallée, le Dieu des sources prépare des langes brûlants de torrent, et je me hâte vers lui sous des aubes lunaires...)

Quels livres, rares, ficeler avec un soin d'affranchi à dos de mulet? Quel viatique portatif feuilleter d'une main hors de la boue cendreuse du bain? Il y a du rite en de telles saisons.

Les lectures thermales sont toujours un critère; et ces travaux dont rien ne nous distraira, que l'on mène enfin là, loin de tous.

Qu'ai-je amené, cet hiver 1993, à *Aquae Sextiae*? D'abord une vieille thèse de 1924 sur le théâtre de Sénèque. Ce vieux papier me fait du bien, et du bien de savoir, si j'en crois la bibliographie inaugurale, qu'avant celle-ci d'autres, mais en latin, ont déjà consacré à "L'Usage des prépositions dans les tragédies de L.A. Sénèque" (Vienne 1893), à "La Préposition in + accusatif chez Sénèque" (Leipzig 1895), aux "Substantifs de Sénèque le Tragique" (Berne 1896) ou, encore, aux "Comparaisons EK TOU ADYNATOU chez les poètes latins" (Würzbourg 1898).

Ah oui, cela me pacifie comme une joie! Il faudrait sauver le nom de ces dissertateurs latins à barbiche! Mais j'ai aussi amené du théâtre vif de ces temps: "La Mort de Néron" de Michel Mourlet (1), dont j'ai déjà parlé dans un numéro précédent. Une oeuvre, si c'en est une, doit échapper à la matérialité de ses lignes et développer, longtemps encore après, son vestige et son signe, et son allée de rouille intense comme une urne dans la

forêt distraite de nos flâneries. Et c'est bien du souvenir de cette tragédie que je parlais la dernière fois. Je suis, depuis, revenu au texte. Et du texte je tiens, du fond de mon étuve-courant d'air, à parler aujourd'hui.

Cette odeur fade et terreuse et salubre d'eau protohistorique (cette eau de feu d'avant le Déluge forée par un, puis deux kilomètres de fond comme un bitume saint), c'est celle même, de l'aveu de sa dernière amante, Acté, que le tyran goûtait en elle, jusqu'au tuf:

"ACTE: Moi, je le connais. Je connais le poids de son corps et comment il mugit en galopant lourdement vers des marais où il s'enfonce, ivre de soleil. Je suis son eau, sa terre, ses feuillages. Quelquefois il se baigne en moi comme dans un fleuve, quelquefois je l'ensevelis comme un tombeau. Il a peu de secrets pour Acté...

PREMIERE NOURRICE: Comme je t'envie, Maîtresse.

ACTE: Ne m'envie pas trop vite...Il est souvent terrible. Il me martyrise, il m'insulte. Il me respecte moins que ses nourrices..." (Deuxième tableau).

Retour au texte

Cette pièce est courte. Et gagne à l'être. Michel Mourlet n'a guère le temps d'expliquer: il juxtapose ses rares tableaux, ses répliques, quelques tirades comme, trait sur trait, surfond de furieux Néant, l'esquisse violente mais très écrite d'une Enigme à son déclin - Néron!

Il peut y avoir des tragédies, disait Aristote, sans étude de caractère. L'Ebauche sculpturale nous suffira donc largement.

Un Néron presque proche. Et qui s'avoue contradictoire (aveu facultatif du reste, tant l'ellipse du trait, mais ils sont forts et ce sont les bons, suffit à nous faire sentir le vertige incompréhensible de ce Cas).

Si bien qu'à chaque faille, se pose en nous la question : "Mais comment diable de tels êtres furent-ils possibles? Pourquoi un Néron, et pourquoi son oncle Caligula? Pourquoi furent-ils les maîtres du Monde?" Et alors que déjà nous sautons à la phrase d'après, le temps d'une autre faille ou d'une autre lézarde dans le vernis de l'habitude, s'ébauchent en nous la réponse, et nombre d'hypothèses... Peut-être tout simplement le Monde lui-même est-il fou, peut-être ne conduit-il, en ses plus noirs moments, qu'à l'apparence, sinon à l'apparat d'une tragédie (d'où cette application du drame au théâtre dont, finalement, si peu de monde s'est jusqu'ici soucié). Et Hitler? Il y eut des Nérones et des Nérons de Kommandantur... La Folie Couronnée ne date même pas d'hier ou d'avant-hier: elle date de tout à l'heure, et de maintenant encore. Oui, la Solitude du Pouvoir. L'Absolu rend schizophrène, et tend à sa propre représentation. N'ai-je pas vécu quatre ans chez Bokassa? Quatre ans dans un pays de fait réduit à une capitale miniature (trois

ou quatre banques, et un bureau de poste unique, très défectueux). Et dans cette dérisoire Néropolis, Bokassa qui voyait à longueur de journée ses bustes, ses statues en pied, ses noms, surnoms rituels, des superlatifs partout, et nationaux, étrangers lui donner du "Messager de la Paix"; tout cela culminant pour finir sur un Empire fugitif (qu'il dut croire, lui aussi, Eternel), un Empire avec ses nouvelles plaques d'immatriculation, ses timbres (dont l'un avec le mausolée d'Antonin le Pieux), et ses surcharges philatéliques quand la République locale fut barrée au bénéfice d'un Empire tout aussi burlesque! C'est-à-dire tragi-comique; et c'est-à-dire héroï-comique.

Il y a du Néron et du Caligula en tout Bokassa, en tout Amin Dada, en tout Macias N'Guema Villogo (Amin Dada et Macias N'Guema Villogo qui, évidemment, vinrent rendre visite au Bok quand je me trouvais là-bas). Mais le problème, c'est que Bokassa, Amin Dada, Macias N'Guema Villogo ont trop peu lu pour connaître seulement le nom de Néron et de Caligula (quant à l'édicule d'Antonin qui figura quelques semaines sur l'un des timbres de l'Empire, il dut atterrir là par hasard, sur caprice de l'atelier européen chargé d'accompagner de vignettes dentelées la nouvelle Nomenclature du lieu). En fait, la grosse différence, c'est que Caligula a pu inspirer Camus, Héliogabale, Artaud, Néron, sa meilleure pièce à Michel Mourlet et faire d'un Sénèque sa propre victime: "Oui, je le reconnais, avoue ici le Tyran comme pour sauver sa peau par du repentir: j'ai eu tort d'obliger l'honnête Thræsea à s'ouvrir les veines, et surtout Sénèque, dont je mesure maintenant à quel point les conseils me font défaut. Mais que voulez-vous, j'avais toujours le sentiment d'être entouré d'ennemis acharnés à ma perte; et les amis, les ennemis, je ne les distinguais plus." (Troisième Tableau). C'est que, même fou, Néron avait de la culture et une certaine oreille (2) (la Folie consciente n'est plus ici simple Folie mais Grandeur): il aurait voulu être Acteur! Et vous connaissez comme moi de ces Hommes d'Etat qui auraient voulu être aussi Auteurs, Critiques Littéraires (vice en soi aussi ridicule qu'un tennisman qui se croit chanteur, et l'est d'ailleurs beaucoup plus qu'un Chef d'Etat, Critique Littéraire, à moins que le Critique Littéraire ne veuille à son tour, à toute force, devenir Chef d'Etat). En fait, et c'est l'un des rares moments de la pièce où une explication réellement suivie se fasse jour entre les poutrelles de suie de cette Rome-ci (une Rome réduite à la cabane-refuge où se faire tuer par un fidèle et enterrer par un autre, comme un Héliogabale put se faire, selon certaines versions, assassiner dans des latrines):

EPAPHRODITE: Eh bien, parce qu'il apporte son ordre et sa critique, l'artiste dans l'Etat est une puissance de désordre. Et si de plus il monte sur la scène, le peuple sur son corps et dans sa voix lira ses propres passions; le peuple se reconnaîtra en lui!

NERON: C'est donc cela, mon crime capital!

EPAPHRODITE: Oui, crime en vérité; contre la Politique. Le chef de la Cité doit

demeurer lointain: une haute figure dans l'ombre et le mystère, - intouchable... dépourvu de passions intimes... uniquement occupé des affaires publiques. Sa dignité est à ce prix.

NERON: Si tu savais comme je me sens plus artiste que roi! Epaphrodite, au moins une fois tu m'auras aidé à voir plus clair. Il était temps! Cette contradiction que j'ai toujours sourdement pressentie dans ma chair, la voici qui me déchire au grand jour: aujourd'hui je me comprends, total! Un roi faisant de l'art, c'était donc un hybride, un de ces monstres inviables!" (Cinquième Tableau).

Racine, dans "Britannicus", montrait l'enfance du crime. Avec cette "Mort de Néron", c'est la petite agonie du crime que nous avons. Néropolis s'est réfugiée dans une hutte humaine; et il y a du gamin, du provocateur et du veule tout à la fois en ce Néron qui, à force (comme le Caligula de Camus) d'avoir réalisé l'impossible (avoir la lune, faire de son Cheval un Sénateur), s'est cru immortel mais se découvre mortel, et veut soudain ravoïr dix-sept ans ou sentir encore palpiter le Monde, fût-ce du fond de quelque île d'Elbe (ici, une lointaine Préfecture d'Egypte).

Tout cela juxtaposé, sans trop d'explication, mais un hystérique dans la dépression, la fuite et l'agonie a-t-il le temps de limer ses enchaînements?

"Quel artiste je meurs!" dit Néron dans l'historiographie latine. Et, chez Michel Mourlet: "Quel artiste va périr avec moi." C'est dire, et c'est la contradiction suprême (la plus inquiétante pour nous, lecteurs), que ce Néron n'est pas toujours ni même fondamentalement antipathique. Qui est antipathique ici, à force de fadeur dans le convenu des hauts sentiments? Les ennemis de Néron. Les Sénateurs d'abord, qui énumèrent les crimes du Tyran sur un ton absolu, mais d'autant plus pâle et plat pour nous autres lecteurs d'emblée situés d'un certain côté. Et puis les Chrétiens à catacombes; sublimes, certes, et prêts à pardonner à Néron et dont le cantique matutinal n'est pas sans quelque beauté: mais tout ce charme de trop bons sentiments est mol - et il y a de la langueur académique dont l'antienne et les versicules que Michel Mourlet a si bien su prêter à ces avachisseurs de la "vertu".

Oui, et c'est terrible: si l'on se souvient de Néron, c'est parce qu'il fut l'Artiste de sa propre Folie. Parce qu'une autre Rome, grande comme d'atroces phantasmes, lève son Palais de brindilles à jamais sur l'incendie de cette Rome-là.

Un mot sur l'écriture de Michel Mourlet: elle pourrait très facilement se "re" traduire en prose latine. Tant, si la logique des sentiments reste rude et évasive, prime la syntaxe du discours qui les dit. On pourrait sans peine faire de ce Néron un hystérique pur: il suffirait pour cela de transformer sa syntaxe en parataxe; l'insulte alors écumerait aux lèvres, comme un mors. Mais il ne serait plus tout à fait artiste. Et ne ressemblerait pas autant à tel aspect de son créateur et père, l'auteur d'un certain "Discours de la langue" (3). Cela aussi adoucit Néron, et le rend plus proche et moins énergiquement farouche.

Une contradiction de plus. Le *Caligula* de Camus, le *Don Juan* le plus noir sont-ils, foncièrement, antipathiques?

"Un homme qui n'a jamais tenté de se faire semblable aux dieux, c'est moins qu'un homme." (Valéry; "Choses...tues").

Le théâtre de Sénèque

Oui, finalement, plutôt rares, les occasions théâtrales tirées du *Cas Néron*. Le "Couronnement de Poppée" de Monteverdi, qui plaisait tant à Saint-John Perse lequel, sur le soir de braise de sa vie, put le réentendre à Aix-en-Provence et y retrouver des souvenirs de sa jeunesse scholiste (puisque c'est la *Schola Cantorum* du début du siècle qui avait amorcé ce retour à Monteverdi)... Mais encore?

Je ne vois guère que cette tragédie prétexte (c'est-à-dire à sujet national et romain) qui s'appelle "Octavie" et raconte la disgrâce de la première épouse de Néron, la fille de Claude et de Messaline (belle hérédité), que l'Empereur fait exécuter en 62. Mais on voit mal Sénèque, mort peu après (en 65), être l'auteur d'un drame, dans ce cas, consigné à bout portant. Aussi attribue-t-on cette tragédie à un Pseudo-Sénèque plus plausible: mais dans "Pseudo-Sénèque", il y a "Sénèque" et la référence au style même et à la facture de Sénèque... Au reste, les autres pièces à sujet grec généralement attribuées au vrai Sénèque sont pleines d'allusions possibles au règne de Néron: flatteries, certes, assez souvent - mais, à deux reprises, comme une évocation du "Ventrem feri!" d'Agrippine (Tacite, "Annales", 14, 8) dans "Hercule sur l'Oeta" et dans "Oedipe" quand Jocaste frappe son ventre de l'épée de Laïus. Quoi qu'il en soit, le théâtre attribué à Sénèque ou inspiré de la manière de Sénèque commentait parfois, sur le plan héroïque, la réalité ambiante, comme Racine put faire de Marie Mancini l'occasion de sa Bérénice ou flatter d'allusions mythologiques le Roi-Soleil. Il y a trop de tics de langage, faciles à rapprocher de l'oeuvre même de Sénèque (prose ou vers burlesques de "l'Apocolokyntose", comme Corneille peut inverser dans son *Matamore* les valeurs du *Cid*), pour ne pas attribuer au Philosophe ce théâtre, ou à l'inspiration du Philosophe cette attachante "Octavie", encore que la question ne soit pas tranchée à 100% et que les manuscrits ne soient pas toujours d'accord sur les prénoms du Sénèque en question (4). Mystère essentiel. Mystère existentiel, peut-être...

Le Pseudo-Sénèque et Sénèque le Tragique ont eux aussi pris de la Flamme à l'Antre d'où sourd leur soufre sec et leur alun.

Et c'est cela aussi que j'aime à feuilleter d'un doigt dans l'aube brouillardeuse et batailleuse des Eaux-Chaudes au forum.

*Daniel Aranja,
14 novembre 1993.*

Notes

- (1) *"La Mort de Néron" et autres pièces*, Loris Talmart éd., 1987, 9 rue de Médicis, 75006 Paris. L'ouvrage est toujours disponible au prix de 78 F à cette adresse. Prix Montherlant 1987.
- (2) *Chacun sa lyre!* Bokassa, lui, aimait Sheila et j'ai de mes oreilles entendu un quatuor de cuivres de renom international en tournée du côté de l'Equateur devoir interpréter, au seuil du fou-rire, la chanson "Comme les Rois mages en Galilée" (c'était dans une mission de latérite qu'avait lieu le concert, et "les Rois mages en Galilée" étaient le tube bokassien du moment, tant le caprice le plus fugace avait là-bas force de loi; comme, peu après, cette conversion tout aussi fugitive à l'Islam, Jean-Bedel Bokassa devenant pour la circonstance Salah-Eddine Boukassa: on a le droit de préférer les roitelets hellénistiques de la Cappadoce ou du Pont et la conversion au rituel métroaque!).
Napoléon est un fou qui s'est pris pour Napoléon. Néron est-il un fou qui s'est pris pour Néron? Certainement. Mais Napoléon, c'est aussi le personnage qui vient en tête du hit parade de ce que l'on appelle chez Diderot "les Petites Maisons", et que nous nommons de nos jours les "C.H.S.". Or Bokassa, s'il ne connaissait pas Néron ni Caligula, avait en revanche entendu parler de Napoléon Bonaparte, et ce qu'il en admirait le plus, c'était les insignes.
- (3) *"Discours de la langue"* (1985); ce pamphlet a également paru chez Loris Talmart. A propos de syntaxe et de parataxe, je me trouve d'autant mieux percevoir la manière et le "style" de Michel Mourlet que je me trouvais, environ la même époque, écrire un "Agamemnon" qui recourait, lui, assez systématiquement, à la parataxe et à l'exclamatif (en particulier chez Clytemnestre). Au reste, la pièce de M. Mourlet est en prose (une prose qui eût ravi Montherlant), et la mienne est en vers (mes références étant plutôt des gens comme Eschyle, Aimé Césaire ou Edouard Glissant). (4) *Le théâtre de Sénèque et du Pseudo-Sénèque ("Octavie")* est toujours disponible en deux tomes (collection Budé, Les Belles Lettres, trad. L. Herrmann).

M. Mourlet, *La sanglière. La mort de Néron. La méditation au jardin*, Ed. Loris Talmart, Paris 1987. Postface de Jean Parvulesco. 78FF.



Jüngeriana

"Il s'agit ni plus ni moins d'affronter, dans une solitude héroïque, les démons de la civilisation en rupture d'ordres, de s'avancer à la suite de l'anarque d'Eumeswil, dans les redoutables splendeurs des forêts, à la recherche des dieux en puissance qui fonderont les nouvelles autorités et les nouvelles hiérarchies".

Isabelle Rozet, L'élite dans l'oeuvre d'Ernst Jünger, 1995.

Abondante moisson en 1996 pour tous les Jüngeriens. A près de 102 ans, Ernst Jünger continue à braver le temps et à incarner une forme ... de titanisme.

Nous commencerons notre petite chronique par un émouvant témoignage publié dans le courrier des lecteurs du Monde (11 août 1996) que nous a adressé l'un de nos abonnés. Le docteur Georges Sée, 91 ans, se souvient: "Au tout début de juin 1942, j'étais à Paris, sous l'occupation allemande. J'ai donc porté l'étoile jaune, comme m'y contraignaient les lois de Vichy. Un après-midi, vers trois heures, avenue Kléber, alors que je sortais de la librairie Au sans pareil, où j'avais un abonnement de lecture, j'ai aperçu un officier allemand. Il marchait dans ma direction. Arrivé à ma hauteur, il a fait le salut militaire. Puis, il a poursuivi son chemin. J'ai regardé autour de moi: l'avenue était déserte! Cet événement m'a bouleversé. Et je me suis longtemps interrogé sur la signification de ce geste." Conseillé par l'un de ses neveux, grand lecteur du Journal Parisien, G. Sée a écrit à Jünger et il a reçu cette rapide réponse en français: "Cher Monsieur, Vous m'avez vu rentrer dans la librairie de Madame Cardot, amie à moi (juive), avenue Kléber. Bien à vous, Ernst Jünger. P.S.: J'ai toujours salué "l'Etoile"."
Commentaire du Docteur Sée: "Aujourd'hui je suis très heureux de pouvoir saluer à mon tour celui qui, en cette période noire, m'avait redonné, un instant, espoir en l'Homme."

Gallimard publie le troisième volume de "Soixante-dix s'efface" (1981-1985, Paris 1996, 190FF.) talentueusement traduit par Julien Hervier. Passionnante lecture, au cours de laquelle nous accompagnons Jünger dans ses forêts, sa bibliothèque (immense), ses rêves et ses voyages, chez quelques amis, dont le propriétaire légitime d'un authentique collier de la Toison d'Or. Réflexion de l'écrivain, évoquant le Téméraire: "je ne peux me défendre d'un sentiment de parenté avec le vieux Bourguignon". Le jour des Calendes de septembre 1981, il confie à un helléniste belge: "... après la mort de Julien, c'en était fait du néo-platonisme. Je porte toujours sur moi une pièce de monnaie qui représente Julien sous les traits augustéens"! Ernst Jünger continue à courir le monde: la Grèce,

Singapour, la rue du Cherche-Midi ou Venise. Ainsi, à Rhodes, Jünger et l'éditeur Klett lisent l'Iliade, un chant par soir, psalmodié, à haute voix, ce qui est la seule façon correcte d'apprécier Homère. Les mythologies, grecque surtout, mais aussi germanique, occupent une place encore plus importante dans ce volume que dans les précédents. Comme si l'auteur, avec le temps, revenait à l'essentiel. L'ombre du frère Friedrich-Georg plane sur maintes pages: son départ précipité a laissé Ernst inconsolé. Certes, Jünger reste un grand connaisseur de la Bible, mais les aphorismes taoïstes, bouddhistes, la sagesse hellénique sont ici prépondérants. Jünger appartient bien à la phratricie de ceux qui portent le deuil de Delphes... L'émotion (la mort de son compère C. Schmitt, les lettres de camarades des deux guerres civiles européennes, les soins attentifs du Taurillon), toujours retenue avec élégance, alterne avec quelques notes cocasses: une pauvre duchesse lui fait savoir que le ci-devant capitaine Jünger doit payer, en 1981, le vin qu'il aurait consommé... quarante ans plus tôt! La réponse est cinglante: "J'ai aussi eu la chance de faire la connaissance d'authentiques aristocrates...". Voilà donc près de six cents pages à déguster un verre de vin à portée de la main, en espérant que ce géant continuera de nous combler de ses dons.

Les éditions Bourgois, qui ont publié une grande partie de l'opus jüngerien, prévoient pour 1997 une nouvelle traduction par Fr. Poncet de "La Guerre, notre mère" (Albin Michel 1934), mais sous un autre titre. La même maison nous livre "Type, nom, figure" (Bourgois 1996, 95FF.). Jünger y jette son légendaire regard d'entomologiste, esthète et moraliste, sur le monde: "on est stupéfait de la forte succion, de l'attraction de l'indifférencié. C'est bien lui qui dicte l'orientation générale (...) Cette impossibilité de maintenir les ségrégations, par la loi ou par la violence, rend prévisibles dans l'immédiat de nouveaux progrès de la perte de visage". Vues très justes de la déségrégation, qui est aussi désagrégation, chute de tout ce qui se maintient et avancée de la grisaille. On pense au beau roman de Jean Raspail, "Septentrion" (R. Laffont 1979). Dans ce petit essai datant de 1981, Jünger, en bon disciple de Linné, se livre à une pénétrante méditation sur le concept de typologie et, partant, sur la décadence. Il suit en cela Baudelaire, qui, dès 1859, prophétise: "J'entends par progrès la domination progressive de la matière". L'auteur du Travailleur ne pouvait qu'être frappé par le prophétisme du poète: "de telles maximes en disent souvent plus que ne le supposent celui qui les a prononcées. Elles ressemblent aux comptes-rendus des sentinelles avancées, et méritent la même attention. Si les pointes se montraient à l'époque, c'est aux gros que nous avons affaire aujourd'hui". A lire Jünger, on tremble à l'idée de se replonger, tout chenu et perclu dans ses livres d'ici cinquante ans... Quelle plus belle illustration du Tragique de l'existence!

Jean-François Palmier, auteur d'une somme consacrée à l'émigration allemande (Weimar en exil, Payot 1988, 2 vol.), est professeur d'esthétique, jüngerien ... et

entomologiste amateur. Ces qualités peu communes expliquent la grande valeur du récit qu'il a fait de sa dangereuse rencontre avec l'écrivain allemand. Ses "Rêveries d'un chasseur de cincidèles" (Hachette 1995, 59FF) sont en effet une réussite: ton personnel, analyse sensible, subjectivité de bon aloi. Bref, rien du médecin de campagne charcutant ses patients ni du médecin légiste au teint de formol, mais une promenade entre civilisés. M. Palmier compare ainsi "Le Travailleur" (Bourgeois 1989) au Golem: le texte a gagné une vie propre et échappé à son auteur. N'est-ce pas le propre des grands livres? Or, cet essai est prophétique; Jünger y esquisse le visage de notre monde, où a triomphé la figure du Technicien. Je me permettrai une seule observation sur la belle rêverie de J.F. Palmier: il semble penser, en cartésien conséquent, que les références au retour des Dieux, aux Titans ne seraient que des "images", terme qu'il juge lui-même inadéquat. N'est-ce pas quelque peu méconnaître l'influence de Friedrich-Georg, le poète, qui écrivit plusieurs livres sur les Dieux, les Titans et les Héros. L'autre Jünger, figure quasi clandestine - maudite? - avait longuement réfléchi sur la nature du Mythos, sur la Technique,... L'ombre de Pan plane sur cette oeuvre secrète et cette figure fraternelle occupe une place importante dans l'univers d'Ernst Jünger. A-t-elle été assez scrutée? N'oublions pas que, dans "Les Falaises de marbre", ce sont bien deux frères qui, rescapés d'embrasements anciens, se livrent à des recherches quasi alchimiques avant d'entreprendre le voyage que l'on sait. M. Palmier a eu la chance de rencontrer Jünger et Heidegger (le même jour!) avant de correspondre avec Char. Soulignant le rôle prépondérant de Frédéric de Towarnicki (auteur d'un livre sur Jünger, à paraître au Rocher), il cite son cher auteur à propos de Heidegger: "Heidegger considère que ce n'est pas lui qui doit s'excuser de s'être lourdement trompé sur Hitler. C'est Hitler qui devrait sortir de sa tombe et venir s'excuser auprès de lui, Heidegger, de l'avoir induit en erreur"! La passage le plus personnel de ce singulier essai traite des chasses subtiles: Palmier et Jünger y sont collègues, communiant dans l'observation passionnée d'un microcosme tout aussi vivant que le macrocosme. Le livre s'achève sur un judicieux choix de textes. Danièle Beltran-Vidal entre en fanfare dans la discrète sodalité des Jüngeriens français (Hervier, Palmier, Rozet, Poncet, Merlio, Gaudin, etc) avec une thèse intitulée "Chaos et renaissance dans l'oeuvre d'Ernst Jünger" (Peter Lang, Paris-Francfort 1995, ISBN 3-906753-71-9. Postfach 940225, D-60460 Frankfurt/Main). Le contraste est évident entre la promenade avec M. Palmier et le cours magistral de Madame Beltran-Vidal. La thèse est une initiation au terme de laquelle l'impétrant doit avoir fait la preuve de sa capacité à jouer un certain jeu, qui n'a rien de très divertissant, avouons-le... mais qui reste un jeu. Cela nous donne ici près de 400 pages de références (les joies de la Quellenforschung), une impeccable méthode, un zeste de jargon et un léger ennui, toutes choses propres à ce genre d'exercice un peu vain, mais indispensable pour accéder à la confrérie. Ici aussi, l'influence du frère, les thèmes

des Titans et du retour des Dieux n'occupent peut-être pas toute la place qu'ils méritent. Bien plus, on a l'impression que l'oeuvre de Jünger constitue un monde à part, créé ex nihilo, comme dans la Bible. Or, s'il existe un immense lecteur, c'est bien Ernst Jünger! Bloy, les Grecs, les Romantiques, l'Ancien et le Nouveau Testament, Linné et tant d'autres ont nourri cet homme, ont laissé leurs sédiments au fil des décennies. La thèse, impressionnante, ne souligne peut-être pas assez quelle prodigieuse bibliothèque gît sous le front chenu du Veilleur de Wilflingen. Mais ne chicanons pas Madame D. Beltran-Vidal: après tout, ne sommes-nous entre affidés, et non à une défense de thèse! Notre Jüngerienne - espèce rare mais en voie de développement - ne s'est nullement reposée sur ses lauriers académiques. Prenant le Taureau par les cornes, elle a fondé un Centre de recherche et de Documentation ainsi que les Cahiers Ernst Jünger, comblant ainsi une regrettable lacune (CRDEJ, Maison de Heidelberg, 4 rue des Trésoriers de la Bourse, F-34000 Montpellier). Le premier numéro est déjà paru; il s'intitule "Visions et Visages d'Ernst Jünger". On y lira des contributions des colloques de Bordeaux et de Montpellier, ainsi qu'une riche notice bibliographique due à Nicolai Riedel, l'archiviste de Marbach (l'un des principaux pèlerinages de notre tribu, après Wilflingen). L'approche, bilingue, est exclusivement universitaire. Sont abordés les rapports du "Maître" avec le Romantisme, Heidegger, Benjamin. Isabelle Rozet traite magistralement, et avec un sens évident de la formule, du thème de l'élite. Jünger ayant chez divers plumitifs la (mauvaise) réputation d'auteur "élitiste", il lui a paru intéressant d'étudier les belles figures de princes que ce dandy a mises en scène. D. Beltran-Vidal aborde le passage du héros au héraut: le *Messenger des Dieux* annoncé par Novalis. La directrice des Cahiers, décidément infatigable, vient aussi de publier *Images d'Ernst Jünger* (Peter Lang, Francfort 1996, ISBN 3-906754-46-4), qui rassemble des études concernant les images, symboles et signes héraldiques contenus dans l'oeuvre de l'écrivain: la Méditerranée, le Guerrier, etc. Julien Hervier étudie la réception franco-allemande de Jünger et ses malentendus.

Belle synthèse du Jünger "soldatique" et de la *Konservative Revolution* dans "Histoire d'un Fascisme allemand" (Pygmalion 1996) de Dominique Venner: c'est l'amateur qui parle, et le guerrier. Point de jargon, mais un instinct sûr de tireur d'élite, l'entrain du chef de peloton habitué au crapahut, et la passion restée juvénile. C'est le Jünger des années folles, le jeune polémiste, l'ami des Corps Francs, le théoricien d'une révolution patriotique, qui est ici photographié avec talent. Celui-là même qui, par le seul fait d'avoir survécu, gêne, joue le rôle involontaire de reproche vivant. D'où sa mauvaise réputation Outre-Rhin chez les nationaux-masochistes... Le climat mental de cette terrible époque est bien retracé (bibliographie impressionnante) ainsi que les thèses alors célèbres d'un Spengler sur le Prussianisme (fidélité, discipline, altruisme et don de soi), défini comme le "tous pour tous". On peut lui opposer le "chacun pour soi", fondement du

libéralisme anglo-saxon. Tout ce courant révolutionnaire et conservateur est farouchement hostile au régime de Weimar, considéré comme imposé par l'étranger pour casser les reins à l'Allemagne: "une société politique où l'on est fort en parole et mou en acte, où la détermination, la témérité, la discipline et tous les autres signes d'une autorité consciente sont évacués comme les fruits haïssables de l'irrationalité et de l'immoralité". Un autre dissident de l'époque, Moeller van den Broeck, suicidé vers 1929, s'exclame: "le libéralisme est la ruine des peuples". La ruine morale d'un régime où le citoyen est façonné par le marché - d'où sa médiocrité - est fustigée sans pitié, mais le principe démocratique, en tant que volonté légitime de faire participer tout un peuple à son destin, n'est nullement rejeté. M. Venner se penche avec une distante sympathie sur le jeune Jünger, cet homme des troupes d'assaut qui ne s'est pas encore apaisé ni mué en Voyant intemporel: "chez cet homme singulier, curieux de tous les plaisirs et de tous les mystères, la culture n'a pas altéré la vigueur des sens ni du caractère. En lui s'accomplit la réconciliation du poète et du guerrier, de la spiritualité et de l'action, couples antiques que le dualisme des siècles chrétiens avait séparés". Le feu, les coups, la prison n'ont pas fait que tremper l'âme de M. Venner: ils ont aussi fait accoucher un Jüngerien d'une race à part, celle des frères d'armes. "Le XXème siècle est le siècle où le Prix Nobel n'a pas été attribué à Ernst Jünger". Cette boutade donne le ton du numéro 48 de Nouvelle Ecole, livraison entièrement consacrée par Alain de Benoist à Jünger (41 rue Barrault, F-75013 Paris, 120FF). Le centenaire s'y entretient avec son traducteur espagnol, devisant paisiblement sur la Technique. G.K. Kaltenbrunner analyse le Travailleur: "la pensée archaïque d'une contrainte divine magique apparaît à nouveau à l'âge du total désenchantement du monde". A son habitude, Nouvelle Ecole a soigné la bibliographie: celle de Jünger est complète... à l'exception de "Prognosen, Bernd Klüser, München 1993, 83 p. Avec 2 gravures d'Enzo Cucchi. Hors commerce. Traduction française partielle dans Antaios 3, mars 1994, sous le titre: "Métamorphose". L'oeuvre du frère est abordée (avec bibliographie, à laquelle manque notre traduction de "Antaios", dans Antaios 8/9, solstice d'hiver 1995). Ainsi que la figure assez mystérieuse de F. Hielscher, animateur d'un groupe néopaïen clandestin sous le IIIème Reich. La revue polonaise Stanczyk consacre un numéro spécial à Jünger (n° 3, écrire à T. Gabis, 51-140 Wroclaw, ul. St. Pietaka 9, Pologne). Elle annonce la publication d'un essai de W. Kunicki sur l'écrivain. De même, la revue italienne de sciences politiques Trasgressioni, qui s'intéresse à C. Schmitt et à Heidegger, étudie les thèmes de la guerre (n° 20, M. Tarchi, Via Laura 10/1, I-50121 Firenze). Pour terminer cette chronique, signalons un regain d'intérêt pour Friedrich-Georg Jünger. R. Streuckers, animateur de la revue bruxelloise Vouloir, publie une brochure sur "La Perfection de la Technique", livre capital s'il en est (Europa, BP 55, B-1190 Forest 1). Le thème de la Wildnis, le royaume de Pan, celui de l'écologie et du rôle de sa

revue Scheidewege dans l'évolution du courant écologiste, sont abordés (bibliographie détaillée). Danièle Beltran-Vidal annonce un Cahier complet sur Friedrich-Georg. Elle signe une intéressante étude sur son "Nietzsche" (1949) dans *Allemagne d'aujourd'hui* (n° 137, juillet-septembre 1996, 8 rue Faraday, F-75017 Paris, 65FF.). Dans cet essai, Friedrich Georg trace un parallèle entre Hölderlin et Nietzsche, qu'il définit comme homo religiosus. Son livre se lira en parallèle avec celui de Jaspers (et pourquoi pas celui de Maulnier?) et se replacera dans le contexte de l'immédiat après-guerre. Espérons que ces recherches, encore naissantes, pousseront un éditeur à faire traduire cet auteur singulier.

Enfin, il nous faut signaler la mort d'un gentilhomme: Jacques de Ricaumont, qui joua un rôle aussi important que discret dans le retour de Jünger en France. Ecrivain subtil, il était aussi fondateur du Cercle Montherlant et secrétaire général de l'Association Oscar Wilde. Toujours à propos de l'entourage de l'écrivain, la librairie Le Funambule (48 rue J.P. Timbaud, F-75011 Paris) a dispersé la bibliothèque de Banine, la "chargée d'affaires" et la grande amie de Jünger à Paris. Emouvante lecture - et document historique - que ce catalogue, qui retrace les cinquante années d'amitié entre la réfugiée azérie et l'Effendi. Editions originales, dédicaces sur grands papiers, pièces uniques, l'ensemble est superbe. J'ai noté une lettre féroce et lucide de Montherlant à Banine: "Je puis difficilement exprimer la profondeur du mépris que j'ai pour ceux ou celles (celles, plus nombreuses) qui, au déclin de leur âge, lèvent les yeux au ciel, - et en qui le prêtre se glisse dans la brèche faite par la peur. Ceux qui, toute leur vie, ont vécu avec une foi religieuse sont ou des esprits débiles, ou de bons esprits, mais avec un coin véreux: ce coin véreux où se loge "Dieu". Pour eux, il me semble qu'on peut avoir l'indulgence que mérite la faiblesse humaine. Mais ceux qui, ayant, toute leur vie, "su raison garder", se décomposent et "trouvent Dieu" dans la peur finale, non sans vous faire la leçon, car cela se passe toujours avec un comble de prétention et de prosélytisme, pour ceux-là, je l-répète, j'ai un mépris dont je ne puis mesurer le fond" (Lettre à Banine, 24 juillet 1952). Et plus loin: "Tout cela ne touche en rien ma phrase sur le bonheur des croyants. La seule question est: le bonheur doit-il être payé au prix de la lâcheté et de l'imbécillité". Qui osera encore nous bassiner les oreilles avec le "Christianisme" de Montherlant, le suicidé, l'homme qui fit répandre ses cendres sur le Forum Romanum?

Christopher Gérard

Ernst Jünger

Type, Nom, Figure

Traduit de l'allemand par François Poncet

Christian Bourgois, 95FF.

Livres et revues

Nous présentons à nos lecteurs une série d'ouvrages reçus par la revue et qui nous semblent constituer l'ébauche d'une bibliothèque païenne. Dans toute correspondance avec les éditeurs, se réclamer d'Antaios.

L' Hellade de Jacqueline de Romilly

"Hector sourit, regardant son fils en silence. Mais Andromaque près de lui s'arrête, pleurante; elle lui prend la main, elle lui parle, en l'appelant de tous ses noms: "Pauvre fou! ta fougue te perdra. Et n'as-tu pas pitié non plus de ton fils si petit, ni de moi, misérable, qui de toi bientôt serai veuve?" (Iliade VI).

Les adieux d'Hector et d'Andromaque au chant VI de l'Iliade constituent peut-être le passage le plus célèbre, sinon le plus poignant de toute l'épopée. La douleur d'Andromaque, son "rire en pleurs", la terreur du petit Astyanax devant l'étincelant cimier de son père nous rendent bien proche ce couple issu de notre plus lointaine mémoire.

Et pourtant, Hector le Troyen est l'ennemi le plus acharné des Achéens, le rempart de la ville assiégée. Avec un art consommé, Homère lui fait incarner le sommet de l'humanité. Jacqueline de Romilly nous invite à partager sa fascination pour ce personnage, en fait le véritable héros de l'Iliade.

Son dernier livre rassemble tous les éléments susceptibles d'éclairer la personnalité du jeune prince troyen. Toute l'histoire d'Hector qu'Homère imagina comme le plus accompli des hommes relève plus de la tragédie que de la poésie épique. Madame de Romilly nous mène pas à pas à l'inéluctable trépas du guerrier, vers

lequel convergent les diverses parties du récit. Hector parmi les siens, Hector au courage réfléchi et au sens aigu du compromis, affronte son cruel destin sans faiblir et meurt seul, abandonné des Dieux. L'horrible traitement qu'Achille fit subir à son cadavre pour venger la mort de Patrocle constitue une exception dans cette oeuvre où le respect dû aux morts est valeur sacrée. Le courage du vieux Priam venu réclamer son fils et l'entrevue d'Achille avec le vieillard n'en auront que plus de grandeur. On a rarement atteint une telle profondeur dans l'humanité. Hector est plus qu'un héros, c'est un archétype. Jacqueline de Romilly nous fait part de réflexions plus personnelles et ces visions intérieures qui parcourent les siècles et les littératures tissent le canevas d'une culture humaniste où la vie se mêle aux références.

Elle exprime en une prose harmonieuse les échos qu'Homère suscite en nous, mais qu'un excès de beauté rend souvent ineffables. Un petit livre d'une grande élégance, paru chez Fata Morgana, prolonge la joie de partager la Grèce de Madame de Romilly avec celle, bien différente, de Roger Caillois, lors d'un voyage d'étudiants dont l'Académicienne se dit, très mélancoliquement, la dernière survivante. La jeune fille, admiratrice de la luminosité du Ve siècle se heurta à la vision sombre et énigmatique de Caillois, déjà fasciné par l'aspect mystérieux des civilisations. Le contraste Apollon-Dionysos incarné par ces

deux personnalités d'exception se révèle bien complémentaire.

Pascale Gérard

J. de Romilly, Hector, Ed. de Fallois, Paris 1997, 125FF

Chez Fata Morgana, Jeux de lumière sur l'Hellade, Cognac 1996, 60FF

La Mère des Dieux

L'énigme d'une grande Déesse primitive, Déesse-Mère ou Terre Mère bien attestée depuis la préhistoire a déjà suscité de nombreuses polémiques chez les historiens des religions, les psychanalystes... et les féministes (sans oublier quelques cinéastes hors normes!). La théorie du matriarcat primordial, abondamment illustrée par un Bachofen, en découle directement. L'essai du professeur Bourgeaud illustre, documents à l'appui, l'évolution de cette figure mythique à partir du II^{ème} millénaire AC jusqu'au IV^{ème} siècle PC. La Mère des Dieux, que chantera l'empereur Julien, est selon lui probablement d'origine orientale et se retrouve à Athènes, sous les traits de Déméter, entre solennellement à Rome où le culte d'Attis et les cortèges de prêtres castrés choquèrent la vieille pudeur romaine. Les Galates de Pessinonte entretenaient-ils un lien privilégié avec la Magna Mater, à l'instar des Celtes qui honoraient les triples figures des Matronae? Y a-t-il continuité entre cette Déesse primitive et la mère du Christ? Autant de questions auxquelles P. Bourgeaud apporte, dans un style parfois labyrinthique, des éléments de réponse fort nuancés. L'abondance des notes, la riche bibliographie témoignent du sérieux de l'ouvrage qui constitue la plus récente mise

au point de langue française sur le sujet. Régis Boyer, grand connaisseur du monde scandinave, nous montre dans l'un de ses nombreux livres récents, que la Grande Déesse n'est nullement l'apanage de l'Orient. Elle semble bien avoir fait l'objet d'un culte dans le Nord de l'Europe, dont la civilisation est bien moins "guerrière" que ne tentent de le suggérer diverses caricatures. La femme joue un rôle important dans ces cultures: rappelons que l'Irlande et l'Islande actuelles ont à leur tête une Présidente! Les Mères, Nornes, Dises et autres Vanes forment un large panthéon féminin: autant d'avatars de cette Déesse dont le professeur Boyer nous fait percevoir les rôles spécifiques.

Pascale Gérard

Borgeaud, La Mère des Dieux, Seuil (Librairie du XX^{ème} siècle), Paris 1996, 140FF

R. Boyer, La Grande Déesse du Nord, Berg International, Paris 1995, 120FF



Le retour de Quetzalcoatl

J.M.G. Le Clézio, dont l'essai "Le Rêve mexicain" (Gallimard 1988) révéla une profonde connaissance de l'esprit aztèque, s'avoue ému et fasciné par la lecture des poèmes de Roland Halbert. C'est dire la magie de cet élégant recueil. R. Halbert, après une maîtrise de Lettres modernes, se consacre à la poésie et à la musique. Il a on ne peut mieux illustré l'une des citations choisies en exergue: "Nous avons abandonné les Dieux pour des déchets putrides car les Dieux ne font rien pour séduire. Ils ont l'être, rien que l'être, un excès d'être..." (Rainer Maria Rilke). Dans une langue légère

et concise, R. Halbert fait ressurgir les anciennes figures du panthéon mexicain. Ces poèmes-incantations évoquent le Maître de la Pluie, le Puissant Tlaloc et, comme ses suppliantes, "l'on danse sur des seuils baignés d'invisible", Uitzilopochtli, le guerrier "saignant les ténèbres", Xipe Totec, divinité du printemps vêtu de sa peau d'écorché ou encore Quetzalcoatl, le Civilisateur. Des profondeurs de notre inconscient se recrée leur cortège d'oiseaux, de sang et de fleurs. C'est l'essence même des divinités aztèques qui transparaît de ces vers colorés et sonores, Dieux gardiens de la complexité du monde.

Pascale Gérard

Roland Halbert, Ornaments des Dieux. Treize divinités du Mexique ancien, Ed. Opéra, 1995, 250FF.



Rome pour tous les goûts

L'Antiquité romaine a toujours été une source de fascination et d'inspiration. En témoigne un ouvrage espagnol consacré au roman contemporain à thème latin. Au chapitre "Roman biographique philosophico-théologique", on trouve "Les Mémoires d'Hadrien" de Yourcenar (Gallimard), ainsi que le "Julien l'Apostat" de Gore Vidal (L'Age d'Homme). Sous la rubrique "Perspective antichrétienne" est mentionné le remarquable "Un goût d'amandes amères" de la Hollandaise S. Haase (Actes Sud). De nombreuses suggestions de lectures sont proposées: romans pédagogiques, polars, et caetera. Chaque livre fait l'objet d'un résumé et d'un commentaire

critique. De quoi donner l'eau à la bouche... des hispanisants car à notre connaissance, il n'existe pas de traduction française.

Pascale Gérard

E. Montero Cartelle et M. Cruz Herrero Ingelmo, De Virgilio a Umberto Eco. La novela historica latina contemporanea, Ediciones des Orto, Madrid 1994.



Auguste: la brique et le marbre

Le professeur J.P. Néraudau nous livre la première biographie en français d'Auguste depuis 1930, qui se lira comme un roman ou, plutôt, comme une pièce de théâtre, dont l'Empereur lui-même aurait clos le dernier acte en s'exclamant: "Ai-je bien joué le mime de ma vie?". Petit-neveu de Jules César, rien ne prédestinait le jeune Octave à faire basculer les fondements de l'antique Res publica. Adopté par César, dont le nom, transmis à ses successeurs, deviendra synonyme de pouvoir impérial à Rome et ailleurs (Tzar, Kaiser), il instaurera en 27 AC le régime du principat. Sous le nom d'Auguste, il cumulera l'ensemble des anciennes magistratures républicaines. Auguste rétablit la concorde civile tant chantée par Virgile et rend possible une nouvelle ère de prospérité. Désireux de remettre à l'honneur les vieilles vertus familiales et religieuses, il développe à Rome le culte d'Apollon, qui sera son protecteur. Le livre de M. Néraudau cerne finement la personnalité complexe d'un

homme qui demeure encore aujourd'hui une figure emblématique du pouvoir. De judicieux emprunts à Suétone et Dion Cassius complètent par petites touches le portrait de cet homme intelligent et cultivé qui, malgré le soutien inconditionnel de son épouse Livie, avait compris la solitude de son rôle et dont les drames familiaux n'entamèrent jamais la haute conception de sa tâche. Signalons que l'auteur, professeur à l'Université de Reims, a également signé des polars antiques. Nous recommandons "Le Mystère du jardin romain" (en poche), qu'il vaut mieux lire d'une traite car son envoûtante intrigue se révèle d'une efficacité redoutable.

Pascale Gérard

J.P. Néraudau, *Auguste. La brique et le marbre*, Les Belles Lettres, Paris 1996, 140FF.



Le procès Néron

Cette courte chronique sera pour nous l'occasion d'adresser un dernier adieu au grand latiniste que fut Pierre Grimal. Le décès du professeur Grimal à l'automne 1996 est passé à peu près inaperçu, mais la France a perdu un humaniste qui laissera une oeuvre abondante et de qualité, étalée sur plus d'un demi-siècle. L'une de ses dernières oeuvres est un roman historique qui prend la forme d'une énigme policière: Hermogénès, affranchi de C. Suetonius Tranquillus, découvre dans une pièce dérobée du Palatin un coffre rempli de mystérieux rouleaux. Ces archives, constituées de lettres, évoquent des noms célèbres, ceux

de Néron et de sa tante Domitia Lepida... Reclassées dans l'ordre chronologique, cette correspondance constitue un dossier d'instruction que déchiffre Hermogénès. C'est le procès, posthume, de Néron: jeune Dieu solaire ou abominable criminel?

Les étapes de cette existence d'exception sont retracées, et vues sous différents prismes. Ainsi, pour la première fois, la parole est donnée à celle qui fut sans doute la seule à aimer Néron pour lui-même: l'affranchie Claudia Acté. Pâle figure féminine, rapidement écartée du grand échiquier impérial, elle évoque ici un Néron adolescent, boudeur et à même de susciter un grand amour. Les sources antiques, abondamment exploitées, se laissent reconnaître avec facilité, malgré un découpage habile. Tacite, que Grimal traduit pour la Pléiade, et Suétone apparaissent en filigrane. Hasard ou fatalité, Pierre Grimal n'a pas atteint dans ce livre la lumineuse vision intérieure de ses incomparables "Mémoires d'Agrippine". Le fils ne semble pas avoir fasciné Grimal autant que celle qu'il fit assassiner, liant son nom pour la postérité au sacrilège du matricide. On lira ce livre, sans doute le dernier de Pierre Grimal, en hommage à un amoureux intransigeant de la Rome des Césars.

Pascale Gérard

P. Grimal, *Le Procès Néron*, Ed. de Fallois, Paris 1995.



Présence du latin

L'Université d'Angers présente une quarantaine d'articles d'intérêt inégal qui ont fait l'objet de communications lors d'un colloque consacré à

la réception du latin du XIX^{ème} siècle à nos jours. Les deux principaux thèmes sont: latin, langue morte ou vivante? et le rôle du latin au XX^{ème} siècle. Signalons l'article d'I. Moreau sur les inscriptions latines dans la "Vénus d'Ille" de Mérimée, où comment, d'un ambigu "cave amantem", va naître la thématique fantastique de ce conte. La contribution de B. Brichet-Martiel sur l'utilisation du latin dans le "Nom de la Rose" met en lumière le rôle fondamental et indissociable de l'intrigue de cette langue restée bien vivante sous la plume d'Umberto Eco. Nous connaissons d'ailleurs plusieurs personnes qui se sont à nouveau plongées dans un dictionnaire latin à la suite de leur lecture attentive du roman: je pense aux énigmatiques dernières lignes. L'enjeu politique et religieux du latin au XIX^{ème} siècle est traité dans diverses communications, qui apportent des éléments indispensables à la compréhension des querelles dont le latin est encore victime. La place du latin dans la culture européenne - ne parlons ni de la sud-américaine ni même des francophonies d'Afrique et d'Asie - est bien incontournable. Sa disparition des programmes de cours secondaires, sa réduction à un idiome pour érudits à l'instar du sanskrit ou du vieil-irlandais ne pourraient entraîner qu'un réel appauvrissement spirituel des nouvelles générations. Toutes ces études prouvent que de nombreuses réactions contre le conservatisme du latin-punition se sont souvent manifestées, à juste titre. Que ces expériences passées délivrent le latin des préjugés de tout bord: le latin seul restitue l'esprit des textes et son déchiffrement contribue au plaisir du retour aux sources. Puissent les parents qui nous lisent en tenir compte dans le choix de l'enseignement offert à leurs enfants!

Pascale Gérard

La réception du latin du XIX^{ème} siècle à nos jours, Actes du Colloque d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, Angers 1996, 230FF



Colonisation grecque et romaine

Cet ouvrage érudit sur la colonisation dans l'Antiquité offre toutes les garanties de sérieux: les textes originaux grecs et latins sont présentés avec traduction, une riche bibliographie complète la recherche. L'auteur a reconstitué l'installation des Hellènes en Grèce et leur expansion en Méditerranée jusqu'au V^{ème} siècle. Un recours aux mythographes permet de combler les sources inexistantes aux époques reculées. La colonisation romaine, si différente de l'"essaimage" grec, est traitée depuis l'expansion en Italie jusqu'au départ de Constantin à Byzance. Une belle moisson de textes latins couvrant les différentes époques invite à une réflexion sur cet aspect colonisateur qui modifia considérablement la civilisation de nos régions.

Pascale Gérard

F. Letoublon, La ruche grecque et l'Empire de Rome, ELLUG, Lyon 1995.



Le modèle hellénique

"Entre Mythe et Politique" retrace le double parcours de Jean-Pierre Vernant: celui du

Résistant puis du militant, et celui du philosophe, spécialiste de la religion grecque. Un fort volume de plus de 600 pages publié par les éditions du Seuil développe de nombreux thèmes, allant de l'évocation des maîtres de l'hellénisme français (I. Meyerson, L. Gernet) aux réflexions sur la politique contemporaine. Le coeur de cette oeuvre appelée à faire date porte sur les conceptions religieuses des anciens Grecs et les principales caractéristiques de leur civilisation: cosmogonie, tragédie, rationalité,... Jean-Pierre Vernant nous y livre, affinée par cinquante années de recherches, sa vision du monde grec. La justesse de ses affirmations, servie par une rare densité d'écriture, fait naître chez le lecteur attentif la conviction intime d'avoir touché l'essentiel de l'Hellénisme. Marcel Conche, Marcel Detienne, Jacqueline de Romilly ou Jacques Lacarrière atteignent, chacun à leur manière, le même résultat dans leurs derniers livres: l'imprégnation hellénique des élites françaises est bien une réalité. Les conclusions de M. Vernant révèlent la synthèse équilibrée entre érudition textuelle et pragmatisme politique. Pour l'auteur, le système polythéiste est intriqué dans les formes de l'organisation socio-politique, et ce, à tous les niveaux. Le Polythéisme hellénique est défini comme une religion politique, à laquelle Jean-Pierre Vernant rend un vibrant hommage, et dont il loue la capacité de respect et de tolérance effective à l'égard des autres cultes. Écoutons-le un instant: "Les frontières de la religion ne peuvent donc pas être fixées avec précision ou rapport à la vie sociopolitique. Et, comme nous avons affaire à un système polythéiste, le rôle de cette religion est en quelque sorte de définir, de mieux marquer les particularités sociales d'une cité par rapport à d'autres cités et de la grecité par rapport à ce qui n'est pas grec. La

religion n'a donc aucun caractère universel, elle ne tend pas à dépasser la civilisation dans laquelle elle s'enracine, elle ne cherche pas, par des missions, par des croisades, à répandre ailleurs cet univers religieux qui est au-delà de la société dans laquelle elle s'exprime, elle ne s'incarne pas davantage, à l'intérieur de cette société, dans un corps sacerdotal qui est à la fois dedans et dehors. Non, la religion grecque, c'est pour les Grecs! Au contraire, ceux-ci seront tout à fait prêts à accepter de temps en temps, quand ils peuvent en tirer un profit, un dieu de l'étranger. Pour eux, certaines religions sont tout aussi bonnes que la leur; ils ont la plus grande admiration pour la religion égyptienne et, même à l'époque hellénistique, sont volontiers fascinés par le judaïsme ou par les religions de l'Inde. Ils n'en ont pas moins l'idée qu'ils représentent la civilisation et que leur religion, leurs pratiques, la façon dont ils sacrifient, dont ils agissent, dont ils mangent, dont ils boivent, dont ils se marient, dont ils envisagent les règles qui régissent les rapports des pères et des enfants, des hommes et des femmes, constituent le monde civilisé - dont la religion est seulement un aspect, immergé dans cette culture. Elle n'est pas, je crois, ce qui donne à cette culture sa marque la plus singulière, elle est seulement l'un des aspects de ses singularités, puisque la conception que les Grecs se font de leurs dieux est liée pour eux au fait qu'ils ont des assemblées consultatives, que les hommes ne sont pas des esclaves, mais des hommes libres. En même temps, la religion n'est pas en Grèce ce qui, dans le cadre d'un moment de l'histoire et d'une société particulière, la dépasse suffisamment pour lui donner une vocation universaliste. Donc les croyances n'ont aucun caractère conquérant, ne sont pas données comme une vérité absolue. Hérodote dit à peu près ceci:

celui que nous appelons Dionysos, les Égyptiens l'appellent Osiris; voici ce qu'ils font, qui est différent de nous assez bizarre et peut-être beaucoup plus ancien, puisque ce que nous pensons de Dionysos vient d'eux! (Hérodote, II, 42-43). Aucun esprit conquérant, aucune idée que la croyance religieuse aurait, en visant un divin absolu et unique, une fonction de vérité absolue. Il y a un relativisme de la croyance religieuse: les Grecs sont convaincus que pour eux "c'est comme ça", mais comprennent très bien qu'ailleurs ce soit autrement". J.P. Vernant nous livre également sa conception du tragique, qui naquit au Vème siècle sous le regard de Dionysos, "quand la cité se fit théâtre". L'homme d'aujourd'hui peut-il encore voir en lui le reflet d'Oedipe, homme tragique par excellence? J.P. Vernant nous transmet la somme d'une vie où pensée et action se soutiennent mutuellement. Il ne nous parle pas ici de la Grèce, il parle à l'homme grec qui survit en nous.

Pascale Gérard

J.P. Vernant, *Entre Mythe et Politique*, Seuil, Paris 1996, 160FF.



Mythologie des Grecs

Contemporain de César, historien romain de langue grecque, Diodore de Sicile est l'une des principales sources pour l'histoire et l'ethnographie du monde antique. Il est l'auteur d'une monumentale Bibliothèque historique en quarante livres. Les Belles Lettres présentent la première traduction française du livre IV, qui nous renseigne de manière incomparable sur la mythologie grecque: Dieux, Héros, guerriers,

jusqu'à la guerre de Troie. Les passages les plus intéressants concernent Héraklès et ses douze travaux, tels qu'ils ont traversé les siècles. Le géant Antaios est rapidement évoqué, sans grande précision. Le célèbre épisode de la lutte contre les Amazones, source de nombreux commentaires plus ou moins sérieux, est évoqué à cette occasion. Interviennent aussi les exploits de Thésée, l'expédition des Argonautes, l'histoire des Sept contre Thèbes, etc. L'édition comporte un index complet des noms propres et des mythes cités. La présentation élégante, la qualité de la traduction illustrent une fois de plus l'utile dépoussiérage entrepris depuis quelques années par les Belles Lettres.

Pascale Gérard

Diodore de Sicile, *Mythologie des Grecs*, Les Belles Lettres (coll. Roue à Livres), Paris 1997, 115FF



Mémoire d'Ulysse

François Hartog, qui dans son "Miroir d'Hérodote" (Gallimard), s'était déjà penché sur la représentation de "l'autre" chez les Grecs au travers de leurs récits sur la Scythie, reprend ce problème aux origines, en la personne d'Ulysse, le premier grand voyageur. Le thème du voyage dans l'inconnu et du retour dans sa patrie permet à F. Hartog de mieux cerner les relations qu'entretenaient les Grecs avec l'Égypte, pays dont la sagesse les fascinait. Son dernier livre met clairement en évidence les influences et les emprunts réciproques de ces civilisations foncièrement différentes, qui

s'enrichissent mutuellement. F. Hartog égratigne au passage les thèses de M. Bernal, condensées dans "Black Athéna" (voir "Études indo-européennes, dans ce même numéro). Les "Voyages de Grèce" de Pausanias et surtout la vision renouvelée des "Voyages de Rome" de Polybe et de Denys d'Halicarnasse donnent matière à réenvisager la place occupée par les Grecs dans le monde ainsi que la position qu'ils adoptaient vis-à-vis des autres peuples. Cet ouvrage, par ses procédés de comparaison et de confrontations successives (Grecs et Barbares, Grecs et Grecs, Grecs et Romains,...) contribue à une meilleure perception tant de la spécificité du monde hellénique que de la façon dont les Grecs se percevaient et se définissaient eux-mêmes.

Pascale Gérard

F. Hartog, *Mémoire d'Ulysse. Récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Gallimard, Paris 1996, 120FF



La Grèce de l'imaginaire

Voici une étude objective et structurée sur la manière dont les récits mythologiques se transmettaient chez les Grecs. Les mythes qui avaient pénétré tous les niveaux de la société étaient racontés depuis le berceau par la nourrice, chantés par la jeunesse et récités lors des banquets. L'imprégnation mythique est ici abordée sous l'angle de la représentation imagée, qui se développe parallèlement à la tradition écrite. Plusieurs chapitres mettent pour la première fois en évidence l'interaction

entre la réalité (paysages, religion, liens familiaux) et leur reflet mythique. L'auteur, professeur de grec à l'Université de Bristol, ajoute à cette stricte analyse des faits deux chapitres d'inspiration plus personnelle: une réflexion sur la fonction du mythe et sa perception par les Grecs ainsi qu'une synthèse sur les perspectives modernes. L'ouvrage est heureusement exempt de jargon; il constitue un remarquable préalable à toute approche sérieuse de la mythologie.

Pascale Gérard

R. Buxton, *La Grèce de l'imaginaire. Les contextes de la mythologie*, La Découverte, Paris 1996, 169FF



Hermès

Un petit roman surprenant et vivifiant, placé sous le signe d'un Hermès peu conventionnel: voilà en quelques mots le dernier roman de S. Nadolny. Emprisonné depuis vingt siècles par son ennemi Héphaïstos, Hermès est libéré par une jeune femme (une Déesse?) en croisière dans les îles grecques. L'immortel, grand farceur devant l'Incréé, retourne vivre parmi les hommes, qu'il avait un peu perdus de vue (et vice versa)... et surtout parmi les femmes, dont il est fin amateur. Notre malicieux messager débarque de sa Grèce archaïque en pleine modernité, mais, grâce à sa célèbre faculté d'adaptation, il en surmonte aisément les difficultés. Le Dieu des marchands et des voleurs répand à nouveau son insolence dans le monde. Pourra-t-il lui restituer sa dimension

mythique et créatrice? Mission difficile car il doit lui-même régler quelques menus problèmes avec un bambin, un certain Eros, toujours prêt à décocher ses flèches dévastatrices. Hermès retrouve des anciens compagnons immortels: Apollon devenu directeur de galerie d'art, Jovy (Zeus) joueur de golf à Athens (Illinois) et Héphaïstos, magnat de l'acier, partisan d'une technique toute-puissante. Ces deux pôles, Hermès et Héphaïstos, se disputent le sort du monde ... au poker. Mais, chez les Olympiens, tout se termine toujours par un inextinguible éclat de rire.

Pascale Gérard

*S. Nadolny, Hermès l'insolent, Grasset, Paris
1996, 126FF*



Sur l' Inde

Parmi les ouvrages portant sur l'Inde que nous avons reçus, en voici quelques-uns qui nous ont paru particulièrement intéressants. A tout seigneur, tout honneur, "Le Journal des Indes" de Mircea Eliade (années 1928-1931) est une lecture aussi agréable qu'instructive. Le lecteur y suit pas à pas le jeune indianiste à Calcutta, où il assiste aux cours du légendaire Surendranath Dasgupta. Eliade s'y décrit de manière assez franche: nous n'ignorons rien de ses crises de neurasthénie, car cette future sommité, ce travailleur infatigable (12 à 16 heures de travail intensif par jour), est un homme tourmenté, prend des cuites de cosaque et lutine les jeunes anglo-indiennes. Mais la vraie passion du jeune érudit reste la philologie:

"découvrir une racine sanskrite est une nouvelle volupté, déchiffrer un texte est presque un rituel". Passionné, mais lucide: "pour être un bon indianiste, je devrais renoncer à ma passion du vagabondage, à l'éclectisme, à la pensée (qui dissout l'intérêt pour les détails; or, en matière d'histoire, il faut aimer le détail, se livrer à lui), à ma personnalité et à la liberté. C'est trop...". Admiratif aussi, lorsqu'il contemple religieusement le jeune professeur Tucci traduire à livre ouvert un traité de logique chinoise ... en sanskrit. Eliade apprend à aimer l'Inde, en révolte contre l'occupant britannique. Il est le témoin horrifié d'émeutes musulmanes manifestement fomentées par la police anglaise: viols, circoncisions forcées, pillages et meurtres, le tout sous la protection des autorités, qui répriment sauvagement toute velléité de résistance des Hindous. Vieille stratégie du "Divide ut imperes", également appliquée par les "sahibs" en Irlande.

Sur l'Hindouisme, la pensée du jeune savant s'affine: "il n'existe pas à proprement parler d'autorité ecclésiastique suprême, mais une tradition des institutions (castes, familles, etc). L'homme est libre de penser comme il l'entend, il lui suffit d'accomplir les rites. Ceux-ci constituent le devoir social, le lien entre les générations, la continuité de la tradition. La pratique religieuse n'a que faire de la théologie, qui est métaphysique et que quiconque peut modifier ou rejeter. Il n'existe pas de persécution religieuse, ni de représailles contre les libres-penseurs. (...) Tout est permis pour que l'homme sache choisir et poursuivre sa voie. La théologie n'impose pas ses propositions. Elle n'intervient pas dans la vie religieuse de la communauté. Elle n'applique pas de châtements. Il n'y a que la

communauté qui châtie, mais sur le plan social et non religieux. Et elle châtie seulement lorsqu'un homme se rend coupable d'"hybridisme" éthique, c'est-à-dire lorsqu'il attaque les rites et la tradition ou en fait fi, tout en acceptant de vivre dans une société irriguée et animée par la sève vivifiante de cette tradition unificatrice". Eliade insiste sur le caractère technique de la philosophie indienne, qu'il compare à la science européenne. Elle n'a rien d'un verbiage annulant automatiquement le précédent pour la plus grande gloire de son concepteur: "le penseur indien travaille sur des problèmes donnés, il n'en invente pas; il complète, il améliore, défend le système dont il fait partie, en mettant au point les écrits de son maître".

Archéologue et spécialiste incontesté de l'Extrême-Orient, auteur d'une soixantaine d'ouvrages depuis 1957, Louis Frédéric a rédigé le fameux dictionnaire de la civilisation indienne publié dans la collection Bouquins (R. Laffont), où il vient d'ailleurs de publier un énorme dictionnaire du Japon. Dans sa volumineuse histoire de l'Inde, il rappelle l'origine hindoue des chiffres "arabes", de la théorie du Big Bang, entre autres. L'austère somme qu'il nous livre est le fruit de quinze ans de travaux. Dans les chapitres consacrés aux débuts de la civilisation indienne, il n'ajoute pas foi à la thèse de l'autochtonie aryenne: les Arya sont bien venus de l'Est européen. Une véritable brique qui jouera son rôle d'ouvrage de référence, même si les passages consacrés à l'Indépendance et à l'histoire récente nous ont parfois paru un peu "politiquement corrects".

Les indianistes Renou et Filliozat avaient, vers 1949, publié un monumental aide-mémoire sur l'Inde. Ce livre vient d'être réédité, revu et corrigé. Il ne s'agit pas d'un ouvrage de

vulgarisation, mais d'un manuel destiné aux étudiants et aux amoureux de l'Inde classique. Celle-ci y est présentée comme toujours vivante, et non pas morte comme l'Égypte des Pharaons. Tous les grands concepts de la philosophie hindoue (Vedanta, Yoga, spéculations sur le langage, matérialisme, etc) sont abordés, et les sources citées. Un chapitre très sérieux est consacré à l'érotisme: les auteurs rappellent que ce dernier est dénué de tout élément affectif. Un autre chapitre sur les mathématiques permet à l'étudiant sérieux de reprendre ses esprits. Tableaux, index et listes diverses en font un outil de travail parfait.

Philosophe et théologien, Michel Delahoutre est professeur à l'Institut catholique de Paris. Curieusement, il a passé la majeure partie de son existence à étudier l'Inde et son art. Étrange passion pour un Chrétien, qui consiste à s'immerger dans un monde demeuré païen. Le même phénomène se rencontre chez nombre d'hellénistes, devenus sur le tard d'authentiques néo-platoniciens, ou encore d'ecclésiastiques revenus shintoïstes du Japon. M. Delahoutre nous livre la somme de cinquante ans de recherches dans un superbe ouvrage, qui est une réussite parfaite... et la preuve d'une évidente fascination. Il faut louer le travail des éditeurs, les moines de l'abbaye de Saint Léger Vauban. Le Païen résolu que je suis ne peut que s'incliner sincèrement devant l'oeuvre accomplie par cette communauté monastique, qui s'est spécialisée dans l'édition de livres consacrés à l'art roman, au sein des éditions du Zodiaque. Rêvons un instant à une communauté monastique païenne qui s'attèlerait à la publication de textes traditionnels, pratiquerait le chant, l'herborisation et la maîtrise du souffle. Ainsi

que le culte des arbres, des sources et des pierres levées. Nos moines du Zodiaque ont bien de la chance, du mérite aussi, qu'il convenait de saluer. M. Delahoutre explique bien dans son livre, somptueusement illustré de photographies d'une grande précision, que les idéaux esthétiques de l'Inde ne peuvent que nous paraître fort lointains, à nous autres Européens. L'opposition est totale avec l'art gréco-romain, qui part, lui, de l'observation de la nature et se met souvent au service du pouvoir politique. Certes, l'influence grecque sur l'Inde n'est pas négligeable: l'art du Gandhâra en est l'illustration. L'auteur trouve en revanche des parallélismes avec l'art byzantin des icônes, art intérieur et mental, avec l'art médiéval ("spiritualité ouverte aux dimensions de la misère humaine et du péché") et l'impressionnisme. Les nombreuses illustrations donnent un panorama complet de l'art indien. Les images du temple de Vishnou Surya, le Soleil Invaincu de Konarak, sont inoubliables. Pour s'y retrouver dans le maquis de l'iconographie hindoue, E.R. Jansen a publié, en Hollande (mais en français), une commode iconographie de l'Hindouisme. Ce petit livre, dédié à Shiva et Ganesha, tombe à pic: il s'agit d'un vade-mecum du Paganisme hindou. L'auteur est manifestement plein de sympathie pour l'univers védique: Dieux, Déeses, animaux sacrés, objets du culte, postures du corps (et des mains), symboles et attributs sont dessinés et commentés avec précision. L'absence de rupture avec les stades antérieurs de la religiosité est soulignée: un Hindou contemporain peut très bien invoquer une divinité vénérée il y a trois mille ans. Le passé n'est jamais considéré comme intrinsèquement inférieur au présent.

La confrontation entre Christianisme et pensée hindoue ne date pas d'hier: dès 304 PC, des

Brahmanes affrontent la théologie des Chrétiens. Sita Ram Goel, l'un des intellectuels hindous qui s'expriment sur la renaissance païenne dans Antaios 10, vient de publier une édition augmentée de la somme qu'il a consacrée à la polémique antichrétienne hindoue. Il y définit les dogmes comme des armes de guerre, des subterfuges pour justifier les pires falsifications. Son livre, remarquable d'érudition et de sagesse, est un appel à la résistance hindoue face à l'agression spirituelle menée par les missions (la figure de Mère Thérèse est utilisée par ces milieux pour justifier un inacceptable prosélytisme). Sita Ram Goel parle même de "guerre entre la tradition védique et la tradition sémitique". Il dénonce les tactiques des milieux chrétiens, qui singent les ashrams, répandent des calomnies, pratiquent la désinformation. L'auteur rappelle que, dans le passé, les missionnaires, portugais notamment, n'ont pas hésité à faire massacrer des Brahmanes. Missionnarisme chrétien et génocide peuvent donc aller de pair, si les conditions le permettent. Nous reviendrons sur ce livre fondamental dans la prochaine livraison d'Antaios, mais nous engageons nos lecteurs qui connaissent l'anglais à se le procurer.

Autre ouvrage qui jette un lourd pavé dans la mare des bons sentiments, celui du Pandit Harsh Narain, qui pulvérise les thèses voulant faire de la culture indienne une culture "composite", c'est-à-dire devant beaucoup à l'Islam. Or, les invasions musulmanes ont coûté très cher à l'Inde, en massacres, en pillages et en destructions de temples. Sita Ram Goel et ses amis de Voice of India ont d'ailleurs montré à quel point les mosquées ont souvent pris la place des demeures des Dieux, et cela d'une manière nullement

pacifique. La même remarque s'applique aux églises chrétiennes en Europe: pourquoi les Païens ne revendiqueraient-ils pas un de ces jours le Panthéon (Rome) qui leur a été volé par l'Eglise? La thèse de la culture "composite" a été forgée par les tenants des trois Monothéismes pour mieux assiéger "la dernière forteresse païenne" que constitue l'Inde authentique. Le thème guénonien de l'union des religions est aussi traité à sa juste valeur, ainsi que le statut de l'Inde aux yeux de la loi coranique, plus qu'édifiant pour ceux qui auraient encore la moindre illusion sur l'Islam... quand il est aux commandes. Voici donc un essai très courageux à lire et à faire lire. Enfin, le professeur Jean Varenne, traducteur des Védas et des Upanishads et spécialiste des textes tantriques (voir "L'Enseignement de la Divine Shakti", Grasset, Paris 1995, 130FF), nous livre un essai sur le Tantrisme, où il remet nombre de pendules déréglées à l'heure. Car ce courant très ancien est mal vu des Hindouistes orthodoxes, qui lui reprochent de violer des préceptes fondamentaux (consommation d'alcool, de mets interdits, rapports sexuels extraconjugaux, etc). En Occident, le Tantrisme est mal connu et souvent caricaturé: l'omniprésence de la sexualité dans ses rites a donné lieu à bien des malentendus. Jean Varenne rappelle que les cercles tantriques n'ont rien de groupes de débauchés: le coït rituel n'intervient qu'après des heures de prières et d'offrandes. L'adepte, en sortant ainsi de la norme, entend susciter chez lui un choc psychologique propre à l'aider dans sa libération intérieure. Ainsi pratiquent les adeptes de Kali, en méditant aux alentours des crématoires, lieux impurs par excellence. Pareilles pratiques vont de pair avec l'existence d'interdits sévères et reposent sur une opposition nette entre le pur et l'impur. On

voit donc qu'un Tantrisme d'Occident est difficilement concevable à une époque de "libération sexuelle", où les interdits, en voie de disparition, n'ont pas du tout la force de ceux de l'Inde: l'adultère, par exemple, n'a pas vraiment le même statut et la consommation d'alcool ne constitue pas un scandale. L'ouvrage du professeur Varenne, sans être un pur traité d'érudition, se fonde sur une grande exigence, philologique notamment. L'auteur a en effet traduit des textes souvent inaccessibles et cite systématiquement ses sources. L'intérêt majeur de ce livre est qu'il nous présente la vision hindoue du principe féminin. Symboles, rites, termes techniques y sont expliqués avec un sens aigu de la pédagogie.

Christopher Gérard

- M. Eliade, *Le Journal des Indes, L'Herne-Agora (poche)*, Paris 1996. Dans la même collection, *L'Inde*, Paris 1990.
- L. Frédéric, *Histoire de l'Inde et des Indiens*, Critérium, Paris 1996, 189FF
- L. Renou et J. Filliozat, *L'Inde classique. Manuel des études indiennes, tome II, Ecole Française d'Extrême-Orient*, Paris 1996.
- M. Delahoutre, *Art et spiritualité de l'Inde, Zodiaque, St-Léger Vauban* 1996, 450FF
- E.R. Jansen, *Iconographie de l'Hindouisme*, Binkey Kok, Diever 1996, ISBN 90 74597 18 1. A commander à la librairie Aquila, Smetsplein 10, B-3000 Leuven.
- Sita Ram Goel, *History of Hindu-Christian Encounters (AD 304 to 1996)*, Voice of India, New Delhi 1996, 16 US \$, ISBN 81 85990 35 2.
- H. Narain, *Culture composite et égalité des religions*, Trédaniel, Paris 1994, 85FF
- J. Varenne, *Le Tantrisme. Mythes, rites et*

métaphysique, Albin Michel (Spiritualités vivantes), Paris 1997, 98FF.

NB: Citons encore trois ouvrages annoncés:

- H. Zimmer, *Les Philosophies de l'Inde*, Payot, Paris 1997, 195FF.

- M. Hulin et C. Maillard, *L'Inde inspiratrice: réception de l'Inde en France et en Allemagne (XIX^{ème}-XX^{ème} siècles)*, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg 1996, 100FF.

- M. Eliade, *Sur l'érotique mystique indienne*, L'Herne, Paris 1997.

sont la plupart du temps les Chrétiens, animés entre eux de haines mortelles". Des générations de Français, admirateurs de Napoléon, ont lu et relu Las Cases. Puis Ammien, seize siècles après son retour au Soleil, servir de bréviaire aux Païens de ces temps d'inter-règne!

Christopher Gérard

Ammien Marcellin, Histoires. Livres XX-XXII, Les Belles Lettres, Paris 1996.



Sur l'Empereur Julien

Ammien Marcellin fut officier supérieur dans l'armée du jeune souverain païen, qu'il côtoya longuement. A la fin de sa vie, vers 390, il rédigea, comme bien des généraux, ses Histoires. Les Belles Lettres, dans leur fameuse collection Budé (ici la série latine), ont confié au professeur J. Fontaine, de l'Institut, la tâche, parfaitement remplie, d'éditer et de traduire les livres XX à XXII. Le résultat est plus que remarquable: une somme d'érudition. La traduction est ferme, les notes plus qu'abondantes (200 pages détaillées). Ammien Marcellin est resté Païen jusqu'à la fin, et fidèle à son chef, pourtant mal vu trente ans après sa mort. Il décrit en détails l'accession mouvementée de Julien César au trône impérial, à l'occasion du pronunciamiento de Paris. Les épisodes sont relatés avec une grande tension dramatique et font de ce livre un témoignage émouvant de la vie de Julien qui "savait par expérience qu'il n'est pas de bêtes sauvages aussi ennemies des hommes que ne



Présence hellénique

Quelques titres récents témoignent tant de la permanence de la pensée hellénique que de l'intérêt porté aux écoles philosophiques du Paganisme. Deux chercheurs de Suisse ont traduit l'immense inscription que Diogène d'Oenanda (Asie Mineure) fit graver sur un mur de sa ville dans le but de "venir au secours des hommes de bonne composition". Le texte est un résumé de la philosophie d'Epicure (342-271AC). Détail piquant, ce sont les éditions du Cerf, maison chrétienne publiant un nombre record d'ouvrages philosophiques, qui nous donnent ainsi la première traduction française d'un bréviaire épicurien! On en appréciera la salubre lucidité: "car nous nous sommes libérés des peurs qui nous tenaient sans raison sous leur emprise, et parmi les souffrances, les unes, les vaines, nous les avons totalement extirpées, les autres, les naturelles, nous les avons rendues toutes petites en réduisant leur quantité jusqu'au minimum". Bayard, autre maison d'obédience chrétienne,

publie un essai sur Epictète, l'un des grands sages stoïciens avec Sénèque et Marc Aurèle. Ce courant a influencé le Christianisme naissant ainsi que le Judaïsme. La conception du divin des philosophes du Portique (en grec, Stoa) est expliquée: nul conflit entre Monothéisme et Polythéisme. Dieu est un et multiple, et l'unité, donc compatible avec la multiplicité, n'implique en rien l'unicité du divin. Le Stoïcisme intègre au lieu d'exclure, ce qui semble une caractéristique majeure de toute pensée authentiquement païenne. L'auteur fournit une traduction du bel hymne de Cléanthe. Dans la même collection, un essai sur Eckhart est prévu.

Guy Rachet poursuit son travail d'éditeur de textes païens au sein de la maison Sand. C'est aujourd'hui Hermès Trismégiste qu'il nous livre, dans la traduction de Louis Ménéard (1822-1901). Néopaien et farouche républicain, Ménéard fut une figure plus que singulière du monde des Lettres, et un admirateur de l'empereur Julien. Ses "Réveries d'un Païen mystique" ont été rééditées par Guy Trédaniel en 1990. L'élégant volume des éditions Sand nous présente le Corpus Hermeticum et l'Asclepius. Ces textes religieux du Paganisme (I-IIIèmes siècles PC) ont influencé tous les courants ésotériques d'Occident depuis leur redécouverte, à la Renaissance pour le Corpus Hermeticum (via la traduction latine de Marsile Ficin en 1463). Nous sommes ici aux frontières de la gnose et des cultes à mystères. Quelques notes claires précisent ou corrigent les belles infidèles de Louis Ménéard. Le seul prix, 69FF, devrait pousser les amateurs à se procurer ce volume en guise de premier contact.

Passons aux Sceptiques avec la somme érudite du professeur américain Hankinson que nous offrent les éditions Routledge, dans leur

collection "The Arguments of the Philosophers". Parmi les titres parus: Nietzsche, les Présocratiques, Plotin, Schopenhauer,... L'ouvrage est luxueux et fait penser aux beaux volumes cartonnés des presses d'Oxford. Il s'agit d'une vaste synthèse sur les Sceptiques (500AC-200PC). Pyrrhon, Sextus Empiricus, Carnéades y sont étudiés en détails ainsi que les grands traits de ce courant de pensée, qui a influencé la médecine grecque, entre autres. Curieusement, l'ouvrage fondamental de M. Conche, "Pyrrhon ou l'apparence" (PUF 1994) ne semble pas connu de l'auteur de cet essai sur le relativisme antique.

Christopher Gérard

A. Etienne et D. O'Meara, La Philosophie épicurienne sur pierre. Les fragments de Diogène d'Oenanda, Cerf, Paris 1996, 100FF

J.J. Duhot, Epictète et la sagesse stoïcienne, Bayard, Paris 1996, 95FF

Hermès Trismégiste, trad. de Louis Ménéard et notes de Guy Rachet, Sand, Paris 1996, 69FF

R.J. Hankinson, The Sceptics, Routledge, Londres 1996, ISBN 0-415-04772-2.



Splendeur des mythes

Larousse vient de rééditer en un gros volume aussi élégant que les Quarto de Gallimard la Mythologie générale de F. Guirand (1937). L'ouvrage est classique, vieilli même. Les mythologies du monde entier y sont classées

et racontées, par aire culturelle, de la Perse à l'Océanie. L'a priori christiano-scientiste (l'homme primitif, antérieur à la Transcendance ignore le sens du divin, etc) est net, non dépourvu de naïveté... Toutefois, on lira les passages consacrés aux Paganismes slave et balte, encore peu accessibles dans nos langues. Le syncrétisme pagano-chrétien y est bien décrit. L'ouvrage est complété par un dictionnaire mythologiques, d'Argos à Zurvan, dû à la plume, plus récente, de J. Schmidt. Les notices sont claires, mais dépourvues de références. Un index général permet de flâner d'un mythe à l'autre. Les éditions anglaises Routledge, qui ont notamment publié l'ouvrage fondamental de N. Pennick et P. Jones "A History of Pagan Europe" (à se procurer à tout prix), nous livrent la traduction du fameux dictionnaire des mythes et archétypes édité par P. Brunel au Rocher en 1988. L'ouvrage est unique en son genre: 1200 pages serrées qui constituent une mine d'or sur les grands thèmes et personnages mythiques (de Don Juan à Parsifal) ainsi que sur les archétypes. Encore un livre à placer à notre chevet. Une bibliographie et un index permettent d'utiliser l'ouvrage de façon plus "sérieuse", même si la liste des contributeurs fait défaut.

Christopher Gérard

F. Guirand et J. Schmidt, Mythes et mythologies, Larousse (coll. In Extenso), Paris 1996.

P. Brunel éd., Companion to Literary Myths, Heroes and Archetypes, Routledge, Londres 1996. ISBN 0-415-13363-7. Superbe catalogue: Routledge, 11 New Fetter Lane, London EC4P 4EE.



Panthéisme?

Le Panthéisme a mauvaise réputation auprès des philosophes, encore sous le coup des condamnations lancées par les théologiens chrétiens. M. Conche a raison, quand il dit, dans "Devenir grec" (Revue Philosophique I, 1996, D'Homère à Plotin, PUF) que la philosophie moderne est longtemps restée soumise à un cadre de pensée chrétien. L'actuel retour aux Grecs est aussi une conséquence de la déchristianisation des élites, qui pourrait bien être l'amorce de leur repaganisation. L'apprenti-philosophe doit donc tout d'abord se libérer de ces obstacles épistémologiques que constituent les anathèmes chrétiens et/ou rationalistes. Un professeur australien, spécialiste de Hume, M.P. Levine, s'est jeté à l'eau. Cela donne une somme de près de 400 pages, bourrée de références, entièrement consacrée à la vision du monde "naïve" que serait le Panthéisme, sans doute une alternative au Monothéisme dualiste sous toutes ses formes, y compris laïcisées. Il rappelle que cette philosophie est mal vue et qu'elle n'a guère été étudiée en profondeur... depuis Spinoza (1675)! M. Levine a effectué un fameux travail de débroussaillage: définitions, analyse tant historique que philosophique. Là réside l'intérêt majeur de son livre: l'étude philosophique du Panthéisme, où appétence rime avec compétence. Il ose même, et l'on reconnaîtra l'audace et le pragmatisme anglo-saxons, s'intéresser à la pratique panthéiste. Un professeur de philo qui s'intéresse à la prière, sans être chrétien... voilà qui est original! Nous reviendrons dans le prochain Antaios sur ce livre du plus haut intérêt, dont une traduction française est souhaitable.

Christopher Gérard

M. P. Levine, Pantheism. A non-theistic concept of deity, Routledge, Londres 1994, ISBN 0-415-07064-3. Routledge a aussi publié des essais sur Dieu dans la philosophie grecque (L.P. Gerson), la religion naturelle (P. Byrne), etc... Un éditeur à suivre attentivement.



L' héritage d' Athéna

Ancien élève de l'ENA, Maître de conférences à l'Institut d'Etudes politiques de Paris, Directeur de Recherches à Paris I, Yvan Blot est aussi membre d'un grand Corps d'Inspection de l'Etat (tradition jacobine oblige) et Député européen sous la bannière du Front National. Toutes ses activités n'ont pas empêché M. Blot de s'intéresser aux racines grecques de l'Occident, ce qui nous donne, en un fort volume de 350 pages, une ambitieuse synthèse sur les origines helléniques de notre civilisation et une défense bien argumentée de l'Humanisme européen. La formation de l'auteur (ENA), son parcours au sein d'états-majors politiques (RPR puis FN), son rôle présent au Parlement européen font précisément de ce livre un ouvrage éminemment politique -encore un concept grec! -, tourné vers la res publica. C'est la force de cet ouvrage, un monument d'érudition, mais aussi sa faiblesse, puisqu'il se fonde sur un a priori: rassembler les citoyens (les électeurs, diront les mauvaises langues) autour d'un mythe fondateur. Fidèle au principe qui m'interdit de juger un auteur à l'aune de son appartenance politique, je me suis donc plongé dans ce livre dense. La thèse principale est que

la France est une nation helléno-centrée, pour reprendre un concept du grand helléniste W. Jaeger, auteur d'une monumentale "Paideia" (coll. Tel, Gallimard). Je précise d'emblée que M. Blot considère également comme telles l'Allemagne, l'Italie ou l'Angleterre: c'est toute l'Europe qui est l'héritière consciente, et parfois ingrate, de la Grèce. L'auteur rappelle fort à propos que, jusqu'à la Renaissance, les rois de France se disaient (de bonne foi?) descendants des Troyens. On voit que la fascination de la Grèce est ancienne: Louis XIV (voir le livre remarquable de J.P. Néraudau, L'Olympe du Roi-Soleil, Belles Lettres 1986), les révolutionnaires de 1789 étaient nourris de Plutarque, le prêtre d'Apollon. Et aujourd'hui encore, le Président de la République occupe le Palais de l'Elysée ... séjour des âmes vertueuses, comme chacun sait. Yvan Blot exalte la quintessence de l'esprit grec: le gnôthi seauton (connais-toi toi-même) et le mēden agan (rien de trop); il réhabilite la vertu d'excellence (la "virtu" de la Renaissance italienne): "il appartient à l'homme de trouver ses limites en épuisant le champ des possibles". Vision juste... mais qui peut inquiéter dans la bouche d'un homme politique, car il ne faudrait pas que la sagesse grecque serve de justification à une quelconque forme de darwinisme social ou de libéralisme "féodal". Très opportune est la référence à Arnold Gehlen: "les tendances à la décadence sont toujours naturelles et vont dans le sens de la facilité. Les mouvements de dépassement de soi, vers ce qui est exigeant et sélectif sont souvent pénibles, exigent des efforts et ne se réalisent pas par le miracle de la "spontanéité"". Evidence, que n'ont jamais voulu accepter les promoteurs de tant de catastrophiques réformes de l'enseignement! Nous ne suivrons pas M. Blot quand il

oppose, d'une façon à nos yeux un peu scolaire, un Occident "faustien" à un Orient, "monde de l'acceptation" (M. Barrès): les choses sont plus complexes et les jeunes dragons asiatiques nous rendent aujourd'hui la monnaie de notre pièce "prométhéenne". Du reste, ce concept d'Orient a-t-il encore un sens? Et celui d'Occident, au sein duquel je mettrais bien le Japon ou le Brésil, et qui se trouve aujourd'hui englué dans une crise protéiforme causée, entre autres, par son économisme aveugle. L'auteur définit justement les Grecs comme des guerriers géomètres; il aurait pu ajouter artistes: le Paganisme grec est en effet religion de la beauté. Il cite les phrases si justes de Simone Weil, dans l'Enracinement (1949): "Il est malheureux que le grec soit regardé comme une matière d'érudition pour spécialistes (...). Si l'on cherchait seulement à rendre un enfant capable de lire facilement et avec plaisir un texte grec (...), tout enfant un peu doué pourrait entrer en contact direct avec la civilisation où nous avons puisé les notions mêmes de beauté, de vérité et de justice". Bon sens devenu aujourd'hui presque inconvenant pour certaine nomenclatura! Ce qui me paraît le plus criticable dans cet essai intelligent, c'est la volonté d'helléniser d'une façon trop systématique le Christianisme. La thèse est ancienne, puisqu'elle a justifié pendant des siècles la récupération éhontée de tout le patrimoine philosophique et littéraire de la Grèce. Elle tient en deux mots: la pensée grecque n'aura été qu'une "préparation évangélique". Si la dette, moins du Christianisme en tant que religion que de sa théologie, à l'égard de l'Hellénisme est immense (Platon et Aristote), il est inexact de prétendre que "l'Hellénisme est la forme incarnée d'un Christianisme universel". Sans pour autant nier le sens extraordinaire de l'universel atteint par

la pensée hellénique, ce genre d'affirmation me paraît relever de la pétition de principe, de ce que nos chers Grecs nommaient la doxa. Il y a ici récupération, à des fins quasi apologetiques, de tout un héritage, que les Chrétiens ont tout de même falsifié, tronqué et censuré, malgré leur réelle fascination (anima naturaliter pagana). Mais quid du sens tragique de la vie, le fondement du mental grec? Rien de tel dans le Christianisme, fût-il helléno-centré. Au contraire, toute cette théologie dogmatique - concept non grec - est pétrie de dolorisme et de pathos. Prétendre que la "la Passion du Christ résume au niveau sacré, au sens chrétien du terme (?), toutes les tragédies" est inexact. Quel rapport y a-t-il entre la tragédie grecque, humaine trop humaine, qui est l'illustration terrible d'un choix et d'un combat sans espoir d'un quelconque salut dans un hypothétique au-delà, et la mort du Galiléen, à la fois Dieu unique et Fils de Dieu, censé fonder l'espérance du croyant en sa résurrection charnelle, concept sans rien de grec? Où est le choix? Où est le combat contre les forces du Destin, auxquelles même les Dieux se soumettent? Quelle différence de niveau! Quoi de commun en effet, entre la fine fleur de la philosophie grecque, qui est interrogation du monde, et la triste dogmatique chrétienne? Quoi de commun entre le Dieu unique et jaloux, hérité des Hébreux, et l'infinie richesse du panthéon hellénique? Quoi de commun entre des dogmes ineptes (Virginité de Marie, Résurrection des corps, Pêché originel, etc) et la complexe splendeur des mythes, systématiquement dénoncés comme "immoraux" par tous les Pères de l'Eglise? Quoi de commun entre la pensée grecque, refus passionné de se soumettre à quelque dogme que ce soit, et une théologie, pensée captive, fût-elle revêtue des oripeaux de la philosophie païenne? Citons le professeur

M. Conche qui nous parle du retour aux Grecs (Le Figaro littéraire du 31 octobre 1996): "Il s'agit d'un intérêt qui a ses racines dans le devenir de notre monde spirituel, qui signifie pour la philosophie un nouvel avenir et qui ouvre cet avenir. Jusqu'ici la philosophie moderne s'est développée, en général (car il y a des exceptions: Spinoza, Hume), dans le cadre fixé par la présupposition monothéiste, spécialement chrétienne. Mais le besoin s'est fait sentir d'un questionnement plus radical. De là l'attraction, voire la fascination exercée par les Grecs, parce qu'ils ne se sont laissé arrêter par aucune question. Or ne se laisser arrêter par aucune question, la philosophie est cela même." On ne peut pas être chrétien conséquent et philosophe, au sens strict du terme. Penseur, peut-être. La fermeture, par Justinien de l'Université d'Athènes en 529, marque bien la différence entre pensée païenne et théologie chrétienne. Le souvenir de cette date funeste de l'histoire européenne doit nous vacciner contre toutes les distorsions, contre tous les mirages. Favorable à une renaissance helléno-centrée, mais qui n'ignorerait rien des divers héritages de la communauté culturelle indo-européenne, il m'est difficile de ne pas voir dans le Christianisme des théologiens une rupture, traduite dans les faits par des persécutions, la destruction de livres, la censure, des meurtres sans nombre. Comment oublier Hypathie et mes chers Saxons de Verden? Comment oublier le malheur de tous ceux qui furent convertis de force, obligés de se soumettre par crainte du bûcher? L'auteur de ce livre intellectuellement excitant aurait peut-être dû s'intéresser davantage au Christianisme cosmique (Éliade), celui des paysans, les pagani, tel qu'il est par exemple décrit par Philippe Walter dans sa splendide "Mythologie chrétienne" (Ed. Entente 1992). Si, comme le

dit Heidegger, "l'identité est l'actualisation de l'héritage", notre renaissance helléno-centrée ne sera possible que par la réappropriation consciente du patrimoine païen, fût-il momentanément recouvert d'oripeaux "chrétiens", mais non l'inverse.

Christopher Gérard

Y. Blot, L'Héritage d'Athéna. Les racines grecques de l'Occident, Les Presses bretonnes, Saint-Brieuc 1996, 150FF. L'ouvrage n'est pas diffusé en librairie, mais par le Cercle Nation et Humanisme, 21 Grand'Rue de Maulny, F-77171 Melz-sur-Seine. Tél/fax: 01 64 00 74 79.



Langues anciennes

Il existe mille raisons pour continuer à enseigner les langues anciennes aux adolescents: sens de la logique, connaissance de l'étymologie, prise de conscience des différences de structure linguistique, valeur culturelle, etc. J'en ajouterai deux: la possibilité d'un contact direct avec les sources païennes de notre culture... et, last but not least, le caractère INUTILE du latin et du grec. Dans une époque d'utilitarisme forcené (sanctionné par un chômage de masse), le culte de la gratuité me paraît bienvenu, à même de blinder les jeunes intelligences contre les illusions d'un consumérisme imbécile. Il n'y aura pas de grande reprise économique et le travail va disparaître, ou du moins devenir un privilège. Voilà de bonnes raisons pour apprendre le grec, le

chant ou l'escrime, en plus des langues dites modernes et des mathématiques. L'Association Guillaume Budé, du nom d'un célèbre humaniste, défend les langues anciennes depuis la nuit des temps. Elle édite une revue d'une remarquable tenue, anime des séminaires, organise des colloques et des voyages... et enfin subsidie la publication d'auteurs grecs et latins. C'est la fameuse collection Budé, aux Belles Lettres, monument de l'érudition française, qui a fait les délices de générations d'étudiants (et de pas mal d'écrivains, généralement les bons). Dans un souci bienvenu de rendre plus accessibles des auteurs (Platon, Suétone, Aristophane ou Aristote) souvent bien plus modernes que maints romanciers oubliés en l'espace d'une décennie, les "Budés" (bilingues) paraissent maintenant en poche (45FF. le volume!). Voilà des cadeaux intelligents pour les jeunes Païens!

Christopher Gérard

*Association G. Budé. Les Belles Lettres, 95
Boulevard Raspail, F-75006 Paris. Splendide
librairie. Cotation et revue: 150FF.
Jacqueline de Romilly, de l'Académie française,
anime une association militant pour la
Sauvegarde des Etudes littéraires (SEL) et
l'enseignement des langues anciennes: 15, rue
Pré-aux-Clercs, F-75007 Paris.*



Les songes d' un voyageur

Gloire aux éditions de la Table Ronde (et à l'élégantissime Petite Vermillon), qui, après une longue absence, nous rendent "Le Carnet arabe"

de Gabriel Matzneff. Publié pour la première fois en 1971, ce récit d'un voyage en Orient a gardé intacte la douce fragrance des roses de Damas. Si l'on reconnaît la patte du classique au caractère indémodable de son style, on peut dire de Matzneff, pèlerin chérubinique (entre Saint Jean Climaque et Tintin), que sa place est acquise au panthéon des écrivains français. Cela fera grincer quelques dentiers et, ma foi, c'est fort bien ainsi. Le Carnet arabe est en fait extrait des fameux journaux intimes de l'auteur; il narre par le menu le voyage qu'il fit, vers 1970, en Syrie, en Palestine et au Liban. Le livre est dédié au Métropolitain de Byblos et aux mânes d'Héliogabale: coïncidence des contraires et goût aristocratique de déplaire. Sa Haute Noblesse, Gabriel Matzneff a toujours su y faire pour désarçonner les imbéciles et exaspérer les envieux, ce qui ne peut que séduire tous les Jüngeriens. Mais revenons à nos carnets: le lecteur y suit pas à pas, "parmi les ruines et les crottes de chameaux", le jeune esthète, ami de Montherlant et de Cioran, nourri de Plutarque, de Lucien et de Pline, à l'instar des voyageurs romantiques (une pensée pour Lord Byron). L'intérêt de ce témoignage est tout entier dans la fraîcheur du regard car Matzneff, Dieux merci, est un amateur, c'est-à-dire tout le contraire d'un érudit radoteur. Amateur par dandysme, mais également prophète (minuscule de rigueur): il y a tant de pages à citer pour leur "actualité", un mot qui ferait bondir notre hussard d'Alexandrie! Quelle lucidité chez ce libertin, quelle indépendance chez cet orthodoxe! Voyez plutôt: "Si Israël doit connaître sa victoire du pont Milvius, et durer, le judaïsme éprouvera la sorte de ternissures qu'a subies le christianisme dès le moment qu'avec Constantin il cessa d'être persécuté pour

devenir promptement persécuteur. Le pouvoir dégrade." Plus loin: "L'américanisation de la Russie par le bolchévisme et l'américanisation de l'Orient arabe par le sionisme ne forment qu'un phénomène unique: c'est "la même frénésie sinistre de la technique déchaînée" (Heidegger) (...) L'antisionisme auquel j'adhère implique le rejet radical des idées importées par l'Occident américano-soviétique et l'exaltation des valeurs traditionnelles de l'Orient méditerranéen. S'il est un penseur européen qui peut aider le monde arabe à ne point s'inféoder à la chiennerie occidentale et à demeurer fidèle à soi, ce n'est pas Marx, mais Guénon". La diplomatie américaine (ici au Proche-Orient, mais le même verdict convient pour les Balkans ou la Mésopotamie) est parfaitement définie: "elle semble accumuler par plaisir les balourdises et osciller sans cesse entre le cynisme, l'inconscience et l'imbécillité". Quelle plus belle définition du puritanisme anglo-saxon? C'est toujours le dilettante qui voit juste quand il dit de l'Angleterre: "il faudrait plusieurs Nuremberg pour juger les crimes dont, depuis le siècle dernier, la diplomatie anglaise s'est rendue coupable dans cette partie du monde: de Chypre à l'Arménie, il n'est pas un point sanglant du Proche-Orient qui ne porte la cauteleuse marque britannique du *divide ut imperes*". Il aurait pu ajouter l'Irlande et l'Inde, victimes de partitions catastrophiques... On rêve d'ailleurs à ce que Matzneff rapporterait dans sa besace d'un voyage aux Indes! Ces quelques citations montrent à l'envi que ce petit vade-mecum devrait être étudié par nos futurs diplomates, qui y apprendraient à la fois le français, la diététique -le jus de carotte en tant qu'instrument de salut - ainsi qu'un réalisme de bon aloi.

Christopher Gérard

G. Matzneff, Le Carnet arabe, La Table ronde (Petite Vermillon n° 64), Paris 1996, 45FF

La Société des Amis de Gabriel Matzneff (14 rue Vilain XIII, B-1050 Bruxelles) nous signale que les éditions Payot vont publier en février 1997 un essai de Matzneff sur la rupture (De la rupture, collection Manuels, 85FF). L'auteur présente ce texte comme son testament spirituel. Nous ne parlerons dans notre prochaine livraison.



Les maux de la langue

Michel Mourlet n'a décidément pas son pareil pour importuner les gens dans le vent avec ses lubies rétrogrades. Voilà qu'il publie un essai sur les maux de la langue française, ce qui est vraiment d'une outrecuidance! Car ce mangeur de fromages à peine pasteurisés (nos services nous assurent que ces sauvages se nourriraient de grenouilles, arrosées d'un breuvage régional - *My Goodness!* - baptisé "Fee-two"), en un mot, cet adepte de je ne sais quelle absurde "exception culturelle", prétend défendre un idiome archaïque sous prétexte qu'il s'agit, primo, de sa langue maternelle, secundo, du socle d'une civilisation! Ces indigènes sont décidément incapables de comprendre les vrais enjeux et feraient mieux d'écouter nos experts sur CNN.

Plus sérieusement, l'écrivain réagit davantage contre l'anglomanie que contre la langue et la culture anglaises. Sa bête noire est, depuis près de quarante ans, la veulerie de certaines

élites médiatiques: "l'agressivité vitale étant ce qu'elle est, on doit défendre sa langue avec la même rigueur et la même obstination que le sol de sa patrie". Le mérite de Michel Mourlet est d'avoir compris que culture et puissance vont de pair: l'exemple de l'impérialisme culturel des Etats-Unis vient tout de suite à l'idée de tous ceux qui portent encore un regard critique sur ce qu'Hergé appelait "notre magnifique civilisation occidentale". Après un essai court, mais dense, consacré à la langue française proprement dite, l'auteur corrige près de cent cinquante erreurs courantes, depuis "après que" (toujours suivi de l'indicatif) au grotesque "Workshop", en passant par "technologie" (à la place de "technique"). M. Mourlet rappelle le mot de Segalen: "Devançant la mort de la race, les paroles étaient mortes déjà". Il évoque fort à propos l'utilité de la connaissance des langues anciennes (70% du vocabulaire anglais sont d'origine latine!), qui permettent, outre une connaissance quasi charnelle de notre langue, une salubre prise de distance par rapport aux modes. Lisons cet élégant traité de résistance linguistique, et donc spirituelle. Offrons-le aux adolescents de notre entourage afin que le virus de l'exigence les contamine à leur tour.

Christopher Gérard

M. Mourlet, Les Maux de la Langue, Valmonde-Bartillat, Paris 1996, 109FF. L'auteur lance une nouvelle collection littéraire intitulée Pages de garde chez Guy Trédaniel (65 rue C. Bernard, F-75005 Paris). Les deux premiers titres sont "Le Frôlement des ailes" de J.P. Török et "C'est le sang de l'amour et le sang de la peine" de G. Dupré.



Un peu de philosophie

Parmi les nouveautés intéressantes, signalons la plaquette de Marcel Conche, "Heidegger résistant": "Et néanmoins, je prends la défense de Heidegger, car, tout nationaliste qu'il fut, il ne fut nazi à aucun moment. Sa cause me semble juste. Ce qui, toutefois, me motive est la conscience de me trouver, que je le veuille ou non, de son côté par mon être même: le monde des paysans, avec lequel il se sent en affinité, est aussi le mien, et, comme lui, j'ai aimé m'asseoir auprès d'eux sur la banquette du foyer, en silence; comme lui, j'ai affronté les difficultés, voire subi les vexations qui attendent ceux issus d'un milieu modeste, et j'ai dû joindre au travail et à l'esprit de lutte les ressources de la ruse paysanne; comme lui, je suis venu du catholicisme et l'ai abandonné, presque (mais pas tout à fait) jusqu'au retournement antichrétien". Affirmant sa méfiance à l'égard du nationalisme et de toute forme de provincialisme borné, M. Conche y défend ardemment Heidegger contre les attaques, qui constituent le plus souvent des anachronismes.

Par une connaissance parfaite des textes, lus en profondeur, il démontre l'hostilité du penseur à l'égard du racisme (un matérialisme): celui-ci ne joue aucun rôle dans la pensée de Heidegger. S'il fut membre du parti national-socialiste, "il l'a été comme le ver dans le fruit".

Rüdiger Safranski est un spécialiste de Schopenhauer. Les éditions Grasset nous livrent sa belle biographie de Martin Heidegger qu'il a intitulée "Ein Meister aus Deutschland". Le Meister reste en effet peu connu, diverses polémiques n'ayant fait qu'obscurcir la figure

du penseur. D'où l'ouvrage ambitieux de R. Safranski, que l'on peut lire comme une biographie intellectuelle: l'être, et le temps, tous deux irréductibles à la caricature, y sont scrutés sans a priori, "en bien, en mal et par-delà le bien et le mal". La formation du jeune Heidegger est étudiée avec soin, et l'importance de l'imprégnation catholique (Heidegger pensa devenir jésuite) soulignée. Mais l'aspect le plus important est bien entendu le caractère "révolutionnaire" de sa pensée de l'âge mûr: comme le dit Claude Jannoud (Figaro littéraire du 19 septembre 1996), Heidegger est "un sans-logis de la métaphysique", l'un de ceux qui aura le plus pris ses distances d'avec la tradition occidentale. Le Journal philosophique, rédigé secrètement dans les années trente, est utilisé et nous renseigne sur le personnage, qui se définissait comme un éternel débutant. Toutes les oeuvres sont présentées de manière claire et un index des concepts permet de voyager dans ce maître ouvrage.

Sur Nietzsche, les éditions du Félin proposent un parcours à l'intérieur de l'oeuvre du grand Eveilleur. la sélection est originale, et convient pour un premier contact... qu'il faut absolument poursuivre par la lecture des Oeuvres complètes (coll. Bouquins, R. Laffont 1993). Les auteurs, deux agrégés qui enseignent la philosophie dans des lycées alsaciens, mettent en garde contre "une forme de paresse intellectuelle et de pensée bien-pensante (qui aime à voir en Nietzsche le précurseur des horreurs du XXème siècle". C'est là confondre annonciateur et précurseur! Voilà un petit bréviaire nietzschéen à mettre entre toutes les mains. Autre ouvrage fort utile, celui publié par l'Eclat, maison hautement originale, qui publie les préfaces que G. Colli prépara pendant vingt ans (1959-1978) pour l'édition

critique de M. Montinari. Une approche personnelle du penseur, servie par un connaissance parfaite du corpus nietzschéen, mais aussi de la pensée grecque: Colli a publié trois volumes sur la philosophie grecque aux éditions de l'Eclat. La même maison publie l'essai de M. Montinari, "La volonté de puissance n'existe pas", où l'auteur s'attaque aux falsifications opérées par la soeur de Nietzsche. Ce dernier, à la fin de sa vie consciente, disait préférer la langue française et mépriser l'esprit allemand.

De Pierre Chassard, nous avons reçu la réédition de son essai sur Levinas, chez qui il distingue un double discours: "un discours antipaiën, un discours de subversion antioccidentale, de mépris du sol et de soumission à l'Etranger, à l'usage des non-Juifs, et un discours qui admet le comportement parfois presque paganisant d'Israël et justifie la singularité et la tradition d'exil et de dispersion juives, à l'usage des Juifs. On est en présence d'un double langage. (...) l'un, déjustificateur et culpabilisant, pour les non-Juifs, l'autre, justificateur et confortant, pour les Juifs." Autres essais décapants du même auteur, sa "Critique du Théologisme" et "Du Marxisme": "l'erreur fondamentale, théorique et pratique, du marxisme, qui est essentiellement une idéologie de dictature et de violence et une pratique de terreur et d'extermination, est, malgré les affirmations de Marx, de ne pas considérer les êtres humains réels, de chair et de sang, comme des individus autonomes, agissant naturellement pour eux-mêmes avant de se sacrifier pour les autres. Tout système économique et politique à structures bureaucratiques autoritaires est donc d'emblée voué à l'échec, malgré les camps, malgré le travail forcé, malgré les massacres de masse".

Marc Cels

M. Conche, Heidegger résistant, Editions de Mégare, F-01370 Treffort 1996, 51FF

R. Safranski, Heidegger et son temps, Grasset, Paris 1996, 189FF

P. Choulet et H. Nancy, Nietzsche, Editions du Félin, Paris 1996, 189FF

G. Colli, Ecrits sur Nietzsche, Editions de l'Eclat, Paris 1996, 80FF Riche catalogue à commander 41 rue Basfroi, F-75011 Paris.

P. Chassard, Levinas, 500FB; Critique du Théologisme, 600FB; Du Marxisme. Tous ces ouvrages sont publiés par Mengal, Rue du Gouvernement provisoire 29, B-1000 Bruxelles.



Le Graal

Que de bérises a-t-on proférées en son nom! Le volume regroupant les contributions présentées au Colloque de Cerisy et publiées, sous la direction d'A. Faivre, par les Cahiers de l'Hermétisme, devrait constituer la base de données idéale. Le Graal y est étudié sous différents angles. Y. de Pontfarcy aborde ainsi les archétypes celtiques et indo-européens: elle montre qu'un mythe indo-européen de souveraineté, vue comme "dynamisme d'un désir toujours renaissant" constitue bien la racine du Graal. Les parallèles indiens et irlandais sont très convaincants. Le médiéviste J. Ribard semble en revanche opter pour une origine chrétienne, mais il nous paraît christianiser ce Graal qu'il présente comme "sentant le soufre". Une étude originale sur le folklore roumain achève de nous convaincre du caractère éminemment païen du Graal. Les distorsions modernes, du style "Ordre noir" (Bernadac et tutti quanti) sont démontées:

contresens, erreurs de chronologie, omissions... Une large partie est consacrée au Graal dans les arts, notamment au cinéma, de Boorman (Excalibur) à Rohmer (Perceval le gallois).

Marc Cels

Cahiers de l'Hermétisme, Graal et modernité, Dervy, Paris 1996, 125F



Cahiers d'Europe

Nous avons reçu le premier Cahier d'Europe publié par les éditions du Félin. Il est consacré aux religions; l'optique en est nettement judéo-chrétienne: à peine cinq pages (sur 225) sur le Bouddhisme et rien sur les nouveaux mouvements religieux. Jean Kahn défend la thèse du Judaïsme, messager d'humanisme et précurseur de l'idée européenne: "Je dirais même que nous avons été européens avant tous les autres car nous avons toujours cultivé l'idée de l'Europe. Ayant des traditions communes dans tous les pays européens, nous avons été les premiers à être véritablement européens". On cherchera en vain la moindre note critique face à ce genre de déclaration dans ce cahier où s'exprime une nomenclatura satisfaite qui pratique une pesante langue de bois oecuménique. L'un des auteurs s'effraie de la campagne contre le voyage du pape en France: "on pourrait même discerner chez certains une régression anticatholique de type réactionnaire, voire raciste". Toujours la vieille alliance des trois grandes impostures monothéistes! Un détail significatif: pour

parler de l'Islam, ce n'est pas, comme pour les autres confessions, une personnalité de la communauté qui s'exprime - ce qui aurait été fair play -, mais Maxime Rodinson, spécialiste incontesté certes, mais nullement musulman. Note plaisante: l'un des auteurs prévoit l'effondrement de la papauté. La date et l'heure ne sont pas annoncées. La suite au prochain numéro?

Marc Cels

*Cahiers d'Europe I, Présence des religions,
Editions du Félin, Paris 1996, 120FF.*



Soufisme

Le Cerf, maison d'édition catholique (Dominicains), publie à un rythme soutenu des ouvrages sur l'histoire des religions. La collection Patrimoines rassemble des essais consacrés aux traditions juives, chrétiennes, taoïstes, etc. Deux titres récents concernent l'Islam. Tout d'abord la somme d'A. Schimmel sur le Soufisme. Il s'agit des notes de cours donnés à Harvard sur les dimensions mystiques de l'Islam, accompagnés d'une imposante bibliographie. L'auteur tente de définir le soufisme, dont le nom provient sans doute de "suf", terme désignant la laine grossière portée par les ascètes musulmans. Un théoricien du soufisme précise: "ils étaient des gens qui avaient quitté ce monde, laissé leur foyer, fui leurs compagnons. Ils erraient dans le pays, mortifiant les désirs charnels et mettant à nu leur corps; ils ne prenaient des biens de ce

monde que ce qui était indispensable pour couvrir la nudité et apaiser la faim". Un mystique iranien ajoute: "Le soufisme n'est pas atteint en faisant beaucoup de prières et beaucoup de jeûne, mais il est la sécurité du coeur et la générosité de l'âme". Le livre du professeur Schimmel, bien qu'érudit, constitue une excellente introduction au soufisme pour les non spécialistes. Dans la même collection, paraît également un essai sur Dieu et l'homme dans le Coran. On y apprend que le seul péché irrémédiable est le Polythéisme "qui déboussole le croyant". L'auteur semble penser que la direction divine "passe aujourd'hui par le Coran et le Prophète de l'Islam s'adressant au monde entier et jusqu'à la fin des temps".

Marc Cels

*A. Schimmel, Le Soufisme ou les dimensions mystiques de l'Islam, Cerf, Paris 1996, 280FF.
J. Jomier, Dieu et l'homme dans le Coran, Cerf, Paris 1996, 140FF.*



Tout feu

Digne descendant des troubadours, mais ouvertement païen celui-là, Maurice Rollet vient de publier, avec Paule Mouturat, son deuxième recueil de poèmes. L'idée d'un livre à deux voix est excellente et le résultat fort séduisant. Deux sensibilités complémentaires s'expriment, et illustrent les deux pôles de l'humaine nature: le feu et la flamme. Laissons parler le poète: "J'avais ceignant mon front des couronnes de fleurs / J'avais dans mes forêts des clairières sacrées / Des temples sur les monts, des sources et des fées / Aux voleurs ... aux

voleurs ... aux voleurs ... aux voleurs!". Ou, quelques pages plus tard: "Je suis partout chez moi ... l'Europe est ma patrie / Et les cent vingt drapeaux de toutes les provinces / Décorent un royaume dont je serais un prince / Et m'escortent, serein, vers les Dieux que je prie". La poème à Jean Cau, lu à haute voix, est de ceux qui vous agrippent à la gorge. Et Hypathie, "la belle païenne Hypathie"... Trêve de bavardage: voilà un livre à offrir, à s'offrir et à chuchoter à nos soeurs, lors de nos fêtes!

Christopher Gérard

M. Rollet et P. Mouturat, *Tout feu, tout flamme. Poèmes*, Editions de la Domus, Ventabren 1996.



Tout flamme

Ne quittons pas M. Rollet qui nous livrait déjà, avec "Des Rimes et des Runes", l'antidote contre la mélancolie - quant elle cesse de nous inspirer - ou contre le découragement - quand il dure plus de quelques instants. Relisons "Païen": "Mais le temps est venu de redresser la tête / Mais le temps est venu de refaire la fête / De danser le corps nu dans les temples au Soleil / De l'Olympe endormi de chanter le réveil!". Notre dangereux récidiviste a fait pis: il a créé une revue, qui plus est, concurrente! L'affaire est grave, d'autant plus que ce damné bulletin n'est pas mal fait du tout. Ce diable a rassemblé une poignée d'hérétiques, plus ou moins baptisés, et a pris le maquis. Cela s'appelle l'Atre (toujours ce maudit culte du Feu!) ou Roquefavour (pour brouiller les pistes),

ne parle que de Païenneries (une histoire de Soleil "invaincu", blasphèmement-ils!) et n'a pas l'air de vouloir s'éteindre... Que faisons-nous, Monseigneur?

Gérard de Brabant

M. Rollet, *Des rimes et des Runes*, Editions Pyrène, St Avit Rivière 1991. On peut se procurer ce livre et le précédent, ainsi que l'Atre en écrivant à Domus, Château de Roquefavour, F-13122 Ventabren. En Provence.



Pour en finir avec les sectes

Le Centre d'études sur les nouvelles religions (CESNUR) est un institut dirigé par le sociologue italien Massimo Introvigne, auteur de nombreux ouvrages consacrés à la magie et aux mouvements religieux "déviant". Ce brillant universitaire turinois, parfaitement francophone, collabore étroitement avec le haut clergé de sa région. On le dit proche des milieux traditionalistes du Vatican. L'antenne française du CESNUR, organisme où l'on retrouve J.F. Mayer (voir l'interview dans Antaios 10), vient de publier un épais rapport sur les sectes, en réaction aux débats parlementaires. "Pour en finir avec les sectes" est un ouvrage du plus haut intérêt: y ont collaboré une belle brochette de spécialistes (d'obédience généralement catholique) qui s'inquiètent de la diabolisation souvent irrationnelle et dangereuse tant des médias que des milieux parlementaires. Nous avons particulièrement apprécié l'étude d'A. Faivre sur divers mouvements ésotériques, qui souligne à juste titre le déficit de la recherche

dans le domaine des Nouveaux Mouvements Religieux (NMR) et l'amateurisme du travail des Renseignements Généraux. M. Introvigne précise dans son éclairante préface que l'élitisme et le racisme agressif ne se retrouvent que chez une minorité de groupes néo-païens.

Christopher Gérard

M. Introvigne et J. Gordon Melton éd., Pour en finir avec les sectes, Cesnur-Di Giovanni, Paris 1996. Le CESNUR-France est domicilié 16 rue Cassini, F-75014 Paris.

Solaria

Depuis le printemps 1993, Solaria, émanation du Cercle Européen de Recherches sur les Cultes Solaires (CERCS), poursuit sa longue et courageuse marche à la rencontre des Dieux solaires de l'ancienne Europe. Le numéro 7 comporte un petit dossier sur l'Hindouisme, religion solaire ainsi qu'une émouvante évocation d'Anna de Noailles, poétesse païenne: "Je ne crois qu'à mes Dieux immortels (...) Je ne crois qu'à Cybèle, à Minerve, à Junon. Je crois au jeune Pan, à la nymphe qui mord le printemps sur la rose". Le numéro 8, techniquement plus accompli, traite surtout de l'Age du Bronze, âge d'or du culte solaire. Il contient aussi un entretien sur le Paganisme avec Christian Bouchet, éditeur de la revue Théléma et animateur d'une fantomatique Eglise Catholique Gnostique organiquement liée à l'Ordo Templi Orientis (qui n'a, lui, rien de solaire) regroupant des adorateurs de "la Bête", Aleister Crowley alias "Maître Thérion" (1875-1947), érotomane, toxicomane et mystificateur. Trait hautement sympathique,

cet excentrique postvictorien avait brûlé son passeport britannique par solidarité pour la rébellion irlandaise. Mais de là à prendre ses fariboles érotico-magiques au sérieux... Loin d'être unis, ses sectateurs s'excommunient joyeusement (?) et publient plusieurs revues féroceement concurrentes, où l'on peut prendre connaissance de rituels aussi libidineux que grotesques (par exemple Théléma vol. IX, 33-34, 1995). Mais, après tout, tant que ces turpitudes ne concernent que des adultes consentants, que nous importent ces pitreries? Toutefois, l'idée d'interroger M. Bouchet nous paraît malvenue parce qu'elle peut être comprise, tant par des adversaires du Paganisme que par des personnes dépourvues d'esprit critique, comme une forme de complaisance à l'égard de milieux plus que faisandés, par exemple satanistes - ramassés de psychopathes et/ou de délinquants plus ou moins manipulés -, et de pratiques (sado-masochisme, piercing et autres branding) qui n'ont rien à voir avec le Paganisme que, comme Solaria, nous appelons de nos vœux: équilibré, serein et respectueux des personnes. Or que prétend M. Bouchet, sinon que "les païens que l'on pourrait qualifier de "normaux" (sic) adoptent un comportement totalement intolérant et irrationnel vis-à-vis des satanistes (...), l'intolérance, l'inquisition, ne sont pas loin". Etrange indulgence, étrange distorsion. Plus loin, le même porte un regard globalement négatif sur la mouvance néo-païenne, ce qui est son droit le plus strict: il cite les inévitables pseudo-druides, ridicules "par leurs incohérences intellectuelles" (ce qui n'est pas totalement faux), mais en réalité plus farfelus que nuisibles, au contraire des satanistes. Etrange parti-pris, qui consiste à vitupérer ces druides et à tenter d'excuser les adeptes de la magie noire (très présente dans Théléma, où publicité est faite à des

groupuscules comme The Black Order). Autre élément, qui semble une spécificité française: M. Bouchet ne tient pas assez compte des courants païens extérieurs à "l'hexagone": dans les pays baltes, en Russie, en Grande Bretagne, en Finlande, en Islande, en Pologne, en Grèce et en Italie, et chez nous dans les Flandres il existe de nombreux groupes plus ou moins sérieux qui se réclament des religions natives préchrétiennes. Il paraît dès lors présomptueux de porter un regard prétendu global sur une mouvance néo-païenne réduite à la scène française. Pour terminer, l'affirmation inutilement provocatrice (qui relève sans doute du "désir de choquer, du problème psychologique" que M. Bouchet prête justement aux satanistes) selon laquelle un drag queen recréerait inconsciemment (!) les rites des prêtres de Cybèle en dit plus long sur le paysage mental de son auteur que sur la nature réelle du Paganisme, qui n'est en rien l'exaltation de vices indignes d'hommes libres.

Christopher Gérard

Solaria, Maison du Soleil, 63 rue Principale, F-67260 Diedendorf, abonnement: 70FF.

PS: Au moment de mettre sous presse, nous recevons la dernière livraison de Théléma, opportunément déguisée en organe "universitaire" d'un Centre International de recherches et d'Etudes sur le Thélémisme, etc (CIRETMA). La référence, explicite il y a peu, à l'Eglise gnostique catholique, à l'O.T.O et ses pratiques bestiales, semble avoir été abandonnée. Cette brochure est entièrement consacrée au satanisme, ici présenté avec une complaisance évidente. Ainsi, les seules illustrations, choisies par l'éditeur, montrent bien ce que ce milieu a de glauque et

d'immature. Ni les titres ronflants ni les camouflages ne doivent faire illusion: ils ne font qu'accentuer le caractère tortueux de la démarche de ce groupuscule.



Esotérisme

La librairie parisienne Astres a publié une remarquable outil de travail: le "Guide de l'ésotérisme et de la spiritualité", que nous recommandons à tous nos amis. Pour une somme modique, 39FF, le lecteur a à sa disposition un annuaire de plus de trois cents pages reprenant les principaux titres disponibles en librairie: Hindouïsme, Yoga, spiritualités occidentale et orientale... mais aussi pas mal de camelote New Age. Le travail de sélection est toutefois accompli par une équipe compétente: la rubrique "Paganisme" (15 pages, près de 1000 titres) est vraiment remarquable et fournit une excellente base de données (pensée grecque, mythologies indo-européennes, hermétisme, etc: tous les livres de références non épuisés y figurent). La seule existence de cette copieuse rubrique témoigne de l'intérêt grandissant du public pour les traditions préchrétiennes, ce qui est un signe. On regrettera seulement la présentation très "spirituellement correcte" de ladite rubrique: "il convient de ne point renier (...) les principes christiques car on ouvrirait alors sur le monde les portes de la barbarie, laquelle risque toujours de s'ériger sur l'esprit élitiste et inégalitaire". Refrain connu. Les images tournées à Jérusalem ou à Belfast disent à quel point le Monothéisme nous protège de la barbarie "inégalitaire"!

Christopher Gérard

Librairie Astres, Catalogue 1996, 39FF. En

kiosque ou à la librairie, 33 Bld Voltaire, F-75011 Paris.



Présence du Mazdéisme

Les éditions Dervy viennent de publier un excellent livre du professeur Jean Varenne, spécialiste incontesté de l'Hindouisme et du Zoroastrisme. Il y étudie la figure mystérieuse de Zoroastre, dont l'influence sur la culture européenne fut importante, de Platon à Nietzsche, en passant par Rameau. Jean Varenne a tenu à présenter le Zoroastrisme de la manière la plus pédagogique possible, partant du principe que l'univers de la Perse est quasi inconnu du public cultivé. Il a voulu présenter au lecteur les plus larges extraits de textes accessibles en français et évoquer les communautés parsies d'Inde, qui rendent encore aujourd'hui un culte au Feu. Une bibliographie choisie et un indispensable glossaire font de ce livre une excellente initiation au Mazdéisme. L'Avesta, livre sacré des Anciens Perses, est à nouveau disponible en français grâce aux éditions Sand et au travail inlassable de Guy Rachet (voir l'entretien qu'il nous a accordé dans Antaios 10). L'archéologue présente le premier volume (un second est annoncé) qui reprend le Zend Avesta, rédigé entre les VII^{ème} et VI^{ème} siècle A.C. et les III^{ème} et IV^{ème} P.C. Ce qui est fascinant, c'est que des communautés zoroastriennes subsistent en Inde, mais aussi en exil: nombre de membres de l'élite intellectuelle et marchande iranienne de l'époque du Shah, "Commandeur des Aryens", sont restés fidèles à Ahura-Mazda et à Mithra. Ces livres sacrés qui remontent à la

plus archaïque préhistoire aryenne seront peut-être un jour le ferment de la renaissance d'un Iran enfin libéré des obscurantistes islamistes... En attendant, lisons-les et maintenons la flamme de la résistance spirituelle. Sur les Parsis, nos amis hindous nous font parvenir le livre d'Eckehard Kulke, "The Parsees in India", rédigé par un professeur de l'Université de Fribourg. Il montre quel a été l'apport pour l'Inde de cette minorité religieuse qui, chassée d'Iran il y a 1200 ans, s'est parfaitement intégrée à la société indienne pour en devenir l'un des moteurs, par exemple dans le monde de la presse, tout en demeurant attachée à des rites millénaires.

Christopher Gérard

J. Varenne, *Zoroastre, prophète de l'Iran*, Dervy, Paris 1996, 125FF. *Ecrire pour le beau catalogue: 34 Bld Quinet, F-75014 Paris.*

Zoroastre, Avesta (tome I), Sand, Paris 1996, 120FF. *Catalogue: 6, rue du Mail, F-75002 Paris.*

E. Kulke, *The Parsees in India*, Vikas Publishing House Ltd, New Delhi 1994. ISBN 0-7069-7741-6. *Ecrire à Vikas Ltd, 576 Masjid Road, Jangpura, New Delhi 110 014, Inde.*



Combat pour l' Etre

Sous ce titre, le sociologue et romaniste Pierre Krebs signe un convaincant plaidoyer contre l'ethnosuicide du système multiracial sévissant dans l'Occident judéo-chrétien. Il propose une ambitieuse renaissance ethnoculturelle par la

réactivation du concept de démocratie organique, conforme au génie indo-européen. Il étudie la chute de l'Europe vers l'indifférencié (le projet Americanopolis), ce que les Hindous nomment Mahapralaya - la grande Dissolution - et en montre les racines monothéistes, judéo-chrétiennes. Parmi les auteurs les plus cités par le Dr Krebs, authentique polyglotte à l'impressionnante culture, on retrouve Evola, Heidegger, Nietzsche, J. Freund, ou l'helléniste païen W.F. Otto, mais curieusement ni E. Jünger, ni Carl Schmitt. L'ouvrage, polémique et tonique, est un manifeste contre la pensée unique occidentale et un appel passionné à un retour aux sources de notre monde. Le livre est d'une élégance raffinée et comme le texte original semble avoir été rédigé en français, cela devrait hâter l'édition française de ce salubre essai.

Avdeyev: "le Paganisme que nous défendons n'est pas seulement une tolérance fondamentale, mais aussi un intérêt permanent à l'égard de l'Autre". Plus loin, il précise: "Je voudrais trouver aujourd'hui des hommes comme l'Empereur Julien et son maître Maxime d'Ephèse"! L'auteur prépare un essai sur la contre-révolution païenne... Le même numéro propose un entretien avec A. Belov sur la Communauté païenne russe, qui a refondé le sanctuaire de Peroun, le Zeus slave. Les choses bougent à l'est!

Christopher Gérard

Nouvelles Synergies Européennes 23, octobre 1996, 120FB. Commandes à Europa, BP 55, B-1190 Forest.

Marc Cels



P. Krebs, Im Kampf um das Wesen, Burkhart Weecke Verlag, Horn-Kassel-Wien 1996, 30 DM. A commander à Thule-Seminar, Postfach 41 03 47, D-34065 Kassel. Intéressant catalogue.



Paganisme russe

Le bulletin d'analyses et d'informations de l'association Nouvelles Synergies Européennes, spécialisé dans la géopolitique a publié quelques intéressantes notes sur la renaissance du Paganisme dans l'ancien empire soviétique. Le numéro 23 (octobre 1996) nous livre un entretien avec l'écrivain russe païen Vladimir

Ecologie et spiritualité

"Le Recours aux forêts" est un magnifique essai d'Ernst Jünger (1951). Il s'agit aussi d'un bulletin publié par les réseaux écologistes français. L'"Hexagone" - horrible formule qui illustre bien le goût immodéré de nos voisins pour l'abstraction - a peu pensé l'écologie, ou alors ses penseurs ont été marginalisés, voire diabolisés par les censeurs à la mode. Le mérite de ce bulletin est d'autant plus grand. Le numéro 4 (été 1996) s'interroge sur les origines de notre crise écologique: Eugène Drewermann y pose une pertinente question: "la Bible est-elle hostile à la nature"? A la suite de L. Whyte, l'historien P. Bérard défend la thèse des origines judéo-chrétiennes de cette crise. Il rappelle que dans le monde de la Bible, l'arraisonnement

d'une nature désenchantée par l'homme est un devoir sacré et s'inscrit dans le plan divin, sous le regard complaisant du Grand Despote. La haine de la Terre est ancienne: "N'aimez pas le monde, ni les choses du monde. Si quelqu'un aime le monde, il n'a pas l'amour du Père" (I Jean II, 15-16). On appréciera la belle démonstration de terrorisme "affectif". Dans l'Imitation de Jésus-Christ (1, 3,5): "Celui-là est vraiment sage qui, pour gagner Jésus-Christ, regarde comme de l'ordure, du fumier, toutes les choses de la terre". Malheureusement, dans le numéro 5, les éditeurs publient un texte particulièrement inepte d'un "étudiant en philosophie" qui cherche dans la Révélation et sa dogmatique (les écrits du pape, notamment) une valorisation du monde naturel: "il reste que le monde est ambigu, puisque depuis le péché originel, il est tombé au pouvoir du Malin" (p.35). Tout s'explique! Mais, soyons honnêtes: ce sacristain est l'exception qui confirme la qualité de ce bulletin.

Christopher Gérard

Le Recours aux forêts, 22 rue Jules Ferry, F-95240 Cormeilles-en-Parisis. 30FF. le numéro.



Libération païenne

Nous avons reçu ce petit bulletin publié par un thiasse marseillais, qui mériterait de prendre de l'ampleur: trop de réflexions, souvent provocatrices, gagneraient à être développées. En outre, l'anonymat des éditeurs n'ajoute rien à leur crédibilité. Mais ils représentent un type de sensibilité, anarchisante souvent plaisant. Le numéro 8 s'intitule "salut au pape"(des

Chrétiens, ndlr): les éditeurs y prétendent que le Christianisme "s'est simplement substitué au Paganisme", ce qui semble un résumé assez court de la saga de la résistance païenne. Voir le beau livre de P. Chuvin, aux Belles Lettres. Autre publication de cette confrérie, "Les Vrais Dieux" de G. de Porto-Riche (Acad. fr.). Nous sommes à Constantinople, Julien sera bientôt Auguste... A découvrir.

Christopher Gérard

Libération païenne, BP 2355, F-13213 Marseille Cedex 02. Pour "Les Vrais Dieux", 30FF



Breiz Atao

Parmi les bulletins druidiques ne se résumant pas à un bulletin paroissial, on peut citer l'intéressant organe de la Kredenn Geltiek Hollvedel, Ialon, qui se veut l'héritier de Kad, devenu Nemeton après l'interdiction par Vichy de la revue. Fondé en 1936 par Raffig Tullou (1909-1990) et Morvan Marchal (1900-1963), il s'agit du premier groupe druidique breton ayant clairement rompu avec le Christianisme, alors que de nombreux cercles druidiques végétaient (certains persévèrent) dans un syncrétisme catholiquisant dû autant à la crainte bourgeoise de déplaire à l'establishment qu'à une ignorance abyssale en matière d'histoire des religions. Le numéro 9 comporte une étude sur le Druidisme et les traditions initiatiques: du bon travail. Autre bulletin druidisant intéressant, le Message du Droupe druidique des Gaules nous propose, dans son numéro 37

(pourquoi, par les Dieux, s'obstiner à conserver une mise en page aussi baroque? Et ces dates incompréhensibles en gaulois de cuisine?), une passionnante introduction aux divers groupes païens de l'Est européen (Baltique, Biélorussie, Pologne,...) ainsi qu'un article sur les Dieux lithuaniens. On voit ainsi que le courant druidique se muscle, prend de l'assurance et gagne en maturité. Nous avons aussi reçu, d'un confrère et néanmoins ami, le n° 8 d'Ordos, qui comporte un texte de notre collaborateur P. Trousson (Mythe et science, quelle logique?) ainsi qu'une belle évocation de l'écrivain Bernard Rio: "Le Graal des contraires et des élémentaires". Une initiative originale: faire lire le même livre à trois collaborateurs. Citons aussi La Tribune celtique, modeste bulletin d'information sur la Communauté culturelle celtique: concerts, conférences, festivals, stages, tout est annoncé. Nous avons enfin reçu le Cahier n°1 de l'Association Source glane: Le Druide. Présence et permanence. Partant du principe que les Druides furent "les détenteurs de la seule forme de tradition que l'Occident ait jamais connue" (Le Roux et Guyonvarc'h), les promoteurs de cette jeune association entendent réfléchir sur le sens de la tradition celtique, les principes et les moyens, sur le sacré perçu par le Druide. Leur travail est sérieux, puisant aux meilleures sources: Dumézil, Le Roux et Guyonvarc'h, Eliade, Guénon et Haudry. A lire. Pour conclure, un petit bulletin irlandais d'écologie sacrée, Sheela-na-Gig, tout dévoué au Paganisme de la verte Erin. A soutenir.

Christopher Gérard

Ialon, Alain Le Goff, Bothuan, F-29450

Commana, Bretagne.

Message, J.L. Manquat, Montval, F-71520

Bourgvilain.

*Ordos, M. Bernard Rio, 111 rue du Général
Buat, F-44000 Nantes.*

*Tribune celtique, M. Fabien Régnier, Bte 48,
138 av. de Paris, F-93000 Vincennes.*

Source glane, Au village, F-25530 Landresse.

*Sheela-na-Gig, Rath Grain, Drumshnbo, Co.
Letrim, Eire.*



Etudes celtiques

Errance, maison spécialisée dans l'édition d'ouvrages d'archéologie nationale, vient de publier l'essai de J.P. Bruneaux sur la religion gauloise. Le pluriel serait plutôt de rigueur pour ce chercheur du CNRS, auteur il y dix ans d'un livre sur les sanctuaires gaulois. M. Bruneaux a fouillé plusieurs sites sacrés et propose une séduisante lecture couplée des sources archéologiques et des textes anciens. Pour lui, l'apport de l'archéologie depuis vingt ans a nettement affiné notre connaissance du Paganisme gaulois, qui serait plus proche du Paganisme romain qu'on ne le pense généralement. Il rappelle qu'il n'a jamais existé de "religion" celtique constituée au sein de tout l'empire des Celtes. La religion gauloise a longtemps été confondue avec le Paganisme gallo-romain postérieur, qui constitue une forme d'acculturation, semblable au Christianisme brésilien ou philippin. Une remarque précieuse: si les prêtres et les pratiques ont changé au fil des siècles, les lieux sont restés les mêmes, de la préhistoire à nos jours! La religion des Celtes est définie comme dynamique et en constante métamorphose: nul prophète autoproclamé, nulle écriture révélée ne la figent. Le passage sur les Druides est

intéressant: l'auteur semble penser à une origine belge du Druidisme, vers 300 AC. Les Druides, proches à certains égards des Pythagoriciens, auraient épuré le Paganisme celtique. Quelques notes plus curieuses, telle que l'allusion à une hypothétique origine "orientale" du Druidisme ou le parallélisme entre l'avènement de ce dernier et "la progression de la société celtique vers l'urbanisation et la démocratie" étonnent. En fin de volume, un recueil de textes traduits permet de faire le tour de la documentation littéraire antique consacrée à la religion des Celtes. La bibliographie est incomplète: les livres fondamentaux de Le Roux et Guyonvarc'h (éd. Ouest France) ne sont curieusement jamais cités.

Nous avons également reçu le volume XXXI des *Études celtiques*, la prestigieuse revue fondée par J. Vendryès: 400 pages de textes érudits, couvrant tous les secteurs de la celtologie: numismatique, linguistique, archéologie,... Une étude de notre compatriote C. Vielle aborde le thème de l'historiographie latine qui semble avoir récupéré des éléments mythiques celtiques. Une chronique des études celtiques fournit une copieuse bibliographie critique de la littérature savante récemment parue, dont des textes de J. Haudry et F. Bader. Enfin, K. Logghe, auteur de "Tussen Hamer en Staf" (Brepols 1992), synthèse sur la symbolique païenne aux Pays-Bas et dans les Flandres, nous adresse une petite plaquette sur Jan de Vries (1890-1964), le célèbre folkloriste et celtisant néerlandais, à qui l'on doit plusieurs ouvrages sur les Celtes et les Germains. Une petite lacune dans la bibliographie: le rarissime "De Goden der Germanen", publié aux éditions Hamer (Amsterdam 1944).

Christopher Gérard

J.L. Bruneaux, Les religions gauloises. Rituels celtiques de la Gaule indépendante, Errance,

Paris 1996, 160FF. Intéressant catalogue à commander 7 rue J. Du Bellay, F-75004 Paris. Études celtiques XXXI, CNRS Editions, Paris 1996. À commander 20-22 rue St Amand, F-75015 Paris.

K. Logghe, Dr. Jan de Vries, Ed. Tekos, Wijnegem 1996. À commander à PB 4, B-2110 Wijnegem. En néerlandais.



Métamorphoses du mythe

Assouplis par l'oralité et la multitude des traditions, jamais figés dans de quelconques Écritures sacrées, les mythes grecs ont constitué au fil des siècles une totalité dynamique et ouverte, à même de susciter réflexions et interprétations toujours renouvelées. Ils se sont traduits dans les arts en de multiples variations. Celles-ci sont abordées dans les sept essais rassemblés dans "Mythes grecs au figuré". Leurs auteurs passent au crible d'une réflexion brillante, soutenue par une iconographie soigneusement choisie, la palingénésie des mythes et leurs séculaires métamorphoses. Et l'on constatera une fois de plus combien les mythes répondent de façon lumineuse à un monde en perpétuel devenir. "Brisons les idoles, mais gardons les images": L'essai de Jean Thuillier s'interroge sur la place des mythes gréco-latins dans la culture catholique de l'âge baroque. Pourquoi et comment une Église particulièrement exclusive transforma-t-elle tout un univers de passions divines, d'exploits héroïques, de vie libre et sensuelle que ne bride ni n'attriste le péché originel - mystification ô combien calamiteuse -, en un langage édifiant pour ses fidèles? Face aux menaces de la

Réforme protestante; la Contre-Réforme catholique compris que, pour provoquer un renouveau de ferveur, elle devait faire appel davantage au coeur de sa clientèle qu'à son esprit. Églises parées, cérémonies éclatantes, le tout orchestré en symphonies grandioses constituèrent des réponses. Dans ce contexte, la peinture et la sculpture païennes se révélèrent, si l'on ose dire, "salutaires": trésors d'enchantements sans fin, elles étaient - et demeurent -, porteuses de cette dimension poétique à laquelle aspire toute âme de qualité. Elles offraient un contrepoids bienvenu aux pesanteurs des dogmes. Cette récupération ne s'est, bien entendu, pas faite sans dommages ni distorsions: les figures mythologiques ont été dépouillées de leur sens, réduites à un langage abstrait, intellectualisées! Ainsi est né tout un monde d'allégories, de conventions plaisantes, mais dépourvues de tout danger, en un mot neutralisées. Tout bon catholique est conditionné à ne voir, dans une femme parée de sa seule nudité, que l'image de l'unique Vérité...

Anne Ramaekers

S. Georgoudi et J.P. Vernant éd., *Mythes grecs au figuré, de l'Antiquité au Baroque*, Gallimard, Paris 1996, 160FF.



Mémoire du monde

Dispensateurs de bienfaits innombrables, indispensables depuis toujours à l'homme et à son équilibre, les arbres mêlent leurs racines aux nôtres. De cet antique et vital compagnonnage, mythes et croyances témoignent encore. Marie-France Boyer nous le montre au travers d'une

impressionnante galerie d'arbres bruisant de mille histoires et légendes, frémissant des craintes et des espoirs confiés par les hommes à ces manifestations des forces cosmiques et se métamorphosant en oeuvres d'art pour le charme de nos jardins. Au fil des pages et des photographies, splendides hommages à ces sages ancêtres et à leurs mystères, l'arbre nous rappelle que, s'il est un des grands mythes fondateurs de notre culture, il est aussi fragile. Il réclame donc notre attention, notre protection, en un mot: notre piété.

Anne Ramaekers

M. F. Boyer, *Le Langage des arbres*, Thames & Hudson, Londres 1996, 185FF.



Il était une fois...

Pour peu que vous ayez gardé fraîcheur d'âme et capacité d'émerveillement - qualités aristocratiques par excellence -, deux ouvrages superbement illustrés vous convient à un voyage au coeur des contes, dans l'intimité du petit peuple de la Féerie. Un voyage qui vous transforme, tel l'Alice de Lewis Carroll, en spectateur étonné, puis ravi et enchanté. Un voyage à travers landes et forêts, montagnes et rivières peuplées d'êtres furtifs, émanations sacrées et gardiens de la nature. Et si vous apprenez à les reconnaître et à les honorer, ils vous porteront une aide précieuse. Sensibles aux mérites de chacun, ils se montrent d'un recours souverain... ou d'une cruauté sans faiblesse. Sous la plume enchanteresse de Pierre Dubois, elficologue distingué, s'animent les fées, héritières des Moires grecques et des Parques

latines: bonnes marraines qui se penchent sur les berceaux, Asparâ au corps voluptueux, sylvestres Hamadryades, belles endormies des ronciers, ondines se languissant d'amour, dames cygnes glissant sur la moire froissée des fjords, fées aériennes des rêves infinis, et tant d'autres encore. En musardant au gré des pages de cette encyclopédie du merveilleux illustrée avec un goût parfait par Roland et Claudine Sabatier, nous apprenons tout sur ces dames de la Féerie. Tirant des malles à trésors de nos grands-mères de merveilleuses images au parfum d'autrefois, puisant dans notre patrimoine ancestral, Véronique Bernard et Sylvie Delassus vous entraînent à la découverte de l'univers des contes. Vous y retrouvez les fées, mais aussi, Dieux merci, des princes plus ou moins charmants, un ou deux ogres, d'inévitables sorcières, quelques princesses délicieusement languissantes, des enchanteurs et des animaux fabuleux. Tout ce beau monde ne fréquente que des lieux hors du commun: châteaux mystérieux à souhait, eaux douces, forêt initiatrice... Diabolisés par une Eglise au triomphe aussi arrogant qu'apparent, reniés par une modernité pétrée de rationalisme et de matérialisme, tous ces héritiers des Grands Dieux se sont momentanément retirés au plus profond des bois, des cavernes ou des eaux. Pourtant, ils se manifestent toujours à ceux qui les reconnaissent et sont prêts à nous entraîner dans un monde réenchanté.

Anne Ramaekers

P. Dubois, La grande encyclopédie des fées, Hoëbeke, Paris 1996.

V. Bernard et S. Delassus, Fées et princes charmants, Nil Ed., Paris 1996, 240FF.



Le génie celt

Au IV^{ème} siècle avant l'ère chrétienne, la "koïnè" celtique s'étend sur une grande partie de notre continent, des Balkans aux îles Britanniques. Cette communauté culturelle s'exprime tant par l'exubérance de son art que par ses rites funéraires.

Ces vestiges archéologiques, ainsi que les "scéla" heureusement recueillies par les moines irlandais, mais fâcheusement passées au crible de leur esprit évangélique, nous permettent d'appréhender cette civilisation de tradition essentiellement orale.

Quiconque a contemplé torques, fibules et autres reliques celtiques ne peut plus se contenter de récits grecs et romains qui laissent entrevoir un peuple rude aux coutumes barbares. Ouvrons "Le monde celtique" de l'historienne Miranda Green, auteur de plusieurs ouvrages de bonne vulgarisation (dont un remarquable "The Sun Gods of Ancient Europe", Batsford Ltd, Londres 1991, ISBN 0-7134-5856-9) et découvrons, au fil d'une riche iconographie, un art d'une finesse extrême.

Vivant en symbiose avec la nature, l'artiste celt en saisit l'âme et en dégage l'aspect intangible et éphémère et traduit ses émotions en un foisonnement de spirales et d'entrelacs.

Tout un monde baroque et mystérieux s'éveille alors sous nos yeux: des visages insaisissables surgissent d'entre vrilles et volutes, des animaux se métamorphosent en monstres fantastiques, des têtes d'oiseaux se cachent dans les lobes des triscèles.

Asymétrie et opposition apportent force et tension à cet art de l'illusion et de la surprise, à la puissante symbolique. Expressions des croyances et des aspirations de la société

celtique, ces émouvants vestiges pallient quelque peu la désespérante absence de sources écrites.

Anne Ramaekers

M. Green, Le monde celtique, Flammarion, Paris 1996.



Découverte d'Arthur

La figure d'Arthur a profondément marqué la culture européenne, jusqu'à nos jours. S'agit-il d'un héros légendaire ou historique? Les médiévistes s'acharnent à démêler le fil de l'histoire de la trame mythique et à définir celui qui apparaît comme le condensé des valeurs chevaleresques. A. Berthelot s'est lancée sur les traces d'Arthur et nous livre les résultats de sa quête dans la très belle collection "pour adolescents" - d'une richesse incroyable - que constitue "Découvertes" chez Gallimard. Non contente d'accueillir les plus grands spécialistes, cette collection au format de poche, mais luxueuse (iconographie très soignée) fournit une masse d'informations hors du commun (filmographie, discographie par exemple). Le choix des miniatures médiévales, l'extraordinaire floraison préraphaélite, les nombreux films consacrés à la légende arthurienne illustrent à souhait l'éternelle jeunesse du célèbre souverain. Voilà un cadeau idéal pour les adolescents.

Anne Ramaekers

A. Berthelot, Arthur et la Table ronde. La force d'une légende, Gallimard (coll. Découvertes), Paris 1996.



Fondateurs de l'égyptologie

La Maison de Vie et son infatigable directeur Christian Jacq publient les textes de deux fondateurs de l'égyptologie. Le premier n'est plus à présenter: qui ne connaît Champollion, le génial déchiffreur des hiéroglyphes? Outre ce rôle capital, ce chercheur enthousiaste a écrit des pages fondamentales sur le Paganisme égyptien dont la voix avait été bâillonnée vers 535 de l'ère chrétienne - une ère féconde en persécutions -, avec la fermeture par l'empereur Justinien du dernier temple en activité, celui d'Isis à Philae (*). Champollion a su retrouver les clés de cette spiritualité, nous permettant ainsi d'en percevoir l'essentiel. Eugène Lefébure, le second de ces fondateurs, a étudié les textes des tombes de la Vallée des Rois. Il en a retiré des informations sur les rites et la magie qui rythmaient la fondation des édifices tant religieux que civils et leur assuraient protection.

Anne Ramaekers

J.F. Champollion, Textes fondamentaux sur l'Égypte ancienne, présentés et commentés par C. Jacq, La Maison de Vie, Fuveau 1996, 119FF.

E. Lefébure, Rites égyptiens. Construction et protection des édifices, La Maison de Vie, Fuveau 1996, 119FF. Catalogue à commander à La Maison de vie, Le Pin de Luquet, F-13710 Fuveau.

(**) Christian Jacq avait d'ailleurs publié un superbe roman sur les derniers Pâtiens d'Égypte: Pour l'amour de Philae, Grasset, Paris 1991, 110FF. A lire absolument (il existe une édition de poche).*

Horta



Chair de marbre et passions de bronze

C'est à un long chant d'amour, tendre et passionné, que nous convie Maillol à travers ses sculptures. Ses mains façonnent la glaise humide, le marbre s'ébauche sous les coups d'un marteau inspiré, la cire cède la place au bronze. Et d'émouvantes jeunes femmes émergent dans la triomphante plénitude de leurs formes, expressions libres et pures d'un Paganisme où la chaleur des sens se joint à la sérénité de l'esprit. Car dans leur regard se découvre cet éclairage de l'âme, mystérieux et lointain, rayonnant de paix tranquille. Leur beauté se fait alors splendeur et épanouissement. Loin de toute modernité agressive.

"L'ABCdaire de Maillol" parcourt ce chemin tout en courbes sensuelles et en méandres joyeux. Au fil d'une lecture vivante, d'envoûtantes illustrations nous rappellent les nymphes et les divinités de la Grèce antique. Temples à l'architecture éblouissante, porteuses de toutes les destinées, elles sont hiératiques, secrètes et intouchables avec simplicité, telluriques et rayonnantes d'une grâce qui les enveloppe comme un manteau de sacre.

Anne Ramaekers

I. Cahm et alii, L'ABCdaire de Maillol, Flammarion, Paris 1996, 59FF.

Il fut un temps où les beaux-Arts avaient leurs palais. Il en était encore ainsi quand, dans les années 20, Victor Horta érigea celui de Bruxelles. Depuis lors, les palais se sont transformés en "maisons", et les Beaux-Arts en "culture". Fallait-il donc dépouiller les Arts de toute connotation "élitiste", voire aristocratique? Les rêveurs, qui sont aussi des hommes d'action, et les poètes se consoleront en découvrant que si, dans la capitale de la Communauté européenne, pantoufles, volailles et tapis ont leur palais, les Beaux-Arts ont conservé le leur! Avant de se consacrer à cet édifice, Horta conçut de superbes oeuvres qui font de lui l'un des maîtres de l'Art Nouveau, art foncièrement organique avec ses lignes ondoyantes, son inspiration végétale et onirique. Mais avec le temps, Horta avait mûri et son style s'était épuré: lignes et volumes s'étaient simplifiés, jusqu'à l'essentiel. Pareil assagissement n'est nullement synonyme d'appauvrissement du génie de l'architecte; il s'agit plutôt de maturité. Horta a lu, voyagé, assimilé mille références et exploré les sources traditionnelles de l'architecture. Cette maturation se traduit, au Palais des Beaux-Arts, dans la pierre et le métal. Le beau volume édité par le Crédit Communal nous promène dans les salles de cet édifice et nous dévoile pas à pas ses secrets. De salles d'exposition en salles de concert, du Hall des sculptures au Musée du Cinéma, tout l'ensemble illustre à merveille l'harmonie tant souhaitée par Horta.

Anne Ramaekers

A. Hustache, S. Jacobs, F. Boenders, Victor Horta. Le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, Crédit Communal, Bruxelles 1996.



Art et métastases

L'inclassable revue *Krisis* s'attaque dans sa dernière livraison à l'idéologie de l'art moderne, c'est-à-dire au culte du Progrès et de l'Avant-Garde. Entretiens et contributions de personnes aussi différentes que K. Mavrikis (un texte d'une rare densité intellectuelle) ou L. Krier (auteur d'une somme sur Speer) illustrent une évidence: la faillite totale de ce système. Dans l'art de l'Antiquité ou de la Renaissance, à l'âge baroque - nous ne suivrons pas les injustes fulminations de G. Zwang -, on lit une multiplicité, une diversité et un ordre, que j'ai envie de définir comme "polythéiste", alors que nos avant-gardes en sont privées. Celles-ci n'ont pas de modèles, manquent de principes: c'est le règne du "tout vaut tout", du constructivisme totalitaire. Pire, il y a chez elles une volonté de rupture systématique, de tabula rasa et de création ex nihilo, qui, en fin de compte, n'appartiennent pas à notre univers mental. Les avant-gardistes ont choisi de faire vite, pour avoir une chance d'être remarqués (et donc vendus à prix d'or!), pour toucher un acompte sur un avenir incertain et se créer une réputation usurpée de créateur. Ces tares sont malheureusement favorisées par la technique moderne, le règne des trafiquants et la montée de l'individualisme de masse. Pourtant, pour créer, on ne peut oublier ni la tradition ni l'histoire: c'est en effet du choc entre l'héritage et la modernité que naît le dynamisme.

Anne Ramaekers

*Krisis, Art? Non Art?, Paris 1996, FF. A
commander 5 Impasse Carrière-Maignet, F-
750000 Paris.*



Ex Oriente Lux?

L'approche d'une culture aussi exotique et aussi complexe que celle de l'antique Mésopotamie est une démarche rebutante, qui confine à l'ascèse. C'est une ancienne étudiante en assyriologie qui parle! Redécouvert il y a plus d'un siècle et demi, cet univers est toujours considéré par certains comme "le berceau de notre civilisation". Jean Bottéro se fait le chantre de cette hypothèse; il rappelle que l'agriculture, l'urbanisme, l'écriture - qui sont pour lui les bases de la civilisation - seraient nés en Mésopotamie. Or, peut-on juger d'une civilisation à l'aune du seul développement technique? Est-il d'ailleurs permis de parler du début de la Civilisation (unique)... ou bien des débuts de diverses civilisations. C'est le vieux débat opposant monogénisme (Adam et Eve) et polygénisme... N'oublions pas non plus que l'écriture n'a rien d'un critère absolu pour décider du degré d'évolution d'une société. En effet, celle-ci répond au départ à un besoin de type utilitaire, économique: comptabiliser, enregistrer des transactions,... Elle a donc été inventée par des sociétés qui possédaient au plus haut point le sens de la propriété. Avait-elle autant de raisons de se développer au sein de communautés pastorales et claniques? On sait par ailleurs que les épopées, les généalogies divines, littératures d'"imagination" étaient transmises oralement. Voilà donc l'écriture remise dans son contexte. Jean Bottéro semble diminuer l'influence des Sumériens, peuple aux origines encore obscures, sur le développement du monde proche-oriental, au profit des Akkadiens, peuple sémite qui aurait mené cette civilisation à son apogée. Dans cette vision pour le moins réductrice, les Hittites se voient ainsi rabaisés au rang de pâles comparses, un simple relais proche-oriental vers la Grèce. C.

Herrenschmidt analyse les différents systèmes d'écriture et en tire une grande conclusion: l'écriture du proche-Orient est riche de sens, l'alphabet grec ignore l'excès ("Rien de trop" delphique!). J.P. Vernant nous met en garde contre tout réductionnisme et souligne les différences essentielles entre le monde grec et le Proche-Orient, notamment la façon d'appréhender le divin. Tout au contraire de l'homme grec, l'homme proche-oriental adopte une position craintive et réservée à l'égard d'un Dieu tout autre et tyrannique. Vieux contraste entre le citoyen et le sujet.

Anne Ramaekers

J. Bottéro, C. Herrenschmidt et J.P. Vernant, L'Orient ancien et nous. L'écriture, la raison, les dieux, Albin Michel, Paris 1996, 120FF.

question. Le mirage oriental ne date pas d'hier: Platon, Lucien et tant d'autres y ont succombé. La terre des Pharaons est comme prédestinée aux récupérations symboliques. Il serait absurde de nier l'influence bien réelle de l'Egypte sur le développement de la pensée et de la science grecques. Mais il ne faudrait pas oublier que les Grecs firent un pas gigantesque de plus! L'autre affirmation reprend l'hypothèse très ancienne, et invérifiable, de l'origine égyptienne de Moïse, qui aurait été adepte de la religion solaire d'Akhénaton. De là à prétendre un peu rapidement à l'influence égyptienne sur le Judaïsme, et donc sur le Christianisme, il y a un pas qui prend des allures de bond en avant...

Anne Ramaekers

G. Rachet, L'Egypte mystique et légendaire, Rocher, Monaco 1996, 139FF.



Invitation au voyage

Brocardant au passage les amateurs de spéculations hasardeuses ou de tranches faciles, l'archéologue Guy Rachet (voir l'entretien publié dans Antaios 10) nous propose aujourd'hui un itinéraire original à travers l'Egypte, dont il connaît manifestement les moindres recoins. Pour nous, il redonne vie à une civilisation évanouie, à ses rites, ses mythes, ses images, bien moins ensablés qu'on ne le pense généralement. Toutefois, deux affirmations me semblent peut-être un peu rapides. L'une concerne l'origine égyptienne de la civilisation grecque, thème qui a de tout temps préoccupé les érudits. Les Grecs eux-mêmes, dont Hérodote, s'étaient posé cette



Vers le Nord

La revue Proxima Thulé en est à sa deuxième livraison: un superbe volume au riche sommaire. Citons une étude sur les rites de chasse à l'ours chez les Lapons et surtout l'étude passionnante que le directeur de la revue, F.X. Dillmann (traducteur de l'Edda de S. Sturlusson, Gallimard 1991) consacre aux runes dans la littérature norroise. Le texte est en fait le résumé d'un livre à paraître dans la nouvelle collection Studia Nordica et qui sera entièrement consacré aux "signes très grands, très puissants". Les runes furent assimilées au Paganisme et avaient donc mauvaise réputation chez les clercs. On y apprend entre autres que

les femmes, elles aussi, avaient le droit de graver les runes, pourtant réservées dans la pratique à l'élite sociale. Un livre du professeur L. Musset, "Nordica et Normannica", fait l'objet d'une souscription (240FF.) et le sommaire des prochains numéros s'avère alléchant: Pyhtéas, Dumézil, les survivances païennes, les bractéates, les banquets rituels, etc. Autre revue consacrée au Nord: Boréales, dont la dernière livraison nous permet de lire les communications écoutées au colloque de l'Institut finlandais sur le chamanisme, magnifiquement mis sur pied par le professeur Kunnas. Parmi les textes passionnants, citons celui de Régis Boyer: "Odhinn est-il un Dieu chaman?". Je me souviens bien de la stupéfaction respectueuse qui régnait dans l'auditoire où nous étions tous suspendus aux lèvres de M. Boyer. L'érudition impressionnante, servie par un humour souvent féroce, en avait comblé plus d'un: "il y a ceux qui tiennent à voir en Wotan-Woden-Odhinn une parfaite figure de la brute tudesque, il y a les autres qui lui confèrent je ne sais quelle allure orientale de bazar...". Dieu psychopompe, Dieu de la Chasse sauvage, de la science ésotérique et de la victoire (et non de la guerre), Odin est le maître des runes, qui ne sont en rien des "signes magiques", mais bien des lettres ou des secrets sacrés. Il semble bien être un antique chaman "spiritualisé" au fil des temps. Nous recommandons la lecture de Boréales, dont nous reparlerons dans le prochain Antaios. Ne quittons pas l'omniprésent Boyer, dont on se demande parfois s'il ne dicte pas ses livres, au vu de la fréquence de ses publications. Les Belles Lettres, autrefois cantonnées dans le culte d'une Antiquité classique parfois poussiéreuse, ont pris un fameux coup de jeune depuis quelques années. Audace suprême, voici qu'elles publient... deux sagas islandaises (sur les 251

conservées). Ces récits en prose appartiennent à la catégorie des sagas légendaires et sont pleines de survivances païennes, de rites magiques...même si leurs auteurs, des Chrétiens, n'éprouvent pas de sympathie particulière pour l'ancienne religion qu'ils reconstituent. R. Boyer traduit et annoté sans excès ces deux textes, en insistant sur leur valeur littéraire: les sagas représentent depuis au moins sept siècles "l'un des fleurons non seulement de notre Moyen Age européen, mais de notre art narratif occidental".

Le Conseil régional de Basse Normandie - l'ancien Duché reste inexplicablement divisé - a publié le luxueux catalogue de l'exposition organisée l'an dernier. L. Musset y analyse l'origine du mythe viking... et rappelle que le terme drakkar ne peut pas désigner les navires des guerriers-marchands scandinaves, qui ont fait rêver (et phantasmer) tant de monde. Les pages les plus surprenantes concernent le Drakstil: des meubles en style "vieux-nordique" du plus bel effet. Le passage le plus plaisant traite du mythe viking au cinéma: je pense à la photo d'un film italien, parfaitement désopilante (mais de manière involontaire). La renaissance nordique, avec la revue Heimdal de l'historien J. Mabire, paraît manifestement trop paganisante aux yeux du censeur de service. Mais un détail m'a comblé: ce brave Hagar Dunor est publié dans 58 pays!

B. Bates est l'un des spécialistes mondiaux du chamanisme, dont il tente de reconstituer les pratiques à son séminaire de psychologie (Université du Sussex). Il a publié un roman, que les éditions du Rocher ont eu la bonne idée de traduire: La Voie du Wyrd. Il y narre le voyage initiatique effectué en l'an de grâce 674 par le novice chrétien Watt Brand dans un royaume païen d'Angleterre. Il a pour mission de se renseigner sur les pratiques des indigènes,

afin de faciliter leur conversion ultérieure. Dès son arrivée, il est pris en mains par Wulf, le chaman, l'homme-loup, au savoir immense. le roman, fort plaisant, est aussi le prétexte à la confrontation de deux mondes: celui des adorateurs du Christ, assurés de détenir l'unique vérité (et donc tentés de vouloir l'imposer aux autres, qui ne leur ont rien demandé) et celui des cultes naturels, immémoriaux. B. Bates a bien compris les grandes différences entre Paganisme et Christianisme et il les exprime bien. Le Wyrð, créé à tout instant et immuable, est présenté comme une voie européenne d'éveil et de libération spirituelle. A la conception biblique d'un univers créé pour servir l'homme, seul doté d'une âme bénie par le Dieu unique et jaloux, s'oppose la loi de l'interdépendance universelle. Voilà un agréable roman, d'une profondeur certaine. Un seul regret: on reste un peu sur sa faim en raison d'une chute un peu ambiguë. Quelques erreurs de syntaxe et de morphologie méritent d'être corrigées en cas de réédition. Le même traducteur, A. d'Apremont, du groupe odinique français (revue Irmin), s'est chargé de traduire le manuel de N. Pennick. L'auteur, spécialiste et adepte du Paganisme anglo-saxon, a étudié le Lore, que l'on pourrait traduire par "sapience", ou sagesse fondamentale, tant théorique que pratique. Croyances et techniques païennes sont expliquées avec ce goût du détail, ce pragmatisme bien insulaires. Symboles, fêtes, incantations, objets: tout est décrit. Un livre à lire pour tous ceux qui veulent redonner vie aux antiques traditions paysannes.

Marc Cels

Proxima Thulé II, Société des Etudes Nordiques, Paris 1996, 165FF. Sorbonne, 45-

47 rue des Ecoles, F-75005 Paris.

Boréales 66-69, CRIN, Paris 1996, 180FF.

CRIN, 28 rue G. Appay, F-92150 Suresnes.

R. Boyer, Deux sagas islandaises, Belles Lettres, Paris 1996, 135FF.

Dragons et Drakkars. Le mythe viking de la Scandinavie à la Normandie, XVIIIème-XXème siècles, Musée de Caen, Caen 1996, 150FF. Adresse Internet: <http://www.unicaen.fr/musnor/index.html>

B. Bates, Le Sorcier. La Voie du Wyrð, Rocher, Monaco 1996, 110FF.

N. Pennick, Magie du Nord, Pardès, Paris 1996, 135FF.



Odin

Odin, vous connaissez? C'est ce Dieu qu'on nous présente souvent comme un farouche meneur d'hommes, chevauchant son puissant destrier à la tête des ses guerriers-fauves, allant de bataille en bataille et laissant derrière lui le sol jonché de cadavres. C'est du moins l'image que nous a laissé un siècle et demi de romantisme aussi naïf que tendancieux. Changement de décor. Imaginez ce même Odin en petit garçon sympathique et souriant, tirant derrière lui un poney hilare! On est loin du guerrier sanguinaire. Ce n'est pas une plaisanterie et ce n'est qu'un début! Quand on ouvre *Odhsmál*, on est un peu déconcerté. Ceux qui s'attendent à un traité académique, sérieux et structuré, bref ennuyeux à mourir, seront très déçus. Ce livre un peu décousu, divisé en trente-trois "causeries" bilingues islandais-anglais, est plutôt une flânerie dans le monde de la mythologie nordique. Et cette

tradition, telle que nous la présente *Odhsmaal*, est aux antipodes de cette "religion sanglante" qu'on nous présente trop souvent. Tout, dans *Odhsmaal*, n'est que paix et méditation, quelquefois sur un ton espiègle et irrespectueux des institutions, particulièrement quand il s'agit des églises établies. L'auteur offre des arguments convaincants en faveur de la nature profondément spirituelle de la tradition nordique. Forte d'une langue maternelle qui a très peu changé depuis les Eddas, Gudhrun nous explique l'étymologie des noms utilisés dans les mythes nordiques et établit un impressionnant parallèle entre les mythes nordiques et la tradition védique. Et les similitudes entre ces deux traditions indo-européennes sont frappantes.

On va de surprise en surprise: on y apprend que Sleipnir, le cheval à huit pattes d'Odin, signifie "celui qui s'échappe" ou "celui qui prend sa liberté". C'est tout le contraire du furieux destrier piaffant que nous imaginions. Quant à Gungnir, la lance de ce même Odin, elle signifie simplement "celui qui tremble de peur". Dans le gendre furieux guerrier, on a vu mieux! On peut toujours discuter d'étymologie, mais les arguments de Gudhrun sont convaincants au point qu'on en arrive à ce demander si la réputation sanguinaire qu'on se plaît souvent à faire aux anciens Scandinaves n'est pas un vulgaire "montage" historique destiné à démoniser des peuples que les circonstances avaient placés dans la position d'ennemis, de concurrents ou tout simplement de derniers résistants d'Europe à la christianisation. En notre époque, où la démonisation sournoise est devenue, sous le vocable de "politiquement correct", une simple tactique de guerre politique, il serait étonnant que nos contemporains aient été les premiers à l'inventer. En tout cas, je vais m'empresser de

faire une relecture complète de toutes les sagas de ma bibliothèque. J'ai comme l'impression de les avoir mal comprises ...

Erik Franksson

Godhrún Dimmblá Hanganýsdóttir, Odhsmaal, Freyuskettir, PO Box 5039, IS-125 Reykjavík, Islande. Tél: (00 354) 552 8080. 59 US \$.



Odinisme

Les Odinistes du Vinland éditent cette copieuse revue dévouée aux Ases. On y lira des articles fouillés sur le renouveau germanique, le marteau de Thor, etc. Intéressante initiative qui témoigne du volontarisme bien nordique de ces fidèles de l'Asatru, qui travaillent avec méthode: retour aux textes, travail concret (plantation d'arbres, etc). Un seul aspect légèrement agaçant: un tribalisme certain, une complaisance "barbare" qui risque de faire d'eux les Hamish du Paganisme ou de réduire l'Odinisme à un banal extrémisme. Riche catalogue (bonne sélection de livres de base en anglais, bijoux, statuettes et cassettes en ancien islandais). Nous avons aussi reçu le numéro 7 de l'*Araldo di Thulé*, organe de la communauté odiniste lombarde, qui professe un odinisme aussi incandescent que juvénile. Les promoteurs de cette nouvelle revue se passionnent pour la culture cisalpine; l'Irlande est aussi à l'honneur grâce au beau film "The Field". Souhaitons que ce bulletin évolue vers une plus grande sobriété - la mise en page est trop chargée -, une plus grande sérénité aussi. D'Italie, nous vient aussi Algiza, bulletin interne du Centro Studi La

Runa, dédié au fantastique (surtout Tolkien, dont le succès en Italie est prodigieux). Cette sympathique publication se voue à l'étude des traditions populaires de sa région dans un esprit païen très réjouissant. A terme, ce genre d'initiative devrait porter ses fruits et faire apparaître une jeune génération libérée de bien des carcans. Pour terminer, mentionnons la revue odiniste anglaise Kvasir, Journal of the Northern Tradition (Ring of Troth). La mise en page est soignée, sans rien d'agressif, ce qui semble être le signe d'une "germanité" plus sereine (avec toutefois des traces de political correctness, sans doute préventive face aux paladins du spirituellement correct).

Ingrid Hansen

Vor Tru, World Tree Publications, POBox 961, Payson, Arizona 85547, USA (Vinland).

Araldo di Thule, M. Paolo Gauna, FP 14047 Mombercelli (AT), Italie.

Algiza, M. Alberto Lombardo, Via Ri Alto 5, 16043 Chiavari (GE), Italie.

Kvasir, Andrew Clifton (il n'est pas colonel!), BM Grasshopper, London WC1N 3XX, Angleterre.



En bref

- ☞ J.P. Mallory, *A la recherche des Indo-Européens*, Seuil, Paris 1997, 249FF.
- ☞ E. Poulat, *Le Christianisme va-t-il disparaître?*, Mame, Paris 1996.
- ☞ M. Cazenave, *La Science et les figures de l'âme*, Rocher, Monaco 1996.
- ☞ R. Alleau, *La science des symboles*, Payot, Paris 1996, 145FF. Réédition de ce manuel de symbolique désormais classique.
- ☞ R. Guénon, nombreuses rééditions chez Gallimard (coll. Tradition) des principaux titres: *La crise du monde moderne*, *L'ésotérisme de Dante*, *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, *Le roi du monde*, etc.
- ☞ K. Forberg, *Manuel d'érotologie classique*, La Musardine, Paris 1996, 35FF. 500 citations érotiques de l'Antiquité païenne. Avec en prime un poème libertin de Gilbert Lely: "Ruisselante, tu me renverses / Tu chevauches sur mon épieu / Jusqu'au diaphragme il te transperce: / J'en vois le tison dans tes yeux."
- ☞ *L'érotisme dans l'Antiquité*, Liber, Genève 1996, 157FF. Comment l'art du baiser s'érige en philosophie de l'existence.
- ☞ A. Schnapp, *Le Chasseur et la Cité. Chasse et érotique dans la Grèce ancienne*, Albin Michel, Paris 1997, 180FF.
- ☞ J.N. Robert, *Eros romain: sexualité et morale dans l'ancienne Rome*, Belles Lettres, Paris 1997, 140FF. A Rome, le sexe est partout, mais il n'est pas obscène.
- ☞ C. Calame, *L'Érotisme dans la Grèce antique*, Belin, Paris 1997, 150FF.
- ☞ R. Poignault, *L'Antiquité dans l'oeuvre de Marguerite Yourcenar. Littérature, mythe et histoire*, Latomus 228 (Revue d'Etudes Latines), 2 vol., Bruxelles 1995.
- ☞ G. Pastré, *Les Amazones*, Ed. G. Pastré, 95 Bld Voltaire, Paris XI, 1997.
- ☞ . Hoffmann, P.L. Rinuy éd., *Antiquités imaginaires: la référence antique dans l'art moderne, de la Renaissance à nos jours*, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, Paris 1997, 150FF.
- ☞ M.T. Marullus, *Hymnes naturels*, Droz, Genève 1995, 504FF. Hymnes païens du XVème siècle.

- ☞ E. Rébillé, *Brocéliande, Coop Breiz, Spezet* 1997, 198FF. Inventaire des lieux arthuriens.
- ☞ B. Galeron, J.B. Grison, P. Le Guillou, Arrée, Artus, La Gacilly, 195FF. Un îlot encore préservé du monde celtique.
- ☞ G. Dumézil, Loki, Flammarion, Coll. Champs, n° 342, Paris 1995, 39FF. Un classique. Du même, Heur et malheur du guerrier. Aspects mythiques de la fonction guerrière chez les Indo-Européens, Flammarion, coll. Champs, Paris 1996.
- ☞ R. Boudet, *Rituels des Celtes d'Aquitaine, Errance, Paris, à paraître.*
- ☞ M. Brasseur, *Les Celtes. Les Dieux oubliés, Terre de Brume, Rennes 1996, 119FF.* Décevante compilation inspirée des travaux du professeur Claude Sterckx. Quelques a priori curieux.
- ☞ M. Raoult, *Les Druides. Les sociétés initiatiques celtiques contemporaines, Rocher, Monaco 1996. Réédition augmentée du célèbre essai.*
- ☞ A.F. Lesacher, *Fêtes et traditions de France, Ouest-France, Rennes 1996, 149FF.* Sur la culture populaire.
- ☞ M. Décénaux et C. Herlédan, *Bretagne sacrée et légendaire, Ouest-France, Rennes 1996, 198FF.* Saints traditionnels, îles magiques: tout le Pagano-Christianisme breton.
- ☞ P. Fischmann, *Mythologie de la Sologne, Royer, Paris 1996, 156FF.* Arbres, sources, fées...
- ☞ A. Berthelot, *Les légendes arthuriennes, Gallimard, coll. Découvertes, Paris 1996.*
- ☞ D. Hyde, *Contes gaéliques, Rocher, Monaco 1996, 130FF.* Trente-huit contes collectés au XIX^{ème} siècle par un futur Président de la République d'Irlande: tout l'imaginaire celtique.
- ☞ *Six femmes celtes, L'Herne, Paris 1996, 99FF.* Six figures féminines illustrant l'âme celte.
- ☞ *L'Épopée irlandaise, Terre de brumes, Rennes 1996, 119FF.*
- ☞ M. Vescoli, *Le signe de l'arbre: le calendrier celtique, Actes Sud, Arles 1996, 98FF.* Vingt-trois arbres divisent cet almanach traditionnel.
- ☞ . Dubois, *La grande encyclopédie des Fées, Ed. Hoëbeke, Paris 1996.* La suite de l'incomparable encyclopédie des Lutins. L'éditeur est domicilié rue du Dragon...
- ☞ V. Bernard et S. Delassus, *Fées et Princes charmants, Nil, Paris 1996, 230FF.* Riche iconographie: ogres, géants et Princesses.
- ☞ C. Lecouteux, *Fées, sorcières et loups-garous au Moyen Age, Imago, Paris 1996, 135FF.* Nouvelle édition avec une préface de R. Boyer. Du même, *Fantômes et revenants au Moyen Age, Imago, 1996, 135FF.*
- ☞ Y. Laurent, *Les arbres, mythes et symboles, Soleil natal, Charamande 1996, 120FF.*
- ☞ M.F. Boyer, *Le langage des arbres, Thames et Hudson, Paris 1996, 185FF.* Dans une collection intitulée "le Génie du Lieu".
- ☞ A. Hurst, *La montagne des Muses, Droz, Genève 1996, 240FF.* Aspects archéologiques, mythologiques du mont Hélicon (Béotie).
- ☞ C. Coulet, *Communiquer en Grèce ancienne, Belles Lettres, Paris 1996, 125FF.* Débats, assemblées, théâtre, jeux...
- ☞ C. Calame, *Mythe et histoire dans l'Antiquité grecque, Payot, lausanne 1996.* Du même chez le même éditeur, *Thésée et l'imaginaire athénien.*
- ☞ A. Bernard, *Sorciers grecs, Hachette-Pluriel, Paris 1995, 75FF.* Le côté obscur d'une Grèce souvent idéalisée.
- ☞ J. Salem, *Démocrite. Grains de poussière dans un rayon de soleil, Vrin, Paris 1996,*

- 198FF. *Sur le père de l'atomisme, qui inspira Sénèque, Marx et Nietzsche.*
- ☞ W. Jaeger, *Aristote, fondements pour une évolution de sa pensée*, Eclat, Paris. A parasite.
- ☞ J. Brunschwig dir., *Le savoir grec*. Dictionnaire critique, Flammarion, Paris 1996, 450FF.
- ☞ R. Joby, *L'Intolérance catholique. Origine, développement et évolution*, Presses Universitaires de Bruxelles, Bruxelles 1996. Les racines du rôle oppresseur joué par l'Eglise.
- ☞ L. Brisson, C. Jamme, *Introduction à la philosophie du mythe*, 2 vol., Vrin, Paris 1996.
- ☞ P. Baillet, *Julius Evola ou la sexualité dans tous ses états*, Ed. Hérode, Chalon sur Saône 1996.
- ☞ M. Maffesoli et F. Bon, *Les sept péchés capitaux. La colère (3)*, Centre Pompidou, Paris 1996, 59FF.
- ☞ M. Lacroix, *L'idéologie New Age*, Flammarion, coll. Dominos, Paris 1996.
- ☞ M. de Mahodaya, *Splendeurs des fêtes de l'Inde*, Dervy, Paris 1996, 250FF.
- ☞ J. Clottes et D. Lewis-Williams, *Les Chamanes de la Préhistoire*, Seuil, Paris 1996, 249FF. *Interprétation de l'art des cavernes en fonction du chamanisme.*
- ☞ H. Gougaud, *Paroles de chamans*, Albin Michel, Paris 1997, 59FF.
- ☞ F. Conte, *L'Héritage païen de la Russie*, Albin Michel, Paris 1997, 140FF.
- ☞ R.I. Page, *Chronicles of the Vikings*, British Museum Press, London 1995. ISBN 0-7141-0564-3. *Pour tout savoir sur les Vikings et leur rude sagesse: "Don't say, She's a good wife till she's buried!"*
- ☞ J.T. Koch et J. Carey, *The Celtic Heroic Age*, Von Kamecke Corp., Malden 1995, 24 US\$. ISBN 0-9642446-1-6. *Recueil de textes fondamentaux sur les Celtes.*
- ☞ B. Rafiery, *Pagan Celtic Ireland*, Thames and Hudson, London 1994, ISBN 0-500-05072-4. *Le meilleur livre sur l'Irlande préchrétienne.*
- ☞ M.J. Enright, *Lady with a Mead-Cup, Four Courts Press, Dublin 1995*, ISBN 1-85182-188-0. *Sur les Männerbunde, les banquets et beuveries rituelles.*
- ☞ P. Colum, *Nordic Gods and Heroes*, Dover Publ., New York 1996. 8,95 US\$. ISBN 0-486-28912-5. *Réédition d'un titre datant de 1920.*
- ☞ S. K. Roll, *Towards the Origins of Christmas*, Kok Pharos Publ., Kampen 1995. ISBN 90-390-0531-1. *Par une spécialiste chrétienne de la liturgie (et de la "théologie féministe"), une étude érudite des origines de Noël. Mithra est bien entendu inconnu au bataillon.*
- ☞ V. Crowley, *Terug naar het Heidendom*, Kosmos, Utrecht 1995. ISBN 90-215-2437-6. *Traduction néerlandaise du manifeste païen de la grande-prêtresse de la Wicca britannique. Des éléments intéressants, mais noyés dans un insipide bouillon "New Age".*

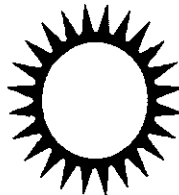


Table des matières

De Reykjavik à Bénarès	3
Felix Temporum Reparatio	C. Gérard 6
Penser le Paganisme. Entretien avec Alain de Benoist.....	10
Les Dieux des Vikings. Entretien avec le professeur Renaud	24
Tradition, pensée spirituellement correcte et devenir-païen	C. Gérard 31
Wicca et satanisme: des chemins qui ne mènent nulle part	C. Gérard 37
Dossier Hindutva	
Aum Hindutvam. Entretien avec K.R. Malkani.....	45
Une voix de la résistance hindoue: Hindu Vivek Kendra	47
Alain Daniélou et l'Hindouisme.....	J. Cloarec 50
Le Message de l'Hindouisme. Réveiller les Dieux	J.L. Çabin 52
La Vision hindoue du monde	A. Daniélou 56
Shiva, Dionysos et Mithra.....	A. Daniélou 64
L'Érotisme dans la Tradition hindoue	A. Daniélou 71
L'Hindouisme vu par un scientifique	N. Rajaram 78
Voyages barbares en Inde ou l'Orient selon René Daumal et Henri Michaux	S. Massonet 85
Le syndrome du sari bleu. Suite orientale	M. Klugkist 96
Le Paganisme sur Internet	W. Köhler 103
S. Beinteinsson et le renouveau païen en Islande	E. Franksson 107
Entretien avec V. Rassias sur la renaissance païenne en Grèce	111
Entretien avec les éditeurs de la revue DIIPETES	114
Défense de l'Hellénisme par le groupe Kresphontes	117
Études indo-européennes	C. Gérard 121
Conquérir l'année	C. Levalois 130
Nietzsche et Hölderlin	J. Benoit 137
E. Jünger et le pressentiment magnanime	L.O. d'Algange 148
Relire "La Mort de Néron" de Michel Mourlet	D. Aranjo 152
Jüngeriana	C. Gérard 158
Livres et revues.....	164